NUMÉRO 1016 1er Avril 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCII

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

I. — Renouvellement des abonnements expirant avec le numéro du 1er décembre 1947 :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
6 mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

II. Abonnements nouveaux ou renouvellements postérieurs

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	800 fr.	950 fr.	875 fr.
6 mois	425 fr.	500 fr.	465 fr.

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Numéro épuisé

Nous recherchons le numéro 1002 du 1er février 1947. Nous en sommes acheteurs jusqu'à fin mai, au prix marqué pour les exemplaires en parfait état.

POÈMES

par JULES SUPERVIELLE

L'OUBLI

L'oubli me pousse et me contourne
Avec ses pattes de velours,
Il est poussé par le silence
Et l'un de l'autre ils font le tour,
Doucereux étouffeurs d'amour,
On sait toujours à quoi ils pensent
Et c'est aux dépens de nos jours,
Eux qui confondent leurs contours
Et l'un et l'autre se recommencent
Pour mieux effilocher nos jours
Jusqu'à l'ultime transparence,
Tout en faisant le cœur plus lourd
Pour ne pas même qu'il avance.
Voilà, voilà qu'ils l'ont glacé!
C'est leur façon de terrasser.
Oh! que je tâte cette pierre
Qu'éclaire l'étoile polaire!

PORTRAIT

L'œil mince a de longs regards
Et le front un tel silence
Qu'il emplit toute la chambre
Sans rien laisser au hasard.

Le corps est long et maussade
D'avoir traversé des jours,
Des nuits, des mers et des rades.
Il en resta maigre et lourd.

Et les deux bras immobiles,
Pleins de mouvements éteints,
Sont tantôt forts ou débiles
Selon le sang qui leur vient

De la profonde montagne
Où se tient la vie cachée,
De cette source qui gagne
Tous ces lointains rapprochés,

REGARDS D'UN HOLLANDAIS SUR LA FRANCE

par JOHANNES TIELROOY

Un écrivain et universitaire d'Amsterdam qui a passé le plus clair de sa vie à visiter la France et à étudier la civilisation française se hasarde ici à formuler quelques-unes de ses impressions. Ce faisant, il n'espère pas seulement intéresser quelque peu les Français eux-mêmes : ce qu'il voudrait aussi, ce serait parler à ses compatriotes et aux Belges. Les Flamands craignent parfois trop la prépondérance, qu'ils croient toujours possible, de l'élément français dans leur pays; aux Wallons, il arrive d'apprécier dans l'esprit de la France des qualités secondaires ou périmées. Les Hollandais, enfin, ont souvent le tort de se détourner d'une France dite « catholique » quand ils sont protestants, d'une France libre penseuse quand ils appartiennent soit à la religion de Calvin, soit à celle de Bossuet.

L'auteur lui-même n'appartient ni à l'une ni à l'autre : il est humaniste. Et il croit voir que la France, au fond, l'est aussi; c'est, en tout cas, la France humaniste qu'il préfère.



Ceux qui pensent comme lui envisagent l'histoire de la France comme une lutte constante, dramatique, tenace, pour la défaite de la brutalité, des ténèbres intellectuelles, et pour le triomphe de l'humanité et des lumières. Lorsqu'on se remémore quelles furent les aventures par lesquelles cette France a passé au cours d'une histoire séculaire, on aperçoit une alternance continuelle entre deux complexes d'événements et d'états d'âme. Du VIII[e] au XI[e] siècle, presque sans interruption, c'est la barbarie qui a le dessus; c'est l'époque de la superstition triomphante, de la cruauté, de la guerre, de l'esclavage. Mais une lutte d'abord sourde, puis plus ouverte et plus résolue, prépare lentement une humanité meilleure, et pen-

dant deux siècles, lè XIIe et le XIIIe, l'on peut croire que la civilisation vaincra; la raison paraît prendre la direction des affaires humaines, la religion éprouve le besoin de se justifier intellectuellement et se voit d'ailleurs battue en brèche par les premiers grands penseurs libres; la société se fait plus douce et plus tolérante; la littérature, les arts, les sciences commencent à naître ou à se développer sur une grande échelle. Suivront de nombreuses périodes de grossièreté, de bêtise, de matérialisme, de superstition, de tyrannie, et, quand les phénomènes ne sont pas tout à fait si graves que cela, tout de même de déclin, de recul de la civilisation proprement humaine. Ce seront le XIVe siècle, le XVe, le milieu du XVIe, une partie du XVIIe, les dernières années du règne de Napoléon, celles de la Restauration; c'a été, tout dernièrement, l'intermède vichyssois. Mais entre temps, quelles magnifiques ascensions vers la lumière! La Renaissance française, comme l'italienne qui l'avait précédée, retourne aux riches sources de sagesse et de culture que sont les Antiquités grecque et latine; elle brise les préjugés et repousse les raisonnements, certes, subtils, parfois même profonds, mais devenus inutiles et déplacés, de la scolastique; elle proclame la bonté de la nature, l'innocence des penchants humains, elle instaure la libre recherche scientifique; en même temps elle couvre le sol de ce qu'elle commence à appeler la patrie, de palais à la fois riants et grandioses.

Ce mouvement si heureux ne s'est pas arrêté. Il persiste au XVIIIe siècle, cet humanisme se montre en plein jour, consiretour vers le dogmatisme, le temps aussi d'une grande cruauté sociale, de guerres continuelles qui appauvrissent la France, de tyrannie politique enfin (et il est bien curieux de constater que ces phénomènes-là vont toujours de pair), il y a également, à cette même époque, un fort courant, non seulement de tendances humanitaires, mais aussi de véritable humanisme, de « libertinage », comme on disait alors. Et ensuite, au XVIIe siecle. Quoique le règne de Louis XIV soit le temps d'un dérablement renforcé, nuancé, ramifié, approfondi. C'est l'époque des Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, héros de l'esprit, continuateurs de l'œuvre de Montaigne, de Rabelais, d'Etienne Dolet, de Bonaventure des Périers, et ancêtres du mouvement humaniste des XIXe et XXe siècles, qui sera représenté par Comte, Renan, Anatole France, Gide. En vérité, quand on considère les divers mouvements vers la lumière qui se sont produits ainsi dans différents siècles, on est frappé de leur ressemblance, on constate qu'ils tendent tous à favoriser le savoir, la sagesse, les bonnes mœurs, les arts, le progrès industriel, l'ordre social et la paix, et l'on se dit qu'en réalité, *c'est toujours le même mouvement* qui, tel un fleuve

passant de distance à distance sous terre, reparaît pourtant chaque fois en plein jour.

Ce mouvement avait commencé à la Renaissance, disions-nous. Certes, je sais bien que les lumières n'avaient pas entièrement manqué avant cette époque si éblouissante; je sais aussi, d'autre part, qu'au temps même de la Renaissance, l'obscurantisme, la superstition, la tyrannie tant spirituelle que politique n'avaient pas disparu — et le protestantisme orthodoxe, qui a paru à la même époque, est tout autre chose qu'une ascension vers la lumière! — mais il n'en reste pas moins vrai qu'avec la Renaissance a commencé réellement ce qu'on peut appeler la libération du genre humain, libération qui n'est pas encore parfaite, mais que les générations successives ont inlassablement poursuivie, que la génération actuelle continue à poursuivre et qui sera, n'en doutons point, acquise un jour. C'a été d'abord la libération de l'esprit, par le rejet des dogmes, ensuite celle de la vie morale, par la reconnaissance de la bonté de la nature. C'a été, plus tard, la libération politique, par les parlements et le suffrage universel; et en dernier lieu, c'a été, et surtout ce sera ce que M. Bayet a si heureusement appelé la libération des bras, par les découvertes, les inventions, l'emploi plus universel des machines (1).

Dans cette évolution, la France a eu une part prépondérante; et je voudrais insister ici, plus spécialement, sur ce qu'elle a fait au cours des deux derniers siècles. Ce sera d'abord pour rappeler l'immense portée de sa Révolution. Portée qu'on oublie parfois ou qu'on se plaît à méconnaître. « Les grands principes de 89 » sont devenus, certes, une devise dont des politiciens de bas étage ont abusé trop bruyamment. Mais se rend-on bien compte de leur bienfaisance, de leur validité persistante? Se dit-on assez que presque tous les méfaits des Allemands, ils les ont commis par négation des principes de la Révolution française? Nos ennemis communs ont très exactement enfreint tous les droits humains que cette bienheureuse révolution avait établis; et ils ne l'ont pas fait seulement pour des raisons militaires, on le sait de reste. En vérité, si aujourd'hui nous autres Européens nous revenons à un état de choses qui pour nous était devenu normal, c'est en grande partie à des principes français que nous revenons.

Et au XIXe siècle! La France a, de toutes les nations, été une des premières à comprendre que sa Révolution n'était pas, en un sens, *suffisante*, qu'elle n'était pas accomplie. Il y manquait quelque chose d'essentiel. Elle avait été le triomphe du Tiers Etat, d'une classe possédante par conséquent, de la bourgeoisie. Elle ne garantissait pas la justice sociale. Pour

(1) Albert Bayet, *Histoire de France*, Paris, 1938.

remédier à ce manque, pour remplir cette lacune, la France a puissamment contribué à créer le socialisme, je devrais dire un socialisme, une variété de socialisme plus humaine, plus idéaliste, plus chaleureuse que le marxisme, par exemple. Avec Saint-Simon, la France a préconisé le progrès social par l'industrialisme, par l'emploi et la récompense équitable des capacités; avec Fourier, elle a cherché à fonder l'association; avec Proudhon, elle a voulu favoriser la liberté des contrats, le fédéralisme social et politique. Louis Blanc, le premier, a posé le principe du droit au travail. De nos jours, Léon Blum et les siens, après leur maître Jaurès, continuent cette grande œuvre. L'on peut ajouter que ce « personnalisme » qui fait actuellement tant parler de lui, et qui vient corroborer le socialisme, est lui aussi une création française. Autrement dit, *la Révolution française continue;* elle pourra encore donner de nouveaux fruits dont jouira et se nourrira, non pas la France seule, mais toute l'humanité.

Voilà ce que la France a fait pour la liberté et le bonheur des individus. Elle a également, au cours des dernières cent cinquante années, été la championne de la liberté des peuples. Elle ne s'est pas contentée de jouir elle-même de ce grand bienfait; elle n'a pas trouvé suffisant qu'au pont de Kehl, en 1790, les révolutionnaires aient pu écrire sur un drapeau : « Ici commence le pays de la liberté »; non, elle a désiré que les autres pays fussent libres aussi. L'on connaît l'anecdote d'après laquelle Charles Floquet, au Palais de Justice, en 1867, aurait salué le tsar de Russie par ces mots : « Vive la Pologne, monsieur! »; d'ailleurs, la « polonophilie » de la France, au cours de tout le XIXe siècle, est connue; et, outre la Pologne, c'ont été la Grèce, la Belgique, l'Italie que cette généreuse nation a voulu faire bénéficier de ce qu'elle possédait elle-même. Dernièrement encore, ne l'oublions pas, c'est parce qu'elle voulait que la Pologne pût rester indépendante qu'elle a déclaré la guerre à l'Allemagne.

Oh! je sais bien ce qu'on peut m'objecter. Ce n'est pas pour cette raison-là, uniquement, qu'elle a pris les graves décisions auxquelles je fais allusion. La politique n'est pas chose si simple et, d'ailleurs, peu de temps avant la déclaration de la dernière guerre, il y avait eu les regrettables concessions de Munich; la Tchécoslovaquie s'était vu sacrifier, et elle avait pourtant, elle aussi, reçu des assurances et des promesses de la part de la France. Je le sais bien : la France, comme tous les pays, a souvent fait des fautes. Pendant l'occupation non plus elle n'est pas toujours restée égale à elle-même. Mais passons. Ces hésitations, ces reculs sont finis. Outre la fidélité de la France à ses engagements vis-à-vis des Polonais, il y avait eu, en 1934, le triomphe définitif sur des

velléités fascistes qui s'étaient montrées en France même, lors des fameuses journées dites « de février ». Il y a eu, dès le 18 juin 1940, date à jamais mémorable, le magnifique manifeste de de Gaulle et la non moins magnifique action qui s'en est suivie. Il y a eu la résistance si tenace, si courageuse, si fructueuse. Il y a eu les poignants combats dans les rues de Paris au mois d'août 1944, qui ont tant contribué à la libération de la grande ville et du pays. Bref, nous avons assisté, avec admiration et avec un vrai bonheur, à ce qu'on peut appeler la réhabilitation complète de la nation française.

Cette France, à la bien considérer, est une véritable *personne*. Il n'y a peut-être pas d'autre nation qui puisse, avec autant de raison et d'utilité, être comparée à un être vivant. Ces tendances, ces actions diverses, cette hésitation entre le bien et le mal que je viens de rappeler, ce lent triomphe du bien qui se constate déjà et dont le progrès peut être prévu — tout cela émanant d'une collectivité — c'est ce qu'on trouve également chez un être humain. En l'être humain aussi, l'aspiration vers plus d'ordre et de spiritualité se trouve mêlée à toutes sortes de penchants avilissants; en l'être humain aussi, pour peu qu'il soit destiné à vivre, le bien vaincra inévitablement, parce que le mal, c'est la destruction et la mort. La France a des contours très nets, géographiquement, cela va sans dire, mais en outre elle a des contours très nets quant à son âme, à son esprit, à sa vie civile. La France, en tant que nation, s'est lentement formée au cours du moyen âge; l'apparition et l'émouvante action de Jeanne d'Arc sont peut-être chez elle les premiers signes d'une conscience nationale naissante. Ensuite cette conscience a définitivement pris forme à partir de la Renaissance. Actuellement, la nation est profondément unie, très consistante. Elle a une langue à elle qui ne change plus beaucoup. Elle a des institutions qu'elle peut sentir le besoin de réviser, mais qui en leur essence sont durables. Elle se distingue nettement de ses voisines par plusieurs de ses sentiments. Elle s'intéresse aux autres, mais, au besoin, se suffira, sinon matériellement, du moins dans le domaine spirituel. La France est une nation entièrement formée. Et c'est là, pour toutes les nations, un excellent exemple. Pour que l'Europe se fasse, pour que se fasse l'unité du monde, il faut d'abord que les nations existent, et existent très fortement; il faut que l'association à créer soit un groupement d'êtres vraiment vivants et non d'entités plus ou moins vagues aux contours flous, de nébuleuses...



Ce n'est pas à dire que nous ayons à prendre exemple sur la France sans réfléchir ni faire un choix.

Il ne s'agit pas de l'imiter dans ce qu'elle a de tout à fait particulier. Les Français ont cette remarquable particularité, par exemple, d'être à la fois très unis en tant que citoyens et très individualistes quand il s'agit de sentiments et d'intérêts. Ils le sont au point de paraître parfois, individuellement, assez méfiants, assez égoïstes et, parce qu'égoïstes, volontairement très mystérieux, très secrets. Ils ne cachent pas leurs idées, et encore, mais ils cachent leurs sentiments. Il m'est arrivé plus d'une fois de l'éprouver et, je dois le dire, d'en être légèrement déçu. J'avais causé agréablement, quelquefois intimement, avec des Français rencontrés sur un bateau, dans un train; dès l'arrivée au port ou à la gare, ces nouveaux amis, qui s'étaient en apparence vivement intéressés à moi, comme je m'étais intéressé à ce qui les concernait, n'ont le plus souvent eu rien de plus pressé que de prendre congé et de rétablir les distances; on aurait dit qu'ils redoutaient de s'être trop livrés et que dorénavant je n'existais plus guère pour eux. Les Belges, par exemple, ne sont pas comme cela, ni nous non plus, j'ose l'affirmer. Nous avons plus de bonhomie et de confiance. Tenez, la bonhomie, la complaisance, la simple politesse même, c'est ce qui manque à un degré vraiment regrettable aux Français actuels, du moins dans la vie publique. Je me hâte d'ajouter que, lorsque, pour des raisons personnelles, on est reçu dans une famille de Français cultivés, on constate tout le contraire; on ne rencontre alors que prévenance, manières à la fois raffinées et simples, sourires et bons procédés. Mais enfin, en voyageant en France, on est tout de même forcé de parler à des fournisseurs, à des chauffeurs de taxis, à des employés de bureau, à des concierges, et l'on est étonné alors du manque d'égards avec lequel on est traité, de l'impatience que les gens mettent à vous répondre. J'éprouve quelque chagrin à le dire, car je sais que les habitudes que je signale nuisent au bon renom d'un peuple que j'aime autant que le mien. Excusons ce peuple de notre mieux, disons que toutes les souffrances par lesquelles il a passé doivent lui avoir valu une grande nervosité et que, d'autre part, il s'agit sans doute aussi du revers d'une médaille, mettons de l'exagération de leur très légitime souci de dignité personnelle, qui est une de leurs qualités. Mieux vaut encore manquer quelque peu à la politesse que de paraître obséquieux et lâche.

Vais-je rappeler ici quelques autres défauts des Français? Du moins je n'insisterai pas. J'ai remarqué comme tout le monde certaines particularités de leur vie en commun, leur souci d'être loués, leur désir, aussi, de voir louer leur nation qui, lorsqu'il n'est pas satisfait, et parfois dès avant qu'il n'ait pu l'être, les amène à s'en charger eux-mêmes; leur amour des

distinctions honorifiques; leur versatilité politique; la curieuse importance qu'ont dans leur vie ce qu'ils appellent « les relations », les « amis au ministère » qui, si vous les en priez, s'ingénieront pour vous procurer quelque petite facilité que la loi n'avait pas spécialement prévue... Mon propos n'est pas de les critiquer; il n'est que de nous remettre en mémoire quelques-unes de leurs habitudes ou manières d'être qu'il n'y a pas lieu de recommander comme des modèles. Je citerai encore, pour en finir avec ce chapitre, le conservatisme foncier qu'on remarque quelquefois chez des Français qui n'ont que des mots comme « progrès » et « justice sociale » à la bouche : « cœur à gauche, poche à droite », comme l'a joliment dit M. André Siegfried. Je citerai aussi — phénomène analogue — l'habitude qu'ont beaucoup d'entre eux d'observer extérieurement tous les commandements de l'Eglise, de se marier religieusement, de faire communier leurs enfants, lors même qu'ils ont délibérément abandonné toute croyance et se proclament nettement hostiles à l'influence du clergé. Vraiment, ils paraissent de temps en temps assez formalistes; cela se voit aussi dans les questions juridiques. En pensant aux Français, il nous arrive de les comparer aux Chinois, qui, eux non plus, dans leur grande majorité, ne nourrissent aucune illusion métaphysique, mais n'en observent pas moins, très soigneusement, tous les rites du confucianisme ou du bouddhisme. Il n'y a pas jusqu'au culte des ancêtres, très répandu chez les deux peuples, qui n'ajoute à la ressemblance.

Voilà donc des traits par lesquels nous aurions tort de vouloir leur ressembler, encore qu'ils n'aient rien que de très anodin. Il est, en outre, plusieurs domaines dans lesquels il ne serait, de notre part, guère sage d'essayer de les imiter ou de les égaler. Je pense à quelques privilèges inaliénables, uniques même, qu'ils doivent à la nature de leur pays et à celle de leur âme, de leur esprit et aussi de leur condition physique, privilèges que quelques autres peuples peuvent être assez heureux pour posséder aussi par hasard, mais que personne ne saurait raisonnablement entreprendre d'acquérir. Je fais allusion à la grâce parfaite de tant de Françaises. Je rappelle le charme du paysage français, onduleux, verdoyant, varié, à la fois très large et partout rempli; la beauté et la richesse de leurs villes; la merveilleuse qualité des produits de leur sol, vins, fromages, fruits, et leur art si accompli de les accommoder et de les combiner sur leur table. L'on n'a qu'à se remémorer tout cela pour sentir une fois de plus à quel point le seul fait de vivre en France ajoute à notre bonheur. Je songe aussi à leur langue; mais c'est là un sujet qui pourrait me fournir un chapitre à part! Quelle délicieuse combinaison de sons, d'intonations, d'expressions imagées, piquantes ou tou-

chantes, de tournures ingénieuses! Comme c'est soigné, ce qu'ils disent ou écrivent!... Quelle clarté, quelle précision, quelle logique, quelle abondance de notions dans ces phrases harmonieuses que l'on débite à toute vitesse, sans jamais insister sur les joyaux qu'elles charrient!

Ce n'est pas tout. C'est un lieu commun que de dire que la richesse artistique et littéraire des Français est immense; inutile de m'étendre là-dessus. Mais se dit-on assez qu'il y a un art et une littérature qui paraissent n'être possibles qu'en France? Songez à Debussy pour la musique, à Cézanne pour la peinture, songez à Racine. Ces grands artistes sont souvent compris et admirés en dehors de leur pays, mais je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'ils n'y sont presque jamais compris tout à fait, ni admirés de tout point comme il faut. Ils sont trop Français pour cela. Seuls des Français ont pu faire des œuvres comme les leurs, et seuls des Français, à quelques exceptions près, peuvent en sentir toutes les nuances et les apprécier à leur juste valeur. Ils possèdent toutes les qualités des grands créateurs de beauté — avec quelque chose en plus. Outre les qualités des autres, ils en possèdent une dont il est presque impossible de donner une idée par des mots, qualité qui les unit mutuellement et qui les distingue tous trois, même des artistes les plus subtils des autres pays. Ils possèdent... le secret français : mélange de grâce et de force, de légèreté et de sérieux qui, dans ce dosage-là, est unique au monde.



J'arrive enfin aux traits soit éternels, soit actuels de la France sur lesquels nous pourrions, si nous le voulions, prendre modèle de toute façon.

Ce sont, en premier lieu, la force du sentiment national et l'unité nationale qui en résulte. Les Français paraissent souvent divisés, désunis, leurs querelles politiques sont nombreuses. Mais il ne faut jamais oublier qu'au-dessous de ces remous de la surface, la vie française continue, normale, régulière, à la fois tranquille et active, et que c'est la vie de millions d'êtres profondément unis. C'est ce qui apparaît quand la nation est en danger; les Français peuvent alors, un temps, être désemparés, découragés, désespérés même — cela s'est vu en 1940 — mais grâce à leur forte conscience nationale, à leur profond civisme, à la ferme conviction qu'ils gardent toujours de la supériorité ou du moins de l'absolue particularité de la vie française, ils se ressaisissent chaque fois, ils se regroupent, ils reprennent courage, ils comprennent qu'il y a une entité unique qu'il importe de sauver, la personne,

quelques-uns disent la déesse, qui a nom France; et ils la sauvent. Cela aussi s'est vu en 1940 et dans les années suivantes.

La consistance nationale de la France tient, entre autres, aux grandes qualités de caractère, d'âme, de cœur que ses citoyens ont en commun et dont ils ont tous conscience. Quand on dit « la France », on sait qu'on emploie là un terme qui signifie toute une série de vertus et de belles facultés. C'est « très français », comme on dit, que de faire preuve de bon goût, que d'être fidèle en amitié, que d'avoir du savoir-vivre et du savoir-faire, que d'être d'une inlassable activité, tant physique que spirituelle. Deux des qualités saillantes de l'ouvrier français, ce sont son amour de « l'ouvrage bien fait » et l'ingéniosité qu'il a coutume de déployer quand il s'agit de résoudre de petits ou de grands problèmes mécaniques.

Mais il est d'autres qualités et manières d'être françaises qui sont encore bien supérieures à celles que je viens d'indiquer. Il n'y a peut-être pas de peuple qui, avec autant de constance que le peuple français, éprouve un amour profond pour la justice. Oui, je sais bien, la justice est un idéal plus sec, plus dur que cette charité tant recommandée par le christianisme. Ne croyez pas que le Français manque de charité, d'amour du prochain; les grands mouvements humanitaires de 1792, de 1848, le socialisme français, si idéaliste, sont là pour le prouver. Mais quand même, le Français met encore plus haut la justice. L'amour, la charité, se dit-il, il y a tant d'êtres humains qui ne les méritent guère; le maximum de ce que chacun est en droit d'exiger, c'est qu'on lui donne, ou qu'on le laisse garder, exactement ce qui lui revient. *Suum cuique*, cette maxime romaine est gravée pour toujours dans l'esprit français.

C'est que la France est profondément rationaliste. Ce que je viens de rappeler, cette préférence marquée pour la justice, lui a été dicté par sa raison. Aux yeux du Français — comme aux miens — tout ce que nous savons ou croyons savoir, tout ce que nous éprouvons en nous ou observons autour de nous, notre image du monde, en un mot, doit être contrôlé par la raison. La raison n'est certes pas la source de nos connaissances, mais celles-ci ne sauraient jamais être considérées comme réelles et, de plus, on ne saurait jamais en fixer la portée et le sens, tant que la raison n'est pas intervenue pour en évaluer la vraisemblance, les classer, les interpréter, leur donner sa confirmation.

Il en résulte diverses conséquences. Les Français aiment « se rendre compte », entendez : demander à la raison de leur expliquer ce qui leur arrive. L'homme français veut

comprendre; il veut pouvoir désigner et nommer un ensemble de phénomènes où rentre celui qui l'incommode ou lui agrée; il entend assigner à ce phénomène bienfaisant ou gênant sa place dans cet ensemble — dans ce système, pourrions-nous dire. Il n'est pas d'homme plus systématique, plus réfléchi que l'homme français. La philosophie aussi, dans son pays, est rationnelle avant tout. C'est en France que le rationalisme, après diverses tentatives scolastiques, a été fondé pour longtemps, avec Descartes et ses disciples. Toujours, même aux époques où le cartésianisme a tout de même paru trop étroit, cette philosophie est restée éminemment intellectuelle. Elle fait peu de cas — jusqu'à Bergson, autant dire — du sentiment, de la conscience immédiate des choses, de l'intuition; elle a, au contraire, presque toujours montré une préférence très nette pour le déterminisme, principe, n'est-ce pas? des sciences naturelles. Et Bergson lui-même n'est pas le contempteur de l'intelligence que l'on s'est plu à voir en lui!

L'on a déjà songé, j'en suis sûr, au caractère relativement logique, rationnel, intellectuel qu'ont aussi les arts et la littérature de la France. Certes, c'est tout l'homme, avec son cœur, son âme, son imagination surtout, qui prend part à l'élaboration d'une œuvre d'art, d'un roman, d'un poème, d'un essai. Mais on est frappé, n'est-il pas vrai? de l'évidence avec laquelle, en France, se font sentir dans ces œuvres un plan, une division logique, une tendance susceptible d'être formulée en termes intellectuels. On en est frappé même quand on écoute de la musique française, quand on contemple des statues de Maillol, de Rodin lui-même, ou des tableaux de Claude le Lorrain, d'Ingres. On en est surtout frappé, cela va de soi, en lisant les œuvres littéraires que la France de tous les siècles a produites en une si grande et constante abondance. La littérature française! Voici encore un chapitre que je ne puis, cette fois, guère mentionner que pour mémoire; disons au moins qu'elle a toujours été, à toutes les époques, de qualité supérieure, et qu'elle l'est encore. Elle est supérieure parce que l'esprit dont elle émane l'est aussi. Cet esprit, tout en fonctionnant sans s'arrêter, n'en laisse pas moins l'imagination, qui est sa meilleure auxiliaire, prendre un libre essor; puis, il sait utiliser les données qu'elle lui fournit, de même que celles, plus directes, que lui fournissent l'âme et le cœur, et finalement il rassemble toutes ces données précieuses, les émonde, les corrige, les range en un ordre satisfaisant, et bâtit avec elles un ensemble architectural. C'est ainsi que sont nées ces œuvres françaises que nous aimons par-dessus tout, nous autres humanistes, je veux dire celles des auteurs des XVIe et XVIIIe siècles que j'ai nommés au début, celles en outre de Molière, de Racine, de La Fontaine, de Hugo, de

Vigny, de Baudelaire, de Stendhal, de Flaubert, de Taine, de Renan, de Zola, d'Anatole France, d'André Gide, de Jules Romains, de Georges Duhamel, de Jean-Paul Sartre, d'Aragon.

Remarquons encore combien ces œuvres, et d'ailleurs tout ce qui est littérature, sont prisées dans leur pays d'origine; la littérature occupe dans ce pays une place véritablement centrale. Elle touche à tout, comme on l'a dit; c'est-à-dire que la littérature de la France touche à tout ce qui est vie française : que, d'une part, toute la vie française s'y reflète et, de l'autre, en est imprégnée. C'est dire en même temps, et une fois de plus, que la France est avant tout le pays de la raison, puisque le meilleur de sa littérature — je viens de le désigner par une série de noms — est fait de raison et d'âme conjuguées.



Aimons la France parce qu'elle a fait de grandes choses et en fera encore. Aimons-la parce qu'elle est une personne accomplie. Louons et pratiquons la justice, comme les Français se sont toujours efforcés de le faire. Apprenons surtout de la France à mieux respecter, cultiver, exalter la raison. Le sentiment est particulier, mais la raison est universelle; ce qui est vrai pour ma raison l'est pour la raison saine de tous mes congénères, où qu'ils habitent, quels que soient leurs habitudes, leurs intérêts, leur degré de culture, et c'est pourquoi la civilisation française est universelle, elle aussi. Cette civilisation, qui pénètre toutes les ramifications de la vie du peuple au sein duquel elle est née, fait un appel constant à la très bienfaisante faculté qui, par excellence, nous hausse au-dessus de l'animalité et unit tous les habitants du globe. Aussi bien peut-elle en outre, être dite humaine autant que française. Le peuple français est, à proprement parler, un peuple humain entre tous.

Aimer ce peuple, le suivre là où faire se peut, emprunter et cultiver en nous ceux de ses sentiments qui pourront être profitables à tous, vouloir agir, et agir en effet, comme lui, quand il est généreux et libéral, surtout penser comme lui; il est sans doute d'autres moyens pour sauvegarder et augmenter le bonheur de nos deux pays, celui de l'Europe et enfin du monde, mais je n'en connais pas de meilleurs.

FRANÇOIS MAURIAC
ET LES ANGLAIS

par **GÉRARD HOPKINS**
Traduction de Léo Lack.

Au cours du XIXe siècle, la tendance dominante du roman anglais, tout comme celle du théâtre anglais, fut de traiter du point de vue naturaliste les relations humaines et l'analyse sociologique du groupe. La narration facile, de construction négligée, pittoresque et picaresque des aventures et des mœurs, qui avait été la principale ligne de développement dès Fielding et Smollett, en passant par Dickens, Thackeray et le Meredith du début, s'éteignit lentement. Vers 1900, elle fut définitivement supplantée dans la faveur du public par quelque chose d'autre, par quelque chose de nouveau. La France, ayant elle-même été directement influencée pendant une longue période par l'Anglais Richardson, en vint à son tour à dominer et à influencer, bien qu'indirectement, les conceptions et les méthodes des praticiens anglo-saxons de la fiction. George Moore, un « étranger » irlandais, dont la sympathie allait aux choses galliques, adapta durant sa meilleure période et acclimata l'attitude générale et les méthodes particulières de la prose de narration rendues populaires de l'autre côté de la Manche par Flaubert, les Goncourt et, plus tard, par Zola. Pendant ces cinquante dernières années, le roman en Angleterre se consacra — à part quelques exceptions notables — à jouer des variations sur le thème du « naturalisme ». Les hommes et les femmes, en tant qu'incidents dans la trame sociale, les effets de l'ambiance et de l'hérédité, les complexités et les abus des institutions et des conventions, devinrent son champ d'action préféré. La situation de l'homme dans l'éternité a, durant un demi-siècle, été de moindre intérêt pous nos auteurs nationaux que les tours et les détours de l'homme dans le temps.

Le reconnaissable, le familier, l'immédiat ont dirigé le « marché » et les auteurs mus par une préoccupation plus métaphysique, plus mystique, ont dû se contenter jusqu'à présent d'un public restreint d'enthousiastes singuliers. Non que de tels auteurs aient fait des apparitions régulières. La *Condition surhumaine* a eu de nombreux explorateurs anglais, mais, du temps d'Emily Brontë à celui de Hardy, D. H. Lawrence et James Joyce, les aventures relatées par ceux qui entreprirent des sondages sous le niveau social n'eurent que peu d'écho. Mais le goût en de tels sujets vient de subir récemment l'un de ces changements périodiques qui marquent dans l'histoire des arts. Les fatalités de deux guerres mondiales, les complications chaotiques des théories économiques et sociales ont provoqué un retour de l'esprit des hommes vers les intérêts fondamentaux de la vie humaine. Des écrivains nouveaux ont fait leur apparition, d'anciens auteurs ont été revalorisés. La poésie de Gérard Manley Hopkins, intensément préoccupée des angoisses de l'âme catholique, a touché un public qui n'était pas exclusivement catholique. Henry James commence à jouir, et par la radio et par le livre, d'une popularité qui l'eût surpris autant qu'enchanté. Car ce n'est pas tant James l'analyste, le technicien, le styliste qui atteint maintenant un large public grâce à de constantes rééditions, que James le spécialiste du mal dans la nature humaine, l'homme qui, dit-on aujourd'hui, était obsédé par le sentiment du péché et de la damnation. Charles Williams est suivi d'un chœur de jeunesse vociférante dans ses voyages à travers le fantastique paysage de l'âme. Graham Greene expose la sensibilité tourmentée de ses personnages aux yeux de ceux qui se montrent de plus en plus conscients de son interprétation particulière de la *Patrie Perdue*. Enfin, M. Mauriac a capté et retenu l'attention d'un vaste public anglais.

On peut dire avec certitude que, jusqu'en 1946, le nom et l'œuvre de François Mauriac n'étaient connus que de très peu de lecteurs anglais et le détail de ses livres d'un plus petit nombre encore. Seuls ceux qui étudiaient avec intérêt les mouvements de la littérature française contemporaine étaient ou depuis longtemps ou complètement familiarisés avec son œuvre. Il n'avait jamais joui, dans ce pays, du *succès de snobisme* (1) de Proust, ni déclenché l'engouement

(1) En français dans le texte.

dû à la mode que provoquaient Morand et Giraudoux. Des essais pour l'accommoder à la mode anglaise avaient été tentés quelques années avant 1939, mais sans grand succès. En 1923, parut une traduction du *Baiser au Lépreux*, suivie, vers 1930, de versions de *Ce qui était Perdu* et du *Nœud de Vipères*, mais elles n'intéressèrent que peu de lecteurs et ne firent que peu d'impression. Puis, l'an dernier, on forma le projet de traduire tous ses romans en anglais et ce fut une version de *La Pharisienne* qui ouvrit la marche. Le résultat fut surprenant. Quinze mille exemplaires du volume furent vendus en quelques mois et les colonnes littéraires des quotidiens, des hebdomadaires et des revues mensuelles furent pleines de commentaires approbateurs sur l'œuvre de M. Mauriac. Cette abstraction étrange et amorphe qu'est « l'intérêt du public » fut conquise et charmée par cette voix nouvelle venue de l'autre côté de la Manche. On découvrit soudain qu'un auteur français presque complètement ignoré jusqu'ici du public anglo-saxon disait des choses pour la réception et l'approbation desquelles son esprit était enfin préparé, bien qu'il reste à voir jusqu'à quel point cette préparation était réelle. *La Pharisienne* n'est pas, par comparaison avec les autres livres de M. Mauriac, un roman difficile à faire accepter au lecteur anglais ordinaire. Il répond à la plupart des demandes qu'il est enclin à faire à la fiction de son choix. Il aime la présentation des *personnages,* il aime à voir la scène se peupler d'individus dans lesquels il peut croire, qu'il peut reconnaître comme habitants plausibles d'un monde dans lequel il pourrait se mouvoir lui-même. En d'autres termes, il donne son approbation à des romans où l'action est inspirée par des motifs qui lui sont familiers. Il ne trouve rien d'inquiétant ni d'étrange à une femme comme Brigitte Pian. La vie anglaise montre beaucoup de femmes qui lui ressemblent : des pharisiennes qui se mêlent de tout, autoritaires, malfaisantes. Le lecteur anglais s'attend plus particulièrement à rencontrer des personnages qu'il peut aimer — ou détester — pour des raisons évidentes, humaines. Il peut se prendre d'affection pour l'Abbé Calou et, pour qu'un roman soit vraiment populaire en Angleterre, il doit contenir au moins un personnage qui puisse être ainsi émotionnellement approuvé et accepté. Sans nul doute, le succès en Angleterre de *La Pharisienne* est dû moins à ses éléments spécifiquement « Mauriac » qu'au fait qu'il répond largement à la demande nationale de personnages que l'on peut

accueillir comme convaincants, que l'on peut aimer — et détester — pour de solides raisons humaines. La véritable épreuve pour ce maître français récemment découvert viendra avec la publication de livres tels que *Thérèse Desqueyroux* (2) et *Genitrix*, car le mobile y est complexe et moins « anglais », l'atmosphère morale plus oppressante, le cortège humain, du point de vue anglais, moins acceptable. Car, en tant que nation, nous ne sommes à l'aise qu'avec les choses familières. Il n'en a pas toujours été ainsi. Au temps des grands Elisabéthains, plus tard au temps des romantiques, les aventures de l'esprit humain étaient comprises et bien accueillies. Les habitués du théâtre londonien au XVII[e] siècle, les lecteurs de Coleridge et de Byron étaient préparés par un « suspens volontaire de l'incroyance » à suivre la trace du pionnier spirituel. Mais un tel empressement n'est pas général aujourd'hui et l'Anglais moderne qui lit des romans ou celui qui fréquente le théâtre jouit par excellence de ce qu'il connaît déjà.

Ce n'est cependant pas par accident, ni grâce à la sympathie éveillée en eux par un seul livre que M. Mauriac a amené à lui un grand nombre de lecteurs anglais. Certains éléments dans son imagination et dans son intelligence, certains mouvements dans sa manière, certaines notes dans sa voix lui vaudront sans doute de voir sa popularité parmi ce public nouveau se consolider et s'accroître. La solidité de ses portraits, par exemple, et le naturalisme de sa présentation sont indubitablement *dans le goût anglais* (3). Quelle que soit la nature de ses justifications et de ses inquiétudes surnaturelles, elles ne sont jamais offertes au prix d'une altération de la vérité. M. Mauriac est trop honnête, trop pénétrant, il observe trop bien la scène humaine pour falsifier les faits. Son obsession du spirituel est aussi logique (une fois admise la présupposition de son attitude) que sa conscience du physique et de l'émotionnel, du vil et du noble. Son arrière-plan intellectuel est dense, complexe, intensément humain. Zola y a sa place, tout autant que Racine et Port-Royal. Son zèle à explorer le véritable et son insistance quant aux impérieux mobiles moraux ne peuvent que

(2) *N. D. L. R.* Depuis que cet article a été écrit, les éditions Eyre and Spottiswoode ont publié *Thérèse Desqueyroux*, les deux nouvelles de *Plongées* qui ont trait à Thérèse et *La fin de la nuit*, en un seul volume, sous le titre de *Thérèse*. Le succès a dépassé de beaucoup celui de *La Pharisienne*, puisque le tirage a atteint 30.000 exemplaires.
(3) En français dans le texte.

provoquer des résonances favorables parmi les lecteurs anglais formés par de nombreux siècles d'éthique protestante et de fiction réaliste. Son jansénisme trouve un écho spontané dans la conscience non-conformiste et les compatriotes de Bunyan respirent librement dans le climat moral de son univers et ne peuvent qu'être profondément émus par le rythme biblique de sa prose. Le traducteur qui recherche — comme le devraient tous les traducteurs — l'équivalence absolue en style et en musique pourrait vraiment faire pis que de s'inspirer de Bunyan. La prose de Mauriac n'est pas facile à rendre. Il y a, dans les passages culminants, une qualité oratoire et émotionnelle qui devient aisément sentimentale lorsqu'elle est dépouillée de ses ornements français, et les ferventes périodes du simple savetier de la prison de Bedford créent précisément cette sérieuse et solide atmosphère de haute moralité que Mauriac semble avoir tirée de son propre XVIIe siècle. Mais, pour les Anglais, Bunyan est plus qu'un écrivain au style noble et sonore. C'est un auteur qui emplit les chemins familiers de visions apocalyptiques. Ceux dont l'enfance fut nourrie du *Pilgrim's Progress* voient les grands emblèmes de cet esprit protestant sertis dans un paysage idyllique reconnaissable. Le « Slough » peut être appelé « Despond », les montagnes « Delectables », mais, pour eux, les pérégrinations des chrétiens se déroulent dans leur propre région moins aventureuse. Les mouvements de cette haute moralité ont pour cadre la campagne familière. Les espaces désertiques sont une simple bruyère, les étendues arides se bornent à une lande. Car l'Anglais est rarement à l'aise parmi les accompagnements matériels d'un monde purement imaginaire. Il aime à évoquer les drames de sa littérature dans un décor anglais bien ordonné et Shakespeare fut heureusement inspiré en situant l'agonie de Lear sur les bonnes falaises de Douvres. Chaque fois que la chose lui sera possible, le lecteur anglais transposera les révélations de la vision en termes de son comté et les placera dans le décor farouche, mais non dépourvu de confort, des collines galloises ou des landes du Yorkshire. Hardy conquit sa popularité limitée non par la vertu de son pessimisme agnostique, ni par sa conception épique de l'histoire, et moins encore par le rythme étrange de ses vers, mais par ses descriptions d'un Wessex qui pouvait s'adapter aux accidents de la topographie anglaise et ne s'éloignait pas trop des réalités de la carte d'Etat-Major. La

solidité de l'arrière-plan est aussi nécessaire au goût anglais que la solidité des personnages et, là aussi, Mauriac peut répondre à la demande. Son nouveau public peut ne jamais avoir vu les Landes, mais il y a quelque chose qu'il semble connaître dans le paysage des romans de Mauriac. La bruyère et les pins des environs de Bordeaux sont acceptés comme des choses familières. Ils conservent un écho des étendues désertes de l'Egdon et, comme elles, jouent un rôle presque humain dans les drames dont elles forment le cadre. La région pèse d'une lourde et sombre fatalité sur le mouvement humain des récits de M. Mauriac, tout comme elle pèse sur Tess, sur Yeobright et le maire de Castorbridge. Mais c'est le paysage d'une région réelle. Il a de la couleur, du parfum et un dessin qui, à des yeux anglais, est suggestif et vivifiant à la fois. Les tempêtes qui soufflent de la côte de Biscaye ou des rocheuses barrières de Portland sont plus convaincantes que les simples vents du Destin.

L'ORAGE

par FRANZ HELLENS

Julien avait dans l'âme trop de musique. Il faut entendre par là ce vague des âmes sensibles, qui ne s'analyse pas plus qu'un ciel brumeux; le soleil est derrière, c'est tout ce qu'on sait.

Ce sentiment n'est pas toujours douloureux et il peut devenir exquis quand il s'adresse à la nature. Alors on ne marche plus; on court. On ne parle plus; on chante. Les bras serrent quelque chose qui ne trompe jamais. On est en même temps l'eau, le vent, la lumière. Ou bien on reste sans bouger devant une fenêtre ouverte, à contempler on ne sait quoi. Tout paysage est beau. Quelque chose se soulève dans la poitrine et il semble que la terre respire avec nous. C'est comme un hymne muet de bonheur et de reconnaissance. A qui? Sans doute à l'univers entier, mais ce n'est pas la question. Que l'âme se vide de son trop-plein, c'est tout ce qu'on demande. Le musicien ignorant étire les bras, comme s'il n'avait rien d'autre à faire qu'à assouplir ses muscles avant l'action de la journée.

De pareils moments étaient rares. Il y en avait d'autres, plus nombreux, où ce vague devenait chez Julien une cuisante souffrance. C'était quand il se trouvait en société. Une sensation de vide et de plénitude, à la fois, éprouvée tout enfant en présence de certaines personnes de l'entourage de ses parents et de ses parents mêmes. Plus tard, quand il fut seul, le mal se fit angoissant et moins précis encore, bien qu'il le sentît déborder. C'était un besoin de se donner tout entier.

Il ne faut pas croire que Julien eût l'âme d'un saint ou même d'un poète, s'il ressentait à un si haut degré la passion de la nature et de l'humanité. Cet amour n'était qu'un besoin d'harmonie. Il la cherchait dans une union, un rapport, qui donnassent un sens à cette matière intérieure dont il n'aurait su dire si elle était molle ou dure, consistante ou vaporeuse.

Il ne demandait qu'un bon instrument, assez sonore pour rejeter la somme d'inconnu qui se gonflait en lui, lui donnait tour à tour l'impression d'étouffer ou d'éclater, si rien ne venait à son secours. Encore cet éclatement ou cet étouffement lui eussent fait du bien. Mais ce n'était là qu'un effet de l'imagination. L'âme n'éclate pas comme une grenade.

A vingt ans, quand les buts de l'existence commencent à s'indiquer, Julien crut trouver une issue dans l'amour. Son besoin d'unité lui fit rechercher, parmi les femmes qu'il pouvait atteindre, la plus belle. Dans son peu d'expérience, il s'était figuré que la beauté physique commande un certain moral ou le suggère chez les âmes bien nées. Il crut entrevoir ce qu'il attendait, s'en approcha, fut accueilli, aima et se fit aimer. Certes, sa femme était belle. Un de ces visages dont l'ovale, le détail des traits et l'ensemble de la physionomie forment toute une contrée, avec assez de ciel dans les yeux pour y respirer une vie entière. La taille haute, les hanches et les cuisses balancées comme une lyre. Mais ce paysage demeurait muet et l'instrument manquait de cordes; l'amour n'avait pu lui en donner.

Des enfants, il en eut, beaux comme leur mère, solides comme lui-même. Julien les aima. Un moment, il crut entendre l'écho qu'il guettait, répercuté par ces riantes vallées. Mais rien n'est plus fermé qu'une âme d'enfant, avec plus d'ouverture; tout s'en échappe et tout se perd, car l'animal est pressé de vivre; il ne donne pas, il dépense, il épuise.

L'amitié ne le satisfit pas davantage, car là encore Julien ne pouvait assez donner; ou bien il donnait trop. L'amitié autant que l'amour est un divin contrepoint, où deux parties se développent, se combinent et s'organisent, se faisant équilibre. Si l'une faillit à son rôle, l'autre retombe. Il ne manque pas de belles fugues, mesurées et parfaites, sur le papier. Dans la vie elles sont rares.

Alors Julien se mit à cultiver la société des hommes. La solitude lui avait toujours pesé, bien qu'il la sentît bonne à l'esprit et même aux sens : elle nettoie l'un et rend aux autres leur élasticité. Pourtant il l'avait évitée comme quelqu'un qui vous recherche et dont on se méfie. Qu'allait-elle lui mettre sur les épaules? N'était-il pas assez chargé? Il se figura l'humanité en bloc, comme une forêt qui bouge et s'agite sous les souffles divers du vent. Cette conception lui était venue de son enfance passée en grande partie dans les bois paternels. Le plaisir de Julien consistait à jeter des cris pour voir

comment la forêt les accueillerait. L'écho lui répondait, chaque arbre était vivant. Sans aucun doute ils vivaient; et qu'ils lui répondissent ensemble, d'une seule voix, le remplissait d'une bienheureuse épouvante. Collant l'oreille au premier tronc venu, c'était toute la forêt qu'il croyait entendre. Ainsi Julien s'adressait à l'humanité entière, attendant qu'un seul homme ou un petit groupe se fît l'interprète des autres. Il serait mort heureux après ce témoignage. Mais il parla, appela et attendit en vain.

Toujours assoiffé et ne trouvant nulle part le breuvage qui délivre, il se rendit à la solitude tant redoutée. Se soumettre, ne rien rechercher, ne rien demander à personne, pensait-il, c'est peut-être le secret de la force. Tout ne vient-il pas à celui qui n'attend plus rien? La soumission fait plus que la révolte; c'est la volonté qui patiente. Pourvu qu'elle suive le rythme universel. Mais n'est-elle pas constamment éveillée? La nature connaît-elle le sommeil? Ni le sommeil, ni le rêve. Seulement le miracle.

Peut-être tout cela était-il bien pensé, mais avec les raisonnements il arrive qu'on s'égare. Julien préféra ne plus penser. Il se contenterait de respirer et de jouir s'il le pouvait. Il avait choisi comme retraite un pays de collines, non loin de la ville. La plaine fatigue, comme la mer, avec ses plans réguliers, ses bleus lointains et l'horizon qui trace une ligne comme pour inviter l'esprit à une continuelle soustraction. Il semble que l'âme s'étale et s'amincisse à suivre toujours le même chemin, trop large. Au contraire, les collines vous bousculent et ne vous laissent aucun repos.

Pourtant, ce ne fut pas cette particularité de la contrée qui fixa le choix de Julien. Ce qui l'y avait attiré était un paysage fort différent, entrevu au cours d'une promenade; le site s'était immédiatement installé dans sa vie. Il s'y rendait soir et matin. Sa maison était située à quelques pas de la route qui y conduisait, un long couloir pourvu d'un si mauvais pavé que peu de véhicules s'aventuraient par cette voie; les piétons mêmes n'avaient pas coutume d'y passer. Ce chemin était toujours froid, serré entre deux talus plantés d'arbres touffus et élevés, qui ne laissaient pénétrer ni air ni lumière. Même par temps sec, les cailloux, toujours humides, reluisaient comme les écailles d'un serpent. Tout au bout, un triangle lumineux laissait entrevoir une issue.

Parcourir ce couloir, comme s'il était construit pour lui, était un plaisir deux fois quotidien qu'il se donnait, avec

le supplément de la surprise. La route conduisait à un château, une construction de style second empire, à façade blanche étincelante au soleil de l'après-midi. Le regard de Julien ne s'arrêtait là qu'un moment pour se reporter aussitôt de l'autre côté, où s'étendait un parc magnifique, non par le luxe des arbres, mais par les lignes, la composition et les couleurs. La sombre avenue qu'il venait de quitter prenait maintenant l'aspect d'une route paysanne complètement découverte, et qui séparait le château de son parc. Julien s'arrêtait sur un petit pont et, penché à la balustrade, laissait aller son regard sur l'étang, d'abord assez étroit, et qui s'élargissait jusqu'à former au loin une espèce de lac, avec un îlot de verdure au milieu. De chaque côté, et derrière, des arbres d'une couleur grisâtre remplissaient l'horizon. A gauche, une immense prairie entourée de peupliers servait de pâturage à un troupeau de vaches dont les couleurs animaient ce paysage à la fois champêtre et seigneurial.

Julien demeurait là des heures, appuyé à la balustrade. Son regard partait de l'étang pour aboutir à ce lointain profond à s'y perdre. L'eau était blanche, lisse, sans cachettes, comme retournée au soleil. Dans le pré, le bétail broutait paisiblement; le soleil l'éclairait en plein, l'herbe en était toute marbrée, en devenait sonore; les mugissements étaient encore de la couleur.

Dans l'ensemble de ce site fermement dessiné il y avait assez de mollesse pour permettre aux yeux et à l'âme de se créer des chemins réels ou imaginaires. Julien n'y manquait jamais. Les feuillages tendres, les tons francs, et le léger mouvement que la brise communiquait aux branches les plus rapprochées, l'invitaient à se promener dans les parties couvertes comme dans celles qui s'offraient tout de suite au regard. Le parc tout entier avait l'air d'un hôte accueillant qui lui disait : « Allez où vous voulez, vous êtes chez vous! » Julien avait réellement l'impression, chaque matin, même par pluie et vent, qu'aucune partie de ce domaine ne lui était étrangère. Les plus fortes jumelles ne lui en auraient pas appris davantage; et quand il se décidait à quitter le pont pour continuer sa route ou rentrer chez lui, il se sentait libre de tout souci, léger, comme s'il s'était amusé avec un enfant, redevenu enfant lui-même.

L'impression était toute différente à la tombée du soir. Quel que fût le temps, le cri d'un pivert l'y introduisait dès l'entrée dans la sombre avenue. Une secrète correspondance

existait entre ce cri à la fois clair et nocturne et l'eau de l'étang. Celle-ci ressemblait maintenant à un miroir sans tain. Le soleil oblique y allongeait par endroits des coulées jaunes, mais le fond semblait noir comme du plomb. On s'étonnait de la voir remuer, quand un groupe de carpillons se poursuivaient à la surface; leurs ébats innocents prenaient un air monstrueux. Les lentilles d'eau très serrées à l'entour du pont cachaient mal le mystère, et le bruit continuel, tout proche, de l'eau coulant dans une écluse, agitait le crépuscule du soir qui se voulait paisible autant que celui du matin.

Ce qui inquiétait bien davantage c'était ce qu'on ne voyait pas ou qu'on apercevait mal. Pourtant les contours semblaient s'être précisés dans le soir approchant. Le contre-jour accusait la masse et le volume des arbres; au loin, l'étang luisait, comme il avait lui à l'aube, mais d'un éclat tout différent. On eût dit une figure masquée, arrondie, avec cette touffe de feuillage couvrant l'îlot, où les rayons du couchant glissaient une sorte de sourire triste et moqueur à la fois. Des cris de canards, venus de loin, frappaient cruellement l'oreille. Tout commençait à se voiler dans un brouillard bleuté qui montait de l'eau et s'étendait lentement sur la prairie où le bétail, à son tour, semblait pris d'inquiétude. Ses couleurs se détachaient, presque dures, du vert universel. Dispersé pendant la journée, il se rassemblait maintenant, immobile, la tête tournée vers l'étable, dans une attitude de stupeur que Julien saisissait, atterré comme lui par cette force du soir qui prend aux entrailles. Au loin, une génisse solitaire mugissait et soudain se mettait à galoper comme une folle pour rejoindre le gros du troupeau.

Le matin arrachait Julien à lui-même. Il marchait, travaillait, bêchait, plantait; à ce train, la journée s'écoule vite. Mais le soir le retrouvait avec tout son vide et son trop-plein, et ses visites au paysage élu, loin de guérir le mal, l'exaspéraient. Tant qu'il demeurait sur le pont, les yeux perdus dans l'univers qu'ils se créaient, tout allait bien; il faisait lui-même partie du paysage. Cette musique du soir était sa propre musique. Mais l'harmonie n'était pas complète, il s'en apercevait bientôt, quand, obligé de reprendre le chemin du retour en passant par l'allée sombre et humide, il se sentait grelotter. Le pivert s'était tu, à peine entendait-on encore le bruit de l'eau dans l'écluse. Il ne restait plus que le battement de ses souliers, lourd et dur, sur le pavé. Plus même le rappel de lumière, tout au bout. Cette lueur qu'on apercevait,

c'était sa vie blafarde, son existence sans but, et le besoin d'une délivrance, qui ne cessait d'être un tourment.

Un soir, justement la veille de son départ pour la ville, Julien s'était dirigé du côté du château, plus oppressé que de coutume. Cette journée de juillet avait été très chaude, pénible à supporter; le jaune et l'abondance de la moisson semblaient ajouter leur poids et leur chaleur à cette fin de jour par ailleurs normale à cette saison de l'année. Le passage dans la sombre avenue le soulagea un peu; une agréable fraîcheur régnait sous les arbres, la route-serpent n'était pas trop effrayante et la clarté qui s'annonçait au bout du chemin ressemblait encore à la couleur du blé. Julien s'étonna de ne pas entendre le pivert; une note manquait à la mélodie du soir. Il s'en inquiéta et son arrivée sur le pont s'en trouva moins heureuse que d'habitude. L'eau ne s'écoulait pas non plus; l'écluse était fermée. Il aperçut à la surface de l'étang une fermentation animale, un pullulement d'insectes et de bulles, tout à fait inaccoutumé. La couverture de lentisques était soulevée par une force étrange; on eût dit la respiration de l'eau surchauffée par la journée torride. L'impression de douleur devint encore plus difficile à supporter quand il jeta plus loin les yeux. L'eau ne luisait pas comme chaque soir. Pas la moindre apparence de vapeur bleue, ce fin brouillard, cet encens du crépuscule qui a la couleur et l'odeur même du mystère. Les contours des feuillages étaient renforcés d'un cerne sombre. L'île, toujours si lointaine et si secrète, semblait maintenant prête à se livrer, pour peu que le soleil y glissât une caresse.

Mais où était-il, le soleil? Bien que la chaleur se fît terriblement sentir, on ne l'apercevait pas. Des stries de nuages gris, légers et serrés, barrant une partie du ciel, avançaient en s'étirant paresseusement. Sur le rideau de soie tendue, un peu fripée çà et là, le vol syncopé des hirondelles s'élevait et retombait avec des cris sauvages. Dans la partie du ciel découverte montait un sombre cumulus, on eût dit une fumée, comme si le monde brûlait, tout là-bas, derrière les arbres.

Instinctivement le regard de Julien s'était abaissé vers la prairie, comme pour se raccrocher à un appui terrestre, plus proche et plus habituel. Le bétail qui y paissait d'habitude n'y était plus. Le gazon paraissait aussi vide et gonflé que le reste. Il se passait donc quelque chose d'inaccoutumé, ce soir?

A ce moment, Julien entendit le cri du paon. Signe de pluie

disent les paysans. Ce cri ne lui avait jamais rien suggéré d'inquiétant ni d'heureux; c'est un cri inventé par les poètes, en réalité dur et vulgaire. Mais ce soir il mit Julien sur la voie : ce qui oppressait la nature et le tourmentait lui-même, c'était la menace de l'orage. Cette nuée en colonne et ce silence inusité en disaient long. L'orage montait, on en sentait l'approche; c'était cela qui donnait à toute chose, au sol même, cet air effarant. L'affolement de la nature s'était communiqué à l'âme de Julien. Il fut pris d'un véritable désespoir. Jamais il ne se déchargeait de son fardeau. Il y avait quelque chose de plus encore, ce soir, qui ne l'avait jamais accablé à ce point : le sentiment de son inutilité, d'une inutilité absolue, définitive. Et ce manque de courage : pas assez pour se jeter à l'eau, cette eau qui était là, devant lui, tragique à souhait, avec sa respiration difficile et son air douloureux.

Il était parvenu à ce point quand un roulement assourdi se fit entendre. L'orage devait être encore très éloigné. Julien fut pris d'un étrange tressaillement, comme si une voix l'appelait. Une vague qui montait en lui, gonflée de tout ce qu'il avait vu ou senti depuis une heure, répondit à l'appel céleste. Un accord étonnant s'opérait entre le réel et lui. Il se sentit surpris et précédé, mais non pas incapable de suivre ni même de s'exprimer. Tout ce qu'il venait de subir n'était qu'une préparation à l'événement qui s'annonçait, où il était appelé à jouer un rôle.

Au lieu de demeurer là pour assister, comme il l'avait fait plusieurs fois, à la lutte des éléments, Julien abandonna son point de vue et se remit en route.

Il s'était engagé dans l'allée couverte, tout en comprenant que ce chemin n'était plus celui du retour. Une profonde obscurité régnait sous les arbres. Il sentit à peine la fraîcheur habituelle de ce couloir qui lui avait souvent arraché un frisson.

Julien marchait depuis quelque temps, avec ce poids qui l'oppressait, mais une énergie qu'il ne s'était jamais connue, quand son regard fut attiré sur l'extrémité du passage, éclairée d'une lumière inhabituelle. L'après-midi était avancée et le ciel couvert. D'où provenait une pareille clarté? L'annonce d'un orage suffit pour troubler l'esprit. Mais il ne s'arrêta qu'une seconde dans cette hésitation, pressé de sortir de l'obscurité.

En débouchant, il constata que la lumière venait du blé

coupé la veille et dont la terre était couverte. Aussi loin qu'on pouvait voir, il n'y avait que champs moissonnés; pas d'arbres, rien que ce blé ramassé en gerbes sur un sol tout clair. Cette lumière de blé, suffisante pour éclairer l'obscurité la plus noire, était renforcée par celle du soleil qui s'était dégagé des nuages. Ou bien était-ce déjà la lune qui avait pris place dans le ciel? On pouvait s'y tromper. Tout scintillait. Julien ne reconnaissait plus rien autour de lui, avançant dans une autre contrée que celle où il débouchait de coutume au sortir du couloir. Au milieu, pour autant qu'on pût distinguer un milieu dans cette immensité, une route semblait indiquée; ou plutôt Julien eut l'impression que cette route n'existait pas encore et qu'il était destiné à l'ouvrir. Il marchait devant lui, toujours alourdi par son poids, mais sûr à présent de la victoire. Quelle victoire? Il ne s'en souciait même pas. Sa marche était des plus simples dans le scintillement universel. C'était comme s'il avançait poussant une brouettée de terre, qu'il fallait déverser quelque part; ce qu'il avait fait plusieurs fois pendant la journée.

Il marcha ainsi jusqu'à ce que le blanc dans lequel il se frayait un chemin parût se resserrer et comme se durcir. Une porte s'ouvrait devant lui. Julien entra et le spectacle prit une autre signification.

C'était une salle de grandes dimensions, plus longue que large, au fond de laquelle se dressait une scène. La grandeur du lieu ne provenait pas de ses mesures extérieures ni de l'élévation majestueuse de la voûte, mais plutôt du blanc particulier des matériaux dont il était fait. Tout était blanc, d'un blanc de glace, le sol, les murs, le plafond, l'escalier qui menait au plan surélevé, et ce plan lui-même. Cette blancheur provenait aussi de l'absence complète d'ornement : pas une floriture, pas la moindre frise, ni en bas ni en haut. Pourtant rien n'était plus harmonieux; l'harmonie était dans les proportions, bien qu'on n'en sentît pas les limites, dans l'absence de couleurs ou dans cette couleur unique qui était en même temps lumière.

Julien s'avançait sans surprise dans cette salle nue, complètement vide, avec le sentiment qu'il y avait été appelé. Tout s'accomplissait le plus naturellement du monde, il ne regardait même pas autour de lui. Il ne se sentait pas seul, le vide était factice, une présence l'animait; il se rappelait l'impression que lui procuraient dans son enfance certaines églises où il était entré, en l'absence de tout fidèle : l'air qu'on

aspirait était plein d'anges invisibles, c'était son âme qu'il sentait respirer. Quand il eut gravi la première marche de l'escalier, l'impression se précisa. C'est elle qui lui fit monter, le cœur battant mais en toute confiance, les derniers degrés, s'arrêter comme le chef d'orchestre devant les exécutants réunis, lever les mains et commander, conduire cette musique, ce flot de musique qui ne devait plus jamais s'arrêter, comme cette salle, ou plutôt ce monde où il était entré, ne devait plus finir.

L'orchestre avait préludé par une sorte de roulement lointain, assourdi, ouvrage des timbales, et tout de suite le flot avait jailli, fait d'une multitude d'instruments à cordes jouant tous à la fois. Un ruissellement ininterrompu de notes brillantes, d'un éclat soutenu, sous lesquelles de plus basses marquaient une espèce de soutien ou de fond, comme les grandes eaux des cataractes, dont la masse ne cesse de retomber avec une indéfectible mesure, figurant en même temps la rapidité et la lenteur, le mouvement et l'immobilité, une lenteur et une immobilité faites de ce mouvement mesuré et éternellement renouvelé, que le cours plus large et moins bruyant du fleuve prolonge et dont il ne semble plus que l'écho apaisé. Dans tout cela aucun intervalle, pas une fissure, le moindre trou. C'était une musique souple et serrée, couvrant toute l'étendue, comme si le monde entier s'y associait dans un chœur unique. L'orchestre, comme un ouragan, soufflait avec rage, mais on pouvait croire aussi à un hymne de paix magnifique, où la force de l'esprit dominait celle de la matière. Le tout parfaitement ordonné, avec des rythmes syncopés d'une hardiesse à la fois infernale et céleste, des harmonies de cuivres et de violons d'une subtilité électrique, une fulgurante sonnerie de métal faite de deux ou trois notes, dont les éclats traversaient les airs, rompaient et relevaient l'uniformité de la surface.

Julien avait laissé retomber les bras dès le premier accord, immobile, tout droit, la tête haute, sans aucun orgueil de son triomphe, complètement étranger à l'orgueil et même à l'enthousiasme. Tout sortait de lui avec une facilité inouïe, un naturel, une nécessité sans bornes. Il était en même temps l'orchestre, le dirigeant, le public et l'univers entier qui écoutait.

Il se retrouva subitement dans sa maison, debout, en face de la fenêtre du jardin où une grande partie du ciel se découvrait, tout bleu, sans le moindre nuage. Il n'avait pas un ins-

tant fermé les yeux. Un livre était étalé à ses pieds. A une question qu'il posa à sa femme, celle-ci répondit qu'en rentrant il avait pris un livre dans la bibliothèque et s'était assis dans le fauteuil, puis levé pour aller se placer devant la fenêtre. La chute du livre avait attiré son attention de ce côté, ajouta-t-elle; elle s'était étonnée de ne pas voir Julien se pencher pour le ramasser. Il était resté là quelques minutes, les yeux dans le vague, les lèvres légèrement ouvertes, comme quelqu'un qui réfléchit ou qui rêve plutôt qu'il ne regarde. Peut-être avait-elle rêvé elle-même, car dans ce moment son mari lui avait donné l'impression d'être transparent, « comme vidé de lui-même ». Elle n'avait pas osé bouger pour aller ramasser le livre.

Julien se contenta de lever légèrement les épaules. Il était content que l'orage fût passé, dit-il. Depuis son enfance, l'orage le mettait hors de lui. Ce soir, pourtant, il n'en avait pas trop souffert; il lui semblait même qu'il était désormais affranchi de cette crainte puérile. Mais il n'y avait pas eu d'orage, répondit-elle, à peine une menace, du reste fort éloignée. Julien ne voulut jamais le croire. Il ramassa le livre, reprit sa place dans le fauteuil.

Il aurait voulu achever cette nuit en marchant. Si léger, tranquille, délivré, il lui semblait que la marche seule, une marche de tous les instants, pût encore lui convenir.

KAMNIK OU LE BONHEUR SLOVÈNE*

par JEAN BLAIRY

L'appel d'une terre étrangère, la plupart d'entre nous l'ont entendu pour la première fois devant un paysage méditerranéen, à une heure d'enthousiasme et d'amour. Nous avons succombé aux délices d'un monde qui nous offrait une adhésion totale, en nous ramenant à nos sources spirituelles par les chemins les plus charmants.

Alors, tout ce qui n'était pas la Méditerranée, son raffinement, sa divine sérénité s'estompait dans les brumes barbares. Le monde du Danube n'était qu'un prolongement de l'Asie, une steppe brûlée par l'été ou enfouie sous la neige, habitée par des races primitives dont l'histoire, par surcroit, n'avait aucun lien avec la nôtre. Par quoi ces rudes pays pouvaient-ils toucher nos âmes féminines de Latins assoiffées d'harmonie, nos yeux qui ne jugent tout décor qu'à travers une conception classique de l'art et de la beauté?

J'ai jeté mes premiers regards sur l'Europe danubienne au retour d'un long séjour en Toscane. C'était au mois d'août. Encore ivre de Florence, je contemplai avec effroi les tristes étendues du Banat livrées à un soleil blanc, sans éclat et torturant, à une poussière telle que le seul pas d'un cheval enfumait un village; je visitai sans autre plaisir que celui de la curiosité des villes sur le style desquelles on ne pouvait mettre de nom, pas plus que sur leur exotisme confus; je vis des gens qui ne connaissaient ni le sourire ni les nuances et dont l'abord était à ce point direct qu'on s'en trouvait un peu gêné.

Le désir de connaître, autant qu'il était possible, un monde qui n'avait aucune commune mesure avec le nôtre — depuis l'ampleur du paysage et le contraste des saisons, jusqu'au comportement des hommes — m'a conduit à l'aimer pour ses duretés mêmes, sources de force et de noblesse. J'y ai noué des amitiés d'une qualité d'autant plus parfaite qu'elles avaient eu à vaincre une retenue réciproque. Des êtres rudes

* D'un volume, *Le beau Danube gris*, à paraître prochainement aux éditions du Mercure de France.

ont déployé pour moi un trésor de délicatesse. J'ai appris ce qu'était l'amour du sol natal poussé jusqu'à la soif de sacrifice, le culte des ancêtres et de la tradition, tout ce qui fait de l'honneur national un sentiment vraiment individuel, ombrageux et magnifique. J'ai eu la certitude d'une infériorité de l'Occident pour son décor trop aimable, ses beaux esprits et ce luxe dont y bénéficient les plus humbles, sans même en avoir conscience.

De saison en saison, d'année en année, le paysage m'a révélé son austère grandeur. Cette plaine dont les chemins ne sont que poussière, boue ou glace, où l'obsession des champs de maïs et de tournesols fait place, pendant l'hiver sans fin, au vertige d'un désert blanc; le Danube, boulevard d'eau grise partout présent — car ses affluents en sont l'exacte répétition — qui apparaît comme l'âme triste et majestueuse du sol, se confond avec lui jusqu'à s'effacer sous le même linceul, en décembre, cette coulée quaternaire dont les bras et les débordements baignent de petites villes isolées de l'univers et du temps, un peu misérables et sentant l'eau morte; le village perdu dans l'océan de la steppe, domaine des oies hostiles et des cochons noirs, où l'on s'étonne d'entendre, le soir, chanter les filles, c'est à toutes ces images sans grâce, dont chacune évoque un dépaysement majeur et la volonté de l'oublier que je dois de m'être guéri de mon orgueil d'Occidental. Je me détournais de mes attaches latines pour multiplier mes liens avec cette Europe barbare où l'on découvrait un sens si nouveau à la beauté des choses comme à la joie de vivre.



Au pourtour de la steppe, le monde danubien a ses paradis. Nos yeux y retrouvent des harmonies familières.

La Slovénie est l'un d'eux, où je revenais à tout propos. Cependant, je discernais chaque jour les liens étroits qui unissent ce charmant pays à la plaine voisine. La Save elle-même, ce Danube du Sud (semblable ici au grand fleuve dans son parcours bavarois), quand elle traverse le bassin de Carniole, donne à ce paysage des Alpes orientales un ton qui n'est pas alpestre. A quelques kilomètres de sa source, elle s'assagit déjà. Elle s'écarte en hâte du Tarvis, fuyant le décor autrichien, pressée de trouver, dans l'ancien lac de Ljubljana, un premier terrain de flânerie, de jouer son rôle de trait d'union entre Slaves de la montagne et Slaves de la plaine, et cela jusqu'au confluent de Belgrade où commence une troisième Slavie, balkanique et byzantine.

Si j'avais élu cette retraite slovène, c'est bien, sans doute, parce que j'y pouvais respirer encore l'influence de mon beau

Danube gris. Je vivais en un lieu où tout était grâce et douceur, mais la steppe fascinante restait à portée de moi. Souvent je m'échappais vers elle. J'allais la chercher à Maribor, à Ptuj, ou bien, près de Kamnik, aux confins des étendues slavonnes.

Pareillement, quand je séjournais dans cet autre puits de délices qu'est une certaine vallée de la Transylvanie roumaine, il me fallait répondre à l'appel de la plaine. Par une belle matinée d'été, j'aimais, quittant le décor des sapins, des chalets, des prairies mouillées où volent les libellules, suivre la route blanche encadrée de barrières comme une allée de parc, descendre par degrés vers le monde hongrois, sa poussière, ses champs monotones, ses villages un peu barbares, me retrouver une fois de plus devant l'horizon immense barré par le balancier des puits, et le soir, évoquant les délicates beautés où j'avais mon gîte, toutes les gentillesses d'une villégiature trop semblable à celles de l'Occident, errer dans la chaleur épaisse, l'ennui exaltant d'une cité arrosée par quelque Danube couleur de boue.



Cette sourde ivresse que peut contenir la monotonie même des journées dans un cadre délicieux, le sentiment constant que l'heure vécue comble, par sa simplicité et sa grâce, tous les appétits de notre âme citadine, ce contentement parfait, ce sage bonheur, je les dois à la petite ville slovène, proche de Ljubljana, où le hasard m'avait fait faire halte par un matin de mai.

D'où venait la sympathie spontanée qui m'y retint ce jour-là, comme si depuis longtemps, au cours de maint voyage, j'avais cherché en vain tout ce que je découvrais et devinais ici, aussitôt le pied posé sur la place? Beaucoup de villages de Slovénie, de Styrie, de Carinthie, de Suisse avaient le même charme alpestre, s'enveloppaient du même silence, dans la même atmosphère de cristal; et pourtant nulle part je n'avais ressenti cette émotion du premier regard toute semblable à celle que nous donne, devant un visage hier inconnu, le pressentiment de l'amour. Kamnik s'offrait à moi comme une promesse.

Je parcourus des rues à demi désertes qui allaient se perdre dans les prés; je vis le ruisseau coulant entre les saules; je visitai deux chapelles, baroques à souhait (j'ignorais encore qu'il y en eût quatorze), les piscines, rectangles bleus entre des marges blanches, en lisière d'un bois; j'escaladai des pentes, vertes comme des pelouses, du haut desquelles les maisons, les jardins, les prairies composaient, au pied de la

montagne, un tableau plein d'intimité et de gentillesse. Les minutes passaient dans une joie douce et imprévue et déjà je savais que j'allais vivre là.

Je descendis déjeuner à la *gostilna,* où je m'assis parmi les pensionnaires comme si, depuis longtemps, je fusse des leurs. Avant la fin du jour, j'avais choisi, en bordure d'un champ de trèfle, près du torrent, cette maison dont le souvenir, aujourd'hui, me semble issu d'un rêve.

Les couleurs : le ciel, la montagne, les prairies, la maison et ses fleurs; les odeurs : le sous-bois, le miel frais sorti des ruches, l'herbe chauffée par le soleil d'août; les sons : ces cloches de chapelle et de troupeaux, le ruisseau courant sous les fenêtres, le ronflement lointain des autos sur la route de Ljubljana, le sifflet, matin et soir, du petit train, amplifié par l'écho de la vallée, tout cela qui a existé, tel exactement que je le vois encore, que je le respire, que je l'entends, avait sa place dans un monde aujourd'hui écroulé. Couleurs, odeurs et sons d'une Europe dont les familiers savaient bien, sans le dire, qu'elle représentait tout juste un moment dans l'Histoire.

PAGES DE JOURNAL. I.

Si l'on appelle ma maison « la maison du Français », c'est beaucoup moins pour souligner ma nationalité que pour exprimer l'adoption dont on m'honore. En amitié, le Slave ne se trompe jamais.

Mais il m'a fallu trois séjours à Kamnik avant de bien comprendre que j'y étais chez moi. On m'a soupçonné d'espionnage, on a admis difficilement qu'un étranger — et particulièrement un Français — préférât au lustre diplomatique et aux mondanités de Bled cette solitude modeste, qu'il fût vraiment un homme comme les autres, quand on n'attendait de lui que l'impertinence de l'Occidental et la grossièreté du mauvais riche.

Loufoque aux yeux de mes brillants compatriotes, je suis pour mes voisins un cas dont ils parleront encore quand j'aurai quitté cette maison qui abrite mon bonheur slovène.

C'est à la fois un chalet de montagne, une demeure paysanne, une villa bourgeoise, un refuge pour philosophe et une folie.

La maison est étroite et bâtie d'une façon singulière; meublée de même. La salle à manger, qui ouvre de plain-pied sur le jardin, à quelques mètres du ruisseau, fait penser, avec son dallage de pierre, ses fenêtres grillagées, son plafond voûté, à quelque réfectoire de couvent. Une fraîcheur étonnante y règne, même par les grandes journées d'été, quand

le souffle de l'Adriatique pousse jusqu'ici sa moiteur, sous un ciel qui contient lui-même tout l'éblouissement des ports dalmates. C'est là que le petit garçon, vêtu comme un pâtre slovène, fait ses devoirs, déploie ses jeux, fabrique des bateaux qu'il ira jeter dans le ruisseau, en amont du jardin, pour suivre un instant leur dérive sans espoir à travérs les remous.

C'est là aussi qu'aux heures les plus chaudes on s'abrite pour lire et travailler, étaler les cartes, faire de nouveaux projets de voyage dont l'esprit brûle, par ce beau temps, comme d'une inguérissable fièvre.

Une guêpe se hasarde dans la pénombre et rôde autour des fruits posés sur le buffet; on l'écoute comme un chant, monotone et délicieux, exhalé par le paysage lui-même dans l'ivresse de sa torpeur, car avec ce bourdonnement virgilien c'est toute la chaleur des prairies qui entre, et le parfum de l'herbe tiède, et la paix verte et bleue d'une après-midi illuminée de bonheur.

Rien que ce bruit d'insecte, que le glissement d'une plume sur la feuille de papier, pareil au travail d'une souris, rien que le bavardage du ruisseau dans son lit d'herbes et de cailloux; la vallée, le jardin, la maison, tout est silence.

On accède à l'étage par un escalier extérieur de granit, encombré de lierre, de capucines, de pois de senteur. Une porte en ogive, cloutée comme un brodequin, termine cette *scaletta* et donne accès à une pièce étrange, moitié salon, moitié musée, qu'éclaire une grande baie où s'encadrent deux clochers. Des tableaux recouvrent les murs, presque jusqu'au plafond. Ce ne sont ni des chefs-d'œuvre ni des croûtes. On ne sait trop qu'en dire. Mais l'un d'eux me plaît infiniment. C'est, dans le ton de Sisley, une prairie slovène parsemée de fleurs blanches; l'auteur y a mis sans vigueur, mais avec une sincérité touchante, un amour que je comprends si bien.

Quelques marches de bois bien cirées conduisent à la chambre voisine. C'est ici le domaine de la pure lumière. Par quatre fenêtres, l'été s'y précipite, y demeure tout le jour, brûlant le plancher couleur d'acajou, décolorant la belle carte de l'Europe danubienne que j'ai fixée au mur comme on plante son drapeau, attirant dans son doux courant d'air les papillons, les abeilles et parfois ces oiseaux qui nichent dans la haie voisine.

D'un côté, on domine le jardin, le verger jonché de beaux fruits qu'on ramassera le soir, le ruisseau et son pont en faux rustique. Deux autres fenêtres s'ouvrent sur l'admirable paysage des prairies, fermé à plus d'un kilomètre par les saules de la Bistritza. La quatrième fait face aux montagnes, écran plus sévère sur lequel s'inscrira un jour la mélancolique

annonce de l'hiver, quand, après la première pluie dans la vallée, les Karawanken dessineront sur le ciel d'Autriche leur crête tout à coup blanchie.



L'enchantement commence dès l'aube. Ouvrir les volets où la vigne s'embarrasse et revoir, avec une joie toujours nouvelle, ces étendues de prairies que la rosée, à cette heure, recouvre de ses paillettes d'argent, s'habiller devant la fenêtre, grande ouverte à la douce lumière, au silence, à la fraîcheur humide de la vallée, déjà, dans ces premiers instants, s'annoncent les promesses de la journée.

Kamnik alors s'éveille au son des cloches. C'est un carillon multiple, une symphonie pascale, toute l'allégresse d'un jour de fête qui se répète chaque matin, tant sont nombreux ici oratoires, églises et chapelles. Recouvrant ce chœur, un tintement grêle tombe du Mali-Grad, ce tertre qui s'élève au centre de la ville et que coiffe, posée sur les ruines du vieux burg, une chapelle gothique à trois étages.

Kamnik maintenant réveillé et les premiers bruits du matin s'élevant des rues, c'est l'heure de s'échapper à travers la campagne slovène. Je traverse la cour d'une scierie, un verger qu'un chien furieux défend (seuls ici les chiens ont mauvais caractère), et voici le sentier qui grimpe vers les croupes vertes, les bois, les sages montagnes. Tout un panorama que je revois chaque jour avec la même tendresse s'étend à mes pieds : la petite ville aux toits bruns, aux façades roses, bleues, jaunes ou blanches, allongée dans sa vallée, ses rues sans pavés, sa place où l'autocar de Ljubljana stationne, ses jardins et ses vergers descendant à la rivière, son pont près duquel des femmes font sécher du linge, les prairies, en ce moment chauffées par le premier soleil et où traînent des écharpes de vapeur. Et vers le Sud, c'est la plaine de Ljubljana parsemée de villages, de clochers et de calvaires; des routes blanches traversent les champs de blé, de maïs et de tournesol, disparaissent derrière un bouquet d'arbres, pénètrent dans un village que je sais tout fleuri de géranium.

La matinée s'écoule en minutes insaisissables, fluides, trop légères. Cette voix d'enfant qui m'appelle au jeu est peut-être plus raisonnable, plus intelligente que toutes les vaines sollicitations entre lesquelles un homme ivre de sa liberté et qui ne sait pas ne rien faire hésite en perdant son temps, se préparant ainsi des sujets de regrets. Si avant l'heure du déjeuner je m'isole dans la chambre (*le bon travail, fenêtre ouverte,* disait Verhaeren), l'effort bientôt se refuse à moi. Ce paysage

qui se rue de toutes parts et semble inonder la pièce, mêlé au soleil, à l'odeur et aux bruits légers de la campagne, quelle dissipation, quelle invitation à quitter les domaines abstraits pour courir une fois de plus vers ces images, les toucher, se perdre en elles! Ne pas céder à l'appel du paysage c'est s'abandonner à l'engourdissement de la matinée. Ainsi l'on se demande par quels gestes et quelles pensées le bonheur se laissera le mieux saisir.

Midi. Les cloches tintent à nouveau un peu partout. Un charme se brise, mais d'autres le remplaceront : celui de l'après-midi qui commence, — et pour de longues heures encore la journée s'offre à vous, — celui de la promenade, n'importe où, au hasard d'un caprice, souvent vers le même but, avec la joie de n'éprouver aucune lassitude; celui du crépuscule hâtif, dans une fraîcheur qui vous saisit aux épaules; enfin celui de la nuit, quand s'élèvent du côté du village des rires de jeunes filles, la plainte romantique d'un harmonica et, vers les prairies, le chant mouvant des grenouilles.

★

Je ne vais jamais à Bled que contraint. Bled, pendant trois mois d'été, est une capitale, un centre touristique, une potinière, le domaine de conférences diplomatiques et des pires mondanités.

Dans un site ravissant, au bord d'un lac lamartinien, mille personnages que l'on a déjà vus à Belgrade, à Bucarest, à Sofia, à Rome, à Paris, s'efforcent de ne pas interrompre, en de prétendues vacances, un mode d'existence sans lequel ils se sentiraient déchus, car il est à lui seul toute leur raison de vivre.

On se reçoit d'hôtel à hôtel, de villa à villa; on fait salon sur la place, au milieu des autos, sur les sentiers offerts aux promenades mesurées et où l'on est sûr d'échapper au danger de se trouver seul en face de soi-même; on se revoit comme par hasard à l'heure du thé dans la véranda du palace, pour échanger les derniers potins, les dernières informations qualifiées de diplomatiques et ramassées Dieu sait où, on organise des dîners sans protocole (« en pyjama si vous voulez », mais que dirait-on du rustre qui y viendrait en veston). Bref on s'amuse énormément.

Si l'on s'éloigne de ces délices, c'est en groupe, afin de poursuivre à l'hôtel de Villach, de Salzburg ou de Cortina les rites indispensables au prestige de chacun et qui lui tiennent lieu de vie intérieure. Ainsi cette fleur des pois internationale

se déplace-t-elle comme un banc de sardines. Les voitures se lancent en colonne, macarons et pavillons déployés, conduites par des chauffeurs en blouse blanche, eux-mêmes à tel point abrutis qu'ils ajoutent leur sincère gravité à ce carnaval mondain au lieu d'en rire doucement.

Sur la place, s'arrêtent et repartent les voitures emportées par la folie du grand tourisme. On est sur le passage d'un carrousel dément. Où vont, d'où viennent tous ces êtres ivres de kilomètres et de poussière? Quels souvenirs rapporteront-ils chez eux de ces randonnées sur les itinéraires que la mode, à leur insu souvent, leur a fixés?

Cette foule cosmopolite de fonctionnaires et de voyageurs à cartes postales fait injure au paysage, ce lac de cobalt au milieu duquel pointe le clocher blanc d'une chapelle, ces rives plantées de sapins dont les noirs reflets se superposent à ceux de la montagne enneigée, ce cirque où s'enclôt tout un monde de savantes merveilles. Des images qui semblent appartenir au rêve, où chaque heure de la journée ajoute la féerie de ses colorations, font penser à des fresques de Raphaël décorant un garage ou une salle de bals publics. Des bruits de moteurs, des airs d'orchestre, les cris des baigneurs, les appels lancés de barque en barque, se répandent sur l'eau immobile, brisant une paix céleste qui sans doute fait horreur aux hommes. Il ne reste plus qu'à se détourner de ces vaines beautés.

PAGES DE JOURNAL. II (1).

J'aimerais qu'à Kamnik, où m'enveloppe le plus simple des bonheurs, mes pensées aient la légèreté du climat et même cette futilité un peu viennoise qui s'ajoute ici à l'inconséquence slave. Hélas! je demeure trop latin, raisonneur et inquiet, impuissant à m'abstraire de l'actualité détestable. Le bain d'oubli m'est refusé.

Assis dans mon jardin, entouré du bourdonnement des abeilles et du murmure de l'eau courante, je contemple souvent cette barrière des Karawanken qui me cache une

(1) Comme les précédentes, on a laissé telles qu'elles avaient été écrites à l'époque ces lignes qui n'étaient pas destinées à la publication.

Certains jugements, émis avec quelque hésitation et en souhaitant qu'ils fussent faux, prennent aujourd'hui l'aspect de vérités premières. D'autres annoncent — et sans aucun mérite — une phase prochaine de l'évolution du monde danubien, celle qui correspond à son organisation par l'Allemagne victorieuse. Mais la question n'est qu'effleurée et de façon tout occasionnelle.

Ces notes ont, en somme, pour seul intérêt de souligner une opposition fondamentale entre les vues alors en cours à Paris et transmises par la presse à un public d'ailleurs indifférent et celles qu'il était permis à tout Français d'avoir, pourvu qu'il fût parmi les familiers de l'Europe orientale. — J. B.

Autriche dénaturée où je ne m'aventurerai plus. Une filature policière dans les rues de Villach a subitement concrétisé à mes yeux ce qui n'était encore qu'une désolante abstraction.

Mais comment peut régner ici une telle béatitude, quand à quelques kilomètres, dans un paysage identique, s'est établi un régime qui est l'ennemi de toute pensée, de toute spéculation, de toute douceur, qui devrait avoir assombri jusqu'à la couleur du beau ciel de Carinthie?

Je songe qu'autour de moi se rétrécit comme une peau de chagrin l'Europe où l'on respire à l'aise, que je vois de ma petite ville slovène bien mieux que de mon bourg de France s'accumuler sur le bonheur des hommes et le mien en particulier les menaces d'un cataclysme hyperbolique et confus.

L'Allemagne éclate dans l'enceinte des Germains. Sa mystique descend déjà le Danube, pourrissant les capitales, séparant partout l'Etat du peuple, jusqu'au jour où celui-ci cédera à une nouvelle servitude. J'assiste à ce phénomène comme à une coulée de lave, à un immense incendie dont les foyers surgissent partout et que personne n'ose éteindre, car la main qui les allume est celle de César lui-même.

Après la Rome impériale et la Vienne dès Habsbourg, le Berlin aux oriflammes rouges frappées de la svastika étend son étreinte sur tout l'empire du Danube. Des hommes s'y font ses complices, par respect de la force et goût de l'ordre, au nom aussi d'un réalisme qui est une démission, ou seulement par désespoir, aucune lumière ne leur venant de l'Ouest.



Le déclin de la France en Europe danubienne et balkanique, c'est un nouveau chapitre de l'histoire qui commence. Comme tant de compatriotes vivant dans ces pays, comme tant d'amis étrangers obstinément attachés aux valeurs françaises, j'assiste à ce crépuscule avec désolation.

Est-ce seulement la France qui s'éteint, ou bien l'Allemagne qui s'embrase au point d'éclipser de ses lueurs d'orage une civilisation vieille comme l'ère chrétienne, qui a donné tant de preuves de son universalité et s'était répandue dans l'Orient de l'Europe à mesure qu'il s'éveillait à la vie libre? Il est impossible de ne pas se poser la question.

Mais si ces nations doivent un jour adopter les étouffantes disciplines germaniques, il était bien inutile qu'elles secouent le joug des Habsbourg et des Sultans. On pourra se demander alors si elles étaient vraiment mûres pour nos conceptions individualistes, faites d'une harmonie subtile entre l'idée de civilisation et celle de culture.

Il y a dans le matérialisme effréné de l'Allemagne, dans sa mystique sociale, dans toutes les manifestations de sa jeunesse foncière quelque chose de primitif trop propre à subjuguer des esprits simples et des collectivités nées d'hier. La France ne leur offre en regard que des valeurs spirituelles, admirables pour une élite, insaisissables pour la masse. Montaigne et La Bruyère, comme les Droits de l'Homme, comme tout ce qui rayonne du patrimoine français, ne peuvent rien contre les avantages substantiels et immédiats de la politique économique allemande, contre la fascination qu'exerce l'étalement sans contre-partie d'une force brutale maniée avec un sens démoniaque de la réclame. L'Allemagne, en vérité, nous attaque sur notre point le plus faible, nous, Français, qui croyons que le passé est toujours plus fort que le présent, que toute donnée historique est une chose éternelle.

Il est presque déchirant de constater la survivance du prestige spirituel de la France, la fidélité obstinée que tant d'esprits lui conservent et de voir quel cas elle en fait. Non, le déclin du rayonnement français n'est pas dû seulement à sa non-résistance au rayonnement allemand, son plus franc ennemi, mais aussi à une démission délibérée. Pourquoi? Nous sommes, dans ces pays, quelques-uns qui en discutons sans cesse et nous ne savons pas, ou nous n'osons pas éclairer ce drame.

On nous rapporte ici, en secret, que la France, pour risquer le moins possible d'être mêlée aux complications internationales de demain, va se désintéresser plus que jamais des problèmes européens et « s'enfermer dans son empire ». J'ai entendu l'une des plus hautes personnalités françaises défendre, avec la componction d'usage, ces idées abominables. Jamais notre politique n'a enregistré pareille lâcheté, pareille trahison. Faudrait-il penser que tout s'en va en France, jusqu'à l'orgueil national, jusqu'à ce respect du passé dont Fustel de Coulanges disait qu'il est le vrai patriotisme?

Mon pays n'est plus un flambeau que pour les rêveurs et les exaltés. Je l'ai vraiment compris le jour où la foule de Belgrade, massée devant un monument élevé à la France, fut matraquée par la police pour avoir chanté la *Marseillaise,* devenue sur les rives du Danube ce « tocsin de l'émeute » qu'elle a été jadis pour certaines oreilles françaises. La démocratie libérale semble perdre toute force d'expansion. L'avenir, dirait-on, est aux implacables disciplines d'un socialisme à rebours, à une forme nouvelle de la tyrannie, la pire qu'on ait jamais vue parce qu'elle corrompt les esprits en osant se présenter comme l'expression du vœu des humbles.

L'Allemagne, pour mieux nous chasser des pays danubiens,

oppose les rigueurs agissantes et ordonnées du national-socialisme aux faiblesses, aux incohérences, au manque de grandeur des civilisations occidentales. Cela seul suffirait pour nous les faire aimer.



Cet Etat yousgoslave, si divisé, si fragile, espère survivre en acceptant une déshonorante vassalité. Tout son cadre administratif acquiesce, en montrant aux Occidentaux évincés une effronterie qui témoigne d'une mauvaise conscience.

La Serbie, isolée dans un complexe politique indéfinissable, y défend seule cette tradition d'indépendance qui a fait sa force durant des siècles d'adversité. Mais, par une triste ironie, c'est un gouvernement composé de Serbes qui, tout en perpétuant une primauté nuisible à l'union intérieure, conduit le pays vers une nouvelle servitude. Ce sont des hommes appartenant à la plus libérale des races qui instaurent la dictature.

Belgrade, en lutte avec Zagreb, parce que la ville serbe, considérée par la bourgeoisie pieuse et quelque peu « viennisée » de Ljubljana comme un bourg oriental pourri et heureusement lointain, Belgrade a jeté dans l'opposition les Serbes eux-mêmes pour qui leur capitale n'est plus qu'un repaire de traîtres et de concussionnaires, où règne un prince aux allures démodées de muscadin, demi-usurpateur qui songe peut-être à évincer du pouvoir le jeune fils du très regretté Alexandre. La Yougoslavie, faite de peuples nobles, mais Etat sans âme, apparaît bien comme ce pays saisonnier, ce « Saisonstatt » que les Allemands désignent à leurs appétits avec un souverain mépris.

Pour le moment, l'ogre fascine sa proie en la gavant. Si le système diabolique des clearings doit aboutir au servage, quels fascinants profits en tire la société citadine! Le Belgrade qui se drapait de noir pour recevoir, en octobre 1934, la dépouille de son roi victime de l'impéritie française était encore une petite ville d'Orient; son luxe parcimonieux reflétait maladroitement une France aimée pour son passé et à laquelle on voulait pardonner de se faire de plus en plus lointaine. Voyez, trois ans plus tard, cette capitale ruisselante de lumières, où s'élèvent des « blocs » tout brillants de marbres et de glaces, où circulent de belles voitures, où les femmes apprennent à s'habiller, où le fastueux article d'Europe centrale se vend à profusion, où les orchestres eux-mêmes oublient les vieux airs du pays pour communier avec ceux de Vienne, de Berlin et de Budapest dans le romantisme des valses lentes et des slow-fox.

Est-ce un bonheur nouveau qui s'affirme, ou bien ce paroxysme de jouissance est-il l'annonce de grands malheurs?

Et tandis que la ville se grise d'une prospérité qu'elle doit aux richesses de la plaine (le blé, le maïs, les cochons et les oies vont nourrir l'Allemagne qui les paie en autos et en écharpes de soie), le village croupit dans une misère qu'il ne connaissait même pas du temps de François-Joseph. Le fonctionnaire enrichi par les bakchichs s'essaie au whisky et aux gants de pécari, porte des cravates berlinoises, passe ses nuits au café, bénissant en secret la puissante Allemagne, mais le moujik de Slavonie entretient le feu perpétuel parce qu'il ne peut s'acheter une boîte d'allumettes.

Le paysan, qu'il soit serbe, croate, slovène, bosniaque ou monténégrin, est animé à l'égard du citadin d'un sentiment allant du mépris à la haine ouverte. Il suffit pour le comprendre de s'arrêter quelques instants dans un village, si déjà l'auto, en l'abordant, n'a pas été accueillie par une volée de cailloux. Les ministres du royaume de Yougoslavie n'osent pas s'aventurer sur la route et préfèrent le compartiment réservé du train. Quel symbole!

Le peuple yougoslave, doublement trahi par l'Etat qui avait la charge d'organiser son émancipation nationale et de le sortir d'une nuit médiévale, n'attend plus rien de lui. On en vient à se demander si, sa misère aidant, jointe aux tendances collectivistes de la société slave, il ne serait pas — sans le savoir lui-même — mûr pour le communisme. Mais en supposant que cela soit, il n'en apparaîtra rien tant que ce peuple ne sera pas libre de sa destinée. Pour l'instant, le gendarme allemand — le bon gendarme pour qui Belgrade aime à pavoiser ses rues — est là qui veille et commande. Au reste, la moindre étincelle éclatant dans ce pays serait l'annonce de son démembrement : la brisure entre Slaves romanisés et Slaves byzantins, qui date du testament de Théodose, n'est pas encore effacée.

Tout cela est trop inquiétant pour que ceux qui veulent ici sauvegarder la construction de 1919 ne fassent pas chaque soir une prière au Moloch de Berlin, seul garant d'une tranquillité qui leur est, pour l'instant du moins, profitable.

Certes, beaucoup préféreraient s'en remettre à la France et à l'Angleterre, marraines de la nouvelle Europe. Mais elles ne sont plus que des abstractions.

★

Il faut avouer que je franchis les frontières yougoslaves avec un plaisir grandissant. Autour de ce pays que torturent mille maux confus, si ce n'est pas la sérénité qui m'attend,

d'autres sujets de méditation me sont offerts et c'est un peu une délivrance.

Je rentre de Roumanie où jamais l'été ne m'a paru aussi beau dans son brutal épanouissement, ni aussi parfait le plaisir du voyageur lancé à la poursuite des belles images et des secrets des hommes.

Revenu à la paix délicieuse de Kamnik, je fais l'inventaire d'une nouvelle récolte qui ne profitera qu'à moi-même. Bucarest, quitté il y a quelques jours, m'apparaît d'ici comme le temple charmant de la légèreté, de l'inconséquence et de la confusion. Etrange ville où l'on ne peut discuter de l'actualité politique sans rappeler en passant que telle femme a le plus beau corps du monde, que Mlle X. en est à son troisième amant, que la germanophilie de tel ministre a sa source dans ses plus intimes secrets! Tout est vu de la coulisse, tout n'est que mécanique démontée, tout est bafoué par une ironie qui comble d'aise, au fond, un esprit français.

La lutte entre l'influence grandissante de l'Allemagne, l'ombrageux absolutisme de Carol et le libéralisme des grands partis se traduit par des pantalonnades tragi-comiques. On assassine, mais la vie, à Bucarest, n'en a que plus de piment. Cette petite capitale qui nous invite si naturellement à jouir du jour qui passe, ce bourg de Valachie où les derniers oripeaux de Byzance se cachent sous un parisianisme grimaçant, ne saurait être la ville des drames. Et s'il en survient, ils prennent l'aspect de fictions théâtrales.

Voici, par exemple, que l'avantageux Codreanu, l'assassin joli garçon, agent d'un national-socialisme agrémenté de rites orientaux, ce dieu de la jeunesse aimé aussi des popes et des banquiers, est supprimé mystérieusement pendant son transfert d'une prison à l'autre. Des centaines de milliers de disciples ne vont-ils pas se soulever? Nullement. Le « capitaine » est mort, on parle d'autre chose. La « Garde de Fer » semble n'avoir jamais existé.

Le IIIe Reich, cependant, ne cache pas son intention de contrôler les affaires du royaume. Une sourde menace pèse sur la Roumanie, la même qui fait si étouffante l'atmosphère de Belgrade malgré toutes les joies du progrès et de l'enrichissement, mais Bucarest semble s'être juré de ne rien prendre au sérieux, pas même ces présages d'on ne sait quelle catastrophe qui pourrait engloutir l'Europe orientale et l'Occident avec elle.

Bucarest règne sur un peuple aux trois quarts inconscient de ces menaces et qui ignore jusqu'aux extravagances de la politique nationale, œuvre, là aussi, d'une bourgeoisie isolée de la masse et la méprisant. Le paysan roumain, politiquement très attardé, n'a pas pour le contraindre à envi-

sager les problèmes généraux l'aiguillon des revendications nationales, comme le Hongrois et le Bulgare, celui des luttes fratricides comme le Yougoslave. La haine du Magyar et la peur du Russe sont les seuls sentiments à peu près collectifs qui aient cours dans les provinces roumaines, où règnent une paix bienheureuse, une abondance que la sobriété des hommes transforme en profusion.

Rustique, d'une honnêteté et d'une bonté qui contrastent durement avec les mœurs très « Bas-Empire » des citadins, le Roumain des campagnes — le seul que l'on ne connaisse pas et qui représente 90 % de la population — n'a aucun goût pour les abstractions chères à la ville. Elles ne lui disent rien de bon et, au demeurant, lui échappent.

J'ai retiré de mes séjours en Roumanie des conceptions de plus en plus précises mais de moins en moins avouables sur le sort du prolétariat rural de toute une Europe. Et je sais pourtant que ces vues sont celles d'un Occidental, qu'elles n'ont aucune valeur absolue. Ces Bucarestois charmants avec qui je dîne dans leurs restaurants-jardins, partageant leur *kief*, tandis que nous chavirons ensemble dans la griserie de la musique tzigane, me diraient, si je leur confiais mes pensées : « Vous n'y comprenez rien. Allez dans nos campagnes, dites aux paysans qu'ils sont la proie de bourgeois pourris, ils vous prendront pour un jeteur de sort et vous chasseront à coups de fourche. Ces hommes ne s'estiment en rien malheureux et d'ailleurs ils ne le sont pas. Vous leur prêtez un destin d'esclaves; même si cela était vrai, ils n'en auraient pas conscience. Mêlez-vous de ce qui vous regarde au lieu d'assimiler le « paysan du Danube » à l'ouvrier de chez Renault. »

Je sais tout cela. Je ne serai plus de ce monde quand le démos se révoltera. Mais un jour, certainement, une lumière tragique montera de l'Est, qui sera le signal d'un immense bouleversement en Europe orientale, quand cette grande masse rurale ayant pris conscience de son sort primitif en même temps que de sa force, cédera au mirage de l'affranchissement du prolétariat.

★

La Hongrie, plus féodale encore que la Roumanie et la Pologne, où rien pourtant ne trouble sérieusement la vie sociale, où Bela Kuhn est passé comme un phénomène étranger à la nation et unanimement réprouvé, cette Hongrie, après avoir été le môle avancé de la civilisation occidentale

en terre danubienne, est aujourd'hui, dans ses frontières rétrécies, un reflet du Moyen Age.

Les Roumains des villes qui dénoncent le scandale de la grande propriété magyare oublient qu'elle est le symbole même de cette civilisation attardée à laquelle ils doivent de tenir, dans leur propre nation, le rôle d'une élite. En réalité, ils ne pardonnent pas à la vieille aristocratie qui survit péniblement aux Habsbourg d'avoir jadis traité en esclaves Roumains, Saxons et Souabes importés, Croates, Ruthènes et Slovaques au même titre que leurs actuels domestiques de ferme dans les pusztas hongroises.

La Hongrie vient de traverser une crise agricole qui a attiré l'attention sur les problèmes ruraux. On a pu même lire de vrais appels à la jacquerie. Ce thème revient périodiquement à l'ordre du jour, mais il semble que rien ne doive jamais changer. Les petits propriétaires, maintenant organisés en parti, ne sont pas les ennemis de la société anonyme qui a remplacé le magnat ruiné; tout cela cohabite en paix, exploitant sur une échelle plus ou moins vaste le seul prolétariat rural qui existe en Hongrie : celui des domestiques de culture, êtres parfaitement déshérités, condamnés à un travail rationalisé, enchaînés par des contrats qu'ils ne songent qu'à rompre pour trouver dans une autre puszta le même abrutissant esclavage.

Mais on imagine mal ces parias se dressant contre la société. A Budapest, le calme des esprits, la confiance dans l'avenir et une joie de vivre brûlante comme la musique des orchestres, font de l'une des plus belles villes d'Europe un paradis d'oubli.

En été, j'aime m'y rendre par la route, la terrible route qui n'est qu'une piste jusqu'aux rives du Balaton. La chaleur, la poussière, une grisaille où, pendant des heures, n'apparaît même pas, sous un soleil implacable, la moindre tache de couleur, ce sont là choses familières et amies. Ma gourde à portée de la main, au lieu et place d'une carte désormais inutile, je roule vers Capoue en chantant ma joie, ivre de cette solitude, de cet effort et surtout, oui surtout du paysage, qui est hideux et que j'adore.

L'eau du lac, unie et luisante, où les mouches se poseraient, est du plomb fondu. Et je m'y jette en hâte, comme pour mieux communier avec ma Hongrie retrouvée.

Passerai-je la nuit dans cette petite station balnéaire qui sent le hammam, la parfumerie allemande et le café? Non, j'aspire à Budapest, à ses lumières, à ses musiques, au spectacle de ses femmes éblouissantes, à sa dissipation qui me rajeunit. Que la nuit sera belle à l'île Marguerite, après la

douche glacée et le dîner au bord d'un Danube de velours noir!

★

Mon paradis slovène est blotti entre deux mondes où sévit le même mal. Trieste et Venise subissent un sort semblable à celui de Klagenfurth et de Graz.

L'Italie, du moins, sous son masque héroïque, impérial et policier, fait penser à une comédie mal jouée. L'essentiel y demeure, qui n'est pas ce durcissement fasciste si sympathique aux Français en vacances, même quand ils se disent socialistes.

Tout près d'ici scintille la chaude Adriatique et il arrive souvent que, par une belle matinée, quand la brise souffle du Sud, le ciel slovène prenne cette couleur de saphir qu'il reçoit de la côte triestine (*dolce color d'oriental zaffiro*, disait Dante de cette eau où vibre la lumière du monde antique).

Alors je réponds à l'appel de ces splendeurs latines, comme pour revivre, l'espace d'une journée, l'époque qui précéda la découverte du Danube. Je traverse un Ljubljana tout paré brusquement de grâces italiennes, évoquant quelque principauté de fantaisie qui attendrait son Stendhal. (Quel Fabrice, quelle Clélia cachent aujourd'hui leurs amours dans le vieux château de Laibach?) De virage en virage comme de marche en marche, le serpentin blanc de la route monte vers l'aride Vénétie julienne. Voici le Carso brûlant, les villages pleins d'*alpini* qui partent en manœuvre, le visage laqué de sueur et la veste dégrafée; voici les cris d'affection lancés au passage de la voiture par des Slaves opprimés : « Jivela Yougoslavia! »

Et bientôt, à perte de vue, c'est la mer étincelante. Thalassa, Thalassa! Un rideau se déchire sur l'infini bleu qui fit pleurer d'amour notre jeunesse à ses premiers voyages. L'émotion m'arrête à chaque gradin de la descente. Je pense encore à cette petite vallée de Carniole si feutrée, si intime, si amicale, quittée il y a peu d'heures et où je reviendrai m'enfouir ce soir. « Que préfères-tu? » demande une voix sourde qui voudrait me contraindre à un choix en ce moment impossible.

Mer d'Italie, soleil d'Italie auxquels nous devons nos plus fécondes ivresses et aussi notre besoin d'exactitude, notre sagesse et notre orgueil latins! M'en suis-je donc détourné pour toujours? Leur préféré-je vraiment la désolante mélancolie des espaces danubiens, la poussière, la neige, les champs

de maïs et toute cette confusion qui est la marque d'un monde mi-asiatique mi-germain?

« Ici, répondra l'homme mûr converti au Danube mais qui n'ose renier les dieux de sa jeunesse, parmi toutes ces contradictions, ces mystères et ces haines, mesurant mieux que partout ailleurs les dangers qui menacent le vieux monde, brûlant de curiosité et dispersant mon affection, ici, du moins, je ne me sens pas vieillir. »

DEUX ENFANTS DU FEU

LA REINE DE SABA ET GÉRARD DE NERVAL

par FRANÇOIS CONSTANS

I. — *UNE PREROGATIVE SINGULIERE : MYRTHO ET LE VESUVE.*

Une partie de l'œuvre de Gérard de Nerval est dominée par la silhouette du Vésuve et son panache de fumée; le panorama de la baie de Naples sert de toile de fond à la nouvelle *Octavie*, au chapitre des *Filles du Feu* consacré à *Isis*, à maint passage d'*Aurélia* et à quatre grands sonnets « mystagogiques » : les deux versions de *Myrthô* (1) et les deux versions de *Delfica*. Et si l'un des plus beaux vers d'*El Desdichado* est celui où Gérard soupire après l'incomparable paysage :

Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,

les tercets désespérés d'*Artémis* entourent des plus sombres reflets des flammes vomies par le volcan l'image de la

Sainte Napolitaine aux mains pleines de feux.

(1) Pour l'intelligence des pages qui suivent, je reproduis la version de *Myrthô* publiée par Nerval dans l'*Artiste* (15 février 1854), puis dans le recueil des *Chimères*, à la suite des *Filles du Feu*, à la fin de la même année.

Je pense à toi, Myrthô, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
Et dans l'éclair tombé de ton œil souriant,
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle Hortensia s'unit au Myrthe vert!

(J'ai souligné le premier tercet qui fournit son point de départ à cet article.)

Mais dans la version de *Myrthô* qui parut du vivant de Nerval, le Vésuve est beaucoup plus qu'un élément du décor. L'auteur des *Vers Dorés* (2) lui attribue une vie mystérieuse et l'âme du volcan, si j'ose dire, apparaît unie par des liens secrets, par une sorte de sympathie magique, à l'idéale figure féminine qu'invoque le poète. Il suffit qu'elle pose le pied sur les pentes du mont pour que s'émeuvent les entrailles de flamme. Nerval prétend même dans une autre pièce partager avec son inspiratrice ce pouvoir inattendu. Dans le premier tercet d'un des sonnets révélés aux lettrés en 1924 par M. Dumesnil de Gramont, Gérard, s'adressant cette fois à une symbolique Dafné, lui demande :

Sais-tu pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert?
C'est qu'hier nous l'avions *touché d'un pied agile*
Et de sa poudre au loin l'horizon s'est couvert.

Cette faculté de stimuler l'activité du feu central en posant le pied sur un volcan n'est pas assurément le fait de mortels ordinaires... Au retour de son premier voyage en Italie, Nerval écrivait humoristiquement à ses amis : « La cendre chaude du Vésuve n'a pas peu contribué à la démoralisation de mes bottes (3). » Et dans *Octavie,* la lettre adressée à Jenny Colon, l'actrice parisienne qu'il aimait, relate un phénomène dont il prétend avoir été témoin à Naples à la fin d'une nuit passée chez une brodeuse complaisante qui ressemblait physiquement à Jenny : « Toutes les ouvertures de la maison où je me trouvais s'étaient éclairées : une poussière chaude et soufrée m'empêchait de respirer. » Mais il ajoute qu'une fois dehors il contemplait « sans terreur » le Vésuve couvert d'une coupole de fumée (4).

Ne voir dans les vers qui nous arrêtent que la transposition poétique de ces souvenirs ou l'exploitation pour des fins esthétiques d'une idée de grandeur conçue par un cerveau délirant, serait s'arrêter au seuil même du problème. En fait, le singulier pouvoir que Nerval se flatte de partager avec Myrthô (ou Dafné) est un des attributs les plus altiers dont l'auteur des Psaumes fasse gloire au Dieu d'Israël : « *Tangit montes et fumigant* (il touche les montagnes et elles se mettent à fumer) (5). »

Cette réminiscence biblique, si curieusement associée à l'évoca-

(2) Il s'agit ici du sonnet paru sous ce titre dans *Les Chimères* avec cette épigraphe empruntée à Pythagore :
Eh quoi! tout est sensible!

(3) Marseille, 6 novembre 1834. G. de Nerval, *Correspondance,* éditée par J. Marsan, Mercure de France, 1933 (p. 46).

(4) Sous sa forme définitive, *Octavie* parut dans *Le Mousquetaire* le 17 décembre 1853, puis dans *Les Filles du Feu,* chez D. Giraud, en 1854; la lettre à Jenny figure déjà dans *Un Roman à faire* en 1843, mais Nerval l'a remaniée dans ses dernières années d'une façon fort significative (cf. N. Popa, édit. critique des *Filles du Feu* (Œuvres complètes de G. de Nerval, H. Champion, 1931), t. I, p. 274 et p. 403 — et *infra,* n. 50).

(5) Psaume 103 de la *Vulgate,* verset 32.

tion de la Grèce païenne dans les vers du sonnet, n'est pas surprenante en elle-même : la Bible ne fut-elle pas un des livres de chevet des auteurs romantiques? Et le poète qui a écrit les strophes grandioses du *Christ aux Oliviers* pouvait-il ne pas subir l'ébranlement que donnent à l'esprit les images cosmiques des écrivains hébreux? Cependant, à cette allusion aux livres sacrés il est une raison plus profonde et fort paradoxale : le poète entend bel et bien conférer à sa Muse et s'arroger à lui-même cette domination du feu central, souveraine prérogative de Jéhovah.

II. — *DEUX ENFANTS DU FEU : BALKIS ET ADONIRAM.*

Pour comprendre comment Nerval a pu concevoir cet audacieux transfert de puissance, il faut se souvenir que des liens parfois bien subtils mais non contestables font de ses divers ouvrages un écheveau presque inextricable de rêves (6), et en l'espèce, il faut surtout se référer à l'*Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, prince des génies* (7).

Les vrais héros en sont deux descendants des seigneurs du feu souterrain : Balkis, la légendaire reine de Saba, et Adoniram, le fondeur de la mer d'airain du Temple de Jérusalem (c'est le nom que Nerval donne au mythique fondateur de la franc-maçonnerie (8). Il a imaginé une mise en scène plus ingénue qu'ingénieuse pour présenter son œuvre comme la transcription du roman de Balkis et de Salomon, tel qu'il l'aurait recueilli de la bouche d'un conteur oriental chez un *cafedji* de Stamboul. (Il avoue d'ailleurs assez naïvement qu'il ne connaissait des langues de l'Orient que les termes les plus indispensables.) Il suffit d'observer que Salomon, le Sage et le Puissant par excellence, après Dieu et le Prophète, pour les Orientaux, joue chez Nerval un rôle de fourbe et de dupe pour se persuader que l'affabulation du conte nervalien n'a pas une origine musulmane. Les savantes recherches de M. Pierre Audiat (9), puis la publication par M. Pierre Martino du *Carnet du Voyage en Orient* (10) montrent quelles lectures fiévreuses l'auteur a multipliées, quelle érudition tumultueuse et hâtive il a entassée pour préparer son récit, et c'est avec raison que dans son Introduction au *Voyage en Orient*, M. Henri Clouard dit à propos d'une des sources du conte nervalien que l'écrivain « la fait couler dans des jardins qui lui appartiennent

(6) J'ai essayé de le montrer à propos du sonnet *Artémis* dans le numéro d'avril-juin 1934 de la *Revue de Littérature comparée*.
(7) Ce long récit a paru pour la première fois en 1851, chez Charpentier, à la suite du *Voyage en Orient* (T. II, 3e partie : *Les Nuits du Ramazan*). Le voyage de Gérard aux pays du Levant est de 1843.
(8) Note de l'auteur au chap. IV de l'*Histoire de Soliman*.
(9) P. Audiat, *L'Aurélia de Gérard de Nerval*, Paris, Champion, 1926.
(10) P. Martino : *Le Carnet du Voyage en Orient*, transcription et notes, dans *Revue de Littérature comparée* (janvier-mars 1935).

en propre (11). » Il importe d'en exposer l'intrigue pour pouvoir établir de façon pertinente non seulement les liens étroits de cet ouvrage romanesque avec les vers de *Myrthô* dont il éclaire la genèse, mais encore et surtout la place que tiennent dans la vie mentale de Gérard les figures qu'évoque et les thèmes que développe l'*Histoire de Soliman*.



Pendant la visite de la reine de Saba au fils de David qu'elle envisage d'épouser pour des raisons diplomatiques, un artiste mystérieux du nom d'Adoniram travaille à la colossale mer d'airain qui doit orner le temple élevé par Soliman. Or sous les yeux des deux souverains, le métal incandescent explose à la suite de malfaçons volontaires de trois ouvriers, jonchant le sol de morts et de blessés. A l'artiste malheureux qui désespère et appelle la mort apparaît soudain dans les rougeoiements de la flamme la figure gigantesque de Tubal-Kaïn. Il entraîne Adoniram au cœur de la cité souterraine d'Hénochia où, profondément à l'abri de la haine et du courroux de l'Adonaï biblique, les descendants de Caïn règnent sur le feu intérieur. Il ne lui apprend pas seulement qu'ils sont de la même lignée; il lui enseigne aussi le moyen de réparer le dommage subi par son chef-d'œuvre, et, revenu à la surface du globe, Adoniram transforme le désastre en triomphe, aux acclamations du peuple et au violent dépit de Soliman qui le redoute. La belle reine, qui avait qualifié de criminelle l'ambition d'Adoniram — ulcérant d'autant plus profondément son cœur qu'à la vue de Balkis il avait reçu le coup de foudre, comme le voulait la poétique du romantisme — la belle reine, après la victoire de l'artiste, se sent étrangement troublée par sa majesté et son mystère. Elle a avec lui une entrevue en présence de sa nourrice qui, détentrice des secrets de la race des Hémiarites, se montre formellement hostile au mariage hébraïque. Au cours de l'entretien, la huppe merveilleuse qui transmet au monde des oiseaux les ordres de Balkis voltige avec insistance autour d'Adoniram. Saisi d'un pressentiment, il dessine dans l'air le T mystérieux qui rassemble son peuple d'ouvriers et la huppe vient aussitôt se poser sur son poing. C'est le signe du destin. La nourrice reconnaît dans Adoniram l'époux que les dieux sabéens assignent à Balkis, descendante, elle aussi, de Caïn et d'Hénoch, et elle favorise leur union secrète. Les époux prédestinés complotent de fuir Jérusalem, mais, avec l'assentiment tacite de Soliman, les trois ouvriers félons, qui lui avaient dénoncé les entrevues de Balkis et d'Adoniram, assassinent l'artiste après avoir essayé vainement de lui arracher le mot de passe des « maîtres ». Cependant Balkis, ignorant la fin tragique du bien-aimé qui devait la rejoindre, emporte en son sein au royaume de Saba le fruit de leurs brèves amours.

(11) H. Clouard, *Voyage en Orient* (Edit. du Divan, 1927).

Autour de ce canevas s'enroulent comme des festons des scènes de marivaudage assez inégales et très modernes et des légendes de l'Orient ou du Moyen Age chrétien (12), voire la légende du premier pied de vigne planté par Noé et appelé à fournir le bois de la Croix !

Mais le cœur de l'ouvrage, c'est, dans un décor et avec des protagonistes bibliques, l'histoire des amours fatales, au double sens du mot, de deux enfants du feu — et il ne faut pas moins que l'intervention des mystérieux seigneurs de la flamme et la descente du héros au cœur du brasier souterrain pour que leur destin s'accomplisse.



Nous allons maintenant pénétrer dans un univers d'une étrange complexité. Derrière l'apparence objective de l'*Histoire de Soliman*, en même temps que nous découvrirons les traces des soubresauts d'angoisse religieuse qui tourmentèrent les dernières années de Nerval, nous reconnaîtrons, nettement dessinés ou courant en filigrane, les idées et les sentiments principaux qui, surtout depuis sa première crise (1841), ne cessèrent d'obséder son esprit et son cœur, entre autres, avec la hantise du feu, la croyance à la prédestination amoureuse et la foi invétérée du pythagoricien à la transmigration des âmes. C'est encore le conte oriental qui, en liaison étroite avec l'explication des tercets sibyllins de nos sonnets, nous donnera celle du caïnisme exaspéré que traduit la pièce intitulée *Antéros*. Il nous fournira enfin l'occasion de saisir l'étroite parenté des rêveries cosmogoniques qui en remplissent le chapitre central avec celles que consignera dans les derniers mois de sa vie, aux pages d'*Aurélia*, le pensionnaire illuminé du Dr Blanche. Ces divers mouvements de la sensibilité et de l'imagination de Gérard, nous les verrons apparaître et s'accuser au cours de notre effort pour montrer en Myrthô et en Balkis des métamorphoses de Jenny Colon et dans le personnage d'Adoniram beaucoup plus qu'un portrait de Gérard de Nerval.

III. — « *AMOUREUX D'UN TYPE ETERNEL* (13) ».

On sait avec quel tendre et mélancolique enjouement il a conté dans les *Petits Châteaux de Bohême* (14) et au début de sa *Sylvie*

(12) En revanche, Nerval prend le contrepied de la tradition relative aux amours de Salomon et de Balkis, bien qu'il y fasse allusion dans son carnet de voyage : « Salomon, l'homme sage... La reine de Saba pour lui seul. Les destins avaient fait que la reine de Saba devait être l'épouse de Salomon, la plus belle et la (?) plus sage. » (P. Martino, *loc. cit.*, p. 151 ; cf. *ibid.*, pp. 140, 153, *sqq.*, les nombreuses références du *Carnet* à la Bible.)

(13) La formule est de Nerval lui-même. (P. Martino, *loc. cit.*, p. 143).

(14) *Petits Châteaux de Bohême* (1853), III. *La Reine de Saba*, cf. *Sylvie*, chap. I.

comment, aux jours heureux de l'Impasse du Doyenné, il identifiait « la fille des Hémiarites » avec une autre « reine du matin » dont l'image tourmentait ses journées. « Elle avait, comme l'immortelle Balkis, le don communiqué par la huppe miraculeuse. Les oiseaux se taisaient en entendant ses chants et l'auraient certainement suivie à travers les airs. »

Il rappelle, non sans humour, l'histoire du grand lit sculpté qu'ornait la salamandre de François I[er] et où il attendait le fantôme de la belle reine orientale. A son ami Arsène Houssaye qui raillait joyeusement ses amours avec « La Reine du Sabbat » (*sic*), Gérard répondait, songeant à la Balkis parisienne :

...que la femme est amère!

Le livret que, pour les débuts escomptés de la cantatrice à l'Opéra-Comique, il avait projeté d'écrire sur les amours de la reine de Saba, n'alla pas plus loin que l'ébauche d'un scénario, mais lorsqu'il composa son conte oriental, c'était, sous les mêmes traits, l'image de Balkis et l'ombre de Jenny (15) qui voletaient autour de lui. Dans *Artémis,* la divinité hellénique étant un des derniers avatars de la figure aimée, peut-être faut-il voir une trace pathétique de la métamorphose de la comédienne en reine de légende :

Car es-tu reine, ô toi, la première ou dernière?

On a pourtant rapproché Myrthô non point de Balkis ni de Jenny, mais d'une autre figure féminine que Nerval lui-même a donnée expressément comme une « Fille du Feu », Octavie, héroïne de la nouvelle qui porte son nom, cette jeune Anglaise qu'il prétendait avoir rencontrée lors de son premier voyage en Italie, aux bains de Marseille, puis sur le bateau qui le menait de Civita-Vecchia à Naples, et avec qui, au lendemain de la nuit chez la brodeuse, il aurait visité les ruines de Pompéi. Il lui avait exposé, à l'en croire, les mystères d'Isis et d'Osiris de façon si captivante que la jeune fille eut le caprice de les reconstituer avec lui dans les ruines mêmes de l'*Isaeum*, assumant le rôle de la déesse et le chargeant de celui du dieu égyptien. Et les « clartés d'Orient » qui inondent le front de Myrthô ne sont pas, en effet, sans faire penser aux feux du Levant qui, selon le récit d'*Octavie*, empourpraient le golfe de Naples à l'aurore de cette romantique matinée. Mme Janine Moulin, qui rapproche les deux figures, entend fonder ce rapprochement sur les tercets mêmes de *Myrthô*. Selon elle, Octavie — dont Myrthô ne serait que la transposition poétique — « en s'initiant au rôle de la déesse et en procédant aux divins mystères, aurait réveillé les anciens dieux et en même temps la force tumultueuse des volcans (16) ». Mais rien dans la mythologie égyptienne ne montre la déesse Isis en possession d'un pouvoir quelconque sur le feu souterrain. Et pas davantage

(15) Jenny Colon mourut en 1842.
(16) Janine Moulin, « *Les Chimères* » *de Gérard de Nerval* (dans les *Cahiers du Journal des Poètes*, n° 32, Bruxelles, 1937), p. 36.

n'est-ce un attribut du Dionysos grec dont Nerval se réclame dans le second quatrain, bien que, dès le temps d'Hérodote, on l'eût assimilé à Osiris « qui règne sur le monde d'en bas ». Quant aux Ménades (Myrthô, avec les « raisins noirs mêlés avec l'or de *sa* tresse » et son enivrante coupe, est leur sœur souriante et sereine), la tradition leur accordait bien la prérogative de faire couler des rochers, au cours des « orgies » bachiques, des ruisseaux de lait et de miel, mais non celle de galvaniser les masses ignées qui bouillonnent dans les entrailles de la terre. Quelque place que tiennent la déesse Isis et les mystères éleusiniens dans la pensée et les rêveries de Nerval, il ne paraît pas que cette filière puisse expliquer la « participation », la symbiose merveilleuse qui unit Myrthô et son poète aux feux du Vésuve. Mais avec Nerval les choses ne sont jamais simples, et c'est justement l'imaginaire Octavie qui va nous permettre d'établir l'équivalence poétique et sentimentale de Myrthô, Balkis et Jenny Colon.

La version de *Myrthô* publiée dans *Les Chimères* a été précédée d'une autre, demeurée inédite jusqu'à ce que M. Dumesnil de Gramont la révélât au public lettré (17). Celle-ci a les mêmes quatrains que la *Myrthô* des *Chimères*, mais les tercets du sonnet *Delfica*, d'inspiration hellénique, lui aussi, et qui, nous l'avons vu, a aussi pour décor le golfe de Naples. La Muse de Nerval y porte le nom de Dafné et elle le porte pareillement dans la pièce, dont nous avons fait état au début de ces pages, où le poète se flatte d'avoir stimulé l'activité du Vésuve, de pair avec son allégorique compagne, en le touchant du pied.

Ce dernier sonnet, s'il présente, à quelques mots près, les tercets de *Myrthô*, constitue pour les quatrains un premier état de *Delfica*. A eux seuls, ces chassés-croisés prouveraient que Dafné et Myrthô sont des appellations interchangeables de la même figure idéale.

Mais à leur tour, Dafné et Octavie ont en commun un trait tout à fait caractéristique. Dans la nouvelle des *Filles du Feu*, Nerval montre la blonde et tendre Anglaise « imprimant ses dents d'ivoire dans l'écorce d'un citron » pour tromper l'impatience que lui donnait la lenteur du navire et, dans le premier quatrain de *Delfica*, le poète demande à Dafné :

Reconnais-tu...
... les citrons amers où s'imprimaient tes dents?

Or la première version de *Delfica*, qui contient à la fois l'allusion aux citrons mordus par Dafné et la mention du Vésuve s'animant au contact du poète et de sa jeune Muse, cette première version a pour

(17) Cette pièce et celle dont nous parlons ensuite, communiquées d'abord au *Supplément littéraire du Figaro* en 1924, ont été recueillies pour la première fois la même année dans les *Poésies de Gérard de Nerval* (aux Edit d'art Edouard Pelletan, chez Helleu et Sergent).

titre dédicace : *A J.-Y. Colonna* (18). Titre révélateur. C'est bien à l'actrice parisienne que l'auteur de ces vers s'adresse sous une appellation empruntée à l'*Anthologie grecque*. Les lettres J et Y sont la première et la dernière du prénom de la comédienne et, pour un esprit aussi persuadé de la valeur d'intersigne des ressemblances et des coïncidences, ce ne pouvait être par l'effet d'un pur hasard que le nom de la femme aimée rappelait d'aussi près celui de l'auteur du *Songe de Poliphile*, frère Francesco Colonna (19). Cette rencontre le confirmait dans sa conviction qu'il était prédestiné à aimer Jenny Colon, comme les décrets éternels avaient voulu que Francesco aimât la belle Lucrezia Polia, et d'un amour pareillement condamné à rester platonique. L'ouvrage de Fr. Colonna, mélange de rêves d'amour idéaliste, de descriptions de liturgies néo-païennes, d'ésotérisme et d'archéologie, se devine sans cesse à l'arrière-plan de la pensée de Nerval et contribue à donner à sa conception de l'amour sa coloration Renaissance et sa tonalité mystique. A la hauteur de Cythère, sur le bateau qui l'emportait en Orient vers le fantôme de Balkis, il donne un souvenir aux amants de Trévise; dans le récit de son voyage, il introduit un exposé de leur aventure légendaire d'après le *Francesco Colonna* de Ch. Nodier (20). Des souvenirs du *Songe* passent, rapides, dans plus d'une page de *Sylvie*, roman des ressemblances mensongères comme *Octavie*, dont un titre antérieur avait

(18) La mention d'Iacchus dans le second quatrain de *Myrthô* révèle que le sonnet a été conçu après le deuxième séjour de Nerval à Naples. Une lettre adressée de Gênes par Gérard à son père en décembre 1843 indique que c'est à son retour d'Orient que le poète discuta à Naples avec les sœurs du marquis Gargallo sur la forme de la pierre d'Eleusis. D'autre part, *Delfica* ayant paru dans l'*Artiste* le 28 décembre 1845 (sous le titre *Vers Dorés*), il faut placer avant cette date la composition du sonnet *A J.-Y. Colonna*. On obtient donc l'ordre de succession suivant :

Avant 1845 : *A J.-Y. Colonna* (quatrains de *Delfica* et tercets de *Myrthô*), et première version de *Myrthô* avec les tercets de *Delfica*.

1845 : *Delfica :* même version que dans les *Chimères* à quelques variantes près.

1854 : version définitive de *Myrthô*.

Cette chronologie établit que Nerval portait dans sa tête à son retour d'Orient les rêveries, dont le roman de Balkis est la transposition narrative, où il se voyait, avec son amante, souverain du feu central en vertu d'une origine surnaturelle — et aussi les conceptions et aspirations néo-païennes que développera le chapitre le plus important des *Illuminés*.

(19) *Hyperotomachia Poliphili* (Venise, 1499), traduite par Jean Martin en 1546. L'architecte Legrand en donna en 1804 une imitation. Selon la légende, le peintre Colonna et la belle Lucrezia Polia qui s'aimaient, séparés par les conventions sociales, se réfugièrent chacun dans un couvent où ils continuèrent à s'aimer platoniquement.

(20) *Voyage en Orient*, 1re partie, Chap. XIII et XIV. Nerval y souligne le rôle du myrte, symbole de l'amour, dans le culte que Lucrezia Polia et ses compagnes célèbrent dans le Temple de Cythère (*la Messe de Vénus*). Le myrte se retrouve dans le paysage de *Delfica*, et le dernier vers de *Myrthô* et du sonnet *A J.-Y. Colonna* oppose au Myrte « vert » et fidèle qui à Naples orne le tombeau de Virgile (et qui fait songer au bosquet élyséen de l'Enéide), le « pâle » Hortensia, symbole d'indifférence dans le langage des fleurs et, ici, de l'oubli dans lequel sont laissés les dieux du paganisme, jadis souverains de cette terre hellénique, depuis que Roger de Hauteville et ses Normands y apportèrent une foi agressive et des mœurs d'iconoclastes. Par ce soupir de regret, *Myrthô* s'apparente à *Delfica* et aux pages des *Illuminés* sur Quintus Aucler, apôtre de la résurrection du paganisme au début du XIXe siècle.

été : *L'Illusion*. Dans la lettre à Jenny qui fut le noyau de cette nouvelle, Gérard confessait à l'actrice l'infidélité dont il prétendait s'être rendu coupable envers elle avec la trop facile brodeuse qui la rappelait à ses yeux et, de même que Poliphile s'écriait : « Pardonne, ô Polia, et vois qu'en te cherchant toujours, c'est encore toi que j'aime, alors même que je puis te sembler infidèle », Gérard proteste de sa fidélité à la femme qu'il a trahie : « ... vous savez bien que ce n'était qu'un rêve où vous seule avez régné ! » La curieuse nouvelle réunit ainsi étroitement la mention du volcan et de son activité soudaine, le décor de la baie de Naples, des allusions aux initiations antiques, des visions d'idéale beauté féminine, le souvenir de Fr. Colonna, de Dafné et de Jenny Colon, c'est-à-dire le cadre, l'atmosphère, la tonalité amoureuse et tout ensemble poétique des quatre sonnets, voire l'évocation, formelle ou transparente, de l'inspiratrice du poète.

Balkis n'est pas non plus absente de ce paysage campanien. Mlle Gisèle Marie a publié naguère le texte de deux feuillets inédits de Nerval dont son père, qui a fait reverdir comme l'on sait la gloire nervalienne, avait donné des extraits dans sa riche biographie de l'auteur des *Chimères* (21). Ils ont pour titre : *Panorama* et pour sous-titre : *Voyage d'Italie* et sont, sans conteste, postérieurs au séjour que Gérard fit à Naples à son retour d'Orient. Parmi des notations décousues et énigmatiques où se trouvent mentionnés les Troglodytes, les dévots du culte de la Nuit, la Vierge noire (qui rappelle la madone noire témoin des amours de Nerval et de la brodeuse de Naples), Zoroastre, etc..., on rencontre « Salomon, le prince des génies », et par trois fois la mention de « la Reine » — et l'apostrophe qui suit la seconde de ces mentions (« Veux-tu nous livrer l'enfant de Salomon ? ») ne permet pas de douter qu'il s'agisse de la reine de Saba (22). Et on lit quelques lignes plus loin : « La Fille blonde qui mange des citrons. » Ce voisinage d'Octavie-Dafné et de Balkis, dans un cadre mi-campanien, mi-souterrain, non loin de Zoroastre, législateur des peuples qui adoraient le feu, rattachant la Muse des vers « *A J.-Y. Colonna* » et l'héroïne de la nouvelle italienne aux fantasmagories du *Carnet de Voyage* et *d'Aurélia* et aux imaginations de l'*Histoire de Soliman*, jette une sourde lumière sur les cheminements du rêve nervalien.

Le langage, analytique et de contours trop arrêtés, est impuissant à rendre sensible le jeu mouvant et la vivante complexité de ces images flottantes, de ces métamorphoses incessantes, et la critique tourne un regard chargé d'envie vers le cinéma, sa technique des surimpressions et des dégradés, son art d'évoquer, sans en altérer le mystère, des images synthétiques et un peu troubles, art que, dans

(21) Gisèle Marie : *Des inédits de Gérard de Nerval*, Paris, Mercure de France, 1939, pp. 239-241.
(22) Cette note elliptique laisse supposer que Nerval méditait d'exploiter la tradition orientale qui faisait du premier des rois d'Ethiopie l'enfant de Balkis et de Salomon.

le domaine des œuvres de la plume, semble préfigurer l'étonnante *Sylvie*. Mais en dépit de toutes les différences de coloration, d'éclairage, de consistance et de portée symbolique, ces blondes apparitions (23) sont manifestement autant de visages du même fantôme d'amour, de l'insaisissable sylphide que l'imagination de Nerval n'a cessé de poursuivre, dont Jenny Colon avait été l'incarnation mortelle et dont la déesse Isis était le prototype éternel (24).

(*à suivre.*)

(23) Il est arrivé à Nerval de parler des « cheveux aux ondes pourprées de la Reine de Saba » à propos d'une jeune athlète de la foire (*Le Boulevard du Temple*, II, dans l'*Artiste*, 2 mai 1844). C'était la couleur des cheveux de Jenny, « flaves et rutilants », écrit Th. Gautier, dans le portrait qu'il traça de la comédienne à la demande de son ami (*Les belles Femmes de Paris*, 1re série : Mme J. Colon-Leplus).

(24) Cf. *Aurélia* (2e partie, chap. v). L'auteur de l'*Histoire de Soliman* rapproche lui-même la reine de Saba de la déesse égyptienne. Au cours de ses entretiens avec Balkis, Soliman « voyait s'animant à ses côtés l'idéale et mystique figure de la déesse Isis ». (*Hist. de Soliman*, chap. III).

ODE A MÉCÈNE

par JACQUES MANGA

Larmes d'azur filtrent les branches
Mais de l'amour je n'ai que faire
L'amour bat le tambour de guerre
Caprice luttes ou revanches
la victoire qu'il veut démente
la victoire qu'il veut démente

Si le soleil sur le Logone
Nuages amants des roseaux
feint de se perdre sous les eaux
lagunes de nuit et d'automne
Vous dont l'être n'est que ruines
comblez cette fuite marine

Tel range en sölennelles fiches
les vocabulaires perdus
les mythes les masques tordus
la détresse des vieux fétiches
Moi j'ai l'ennui du poisson rouge
car la cloison jamais ne bouge

Le magicien refait le monde
pour venger de mortes amours
au long de la chasse et des jours
par qui se consume l'amande

et vous salue oiseaux des îles
son tourment tenant à ce fil

L'envers du ciel l'envers du monde
dira l'ébloui prisonnier
(avant d'oser les renier)
c'est la grotte heureuse et profonde
lucide habitacle des fées
par mon silence ébouriffées

Cantilènes déjà complaintes
Chères musiques entendues
Vous que le serpent a mordues
d'une dent qui n'est jamais feinte
Vous annoncez le temps des grâces
les dieux sont morts et la mort passe

L'envers du ciel douce Antigone
elles y fêtent le printemps
en touffes d'or où je t'attends
comme l'épouse qui pardonne
au tyran pompeux dont la noue
inutile à son « non » se noue

Ainsi rêvant le beau nageur
que l'encens des rives futures
attire à d'autres aventures
oublie en fantômes majeurs
la rive fondue en ramures
avec ses grenades trop mûres

Europe de tes capitales
je sais le sombre désespoir
les mornes matins les grimoires
et les faux temples de métal
pénitent bleu pénitent blême
au temps sournois des je vous aime

Que par un murmure de feuilles
charmes du fleuve souverain
feuillets des songes or du Rhin
Allemagne encor tu m'accueilles
Souci de royales fanfares
qui de l'enfance me séparent

L'anémone tourne aux ténèbres
le mai joyeux glisse à Berlin
file o fille aux cheveux de lin
le sort de chaînes éphémères
danseurs vêtus de ma mémoire
feux de printemps sont fous de gloire

Aux souffles des souples tilleuls
le trombone imite le cor
la Walküre folle s'endort
liée aux magiques aïeules
sommeil tilleul tout est symbole
la forêt se peuple d'idoles

Cantilènes déjà complaintes
Chères musiques entendues
vous que le serpent a mordues
d'une dent qui n'est jamais feinte
vous annoncez le temps des grâces
Les dieux sont morts et la mort passe

L'ombre mon ombre m'a suivi
et depuis que je cherche l'ombre
parmi les fêtes et les nombres
un bel adolescent ravi
aux routes propices des lunes
retrouve les secrets des runes

Les mille insectes qui bourdonnent
sur la bouche des trépassés
les biches mortes nos pensées
proclament que tu m'abandonnes
lorsque le vaporeux Narcisse
confie à la mer son supplice

J'ai connu les mêmes corbeilles
les bras fermés ou ravissants
un seul regard reconnaissant
le miel jaune de vos abeilles
en crainte qu'il ne les trahisse
Je l'enchaîne aux mêmes délices

J'ai connu les tentes les marches
la soif et les soleils de plomb
passé les mers ainsi que l'arche
où Noé perdait son aplomb
bu l'eau morte les vins acides
dormi sous les palmes perfides

Je chanterai l'épithalame
les noces les chasses les rois
les reines et le nombre trois
la Sibylle que tu réclames
quand tu simules l'innocence
d'une maléfique indécence

J'ai fait la guerre en Tunisie
perdu mon amant au Maroc
tué jadis sur l'Orenoque
un japonais de fantaisie
de qui la tendresse ivoirine
épousait les conques marines

Oui Maxime a trahi Cinna
gonflé de haine et d'importance
pour éblouir sombre démence
la belle qu'il assassina
de confidents en confidences
leur complot tournait à la danse

Hercule file aux pieds d'Omphale
car l'amour abonde en faux pas
et les roses de mon trépas
sèment la route triomphale
où passait ta haute chimère
vainqueur fictif couronne amère

Cantilènes déjà complaintes
Chères musiques entendues
Vous que le serpent a mordues
d'une dent qui n'est jamais feinte
Vous annoncez le temps des grâces
Les dieux sont morts et la mort passe

Le couchant dore Montparnasse
et l'enchanteur vêtu de sang
de la même cendre naissant
étale aux bords de ma terrasse
les perles de tout crépuscule
marchand ton souci capitule

Le Logone traînant les nixes
somptueuses les noires fées
de qui les cheveux sont trophées
paraîtra comme le phénix
de ma mémoire et de mon ombre
démon parfumé d'or et d'ambre

En ces fausses métamorphoses
uniformément tu seras
le songe qui nous sépara
des légendes que je propose
si j'emprunte aux rites lunaires
les prémisses que tu préfères

Pour des messieurs qu'on dit énormes
en leurs boutiques affairés
ô mille compagnons parés
de vos conquêtes multiformes
vous brûlez de fièvres mortelles
et je tourne ces ritournelles

Si parfois pour Amaryllis
le malheureux Tityre chante
semblable destin m'épouvante
et ma paresse de jadis
la Parque file ses menaces
depuis qu'elle a perdu ma trace.

Cantilènes déjà complaintes
Chères musiques entendues
Vous que le serpent a mordues
d'une dent qui n'est jamais feinte
Vous annoncez le temps des grâces
Les dieux sont morts et la mort passe.

FRÉDÉRIC II SANS PIÉDESTAL, OU LES ÉTAPES D'UN ÉLOGE ACADÉMIQUE

par ROBERT LAULAN

Les Goncourt, dans leur *Journal*, ont remarqué que Voltaire est le dernier esprit de l'ancienne France, qu'il a enterré le poème épique, le conte, les petits vers, la tragédie, et que Diderot, premier génie de la France nouvelle, a imaginé le roman moderne, le drame et la critique d'art. Soit. Il y a toutefois un genre littéraire, aussi factice que le poème épique et que la tragédie du XVIIIe siècle, qui n'a pas été enterré par Voltaire, car il florissait alors et lui a survécu : c'est l'éloge académique.

L'Académie française se chargeait de distribuer la gloire en mettant au concours l'éloge des grands hommes, les académies de province se piquaient d'émulation, et l'éloge retentissait de toutes parts, « si bien qu'il semblait que la France entière fût occupée à dresser des statues, à graver des épitaphes, à pleurer sur des tombeaux allégoriques ». On a pu dire qu'il était plus malaisé d'échapper à cette profusion de louanges que de l'obtenir, et que la plus profonde obscurité n'était pas toujours un voile assez épais.

L'éloge académique, tel qu'il était compris à cette époque, a trouvé au début du XIXe siècle, dans le *Journal de l'Empire*, un censeur particulièrement sévère, pour déclarer que ce genre littéraire relevait essentiellement de l'erreur et du mensonge. « Le personnage loué, qui n'est pas toujours un grand homme », disait-il, « doit faire figure de grand homme, et même du plus grand homme possible, et obscurcir tout ce qui l'entoure. Telles sont les données fondamentales du genre. Il en résulte que les faits y sont altérés, les faiblesses du héros dissimulées, ses vices, s'il en a, palliés ou ennoblis, ses côtés les plus vulgaires présentés avec ostentation. C'est en somme l'art de la flatterie employé à faire naître

de grands hommes. Le faux enthousiasme et le mépris de la vérité, premières conditions du programme, donnent au style des formes particulières : la roideur, l'obscurité, l'emphase, ou une déplaisante onction. »

Mais l'entraînement de la mode était tel à la fin de l'Ancien régime, que des esprits d'une rare élévation, comme le comte de Guibert, cédèrent à l'attrait des prix académiques. L'homme qui venait de publier en 1773, à vingt-neuf ans, le mémorable *Essai général de tactique* (1), ouvrage dont la lecture avait donné un accès de fièvre jalouse au Grand Frédéric, et que Bonaparte devait entièrement annoter de sa main, n'hésita pas à concourir, en 1775, pour un *Eloge de Catinat*, œuvre historique remarquable, d'ailleurs. La Harpe lui ayant ravi le prix, Guibert, loin de renoncer à ce genre factice, écrivit sous l'anonymat un *Eloge de Michel de l'Hospital*, avec cette agressive épigraphe : « Ce n'est pas aux esclaves à louer les grands hommes », et une préface vengeresse.

Il y raillait les servitudes de ces exercices littéraires, soumis par les statuts de l'Académie française à la censure de la Sorbonne, qui, déclarait-il, n'admettait que des amplifications de rhéteurs, où le caractère et les actions du personnage se trouvaient noyés dans une sonore et stérile abondance de paroles. « Plaignons l'Académie », écrivait Guibert, « de ne pas pouvoir admettre d'ouvrages d'un ton plus mâle et plus hardi » !

Ceci ne l'empêcha pas, bien entendu, de se présenter aux suffrages de l'Académie française, qui en a entendu bien d'autres, d'y entrer à quarante-deux ans, et d'écrire un troisième éloge, obligatoire, celui-là, consacré à l'obscur Thomas, son prédécesseur. Il en composa spontanément deux autres, l'un en l'honneur de Mlle de Lespinasse, son amante délaissée, qui avait peut-être droit à cette compensation posthume, et le dernier en 1787, à la gloire de Frédéric II de Prusse, sans doute à titre de réparation secrète.

C'est qu'en effet Guibert, après la publication de son *Essai général de tactique*, en 1773, fasciné par la gloire du Grand Frédéric — et aussi afin de s'éloigner de Mlle de Lespinasse — avait fait un voyage en Allemagne, et, profondément déçu par son héros, avait tracé dans son *Journal de voyage*, resté inédit jusqu'à sa mort et publié par sa veuve en 1803, un portrait à l'eau-forte, peu flatté, de Frédéric descendu de son piédestal.

De tous ses traités militaires ou politiques, de ses essais, de ses tragédies, de ses éloges, c'est ce *Journal d'un voyage*

(1) Mme du Deffand écrivait à Walpole que l'*Essai de tactique* n'était pas un ouvrage de belles-lettres, mais un ouvrage de génie.

en Allemagne que préférait le marquis Pierre de Ségur, qui a consacré une étude à Guibert dans son livre *Gens d'autrefois*, sous ce titre qui ne grandit pas son personnage : *Un grand homme de salon.*

« Ces pages, dit-il, écrites au courant de la plume, sans prétention, en phrases hachées, inachevées quelques fois, sont pleines de belles pensées, de pittoresques descriptions, de piquantes anecdotes, de jugements libres et profonds sur les hommes, les pays, les institutions. C'est son meilleur titre littéraire. »

Bien que le marquis de Ségur ne se soit attaché à étudier que les violons d'Ingres de Guibert, qui est essentiellement un écrivain militaire, et un puissant novateur dans ce genre, on ne peut que souscrire à cette appréciation. Mais ce qu'il y a de plus piquant dans certaines pages du *Journal* ressort surtout de la comparaison avec les pages similaires de l'*Eloge du roi de Prusse*, que Guibert devait publier quinze ans après son voyage.

Cette comparaison, que le marquis de Ségur a négligée, mérite d'être faite. Elle est d'abord divertissante par les contradictions qu'elle révèle. Elle est instructive aussi parce qu'elle illustre la technique de l'éloge, définie un peu sévèrement plus haut. A maints endroits, on voit que Guibert, pour écrire le pompeux *Eloge* paru en 1788, avait son *Journal* de 1773 sous les yeux, et qu'il a été parfois gêné dans sa transposition, ce que révèlent des paraphrases, des atténuations et des explications débutant par des « peut-être ».

Enfin, les deux textes, l'un de notations incisives, l'autre de jugements d'ensemble plus sereins et de vues plus hautes, se complètent utilement.

Les voici donc :

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ALLEMAGNE, EN 1773 (2).

14 juin 1773. Potsdam assez grand, surpeuplé : environ 18 mille âmes seulement y compris la garnison de 12 mille. Rues larges, droites, bien alignées; sans cesse embellies par le Roi qui fait bâtir de nouvelles façades à l'italienne,

ÉLOGE DU ROI DE PRUSSE (1788)

pp. 95-96. Il se livre à des dépenses, mais le résultat de ces dépenses ne changera ni ses mœurs ni l'emploi de sa vie. Il embellit sa capitale, il la décore de plusieurs monuments; c'est une sorte de dignité publique qui manquait à son

(2) A la veille d'entreprendre ce voyage en Allemagne, Guibert avait écrit à Frédéric II la lettre suivante :

« Sire,

« La lettre de M. d'Alembert, à laquelle je prends la liberté de joindre celle-ci, explique à Votre Majesté les motifs qui me font porter mes pas dans ses états. J'y viens rendre hommage à sa gloire; je viens m'y instruire, je viens surtout tâcher d'effacer les impressions que quelques phrases ont laissées dans l'esprit de Sa Majesté. Se pourrait-il, Sire, que l'homme qui vous a offert avec tant d'empressement son ouvrage, qui a payé dans vingt passages différents le tribut d'admiration et d'enthou-

le plus souvent d'après de mauvais dessins.

Les soldats et quelques fabriques occupent une partie des maisons; la plupart sont ornées de vases, de pilastres, de mauvaises statues : il y en a plus sur les toits que de passants dans les rues.

Cette manie des statues qui règne dans tous les bâtiments du Roi, a gagné les maisons des particuliers : tout y est rempli de mauvais bustes en plâtre, j'en ai ma chambre tapissée. On les pose sur des piédestaux appliqués à des murs enluminés de couleur de rose, de jaune, de bleu.

Au dedans de ces maisons à belles façades logent, ainsi que je l'ai dit, des soldats, des fabricants. Etrange contraste de misère et de magnificence qui en résulte : le long d'un pilastre corinthien, on voit pendre des culottes de soldats; des enseignes à bière sont attachées à des murs chargés de demi-dieux.

. . . .

Nombre incroyable de statues de toute espèce, dans les bâtiments du roi. Beaucoup de nudités. Pas une de cachée : il n'y a point de chutes de feuilles à espérer. Le Roi le veut ainsi. Il n'est cependant point obscène dans ses entretiens, ni même dans son extérieur.

pays. Il agrandit Potsdam, il en fait naître une partie du sein des marais; il en forme la plus belle colonie militaire qui existe; il s'y bâtit un palais; il y appelle tous les arts; il y rassemble des chefs-d'œuvre : dans la construction et dans l'ameublement de ce palais, il ne dédaigne aucune sorte de luxe; il faut bien qu'il donne à sa nation, à ses manufactures, à ses artistes, des études et des modèles : mais au milieu de ce faste qu'il n'attache ainsi qu'aux objets inanimés, et qu'il a soin par là de se rendre étranger, le contraste d'un roi philosophe se fait sentir avec plus de force; tout ce qui tient à lui, son habillement, sa table, sa vie intérieure, son petit nombre de domestiques restent les mêmes.

A la suite d'un appartement royal, au fond d'une alcôve richement décorée et fermée par des balustrades d'argent massif, le lit de camp le plus grossier, quelques meubles simples, une bibliothèque remplie de livres dont le désordre annonce le fréquent usage, voilà ce qui suffit à Frédéric et ce qui lui a suffi jusqu'à son dernier jour.

Ce contraste donne l'idée d'Alexandre avant que Babylone ne l'eût corrompu, logeant dans un palais de Darius, ou celle de Solon à la cour du roi de Lydie.

Le 17 juin, il est présenté au roi. Il note dans son *Journal :*

« Présenté à 11 heures du matin au Roi, par le général Krokow, dans la galerie au bout du palais. Première impression dont on ne peut se défendre en abordant un Roi Grand-Homme. Son air gracieux et affable me remit bien vite; je restai seul avec lui; le général se retira au fond de la galerie, quand il vit que le roi liait conversation avec moi; — début sur mon ouvrage : — compliment flatteur — puis sur mon âge — sur mes services — sur mon grade — sur la guerre de Corse — sur la politique de la France relativement à cette île — sur M. d'Alembert — sur notre littérature; la conversation dura trois quarts d'heure.

On servait son dîner et il me ramena vers la porte. Je hasardai ma demande pour aller en Silésie : accordée avec toute la grâce possible; — que cependant ma clairvoyance

siasme qui est si légitimement dû à Votre Majesté, eût volontairement employé des expressions qui lui déplaisent? Il ne l'a pas fait, Sire, il ose le protester à Votre Majesté. Permettez-lui de voir un Roi dont l'Histoire aura tant de merveilles à raconter. Le désespoir de la postérité est de ne pouvoir connaître les grands hommes. J'ai le bonheur d'être né au siècle de Votre Majesté. Celui de la voir, de l'admirer par mes yeux, semble me revenir de droit. On adorait à Athènes le dieu inconnu : faites, Sire, que ce ne soit pas au HEROS INCONNU que j'adresse toute ma vie mon hommage. »

me rendait dangereux; qu'il serait fort aise de m'y recevoir; que mon ouvrage lui avait donné grand désir d'en connaître l'auteur.

Taille, maintien, visage de ce prince conformes à tout ce qu'on m'en avait dit.

J'avoue cependant que dans cette première conversation, je l'ai mal observé : j'étais tout à ses paroles, et au désir d'y bien répondre. Une sorte de vapeur magique me semblait environner sa personne; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour d'un saint, et la gloire autour d'un grand homme. Je me rappelle actuellement ses traits, comme si je l'avais vu en songe; ce sont tous les détails que je sais de sa vie privée, de son caractère; c'est son portrait ressemblant que j'ai sous les yeux qui me font retrouver ce que j'ai vu confusément et avec trouble. »

Les 19 et 20 juin, revenu de son éblouissement, Guibert passe au crible les impressions enregistrées. On retrouve toutefois dans l'*Eloge* un écho de ses impressions du 17 juin.

JOURNAL

Acheté son portrait : fidèle pour l'habillement, le costume; petite épée de cuivre; canne enrichie de diamants; a de plus toujours plusieurs boites fort riches : en tira trois ou quatre différentes, pendant le temps que je causai avec lui; en a des milliers en magasin, singulier contraste avec le reste de sa simplicité.

Je reviens à son portrait : lui ressemble, à ce qu'on dit quand il est à la tête de ses troupes, mais ne ressemble pas du tout au prince qui m'a parlé. Effet de la singulière mobilité de sa physionomie : elle caresse à droite et menace à gauche. Cette mobilité existe dans son esprit, dans son caractère, dans une infinité de détails de sa conduite : jamais il n'est le même, jamais on ne sait ce qu'il sera : toujours cependant ces bizarreries, ces inconséquences apparentes ont un principe. On retrouverait en l'observant de près, la génération d'idées qui le fait agir quelquefois dans des sens contraires. M. d'Argens disait qu'il n'avait jamais vu d'homme dont les inconséquences fussent plus conséquentes et plus réfléchies.

. . . .

Singulier talent qu'a ce prince d'adoucir sa physionomie et jusqu'à l'organe de sa voix, quand il veut caresser quelqu'un. Ses paroles coulent avec noblesse : c'est un particulier qui semble vouloir en captiver un autre.

. . . .

ÉLOGE

pp. 227-228. Le voyait-on, on n'oubliait plus ce visage à la fois noble *et doux*, ce regard plein de feu et de grâce, cette physionomie si mobile et si prodigieuse, qu'à chaque instant, suivant les situations, les personnes, les conversations, les pensées, elle changeait d'expression et de nuance; cette majesté qui ne consistait ni dans la beauté des formes, ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence; mais qui, avec le maintien le plus simple, malgré un costume quelquefois négligé jusqu'au cynisme, venait toute de son âme, de son caractère, et sans doute aussi de ce prestige de gloire qui, comme une vapeur divine, était répandu sur sa personne et l'environnait tout entière.

Conversation avec M. Grimm que je ne connaissais pas : j'en ai été content.

Opinion du roi de Prusse sur l'état de notre littérature. Il n'est plus au courant depuis que Voltaire et d'Argens ne sont plus auprès de lui.

Le seul de nos poètes qu'il estime est l'abbé Delille. Le Roi fait toujours des vers, il en fait tous les jours, mais de détestables : on s'aperçoit qu'il n'a plus de correcteur auprès de lui. En avait adressé une pièce il y a quelque temps à son cuisinier, une autre aux confédérés.

. . . .

Bibliothèque d'une vingtaine de milliers de volumes, mais vieux fonds, rien de moderne; le Roi n'y dépense rien. A des bibliothèques particulières dans ses maisons; dans ces dernières, il a partout à peu près les mêmes livres, et presque point d'ouvrages modernes.

A ces travaux importants (*Mémoires sur la Maison de Brandebourg*), cet esprit infatigable ne cessait de mêler des occupations littéraires; c'étaient des éloges de savants et de membres de l'Académie, un poème sur l'Art de la guerre, des Epîtres en vers, et jusqu'à des opéras.

Ce n'est pas quand je puis louer Frédéric sous tant d'autres rapports plus grands et qui lui sont plus analogues, que j'irai exagérer le mérite de ces productions dont il ne se faisait qu'un délassement : mais l'envie qui voit avec joie un grand homme tomber au-dessous de sa gloire, dans un genre qui lui est étranger, les a jugés avec trop de sévérité : elle n'a pas assez réfléchi qu'il n'écrivait pas dans sa langue, et que traduire ses pensées est toujours une espèce de lutte dans laquelle la grâce et la facilité du premier jet ne peuvent plus exister.

Il y a souvent dans ces pièces fugitives, dont il parlait lui-même avec la plus modeste indifférence, des idées spirituelles et quelquefois des vers heureux.

On aura plus loin l'occasion de voir Guibert exprimer péremptoirement son opinion sur la sincérité de Frédéric II ami des lettres et des arts.

Voyons ce qui concerne son courage.

JOURNAL

Fausse idée qu'on a en France sur le courage de ce prince. N'était peut-être pas né avec celui du Grand Condé, mais s'en est fait un par principe et qu'il a bien montré dans la dernière guerre; l'a poussé jusqu'à la témérité à Torgau, à Hohenkirchen, à Kummerdorff : a vaincu aussi la nature dans plus d'un genre...

. . . .

Arrivé au jour à Planiau; c'est entre cette poste et celle de Kollin, et à portée de la chaussée que se sont passées toutes les opérations de la bataille de ce nom. Le roi de Prusse y fit tout ce que pouvait faire un grand général : manœuvra, tourna le flanc droit des Autrichiens. Tout se passa à une hauteur qu'il ne put jamais emporter : elle pouvait l'être, mais ses troupes n'y mordirent pas; elles y furent écrasées, parce qu'on les fit sans cesse revenir à la charge, et qu'on perd bien plus en agissant avec mollesse qu'en poussant avec vigueur.

Ce fut là que voyant un régiment, je crois son régiment des

ÉLOGE

Je terminerai ce que j'ai à dire de Frédéric par un trait remarquable, c'est qu'il paraît que cet homme prodigieux fut bien plus son propre ouvrage que celui de la nature.

Il était né avec une santé faible, et il l'a fortifiée par ses travaux : il aimait une vie voluptueuse et recherchée, et dès qu'il fut sur le trône, il se l'imposa régulière et laborieuse; il ne pouvait, dans sa jeunesse, supporter les détails militaires, et par système, il se fit à la fois le premier des gens de guerre, et le premier des généraux.

On a dit qu'à sa première bataille, à la bataille de Molvitz, il s'était retiré de sa personne, après la défaite de sa cavalerie, sans attendre l'événement du combat, que son infanterie avait rétabli et gagné sans lui. En admettant ce fait, soit comme médisance, soit comme calomnie, c'est un prodige

gardes, rebuté : « Retournez, leur cria-t-il en jurant, croyez-vous donc toujours vivre? »

Ce mot a l'énergie de celui du grand Condé à la bataille de Fribourg; mais Condé était dans la mêlée à pied, l'épée à la main : le Roi était à cheval et sur une hauteur, à portée de l'attaque. Peut-être général et roi, n'en devait-il pas faire davantage : mais il fut battu et Condé vainquit.

de plus à admirer que ce courage qu'il déploya depuis, et cette force de ressort qui le rendit un héros, le reste de sa vie.

Après un voyage en Silésie, Guibert réalise enfin son rêve, et l'un des buts de son voyage, en assistant dans un des fameux *camps de paix* de Frédéric aux manœuvres des troupes prussiennes.

JOURNAL

Je n'ai rien trouvé dans la totalité de cette manœuvre du camp de Neiss de bien intéressant, de bien instructif, et qui ne pût être facilement aussi exécuté par nos régiments rassemblés sans choix, que je me faisais une beaucoup plus grande idée des manœuvres d'instruction exécutées par le roi de Prusse et par ses troupes, qu'il y a, j'ose le dire, fort loin de ces instructions-là à celles qu'on pourrait donner. Depuis que je suis en Prusse, je me confirme de plus en plus dans cette opinion que le roi n'a poussé ni la théorie, ni la pratique de l'art à sa perfection, et qu'il y a beaucoup d'objets sur lesquels on pourrait mieux réfléchir et mieux faire.

3 sept. Manœuvre générale : celle-là ne me parut ni militaire ni instructive : l'objet du roi fut de montrer comment un corps pouvait s'engager à la guerre, de manière à être enveloppé et pris.

. . . .

L'infanterie de M. d'Anhalt s'avança en bataille sur deux rangs, pour présenter un plus grand front. L'artillerie du roi se démasqua de tous côtés, chose qui m'étonna encore, car il me semble qu'elle devait laisser s'engager davantage M. d'Anhalt. Celui-ci s'avança toujours, quoiqu'il pût compter trois fois plus de monde devant lui qu'il n'en avait; quoiqu'il pût en supposer derrière le rideau qui masquait le fond de la trouée; quoiqu'il fût dans une plaine sans appui : *mais il devait être pris, c'était sa destinée.* Il m'avait dit la veille, en haussant sans s'en apercevoir les épaules :

— Vous me verrez demain pris; mais tout cela est troupes de Sa Majesté, mon maître, c'est à lui d'ordonner.

ÉLOGE

Les camps de paix de Frédéric étaient donc pour ses troupes, pour ses généraux et pour lui-même une école véritable, une école peut-être à quelques égards supérieure à celle de la guerre, parce que souvent à la guerre, le tumulte et l'importance des occasions fait passer légèrement sur la précision et sur la correction des mouvements, et qu'il faut un peu de calme dans les esprits pour s'occuper des détails et pour poser des principes.

Rien de minutieux, rien de frivole, rien d'inutile, jamais aucune manœuvre de parade n'y détournait du but, et n'y consumait le temps. C'étaient des marches qui conduisaient à des positions rapidement occupées, ou à des ordres de bataille suivis de représentations d'attaque. C'étaient des manœuvres supposées entre deux corps d'armée dont l'un était commandé par le roi et l'autre par un de ses généraux. C'étaient des simulacres de fourrages, d'escortes de convois, et d'autres opérations de guerre.

Il y avait peu de ces tiraillements, misérables parodies auxquelles on ne se livre que quand on ne sait pas manœuvrer, parce que cela en impose aux spectateurs, et qu'il est plus aisé d'imiter une action de guerre par ce vain

Si l'objet du roi n'était que de faire marcher et tirer ses troupes, il le remplit; mais il avait celui de donner une leçon d'opérations de guerre, et il ne le remplit pas.

Le roi fait souvent des manœuvres de cette espèce, soit qu'il n'en veuille pas toujours faire de plus intéressantes, soit que faisant manœuvrer si souvent, son imagination s'épuise, et qu'il en soit de l'esprit militaire comme de tous les autres genres d'esprit, qui ont leurs jours et leurs phases.

bruit que par des mouvements vraisemblables.

Ce désenchantement qu'éprouve Guibert à l'endroit de son grand homme de guerre ne le prédispose pas à l'indulgence pour le souverain. Un entr'acte dans la manœuvre lui offre une occasion d'exercer dans un autre ordre de faits sa clairvoyante critique.

Le jugement dans l'*Eloge* est à peine atténué, tant il devait lui paraître audacieux de travestir sa pensée, touchant une attitude de Frédéric si déplaisante et si notoire.

JOURNAL

Le 2 septembre - (*Manœuvre générale*).

. . . .

Un brouillard épais suspendit pendant une heure le mouvement du Roi. Pendant ce brouillard, le roi resta à cheval, à la tête de son avant-garde. Conversation assez longue avec moi, ensuite avec mon Espagnol. Plaisir malin qu'il semblait prendre à l'embarrasser par les questions les plus étranges sur les colonies espagnoles, sur le Chili, le Paraguay, etc. Persiflage ou questions embarrassantes sont la récréation favorite du Roi, surtout vis-à-vis des étrangers. Voltaire, dit-on, l'a accoutumé à ce genre, déjà déplaisant dans un particulier, et odieux dans un roi, parce qu'il devrait sentir qu'il est possible que sa présence déconcerte l'homme le plus instruit, et qu'attaquant toujours à armes inégales, il offense sans retour et est supérieur sans gloire.

ÉLOGE

Sa conversation était souvent en questions; telle est inévitablement celle de tous les rois, puisque le respect qu'on a pour eux les condamne toujours à l'embarras de parler les premiers, ou à l'ennui du silence.

Mais ses questions n'étaient jamais ni vides ni oiseuses, et quand il était entré dans un sujet, il donnait au dialogue ce mouvement et cette liberté qui sont les ressorts de la discussion et les moyens de l'analyse.

Jamais il ne cherchait à mettre mal à l'aise par l'ascendant du trône; mais peut-être abusait-il quelquefois de celui de son esprit, sorte de vexation qui n'est pas plus généreuse. Peut-être se plaisait-il trop à tendre des pièges à la prétention et à écraser la médiocrité. Il avait contracté à l'école de Voltaire le goût et l'art du sarcasme; mais Voltaire lui avait aussi enseigné cette grâce et cette politesse qu'il avait lui-même puisées dans les brillants restes des sociétés du siècle de Louis XIV.

Le charme étant rompu, Guibert se laisse aller à donner de son hôte, du *héros trop connu* maintenant, ce portrait caricatural, dont il se souviendra au moment d'écrire l'*Eloge*.

Mais ce qu'il appelait « cynisme » en 1773, deviendra « stoïcisme » en 1787.

JOURNAL

Le 2 septembre. — Je n'ai point encore crayonné le costume de ce prince. Il était trop singulier, trop cynique pour que je le laisse partir comme cela.

Qu'on se figure un grand chapeau à plumet autrefois blanc, retapé comme dans tous ses portraits, une demi-perruque à queue avec une rosette, devant être recouverte sur le devant, et par le côté, par ses faces, mais dérangée par son chapeau et par la sueur, de manière qu'on aperçoit de partout le cordon gras qui le contourne et qui le serre; un col noir, un habit bleu avec des parements et un collet rouge tout uni; c'est ce qu'on appelle l'uniforme de l'armée. Quelques fois il porte celui de ses gardes qui a des brandebourgs en argent. L'hiver, dans les jours de gala, et c'est le comble de sa magnificence, il en a un de velours de coton à brandebourgs. Dans tous ses camps, il avait l'habit de l'armée : cet habit toujours boutonné, fait comme un sac, garni sur le devant d'une énorme quantité de tabac d'Espagne, (et il dit souvent qui M. de Vendôme était comme lui), extrêmement long, doublé la plupart du temps, même en été, d'une pluche de soie, autrefois pluche, autrefois couleur de feu, maintenant rase et cramoisi jaune, rapetassé à l'endroit où il porte l'épée d'un morceau qui indique ce qu'était l'habit dans sa nouveauté; l'épée petite et de cuivre, avec une vieille dragonne uniforme, et dont le gland n'est plus que du bois, passant toujours dans les basques; une culotte noire, râpée et toujours rapiécetée. On ne sait pas quand il en met de neuve. Des bottes de pêcheur, autrefois noires, maintenant jaunes de vétusté et de mauvaise tenue, relevées par-dessus le genou sans manchettes de bottes, et rattachées avec de mauvais cordons au milieu de la cuisse.

Par-dessus cet habit, une écharpe qu'il porte certainement depuis son avènement au trône.

J'ai parlé ailleurs de sa magnificence en bijoux, et du singulier contraste qu'elle fait avec le reste de son ajustement. Il a le même cynisme dans tout ce qui tient à sa personne : sa voiture, son lit, sa chambre sont d'une malpropreté à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne change pas de chemise tous les jours; souvent il se couche et se lève sans valet de chambre. Quelques fois, il se met au lit tout botté, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'étant prince royal, il ai-

ÉLOGE

p. 295. Frédéric pensait sans doute comme Vespasien, qu'il convenait à un souverain de mourir debout; car presque jusqu'à son dernier jour il se leva et il s'habilla comme de coutume.

Peu de temps avant sa mort, un officier français, avide de l'apercevoir seulement, et d'emporter ce grand souvenir, pénètre dans les jardins de son palais, il s'avance pas à pas, et à la faveur d'une palissade, il voit, près de l'appartement du roi, sur les marches du péristyle, un homme seul et assis. Cet homme était vêtu en uniforme, et à demi recouvert d'un manteau, il était coiffé d'un grand chapeau à plumet, une seule de ses jambes était bottée, l'autre était allongée, et il paraissait en souffrir, il caressait un chien et il se ranimait aux rayons du soleil levant.

Cet homme était Frédéric, et ce costume, dont l'originalité même a quelque chose de grand, ce tableau dans lequel on voit tout ensemble le héros qui dispute à la mort le reste d'une vie qui peut être utile encore, et le philosophe qui s'approche avec simplicité de sa fin, sont piquants à transmettre à la postérité.

mait la parure et qu'il se piquait même de recherche.

Arrivé au trône, il y entra dans le commencement de l'affectation, de l'envie d'être extraordinaire, aujourd'hui, c'est sa tournure, sa manière d'être.

Il faut plus de temps, même à l'observateur perspicace qu'est Guibert, pour pénétrer cet esprit complexe et mobile au sujet duquel il écrit :

« Différence des hommes médiocres aux hommes extraordinaires, aux hommes nés pour faire époque : on voit les uns d'un coup d'œil, on les juge par un jour, par huit jours, par un mois de leur vie, ce sont des triangles égaux dont il ne faut voir qu'un côté. Un homme comme le roi de Prusse a mille faces, mille rapports, mille nuances, mille irrégularités; son caractère est comme ces physionomies qui échappent au pinceau. »

Aussi, son information met-elle à contribution des sources sûres, comme cet abbé Bastiani, Italien avisé, familier du souverain.

JOURNAL

Le 3 septembre. — L'amour du pouvoir et la vanité sont les passions dominantes du roi de Prusse. Il ne jouit, il n'est heureux que par le coup d'œil de l'espace qu'il remplit en Europe, et de l'influence qu'il y a sur les affaires.

Il se complaît dans l'idée de ce qu'il était en arrivant au trône et de ce qu'il est aujourd'hui. Il médite, il combine sans cesse les moyens d'y ajouter : l'attente d'un ressort qu'il fait jouer, est tout l'intérêt de sa vie.

Musique, beaux-arts, littérature, philosophie, amitié, tout cela n'est pour lui que délassement, remplissage ou charlatanerie. L'amitié, il ne l'a jamais connue, il est incapable de la sentir (et c'était l'abbé Bastiani qui m'ouvrait ainsi son âme sur le roi de Prusse, ce sont ses expressions que je transcris presque littéralement) : les hommes, ils ne sont rien à ses yeux. S'ils l'amusent, il les caresse; s'ils le servent, il les nourrit : c'est toujours plus par rapport à lui que par rapport à la chose, et relativement à l'avenir, que relativement au passé, qu'il récompense. Ne peut-on plus lui être utile d'aucune manière? il néglige ou foule aux pieds.

Ses peuples! ils ne sont à ses yeux qu'un vil bétail destiné à féconder ou à embellir la terre qu'il gouverne. Il n'attache de valeur à chaque tête que par la

ÉLOGE

p. 280. O que tout voyageur, adorateur de la gloire et du génie, approchait avec respect de la retraite de Frédéric!

En sortant de Potsdam, où tout respirait la discipline et la guerre, une allée presque toujours solitaire conduisait à Sans-Souci. Là jamais on ne rencontrait comme sur le chemin des cours, ce fracas, ce tumulte, ce mouvement perpétuel de la grandeur désœuvrée, de l'orgueil qui va porter des chaînes, et de l'intrigue agissante. Là, l'espérance, l'avidité, l'ambition, toutes ces passions plus souvent malheureuses que satisfaites, ne venaient pas affliger les regards. On pouvait croire arriver à la demeure d'un simple citoyen.

On se promenait dans les jardins, et on jouissait de tous les détails dont Frédéric composait ses délassements. On s'asseyait avec vénération sous les mêmes ombrages. On se plaisait à voir un temple qu'il a élevé à l'Amitié; ce monument prouvait qu'il l'avait sentie, ou qu'il avait soupiré vers elle.

somme de force ou de revenu qu'elle met dans ses mains.

Le roi de Prusse n'a pas de religion, il n'en a jamais eu, il déclame sans cesse contre elle. Mais, depuis deux ans, me disait l'abbé Bastiani, j'observe avec surprise qu'il n'est plus aussi affermi sur l'opinion de l'extinction totale après la mort. Cette idée l'agite, il m'en a parlé quelquefois. Il semble que sur tout ce qui tient à la religion, il suive les impressions de Voltaire et qu'il flotte avec lui.

Au moment de partir, Guibert veut mettre les dernières touches au portrait véridique, d'une fidélité cruelle auquel il a consacré quelques studieuses séances.

Mais quinze ans après, le modèle disparu, il éprouve comme de la honte devant des études si poussées, si cruelles dans leur exactitude, et n'hésite pas à se déjuger d'une manière à vrai dire spécieuse.

JOURNAL

Un des plus grands objets de curiosité, que j'avais sur le compte du roi de Prusse, était de savoir de quoi ce prince, qui s'impose tant de privations, qui se commanda tant de travail, et un travail quelquefois si ennuyeux, si au-dessous de lui-même, composait son bonheur et ses dédommagements.

J'ai dit plus haut que l'amour du pouvoir et la vanité étaient les passions les plus vives de ce prince. Tous les détails de sa vie m'ont confirmé que ce sont elles qui y fournissent. Il n'y a pas de jour qu'il ne promène ses regards sur toutes les cours de l'Europe. L'ineptie des autres rois, leurs fautes, leurs vices, les cabales qui les entourent, tout cela fait triomphe et source de nouvelles pour lui. Il s'en entretient avec une maligne joie; il en fait le tableau et il en charge les couleurs. Ensuite, rien n'est indifférent à son amour-propre : l'arrivée d'un étranger, le désir qu'il remarquera de le voir, l'effet qu'il aura fait sur lui et qu'il aura dit de sa capitale, de son palais, de ses tableaux, de ses troupes, etc.

ÉLOGE

p. 285. Peut-être aussi, Frédéric, pour un homme qui, planant sur les objets de si haut, doit en dédaigner beaucoup de détails, se laissait-il trop aller à jouir de toutes les sottises et de toutes les erreurs répandues sur le globe. Peut-être versait-il avec trop de complaisance le sel de ses épigrammes sur les autres cours et sur leurs intrigues ou sur leurs petitesses. Il eût été plus grand à lui de ne pas appuyer sur un contraste que sa personne et sa vie faisaient assez sentir. Mais il avait du moins la justice de ne pas s'offenser à son tour de ce qu'on disait ou qu'on imprimait sur son compte.

. . . .

Maintenant, analysez cette vie, ô vous que la louange importune, et qui ne pouvez supporter le poids de l'admiration! ô vous qui cherchez à tout atténuer et à tout obscurcir, qui appelez cela aimer la vérité, et se dégager de l'aveuglement de l'enthousiasme, et qui n'avez dans le fond que le but criminel de dégrader la gloire!

O vous encore, qui croirez obliger les Rois, en rabaissant un prince qui honora le trône, et qui, pour l'injure que vous leur faites, par une semblable opinion, ne méritez d'eux qu'indignation et mépris, analysez cette vie, tâchez de surprendre dans la jeunesse de Frédéric quelques dérèglements; dans son administration quelques fautes; dans son caractère, quelques taches! Opposez à de grands résultats quelques exceptions, à une conduite ordinairement forte, noble, rai-

On ne saurait imaginer combien j'ai recueilli sur cela de détails qui le rapetissent, des détails qui me feraient croire que son âme ne brûle pas pour la gloire, que la vanité est occupée du présent, et regarde sans cesse autour d'elle, tandis que l'amour de la gloire s'élance dans l'avenir et ne voit que la postérité.

sonnée, quelques inconséquences ou quelques contrastes! Que montreront vos tristes efforts! l'inévitable tribut de l'héroïsme à l'humanité! Et n'y a-t-il pas des liens invisibles, par lesquels des défauts et des petitesses même entrent quelquefois dans la composition des meilleurs esprits et des plus grands caractères?

N'est-ce pas ainsi, peut-être, qu'il existe des contradictions et des dissonances nécessaires dans les plus réguliers et les plus harmoniques ouvrages de la nature?

C'est à l'ensemble, c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. Les détails se perdent dans les masses, et ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands hommes.

Formule adroite que celle avec laquelle l'auteur de l'*Eloge* se déjuge. La condition pour agir comme il le propose, c'est sans doute de ne pas se trouver le contemporain des grands hommes que l'on juge, car au moment de quitter le roi de Prusse, Guibert, revenant de loin, écrivait dans son *Journal :* « Je déteste l'ambition, c'est la gloire que j'aime, mais ce n'est pas celle du roi de Prusse. Je l'ai vu de trop près pour ne pas le haïr. » Et sur le point de traverser Ferney pour y voir Voltaire, il se ravise et s'écrie : « Je ne me soucie plus d'aller voir le génie qui s'éteint ou qui se prostitue. »

UNE AMAZONE AU XVIIe SIÈCLE

MADEMOISELLE MAUPIN

par GISÈLE MARIE

Il y a un siècle, Théophile Gautier publiait son roman célèbre, *Mademoiselle de Maupin* (1). On sait l'émotion que causa la préface de ce livre fameux et le défi jeté aux critiques gardiens de la morale. Ce qu'on peut ajouter, c'est que l'héroïne du roman est un personnage réel dont l'authentique et pittoresque existence suffirait à défrayer la matière de plusieurs romans d'aventures. Que d'anecdotes piquantes, de coups d'audace, d'éclats de passion ne pourrait-on narrer à son sujet! Il nous paraît intéressant de rappeler ici cette curieuse histoire, à l'aide d'éléments puisés aux meilleures sources.

★

Julie d'Aubigny naquit en 1670. Fille de Gaston d'Aubigny, secrétaire du comte d'Armagnac, elle reçut de son père, lui-même héros d'aventure, une éducation virile. Elevée au milieu des pages des Ecuries du Roi, elle partage leurs leçons, fréquentant les salles d'armes, d'une précoce aptitude aux exercices physiques. Le comte d'Armagnac, gouverneur d'Anjou, grand écuyer de France, présida à son éducation et, en présence du développement de cette jeune plante prématurément épanouie, il voulut en cueillir les prémices. Mais, submergé

(1) Bien que le Tome I de l'édition originale ait paru en 1835, c'est en 1836 qu'a paru le second.

par le flot de tant de vitalité et de tempérament impétueux, il crut plus sage, d'accord avec son père, de la marier. Son choix se fixa sur Maupin, gentilhomme de petite noblesse, nature débonnaire, mari très épris, tremblant devant cette belle et fougueuse amazone. Dégoûtée de cette union mal assortie, la jeune femme résolut de se débarrasser de ce mari encombrant et inutile. A force d'intrigues, elle obtint pour lui un emploi dans les Aides en province, où elle se garda de le suivre.

Libérée de l'importun, elle reprend l'existence qu'elle partageait naguère avc son père, courant les manèges et les salles d'armes. Elle y rencontre le prévôt Séranne, gentillâtre du Midi, dont elle s'éprend follement. Leur liaison s'affirme; ensemble ils font assaut et ferraillent chez tous les maîtres d'armes. A la suite d'un différend avec le lieutenant de Police, Séranne propose à sa maîtresse de le suivre à Marseille où, assure-t-il, il possède quelques biens. Habillée en homme, elle n'hésite pas à l'accompagner. Alors commence cette existence aventureuse et vagabonde qu'elle mènera presque jusqu'à la fin de sa vie.

Elle était fort belle et le costume masculin lui seyait à merveille. La main sur la garde de l'épée, le feutre sur l'oreille, elle fait à Marseille de nombreuses conquêtes. Cependant les ressources s'épuisent et il s'avère que les biens de Séranne n'étaient qu'imaginaires. Elle décide donc d'utiliser leur commun talent de bretteurs pour donner en public des assauts où elle se montrait souvent supérieure à son adversaire. D'où murmures : on émet un doute sur la réalité de son sexe. Alors, sans hésiter, Mlle Maupin dégraffe son pourpoint et, émule de Phryné, étale sa gorge nue. C'est le triomphe.

Or les amants ont tous deux une belle voix : elle conçoit donc l'idée d'entrer à l'Opéra de Marseille. Le directeur, Pierre Gaultier, ami de Lulli, séduit par le charme de la jeune femme et par sa voix de contralto, rare sur la scène à cette époque, l'engage; il distribue en même temps quelques rôles à son amant. Elle aborda avec un

égal succès le sérieux et le comique, mais un funeste amour devait entraver cet essor...

Elle aperçut un soir dans une avant-scène une jeune Marseillaise pour qui elle s'enflamma d'une violente passion qu'elle parvint à lui faire partager. Les parents de la jeune fille s'émurent de cette troublante intimité et l'actrice apprit brusquement que son amie était enfermée dans un couvent d'Avignon.

Abandonnant Séranne, elle court à Avignon et, humble pénitente, va frapper à la porte du couvent. Emue par l'apparence d'une conversion sincère, la supérieure l'admet au nombre des novices. Quelle que fût la félicité des deux amies, l'ardente Maupin ne tarda pas à trouver bien austère le séjour au couvent; il fallait en sortir. Le décès d'une jeune religieuse lui en fournit l'occasion. Dans l'esprit de la Maupin germe alors un diabolique projet. Elle avertit son amie de se tenir prête à toute éventualité. Puis, en pleine nuit, errant par les sombres couloirs, elle gagne le petit cimetière du couvent. La tombe n'est pas encore fermée. Sans égard pour le sacrilège, elle déterre le corps, le dépouille de tout ce qui pourrait le faire reconnaître. Sa lugubre besogne achevée, les épaules chargées du macabre fardeau, elle regagne la cellule de son amie, dépose le cadavre et met le feu au lit. A la faveur du désarroi causé par l'incendie, les deux jeunes femmes prennent la fuite. Une enquête fut ouverte : elle révéla, en même temps que le rapt, les auteurs du sinistre. On crut à un enlèvement de mousquetaire. Le Parlement d'Aix condamna au feu par contumace Mlle Maupin, sous le nom de « sieur d'Aubigny », seul nom connu des religieuses.

Vint le jour où elle se lassa de sa jolie Marseillaise, qu'elle renvoya à sa famille. De nouveau recommença sa vie d'aventures. Tour à tour Sapho ou Phryné, suivant sa fantaisie du moment, le cartel toujours prêt au service d'une infidélité, elle parcourt ainsi la province, chantant dans les cabarets ou dans des théâtres de fortune, cigale parfois muée en spadassin. Au hasard d'une représensation, elle rencontre à Poitiers un comédien en rup-

ture de théâtre. Durant quelque temps ce vieux routier de la scène lui apprend à chanter avec toutes les ressources de son art. Puis il lui conseille d'aller à Paris, et elle reprend ses errances vagabondes.

Chemin faisant, les aventures se succèdent. Vêtue du costume masculin qu'elle ne quitte plus, elle se prend de querelle dans une auberge avec des cavaliers. La dispute s'envenime; exaspérée, prompte à la riposte, la Maupin soufflette l'un d'eux. Aussitôt les épées sortent du fourreau; on va se mesurer dans un champ voisin. L'actrice, bretteuse émérite, blesse grièvement son adversaire. C'est le chevalier Louis-Joseph d'Albert de Luynes, fils du duc de Luynes et d'Anne de Rohan-Montbazon. Il est beau, du même âge que la Maupin, et elle l'a blessé doublement, car apprenant l'identité de sa partenaire, il s'éprend d'elle et la supplie de rester près de lui. Elle refuse. Désespéré, il arrache les bandages de son pansement non sans aggraver son état. Emue de cette preuve d'attachement, la cavalière Maupin se laisse fléchir. C'est le commencement d'un roman qui, à travers bien des vicissitudes et des séparations, durera toute sa vie.

Mais son sort va se décider à Rouen où elle rencontre le jeune et charmant Thévenard, d'abord marmiton chez son père et l'une des plus belles voix de son temps. Il se rendait à Paris pour tenter d'obtenir un engagement à l'Opéra. Une liaison s'ébauche entre eux et ils prennent ensemble le chemin de Paris. Mais alors se dresse la menace de la sentence d'Aix. Incontinent, la Maupin va trouver son ancien protecteur, le comte d'Armagnac. Elle n'a pas de peine à le persuader et, sur les instances de celui-ci, Louis XIV fit annuler le jugement du Parlement d'Aix « contre le sieur d'Aubigny ».

Libérée de ce souci et redevenue Mlle Maupin, elle multiplie les démarches pour entrer à l'Opéra. Les comtes d'Armagnac et d'Albert, ainsi que Thévenard, interviennent pour elle auprès du tout-puissant Francine, surintendant de la Musique du Roi. Toutes ces intrigues devaient porter leurs fruits, puisqu'en décembre 1690, lors d'une reprise de *Cadmus*, de Lulli, elle fit dans le

rôle de Pallas un début triomphal. Acclamée par tout l'auditoire, pour remercier son public, elle s'avance sur la scène et, d'un geste cavalier, elle salue les spectateurs en enlevant son casque d'or qui laisse se dérouler sa belle chevelure bouclée. C'est alors du délire. Un tel succès la consacre et lui vaut d'éclipser les célébrités du moment, Mlles Rochois et Moreau.

Ici se place un piquant épisode. Au cours des répétitions de l'Opéra, des disputes éclataient fréquemment, provoquées par l'arrogance de Duméni, acteur en vogue, — mais quelque peu ivrogne, — que Lulli charmé par sa voix remarquable avait tiré des cuisines de M. Foucault. Il s'est permis une insolence envers Mlle Maupin qui se promet de lui infliger une cruelle leçon. Au sortir du théâtre et l'épée au côté, elle va dans la nuit l'attendre place des Victoires. A son passage, elle lui plaque un vigoureux soufflet, puis tirant son épée : « En garde ! » s'écrie-t-elle; mais le pleutre se dérobe. Alors elle le roue de coups de canne et lui prend sa tabatière et sa montre. Le lendemain, Duméni raconta sa mésaventure à ses camarades en l'accommodant à son avantage. Il avait, disait-il, été attaqué par trois voleurs qui, malgré sa vigoureuse défense, l'avaient dévalisé. Mlle Maupin était présente. Exhibant les objets qu'elle lui avait dérobés : « Menteur, lui dit-elle, vous n'êtes qu'un poltron... », et elle rétablit la vérité. Duméni, confondu, s'enfuit sous les quolibets. La leçon fit tant de bruit que Thévenard qui, lui aussi, avait offensé Mlle Maupin, n'osa de quinze jours quitter sa loge où il passait les nuits, jusqu'à ce qu'il eût obtenu son pardon par des excuses publiques.

Poursuivant sa brillante carrière à l'Opéra, elle multiplie ses attentions envers l'un et l'autre sexe. Lors d'une des somptueuses fêtes données par Monsieur au Palais-Royal, vêtue en mousquetaire, elle se montrait fort assidue auprès d'une jeune marquise. Trois gentilshommes soupirants de la dame en prirent ombrage et la provoquèrent. Sur-le-champ on descendit croiser le fer, rue Saint-Thomas-du-Louvre, et l'invincible épée de Mlle Maupin les étendit tous trois sur la place. Retournant ensuite

au bal, elle s'en fut conter l'aventure à Monsieur, qui lui accorda son pardon. Mais il était nécessaire que l'oubli se fît sur cette incartade. Elle fait alors seller son cheval et part pour Bruxelles.

Son titre d'actrice de l'Opéra la fait admettre au Théâtre de la Cour de Bruxelles. L'Electeur de Bavière gouvernait alors la Belgique; il devient aussi l'amant de Mlle Maupin. Mais le galant était volage; pour conserver sa faveur, elle n'hésite pas, un soir de représentation d'*Enée* où elle joue le rôle de Didon, à se poignarder réellement sur la scène, au grand effroi des spectateurs. Atterré par cet éclat, l'Electeur l'invite à s'éloigner de Bruxelles. Toutefois, redoutant le courroux de la tempêtueuse actrice, il lui fit remettre une bourse de quarante mille francs par le comte d'Arcos, mari de sa nouvelle favorite. La Maupin n'était pas vénale. Le messager reçut l'accueil qu'il méritait : elle le couvrit de son mépris, puis, lui jetant la bourse à la figure, elle lui dit de la garder pour prix de son déshonneur. Effrayé, le comte d'Arcos sortit, mais... ramassa la bourse. L'actrice quitta définitivement Bruxelles.



Pour oublier sa déconvenue et tromper son besoin d'imprévu, elle a résolu de voyager. L'Espagne des romanceros, l'ardente et pittoresque Espagne, devait naturéellement séduire cette âme aventureuse, éprise de romanesque. Tous les risques qu'impliquait un si long voyage à travers un pays dont les routes étaient, disait-on, peu sûres, loin de rebuter notre héroïne, ne pouvaient que la stimuler. Elle s'en remet pour vaincre les obstacles au hasard et à la pointe de sa rapière.

Après avoir traversé toute la France, la Maupin parvient à la frontière espagnole, mais son premier contact avec la terre du Cid est quelque peu décevant. L'inconfort, disons pis, la malpropreté des hôtelleries, jointe à une cuisine dépourvue de raffinement, ralentit un court moment son enthousiasme. Néanmoins elle va, traver-

sant les montagnes, côtoyant les précipices, déjouant les embuscades; l'attrait du péril et l'âpreté grandiose du paysage vont la réconcilier avec l'Espagne. Elle a abandonné la litière et les mules; c'est à cheval, les pistolets dans les fontes et l'épée au côté, qu'elle poursuit sa route et, d'étape en étape, gagne Madrid. Il est temps : ses ressources sont presque épuisées, cependant que lui est réservée une autre déception. Elle attend du théâtre de nouveaux subsides. Celui-ci traverse alors, dans la péninsule, une phase critique. Peu d'œuvres marquantes pour retenir un public attentif surtout aux courses de taureaux; ajoutons à cela l'ombrageux nationalisme espagnol, ainsi s'explique l'échec de la Maupin, malgré sa réputation de cantatrice de l'Opéra de Paris. En désespoir de cause, elle se résigne à accepter les modestes fonctions de femme de chambre chez la comtesse Marino, femme d'un ministre de Sa Majesté Catholique. Cruelle déchéance pour une héroïne de sa trempe, qu'on imagine mal réduite à ce rôle ancillaire auprès d'une femme que la chronique nous représente comme exigeante et fantasque. Que d'humiliations ne doit-elle pas endurer, tandis qu'il lui faut étouffer son ressentiment!

Enfin elle a amassé le petit pécule qui va lui permettre de reconquérir sa liberté et en même temps de prendre sa revanche de l'irascible comtesse, sans avoir à redouter les effets de son courroux.

Mme de Marino doit assister à un bal à la cour où elle désire faire sensation. Chargée du soin d'élaborer sa coiffure, sa soubrette lui promet d'apporter toutes les ressources de son art pour réaliser ce chef-d'œuvre capillaire. Furtivement, elle prend à l'office une demi-douzaine de petits radis roses avec leurs feuilles, les traverse de grosses épingles noires et, tout en coiffant la comtesse, les lui plante à la dérobée derrière la natte du chignon; deux magnifiques touffes de marabouts blancs ramenés sur le devant masquaient la supercherie.

La comtesse exultait. Elle arrive au bal, triomphante : quelques instants après, on faisait haie pour venir la voir.

— Ah! Madame, disait un jeune seigneur, que vous avez là une coiffure printanière, jardinière, je me permettrai même de dire *maraîchère!...*

— Ah! renchérissait un autre, votre coiffure est à croquer...

Inconsciente de ces louanges insolites, la jeune femme paradait. A la fin, un de ses amis l'avertit courageusement que ce qu'elle accueillait pour hommages n'était que railleries déguisées.

Blême de rage, défaillant sous la honte, la comtesse quitte précipitamment le bal et se hâte vers son hôtel, afin de châtier la coupable. Mais déjà l'actrice l'avait déserté et, rompant avec la vie espagnole, regagnait la France.

De retour à Paris, la Maupin reprend son intermittente liaison avec le comte d'Albert et sa place à l'Opéra. De 1698 à 1705, son nom ne quitte plus l'affiche. Favorite du public, elle connaîtra sans interruption tous les triomphes de la scène; et lorsqu'elle apparaîtra, amazone resplendissante et farouche, dans le rôle de Clorinde de *Tancrède,* ce sera un succès retentissant. Vers le milieu de l'année 1705, après avoir brillé dans la *Vénitienne,* parée de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, elle renonce soudainement à la scène pour n'y plus reparaître. Adieu, duels, aventures et perverses amours! Un deuil cruellement ressenti venait de la frapper : la charmante marquise de Crussol-Florensac, dernière passion de Mlle Maupin, mourait subitement à trente-cinq ans, le 2 juillet 1705. Leur liaison avait duré deux ans.

Mlle Maupin ne prit pas le voile, comme on le crut : mais incapable de surmonter sa douleur, elle fit connaître par une lettre au comte d'Albert sa décision de se retirer du monde. Elle mourut en novembre 1707 dans la solitude, le recueillement et la prière. Sa mort passa inaperçue et la chronique de l'époque demeura muette sur sa disparition.

Ainsi finit celle qui fut Pallas, Diane ou Clorinde, cette amazone du XVIIe siècle dont la vie semble aussi fabuleuse que celle des guerrières de légende. Devant sa

beauté s'étaient agenouillés quelques grands de la terre, devant son épée avaient pâli quelques braves.

Peut-être serait-elle à tout jamais oubliée si sa troublante et équivoque figure n'avait tenté le génie de Théophile Gautier.

Il est superflu d'ajouter que l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* n'a pris dans cette longue série d'aventures que ce qui pouvait convenir à son roman. Il en a cependant utilisé quelques épisodes, tels que la rencontre dans l'auberge avec les trois cavaliers, le duel avec le frère de *Rosette* et l'enlèvement très simplifié de la jeune *Ninon*. De même a-t-il conservé le nom de quelques personnages de l'histoire comme ceux d'*Albert*, de *Séranne*, et, une fois, celui de d'Aubigny-Maupin.

LES HOMMES OUBLIÉS

par MAX GUIHENEUF

Popoff, Ivane Dmîtrich Popoff, la main sur la poitrine, s'inclina profondément devant le tribunal et sortit, accompagné par le policier. Il n'avait rien compris de la sentence qu'avait lue le juge, un Chinois maigre, à lunettes d'or, et vêtu d'une robe noire; mais il ne doutait pas qu'il ne fût condamné, car il avait volé une couverture, une couverture usée, en vérité, et même trouée, dans un asile de Chansi road, où dorment, jouxte l'un l'autre, comme poissons en caque, les coolies du port et les tireurs de rickshaws. Ce fut plus tard, lorsque tondu, douché et couvert de toile, enfin propre, il tournait pour la première fois dans la cour de la *jail* (1), qu'il apprit sa condamnation. Faute des huit cents dollars que réclamait l'hôtelier pour prix de sa couverture, Popoff ferait cent jours de prison. La disproportion entre la faute et la punition, entre l'objet du délit et la somme, ne l'étonna point. Depuis qu'un autre, en Russie, avait pris sa place, couchait dans sa dacha et se promenait sur ses terres, il ne s'étonnait plus. En outre, le trajet qu'il avait dû effectuer de l'Ukraine au Kiangsou l'avait instruit sur bien des choses. De ses connaissances nouvelles, ajoutées aux anciennes, était résulté une philosophie d'où étaient exclus le respect de soi-même, le goût du travail et l'amour de la propreté. Sous cette forme de résignation, la vie paraissait à Popoff acceptable. S'il avait tendu, une fois ou deux, à la porte du Hai-Alai et de Casanova, des œillets et d'autres fleurs inodorantes qui poussent en Chine dans une terre gavée d'excréments, aux joueuses et aux prostituées, c'avait été par fantaisie plus que par calcul, car il n'avait rien demandé en échange de ses dons. Les dispensaires étrangers et des œuvres pieuses pourvoyaient d'ordinaire à ses besoins. Le supplément lui était fourni par des aumônes que suscitaient, au seuil des églises et à l'heure des offices, sa présence et son aspect.

(1) Geôle, prison.

Bien qu'il ne les eût sollicitées, il ne les refusait point; il les empochait, en songeant que Christ lui-même, qui s'asseyait à toutes les tables, l'eût approuvé. De plus, s'il était sans honte, il était également poli; il l'avait bien montré en saluant humblement le juge chinois. N'ayant pu le payer — et pourquoi, s'il les avait possédés, aurait-il donné huit cents dollars pour une couverture râpée, qu'il avait d'ailleurs rendue? — Popoff accomplirait donc, ainsi que le lui avait annoncé Piôtre Hippolytch Roubine, son voisin de palier, cent jours de prison.

Dès son arrivée à Ward road, Popoff s'était entendu affecter la cellule 612, au deuxième étage de la jail, côté sud. Endroit qu'il avait gagné en compagnie d'un gardien sikh, après qu'il eut fait toilette et changé de vêtements. Etendu sur sa couchette, jambes croisées et mains sous la nuque, il avait examiné l'alentour, du lavabo à l'ampoule électrique fixée très haut, hors de portée, dans le plafond; une tablette, un escabeau et un siège d'aisance complétaient le mobilier sur quoi tombait, venu d'une inaccessible ouverture grillée, le jour gratuit et mesuré du ciel. Le soir était venu, et avec lui, le premier repas de pain, de riz, d'herbes et d'eau, à compter sur les deux cents que Popoff devait absorber et digérer en cette place, Le guichet refermé, l'ampoule allumée, Popoff, assis sur son lit, au milieu du silence et d'une pénombre blanchâtre, avait mangé sa nourriture. Puis il s'était couché et avait dormi, comme il y avait longtemps qu'il n'avait dormi.

Ce fut le lendemain en sortant de sa cellule que Popoff découvrit son voisin de la cellule 611, Piôtre Hippolytch Roubine. Ils se sourirent et se considérèrent dans le même instant. Popoff était plus grand que Roubine; tous deux portaient même toile bis et mêmes chaussons. Ils se donnèrent environ le même âge : un demi-siècle; puis ils descendirent sans avoir prononcé un mot et marchèrent de conserve, du même pas, pendant une heure, sous le regard humide de quatre gardiens sikhs enturbannés — un dans chaque coin de la cour — aussi fournis de barbe que dépourvus de mollets.

Roubine, tout en allant, confia, dans les intervalles qui les séparaient des geôliers, qu'il avait, comme Popoff, ce dernier apprenant ainsi l'importance de sa peine, cent jours pour connaître dans le menu la piste qu'ils foulaient pour la première fois, présentement, ensemble. Il avait volé des fruits à l'étal d'une boutique de Petit-Tokio; le marchand japonais l'avait conduit au poste de Way-Side, et, dans la salle de justice, il avait, comme Popoff encore, et cinq minutes après lui, écouté le juge à longue robe et à lunettes lui lire sa condamnation. De même que Popoff, qui avait rendu la couverture usée, Roubine avait dû laisser les fruits,

des pommes de Corée rouges et obèses qui se mangent plus avec les yeux qu'avec la bouche, tant elles sont fades de saveur et sèches. Deux pommes! Cinquante jours par pomme! Une vie ne suffirait pas pour un panier... Roubine soupirait. Le juge ne lui avait pas demandé d'argent : huit cents dollars ou cent jours, ainsi que le choix qui en avait été proposé à Popoff. Le juge, sur son attitude humble, sur sa petite taille et à la vue de ses habits élimés, l'avait assurément estimé trop pauvre. Roubine avait ressenti, de cette défaveur, une pointe de jalousie à l'égard de Popoff. Les apparences, se disait avec amertume Roubine, seraient toujours maîtresses du monde. Qu'était Popoff? Un ancien officier de Preobejensky ou un fonctionnaire du sixième rang? Popoff ne semblait voir ni les Sikhs, ni les autres prisonniers, personne, pas même Roubine qui levait les pieds à son côté. Roubine avait dit son nom à Popoff : un chuchotement auquel avait, dès les premiers pas, répondu Popoff, et depuis, Popoff n'avait plus rien dit; c'était Roubine qui parlait. De temps à autre, Roubine regardait l'heure au cadran de la jail et, au passage devant les angles, quand il cessait son murmure, il entendait pendant une minute le frottement confus de trois cents semelles sur le sol.

Bien qu'il avançât lentement, Roubine avait chaud; des perles de sueur lui coulaient du front sur les joues, et de la poitrine sur le ventre. Par moments, il peinait à respirer l'air immobile, saturé de vapeur par l'eau surchauffée des criques.

— Camarade, pourquoi ne me dis-tu rien?... La chaleur t'aurait-elle engourdi la langue?... Rien que des Chinois, vois-tu, des Chinois et des Russes... Des cousins, camarade; la nature partout réunit les familles, insectes, plantes et hommes... Le crois-tu?... J'ai fait de bonnes études, camarade, des études de médecine, à Kief, autrefois, et je connais les lois qui régissent les êtres... Pourtant, je ne suis pas médecin... Pourquoi?... Les femmes, la fête, l'alcool, et... Le destin est toujours ivre, camarade, ivre et aveugle... Je mangerais bien un concombre. Voilà trente minutes que nous marchons. Quand nous aurons fini, combien aurons-nous parcouru de verstes, camarade?... Trois, oui, trois, pas plus, en vérité, et je serai bien fatigué. J'ai soif... Quand j'étais jeune... Le Sikh m'a regardé, camarade... S'il m'entendait, penses-tu qu'il me fouetterait?... Tu ne réponds rien. As-tu bien reposé cette nuit, camarade?... Pour moi, depuis vingt ans, je n'ai autant dormi... Pourquoi?... Je n'ai pas eu de rêve; j'ai été heureux, camarade, et je le serai pendant cent jours. Pourtant, j'ai chaud, je goutte comme les aubes d'un moulin. Que nous serions bien, Ivane, Ivane Dmîtrich — je ne me trompe pas, camarade? — que nous serions bien, assis sur

de la mousse, à l'ombre d'un saule, au bord d'une rivière, et les pieds dans l'eau!... La terre me brûle, me brûle les pieds, Ivane Dmîtrich... Quarante minutes que nous marchons, camarade... Tu devais faire un beau cavalier, Ivane Dmîtrich, major peut-être?... Quand j'étais jeune, j'étais obèse; j'aimais chanter et boire, et je caressais les belles filles. J'aimais lire aussi, mais c'est après, après seulement, que j'ai su ce qu'était la vie : une farce, une tragédie-bouffe, camarade, et la mort : rien, à peine un souvenir chez les vivants, le néant... Pourtant, je respecte les Saintes Ecritures; elles sont le canapé sur lequel on se couche quand on est harassé, la brume du matin qui cache le monde, la musique et les parfums qui font oublier... Je ne blasphème pas, camarade! J'écoute avec ravissement les chœurs de nos églises. La prière de Siméon me transporte, et je tombe dans l'extase au chant du Credo... Explique cela, Ivane Dmîtrich : avoir scruté l'abîme sans en voir le fond, et offrir son cœur, comme un rubis, comme une chose précieuse, éternelle, au ciel!... Je ne comprends pas; c'est peut-être cela, la poésie... ou c'est de la démence... A quoi songes-tu, Ivane Dmîtrich?... Je parle, je parle, je parle toujours, Ivan Dmîtrich; je parlerai tout à l'heure quand je serai seul, je parlerai demain encore, même si tu ne me réponds pas; je n'ai personne à qui parler... Le Sikh va siffler... Seigneur, que je suis las! Nous allons remonter, et balayer. A demain, Ivane Dmîtrich.

Popoff, sous l'œil d'un gardien, chassa la poussière de la cellule 612 sur la galerie, et balaya la galerie devant cent autres cellules, puis il fit son lit, vit la porte de son gîte tourner, claquer sur ses joints. D'autres portes claquèrent tout près, plus loin, et ce fut le silence, un silence de jour, grésillant et sourd, pareil au murmure éloigné de bois que parcourt, à l'heure de midi, l'été, une brise indolente. Popoff se déchaussa, enleva son habit et sa chemise; il étouffait. Un peu de fraîcheur lui vint par ses pieds nus du béton lisse qu'il foulait, et un souffle d'aise lui gonfla la poitrine quand il baigna ses mains dans l'eau. Il ferma les yeux.

Août commençait. Depuis la mi-juin, la chaleur, une chaleur d'étuve, enveloppait Changhai; elle disparaîtrait en septembre, dissoute par l'haleine puissante du typhon, et Popoff sortirait de la jail en novembre, pendant la saison douce où tout sous le soleil s'apaise et renaît. Puis ce serait l'hiver, la Nativité. Popoff n'y songeait point; les froids, présentement, et les fêtes étaient loin. Il avait faim.

Comme la veille, assis sur son lit, il mangea, plongeant son pain dans une soupe noire où trempaient des haricots germés. A peine aperçut-il, par le guichet poussé, la main preste qui reprenait le plat; il bâillait, les paumes sur les genoux. Un moment, il demeura inerte, à écouter battre son cœur

excité par la digestion, puis, pivotant, sans bouger de place, invité par un brusque sommeil, il s'allongea.

La journée passa, et Popoff se dit qu'elles seraient toutes les mêmes, jusqu'à la dernière, la centième : manger, marcher, balayer, manger encore, dormir. Son existence, depuis vingt ans, était-elle différente, sauf l'obligation servile du quotidien nettoyage? Assurément non. Popoff était sans impatience ni inquiétude.

Dès les premiers pas, le lendemain, Popoff réentendit le chuchotement de Roubine.

— Je t'ai appelé, camarade. N'as-tu rien entendu? Je frappais du poing sur le mur...

— Je dormais.

— Tu dormais! Ah... c'est bon de dormir. Ivane Dmîtrich. Dormir, c'est oublier. Que fais-tu donc quand tu ne dors point?... T'arrive-t-il de penser, camarade? Tu devais être militaire. Les militaires ne pensent pas; ils ne doivent pas penser... J'ai connu un colonel, à Kief; il était gros, grand, et portait de longues moustaches; je ne l'ai jamais entendu dire que : « Bouh bouh! » « Bouh bouh! » Qu'est-ce que cela peut signifier, Ivane Dmîtrich? Quand une dame te fait un compliment, quand un conseiller à la cour te parle du dernier bal où il a vu l'Impératrice, ou quand un soldat te demande un ordre... Rien. Il y a beaucoup de colonels dans le monde, camarade... As-tu aimé des femmes dans ta vie, Ivane Dmîtrich?... Moi, Ivane Dmîtrich, je les écoutais, ce qui est une façon de les aimer. Elles disent beaucoup de choses que les oiseaux répètent, mais je comprends mieux ce que répètent les oiseaux. Parce que, précisément, Ivane Dmîtrich, ce sont les oiseaux qui les répètent... Il y avait dans ma maison la fille d'un horloger; elle était très belle, Ivane Dmîtrich; son visage ressemblait à celui d'une Vierge peinte par un izographe de Strogonov. Son père, fils d'un Juif et d'une Circassienne, travaillait dans son appartement. Toute la journée il réparait de vieilles montres; il était ingénieux, sage et patient. Il avait la tête petite et la face plissée, à cause, sans doute, de la loupe qu'il se mettait sur l'œil et que les chairs contractées retenaient. Aussi, quand il portait ses montres à l'oreille, sa figure prenait-elle un air d'attention douloureuse, comme si les objets qu'il tenait au creux de sa main lui racontaient des histoires lamentables. Sait-on, Ivane Dmîtrich, ce que peuvent raconter de vieilles montres?... Elles ont battu le temps pour tant d'existences!... Annouchka venait souvent me voir. J'étudiais, comme je te l'ai dit, la médecine. Il y avait des livres dans ma chambre, et aussi d'autres choses, un crâne d'homme, en deux parties, qui avait dû être celui d'un vieillard, car les dents étaient usées et rares, des os : fémurs, côtes, de teinte grise et au

contact savonneux, gras... et encore des bouteilles de vodka, des verres, un tableau de Poliénov, des poignards... Ma fenêtre donnait sur la rue, et contre la fenêtre il y avait un sopha. Annouchka s'y asseyait et fumait des papyrotes qu'elle prenait sur ma table... Je n'ai jamais bien su ce qu'elle pensait. Sait-on jamais, camarade, ce que pense une femme? Elle ouvrait mes livres, s'attardait à regarder des planches d'anatomie, les viscères que contient un ventre et, ayant réfléchi sur la fonction de ces organes nécessaires, elle me disait : « Ainsi, Piôtre Hippolytch, nous avons tous en nous de ces choses malpropres?... » Je riais. Elle reposait le livre. Sans doute, Ivane Dmîtrich, devinait-elle, dans son ventre blanc, ces canaux visqueux... Elle rêvait, à son âge, d'amour mystique, où ne s'approchent que des êtres purs, séraphiques, à qui sont épargnés les tourments de la chair. Elle me moquait parfois, sur ce qui m'attendait, après que j'aurais obtenu mon diplôme de docteur : les visites dans les isbas puantes, l'apposition des mains sur des peaux crasseuses et brûlantes, la respiration d'odeurs fétides, la hantise de la souffrance, des agonies... Pourtant, l'habitude cuirasse contre ces dégoûts, contre ces spectacles, de même qu'à la guerre la vue de beaucoup de morts blesse moins que d'en rencontrer un seul, étendu sur son lit, entre deux cierges... Ah! Ivane Dmîtrich, voilà que j'ai encore mal aux pieds!... Nous devons marcher sur le toit de l'enfer!... Tout à l'heure, camarade, je ferai couler de l'eau longtemps, sur mes pieds, longtemps... Ffff... Mais il faut marcher en attendant, marcher encore un quart d'heure, un petit quart d'heure... Jamais un nuage, camarade! Et après nous, d'autres prisonniers vont tourner à notre place; tous, jusqu'au dernier — combien sont-ils, Ivane Dmîtrich? — tous tourneront comme des buffles liés à une noria... En vérité, nous sommes tous des buffles, Ivane Dmîtrich...

Pendant quatre jours, Popoff fit sa ronde quotidienne en compagnie d'un Chinois, un coolie squelettique, toussant et boiteux, qui projetait son ombre, vivement, à chaque pas. Et, un matin, Popoff revit Roubine à son côté.

— Bonjour, camarade!... Je t'ai encore appelé, du poing, et tu ne m'as pas répondu. Pourquoi ne me réponds-tu pas? Un coup, pour que j'entende quelqu'un en vie... Le gardien passe, me donne ma nourriture, repasse prendre le plat et s'en va; je ne puis le voir, et si je lui parlais il ne me répondrait pas... Quand il est parti, je sais qu'il y a mille verstes entre mon prochain et moi. Je suis seul... L'infirmier m'a graissé les pieds, Ivane Dmîtrich, comme à un grenadier de Kutusoff, et je peux marcher maintenant; j'ai de l'herbe sous les semelles! Sais-tu qu'il y a deux mille prisonniers dans... Mais non, tu ne le sais pas. C'est l'infirmier qui me l'a appris.

Deux mille dans les cinq étages! Regarde les grilles... Les prisons sont toujours tristes, camarade, et pourtant, celle-ci ne me semble pas triste... On nous fait balayer, laver, marcher; après, quand tu as fait ta besogne, on t'enferme, on te laisse libre!... As-tu déjà été en prison, camarade?... La liberté est un bien personnel, Ivane Dmîtrich, c'est une gemme rare. Je suis libre dans cette prison, et mon horloger de Kief ne l'était pas, lui, Comprends-tu cela, camarade? Il avait peur qu'on ne lui apportât plus de vieilles montres, peur d'avoir faim, peur qu'on le chassât de son logement, peur d'être battu et qu'on lui crachât à la figure, parce que, fils d'un Juif, il était contrefait, lippu et simiesque comme un Juif, le sang de sa mère ayant coulé comme de l'eau dans son corps. Il avait peur de voir le jour et son prochain... C'est pourquoi il ne sortait jamais. Annouchka lui lavait son linge, reprisait ses vêtements, allait acheter sa nourriture et la faisait cuire. Parfois, je l'entendais chanter, mais il se taisait lorsqu'un bruit étranger frappait son oreille. Une bête dans une cage, camarade, voilà ce qu'était Isaac Leuven, le père d'Annouchka... Et Annouchka aimait les anges; elle m'aimait, moi aussi... Je t'ai déjà dit que j'étais gros. Je mangeais et je buvais beaucoup. Je m'amusais aussi, caressant les flancs et les seins des belles filles. Cependant, je disséquais des cadavres sur les tables de pierre de l'Université Saint-Vladimir. Il faut de la patience, Ivane Dmîtrich, pour découvrir et décharner un nerf, un nerf blanc, mince comme une fibre de sorgho, dans la cuisse d'un mort... J'ai de la patience, Ivane Dmîtrich; il en faut pour vivre... En as-tu, camarade?... Pourquoi ne me réponds-tu jamais? Sans doute ton esprit flotte-t-il comme un ballon dans l'espace... Le vide l'entoure... Es-tu tourmenté, Ivane Dmîtrich? Sais-tu où mènent tes pas? Moi, je le sais... Heureux qui l'oublie! Pourtant je ne crains rien, Ivane Dmîtrich, mon âme crèvera un jour, ainsi qu'une bulle de savon. Pffft!... As-tu regardé un homme mourir? Tu vois tout s'éteindre dans les yeux : le reflet du ciel, jusqu'à la petite flamme que chacun de nous porte au dedans de soi... Après... Mais j'entends le sifflet du Sikh... Je n'ai pas mal aux pieds, camarade! A demain, Ivane Dmîtrich.

Le soleil était bas sur Hunjao et l'ombre de la jail couvrait la cour lorsque Popoff, avant le repas du soir, regagna sa cellule. Les mains attendries et fripées, il gardait encore sur ses bras la fraîcheur ineffable de l'eau dans laquelle, trois heures durant, il les avait trempés. Dans la haute buanderie, où le jour entrait par des baies grillées, torse et pieds nus, Popoff avait, entre deux Chinois maigres — les Chinois détenus étaient tous maigres — mouillé, brossé, tordu et rincé des pantalons et des vestes de grosse toile. En face de lui, de l'autre côté du bassin, Roubine, qui avait été gros, frot-

tait aussi, la peau flasque de son ventre coulant comme le bourrelet d'un tore sur la pente lisse de l'appui. Et tous éternuaient, car ils se mouchaient et s'essuyaient le nez avec leurs doigts enduits de savon. Le lendemain, dans la cour, Popoff réentendit la voix étouffée de Roubine.

— Cette prison est une Arcadie, Ivane Dmîtrich. Il ne me manque qu'une flûte pour en jouer dans ma cellule; ici, le Sikh ne me permettrait pas de souffler dans un roseau. De plus, il faudrait que je sois assis; on fait de mauvaise musique en marchant; tu dois savoir cela, camarade, si tu as été militaire... Tu frottais hier ta veste comme Marthe devait frotter jadis, à la fontaine, la robe de Christ : ton geste était une caresse... Diogène, Ivane Dmîtrich, lavait-il sa tunique?... La chronique ne le dit pas. Sans doute, sans le savoir, imitait-il nos ancêtres qui portaient sur le corps leurs vêtements jusqu'à ce qu'ils tombassent d'eux-mêmes, rongés par la saleté, le frottement, la sueur et le temps... Ainsi je faisais, avant d'entrer dans cette prison; et non seulement j'ai lavé ma veste, mais j'ai lavé aussi d'autres vestes... Je me suis cru dans un vallon, Ivane Dmîtrich, accroupi devant un ruisseau, mêlé aux lavandières venues de Mantinée; un vent du nord agitait les feuilles des peupliers sur nos têtes, une femme chantait... Sais-tu chanter, camarade?... Bouh, bouh! Ah, ah!... Annouchka, elle, chantait. Sa voix était pure comme le son de sa harpe, et elle m'aimait parce qu'elle était seule et que j'étais le seul homme jeune qu'elle voyait. J'étais gros, et j'étais laid, Ivane Dmîtrich; j'avais de grosses joues, de petits yeux, des cheveux frisés, et je me moquais d'elle parce que la vie lui apparaissait sous la couleur du paradis... Je courais les filles, je m'enivrais, je fumais, j'écoutais râler les phtisiques, j'ouvrais le ventre des morts... J'étais un porc, Ivane Dmîtrich, un porc! Et j'écoutais Annouchka, je me moquais d'elle; je lui racontais comment l'âme lutte pour gagner le ciel, les efforts qu'elle fait sous les côtes, sifflant dans les poumons, tordant le cœur pour s'évader; je lui décrivais les mains crispées sur la toile des draps, les bouches ouvertes, les yeux exorbités, les rides et les sueurs de l'angoisse... Je lui disais qui étaient les moribonds, je lui découvrais des existences, des vices, le malheur, la souffrance; je soufflais sur ses rêves, les éteignant un à un, comme le bedeau de Sainte-Sophie faisait aux cierges des icônes dans les chapelles, avant de fermer l'église... Elle marchait sur des lis, sur des pétales de roses, et je jetais des épines sur son chemin... J'étais un porc, Ivane Dmîtrich, un porc!... Elle ne me dit plus rien; elle venait dans ma chambre, s'asseyait le dos à la fenêtre et me regardait. Je me penchais sur mes livres, et quand je relevais la tête, je voyais son mince visage, creusé par l'ombre du contre-jour,

tourné vers moi. Alors, cruellement, je reprenais mes histoires; je lui appris ce qu'était l'Amour, mes amours... Elle se mit à pleurer. Il devait y avoir dans son cœur les restes d'un belle statue, les débris d'un temple vénéré, des ruines... Pendant ce temps, le vieil Isaac Leuven ressuscitait ses montres, de l'autre côté du palier. J'étais un porc, Ivane Dmîtrich!... Pourtant, Annouchka m'aimait. Je le vis bien lorsque je fus malade. Elle m'apporta de la tisane, fit du feu dans le poêle, me donna à manger. Je la voyais balayer, essuyer. Elle rangeait mes livres, époussetait le crâne... Quand elle avait fini, elle s'asseyait et recommençait à me regarder. Un matin, elle entra avec des fleurs qu'elle disposa dans un vase, sur ma table. Enfin, je guéris et, mes forces revenues, je repris mes noires confidences. Je ne jetais point l'anathème, non! Je parlais doucement; je souriais; le poison coulait de mes lèvres épanouies comme une prose suave de la bouche d'un séraphin, et Annouchka, la face de plus en plus triste, m'écoutait... Pourquoi ne s'en allait-elle pas?... Elle m'aimait, Ivane Dmîtrich!... Le supplice dura encore deux, trois semaines peut-être, puis un jour... A demain, camarade; le Sikh a sifflé.



— Eh bien, Brice, qu'avez-vous vu?

— Les Japonais débarquent.

— Que va-t-on faire de nous?

Brice haussa les épaules; il regardait au bas de Ward road la file des fuyards passer.

— Voyez-les; ils trottent comme des fourmis!

Camions, rickshaws, piétons se suivaient dans la direction de Garden-bridge.

— Les ponts de la crique sont pleins. Le nord du Settlement, Chapei, Paochan se vident; Hunjao, Nantao entrent chez les Français qui barricadent leurs portes et tendent des barbelés. Cette fois, c'est sérieux.

Wickland répéta sa question.

— Que va-t-on faire de nous?

— La flotte remonte le Wangpoo. L'*Idzumo* (2) s'est embossé devant le Consulat et des *ronins* (3) à brassards patrouillent déjà dans Hangkew. Les boutiques, les maisons se ferment... Cette fois, dit encore Brice, c'est sérieux.

Wickland, le capitaine, détourna son regard de Way-Side et replia le « China Press ». Un bruit confus s'élevait d'alentour : roulement, bruits de pas, de voix. Une sirène mugit sur Pootong, de l'autre côté du fleuve.

(2) Navire amiral de la flotte japonaise.
(3) Auxiliaires civils de l'armée japonaise.

— Et eux, là dedans?

— Ils ne savent rien, dit Brice.

— Heureusement!

Deux mille encagés qui sursauteraient ensemble au premier coup de canon, et la prison seule habitée entre les deux artilleries. La jail, haute et massive, dressée comme une forteresse au milieu du champ de bataille. Wickland, les mains au dos, froissant le journal, soupira.

— J'ai téléphoné au Centre. On m'a répondu d'attendre. Où mettre tous ces gens?

Il envisageait Brice.

— Les relâcher?... Les conduire chez les Français?

— Les Français ont les leurs.

— Alors?

La voix de Brice se fit sombre.

— Rester.

Ils étaient au seuil de la jail. Chacun d'eux observait les extrémités de la rue, comme s'ils s'attendaient à y voir apparaître la solution de leur inquiétude : le convoi libérateur, la délivrance. Les fuyards défilaient toujours; tireurs le torse nu, coolies chargés comme des forçats, marchands en robe blanche, femmes en culotte, enfants, à pied, en voiture; literie, bagages portés à dos ou roulés sur des chariots; et ce cortège avançait avec une hâte grotesque, poussé par la peur et le souvenir récent de l'autre guerre. Wickland suivait les mille mouvements des jambes. Parmi le troupeau, des têtes dépassaient, aérées dans la touffeur humide du jour par un éventail noir; la bouche ouverte et le front levé de ces géants donnaient à leur face un air d'extase : ils semblaient marcher à l'étoile, vers quelque Bethléem où tendait également un peuple misérable de pygmées. Un vieillard trébucha, retenant par un doigt une loge à merle, puis, après une hésitation, il revint dans le rang, perçant la foule, résolument. Wickland sourit. Il avait vu dans Thibet road, sur le trottoir du Race-course, de ces maniaques souriants, offrir à la vue des flâneurs leur oiseau prisonnier. Le lieutenant Brice, détourné, regardait à nouveau son chef.

— Rentrons, dit Wickland.



Roubine jeta un coup d'œil sur le gardien debout dans son coin d'ombre.

— Que crois-tu qu'il y ait dans la tête du Sikh, camarade? Et dans celle de tous ceux qui tournent avec nous?... Quelles pensées s'agitent ou sommeillent dans tous ces crânes?... Et dans le tien même... Il n'y a peut-être rien. Si on le secouait,

il rendrait le bruit d'un grain heurté dans une calebasse... A moins qu'il ne soit plein de mystère; il y a toujours du mystère dans le silence... Ton colonel parlait-il? Les petits enfants parlent, parlent, eux. Ils ont beaucoup à dire, car ils savent tout... Quand ils viennent à se taire, plus tard, c'est parce qu'ils sont devenus des hommes et, qu'ayant tout perdu, ils n'ont plus rien à dire... Comprends-tu cela, camarade? As-tu jamais lu un livre?... Annouchka, elle, n'avait pas lu de livres, mais elle savait ses prières... Elle était pure comme une colombe, rose comme l'aurore, limpide comme l'eau des sources... et Satan par mon souffle, le souffle de l'enfer, Ivane Dmîtrich, la flétrissait... Elle était pure, Ivane Dmîtrich; mes lèvres souillées ne touchèrent jamais les siennes. Je n'aurais pas osé, bien que je fusse déjà immonde. Mais elle vieillissait à m'entendre, de toutes les tares, de toutes les ignominies, de toutes les abjectes vérités qui décomposent l'âme et la vie; ses années, en ma présence, duraient chacune une heure... Elle ne me raillait plus; je ne l'entendais plus chanter et elle ne fumait plus de mes papyrotes... Est-il possible, Ivane Dmîtrich, qu'une créature puisse se consumer sans avoir vécu? Il y a des êtres qui doivent mourir enfant au bout de leur âge, et d'autres qui naissent vieillard... T'es-tu jamais penché sur le visage d'un nouveau-né?... Mais sur quoi as-tu jamais penché ta tête creuse, ta calebasse!... Un père peut avoir dissipé deux vies dans la sienne! C'est pourquoi il ne reste rien pour son fils. Il y a des pères prodigues, comme il y en a aussi d'avares... Annouchka devait avoir atteint cent ans, car un jour, Ivane Dmîtrich, je l'ai trouvée morte sur mon sopha; elle s'était enfoncé un de mes poignards dans le cœur, et Isaac Leuven, battant des pieds sur le plancher, gémissait à son côté, les poings sous le menton et la tête levée vers le ciel. C'est un spectacle tragique et comique, camarade, qu'un vieil homme se lamentant... J'ai embaumé le corps d'Annouchka; j'ai pompé son sang, vidé son ventre, décervelé son crâne et j'ai versé des aromates sur sa chair... Le Sémite qui me guidait était vieux et courbé; il portait une barbe et de grosses lunettes et il souriait en m'enseignant. Ensuite, j'ai couché Annouchka dans le cercueil et l'on pouvait voir son visage à travers la vitre du couvercle; puis on l'a portée au cimetière exécré des Juifs... Dis-moi, qui peut venir contempler le visage des morts sous la terre? Atropos? Ou quels génies curieux, familiers des ténèbres?... Tu ne le sais pas? Que sais-tu donc, camarade?... Bouh, bouh!... Je ne suis pas retourné à l'Ecole, Ivane Dmîtrich; je ne pouvais pas retourner à l'Ecole, après la mort d'Annouchka. Mais je restai chez le Sémite. J'avais étudié la médecine; j'ai appris le métier du Sémite — il s'appelait Abraham, comme l'autre, l'innocent qui allait tuer

son fils — et je suis devenu embaumeur. Je lus des traités; je sus l'art funèbre des Lybiens et des Chaldéens; mon esprit se promena pendant des nuits dans des cités souterraines où flottait une douce odeur d'asphalte, de natron, de myrrhe et de cinnamome; j'imaginais le silence énorme des sépulcres... Le Sémite logeait au fond d'une ruelle. Je vins habiter chez lui. J'apportai là mes livres, mon crâne, mon tableau, mes poignards. De la petite chambre où je gîtais, je voyais des enfants jouer dans un jardin, et chaque jour, au moment des offices, les cloches d'une église voisine remplissaient la ruelle de sons. Les soirs d'été, à l'heure où les bruits changent et que les hirondelles choisissent pour tourner en criant dans le ciel, j'aimais les écouter; si je lisais, je levais la tête de mon livre; si je travaillais, je posais mes aiguilles, mon scalpel... Alors je voyais l'ombre couvrir les corps alentour, mais la nuit des vivants ne les effaçait jamais tout entier; je les distinguais sur leur pierre et il me semblait parfois les entendre soupirer... C'était moi, Ivane Dmîtrich, qui soupirais... je pensais à Annouchka... Une fois, au crépuscule, je montai revoir Isaac Leuven; je lui fis peur en entrant; pourtant il me prit les mains. Une lampe brûlait sur son établi. Dans la chambre, je respirais l'odeur d'huile et de moisi qui est celle de la solitude et de la misère, et je percevais à mon oreille les battements entremêlés des vieilles montres qu'Isaac Leuven suspendait au mur, après les avoir réparées. Isaac Leuven se mit à pleurer, mais il me paraissait rire tant sa figure était plissée. Je sortis. Le vieux Sémite mourut et je le remplaçai. Où serais-je allé, camarade?... Abraham m'avait légué sa patiente et subtile industrie; j'étais devenu habile; je la continuai. Je n'avais pas d'ami... Dans cette profession, comme dans celle de bourreau, on n'a pas d'ami, Ivane Dmîtrich... Je vivais seul; j'achetais mes vivres et les faisais cuire moi-même, ainsi que faisait le Sémite quand il habitait la ruelle. Je n'allais plus au café, je ne caressais plus les filles, je lisais... Le monde des livres est grand, camarade, plus grand que la cour d'une prison... Deux, trois années, quatre peut-être, passèrent... Je n'en ai pas retenu le compte, Dieu seul le sait! Puis Vladimir Illich Kirlov commença de me faire visite. Volodia était un diacre du monastère Petcherskoï; il était grand, et de son bonnet sortaient de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur sa soutane. Quand il entrait, il portait deux doigts à sa poitrine, et ainsi de suite sur les épaules et sur le front. Il se signait à cause des morts et de moi-même qui vivais avec les morts, car il était respectueux et poli. Puis il s'asseyait. Nous causions, et il me regardait travailler. Parfois, il se levait et venait contempler un visage. Il me demandait : « A qui appartient celui-ci? » Il se tournait vers un autre : « Et celui-là? » Je le

lui disais et il allait se rasseoir. Un nom, Volodia retenait un nom! Qu'est-il besoin d'un nom, camarade, à qui ne peut plus répondre?... Lorsque j'avais fini, Volodia m'aidait à coucher le corps dans le cercueil. Ensuite, je lavais la pierre, j'allais chercher la vodka et nous allumions notre première papyrote. Ce que me disait Volodia? Rien qui pût m'instruire. Il me contait de méchantes histoires de moines, des médisances, car, même au contact de Dieu, apprends-le, camarade, un homme reste ce qu'il est : un porc, mais il me tenait compagnie, et j'acceptais sa présence. J'étais seul, Ivane Dmîtrich... J'écoutais Volodia; je buvais; Volodia buvait... Je lui dis ce qu'avait été Annouchka : un narcisse de Sion, un lis des vallées, et qu'elle s'était assise près de moi pendant des jours et des jours, dans ma chambre, sans que j'aie été tenté de baiser ses lèvres, de prendre ses seins, de... Le soir venait, et je crus voir dans l'ombre que Volodia se retenait de rire; je me tus. Il buta contre le seuil en sortant; peut-être était-il un peu ivre. Jamais plus je ne lui parlai d'Annouchka... Isaac Leuven mourut. On le trouva, la tête sur son établi, au milieu de ses montres, près de sa lampe éteinte; des rats avaient commencé de lui dévorer les pieds... Je ne l'étendis pas sur ma pierre. A quoi bon? Il était maigre comme un bouleau, desséché comme un cep... Deux hommes en lévite le portèrent au cimetière des Juifs; je ne les suivis point... D'autres années passèrent... Et voilà, camarade! Depuis...

Roubine soupira.

— As-tu vu, Ivane Dmîtrich, la boutique de l'embaumeur, à l'angle de Bubbling Well road et de la sente qui touche à Yates road, près de Love lane? Il y a là de beaux cercueils, polis et profonds comme des baignoires; on y dépose des Chinois, et sous leur tête une boîte sonore reliée à une pile, pareille à celles qui hurlent dans les rues du port des chants d'aliénés. Imagines-tu cela, toi, la boîte éructant dans la terre, sous la nuque du mort, les bruits des vivants, leur musique et leurs paroles! Dieu du ciel! Ah, ah!... Leur musique et leurs paroles! Sous un crâne vide et froid, pour des oreilles qui n'entendent plus!... Les hommes sont fous, Ivane Dmîtrich, ce sont des porcs!... J'ai rêvé, cette nuit, camarade; un tumulte continu de pas et de roues remplissait ma cellule. J'étais allongé, les mains sur le ventre, et j'écoutais; c'était comme le frottement de milliers de pieds sur la terre et le grondement assourdi de chariots en mouvement, la rumeur d'une armée vaincue regagnant ses frontières; ce qu'a dû être, jadis, la fuite des Hébreux derrière Moïse, et je me suis vu, Ivane Dmîtrich, marchant parmi cette foule, entre Annouchka et Isaac Leuven; j'ai marché toute la nuit... L'instant de s'arrêter est proche, camarade. Tout à l'heure, le Sikh va siffler... Que te dirais-je encore

après ce que je t'ai raconté?... Il y a toujours à dire, même à ceux qui sont sourds... Je n'ai pas de révolte, camarade; ce qui a été a été. Annouckha n'est plus. Et qu'est devenu Volodia, le diacre de qui la langue sentait le vinaigre?... Crois-tu qu'il soit difficile de mourir, camarade?... J'ai lu tant de livres et j'ai vu tant de morts passer sur ma pierre que je ne le crois pas. Ce doit être, Ivane Dmîtrich, comme si tu poussais une porte, simplement, et tu entrerais en paradis... Pourquoi se tourmenter? Tout n'est-il pas vanité, et poursuite du vent?... Que peux-tu attendre?... Tu te couches, tu t'endors et... Mais il faut nous quitter, camarade.



Au premier coup de canon, Popoff tendit l'oreille, et aussitôt l'atmosphère changea autour de lui. En un instant, il situa sa cellule dans le corps de la jail : trois cents pieds de cloisons à l'ouest, cent à l'est, et au-dessus, trois étages d'alvéoles en béton, semblables à la sienne, et toutes habitées; au nord, la cour et un autre bâtiment avec des ailes en retour fermant le quadrilatère. Là dedans deux mille cœurs qui avaient cessé de battre, une seconde. Popoff, rassuré, s'assit. Les artilleurs pouvaient tirer. La querelle, entre les Jaunes, après un sursis d'un lustre, reprenait. La main du distributeur invisible continuerait sans doute de remettre à Popoff, par le guichet, sa pitance quotidienne; et ainsi en suivant à chacune des portes des deux mille cellules, deux fois par jour. Rien ne serait changé, songeait Popoff, de qui la cellule était demeurée close depuis la veille, contre l'habitude, sinon qu'il ne se promènerait plus le matin, à côté de Roubine, sous l'œil débonnaire des Sikhs. Que pensait le bavard à côté? L'idiot satanique qui lui avait conté l'histoire lamentable d'Annouchka et l'avait pris pour un colonel! La mort, pour Piôtre Hippolytch Roubine, c'était cela : se coucher, s'endormir!... Même le feu d'un cierge souffre à s'éteindre; Roubine n'avait-il jamais vu la petite flamme s'étirer, sauter, baisser et revivre? En écoutant bien, on l'eût entendue gémir, râler... Le juge aurait pu délivrer les prisonniers, leur faire dire : « Allez-vous-en! » Et ils seraient tous partis, courant derrière ceux qui se sauvaient, par les ponts, de l'autre côté de la crique... Le rêve de Roubine, marchant entre ses deux Juifs! Ce brouhaha de pieds et de roues, cette rumeur d'armée en marche, Popoff savait maintenant que c'était le passage dans les rues des Chinois effrayés... Il imagina les longues chenilles dans Broadway, dans North Szechuen road, dans Chapoo road, partout où les routes menaient au refuge précaire des Concessions : frottement de semelles des piétons, battements de pieds nus

des coureurs, voitures halées, jurons, appels... ces bruits confondus avaient suscité le rêve mosaïque de Roubine. Et maintenant, au milieu des quartiers déserts, ne restait plus habitée que la jail, gardienne de vies inquiètes.

Popoff écoutait. Les coups de canon, par intervalles, retentissaient. De l'est? De l'ouest? Popoff s'interrogeait, guettant sous l'énorme vacarme, le bruit grêle d'une fusillade qu'il perçut enfin. Le poing de Roubine heurtant le mur le détourna de son attention. Son visage s'éclaira pour un grand rire. Il battit des mains et des pieds, se balançant sur sa couche.

— Ah, ah, ah! Crois-tu, camarade Piôtre Hippolytch Roubine, que je vais te répondre! Frapper comme un ours...

Un autre poing choqua le mur derrière lui.

— Ho, ho! Lui aussi!... Tous les poings doivent s'abîmer à cette heure... Que veulent-ils dire?... Je le sais, Piôtre Hippolytch, je le sais!... « J'ai peur... j'ai peur... je suis seul... je suis seul... » Moi aussi, je suis seul, camarade Piôtre Hippolytch, je n'ai rien, rien, même plus une âme! M'entends-tu?.. Qu'est-ce que cela peut te faire, de mourir? Tu te couches, tu t'endors, et... Ah, ah, ah!...

Il étranglait, la main sur sa gorge. Il cracha, dégagé.

— Tu te couches, tu t'endors!... Que fais-tu, camarade?... Tu ne frappes plus?... Je te vois... Ah, ah, ah!

Derechef, il battit des pieds sous lui.

— Tu es dans le coin, là, accroupi, et ta face est laide comme celle d'une vieille guenon; ton front transpire, tes mains transpirent, toute ta peau transpire, et tu trembles; j'entends tes dents claquer... j'entends toutes les dents claquer, au-dessus, au-dessous, entends-tu?

Un obus, puis deux, puis dix sifflèrent au ras des toits. Des moteurs ronflaient dans le ciel; l'air, dans la cellule de Popoff, vibra sourdement

— Attention!

Le tonnerre des explosions monta. Popoff ressentit dans les jambes le brusque sursaut de la jail; il aspira sa salive. Des rayons de soleil couvraient le dallage au pied de la porte; machinalement, Popoff en suivait le faisceau quand le distributeur invisible ouvrit le guichet; il se précipita.

— *Gospodin* (4)*!*

Trop tard. Son bol et son pain dans les mains, Popoff réfléchissait. Qu'avait-il voulu dire? Il n'en savait rien. Le front plissé, secouant la tête, il se mit à sourire : peut-être désirait-il seulement voir le visage de l'homme qui lui apportait sa nourriture, lui parler même... Il y a des moments où il est bon de contempler une figure humaine, se disait Popoff,

(4) Monsieur!

et où les muets recouvrent la parole... Il porta le pain à sa bouche. Que faisait l'idiot à côté? Mangeait-il? Popoff n'entendait plus le heurt du poing contre la muraille. Dehors, le tumulte grandissait. Les autres étaient-ils tous, comme Piôtre Hippolytch Roubine, accroupis et grelottants dans le coin de leur cellule? La jail pouvait lui transmettre par ses poutres, ses planchers et ses murs, les innombrables frissons de la peur... Popoff vida son bol et le reposa sur la tablette. Trois cents pieds de cellules d'un côté, cent de l'autre... Popoff, qui était repu, se sentit de nouveau rassuré. Il se rappelait en outre que la bataille, cinq années auparavant, avait commencé au même endroit, et qu'elle s'était terminée aux lisières de Paochan, après avoir fracassé Chapei; elle avait duré un mois. Un mois!... Les *blue-jackets* (5), à cette heure, devaient pourchasser à coups de mauser et de leurs petits canons les *snipers* (6), chinois dans les ruelles et les maisons de briques... Popoff reconnaissait, au milieu du grondement accru de l'artillerie, les brèves détonations des fusils; il eût entendu, tant son ouïe était aiguisée, une blatte marcher dans la cellule de Piôtre Hippolytch Roubine... Le soleil avait quitté le dallage et gravissait la cloison. Popoff alla s'adosser à la porte et dénombra, guidé par un intérêt inconscient, son mobilier : la couchette, la table, un tabouret, le lavabo, le lieu d'aisance. Jamais encore il ne s'était attardé à un tel examen. Ces objets, ajoutés à la tablette du guichet par le trou duquel apparaissait deux fois le jour la main généreuse du distributeur, représentaient, en vérité, toutes les fonctions de Popoff. Et il restait, entre cela, quatre pas de long et deux pas de large où marcher.

Une seconde fois, des moteurs ronflèrent et de nouvelles explosions secouèrent la jail. Popoff, qui, d'instinct, s'était baissé, se redressa. Il allait quitter la porte quand il entendit, détaché du tapage extérieur, un long murmure, pareil à une lamentation. Il sembla à Popoff qu'un étau, subitement, lui étreignait l'échine... Malgré lui, une plainte lui monta aux lèvres; il l'étouffa, la bouche sèche et le front en sueur; puis, cédant enfin à la terreur unanime qui le terrassait, il clama comme les autres enfermés son épouvante

Popoff se passa les mains sur le visage et les reposa sur ses genoux; elles tremblaient. Il s'était assis et regardait autour de lui; le soleil déclinant ne pénétrait plus par la lucarne et l'ombre, une ombre avant-coureuse du crépuscule commençait de remplir la cellule. Dehors, le bruit continuait. Popoff sentit un gros rire lui desserrer les dents. L'abîme où grouillaient les fous était-il si profond? Il secoua

(5) Nom donné aux fusiliers-marins japonais.
(6) Tirailleurs embusqués isolément.

la tête, tandis qu'une ample inspiration lui gonflait la poitrine. Et les autres, là, au-dessus, au-dessous, en face, à droite, à gauche, partout, qui chantaient toujours leur miserere... Seigneur!... Et Popoff, traversé par le feu noir de la démence, avait chanté avec eux! Percevaient-ils chacun dans leurs narines, comme Popoff la percevait lui-même dans l'air qu'il absorbait, l'âcre odeur de l'incendie? L'odeur de l'enfer, Piôtre Hippolytch Roubine! Ils étaient tous, tous, damnés... Ils ne reverraient jamais le jour, le jour de la rue, les boutiques, les jardins, les jonques du fleuve, les lumières du ciel et de la terre... La nuit venait, et l'ampoule au plafond n'éclairait pas, n'éclairerait plus. Le distributeur hâtif ne passerait pas... Et pourquoi, Jésus compatissant, le distributeur apporterait-il de la nourriture? A qui resterait-il assez de force pour la manger? Elle demeurerait sur les tablettes, intouchée, froide, comme une offrande apaisante abandonnée aux génies tourmenteurs... Et pourtant, Popoff avait faim. Bégayant, il appela :

— Ca... camarade! Hé!... Camarade!

Se levant, il donna du poing contre le mur.

— Camarade!... Tu ne veux pas me répondre!... Ah!

Le guichet s'ouvrait. Et le rire, derechef, secoua les entrailles de Popoff. Non, il n'était pas damné; il mangeait; le distributeur pitoyable était passé. L'un après l'autre, les deux mille guichets allaient s'ouvrir, se refermer... La lamentation funèbre allait s'éteindre peu à peu, cesser, et les autres allaient manger, eux aussi, maîtrisant comme Popoff la douleur aiguë de leurs mâchoires contractées.

Et puis, subitement, ce fut presque le silence. Popoff, étonné et inquiet, suspendit la mastication de sa dernière bouchée, écoutant. Une lueur fauve, mouvante, dorait le ciel, au delà du carré strié de la lucarne. Des flammes, se dit Popoff, qui consument des maisons. La bataille s'arrêtait avec l'obscurité; elle reprendrait le lendemain, à l'aube. Où étaient, à cette heure aveugle, les blue-jackets? Avaient-ils dépassé la jail? Epiaient-ils les fantassins adverses devant Hung-Tsung, à la lisière du Settlement? Il imagina les fusiliers, à plat ventre dans les caniveaux, l'œil et l'oreille aux aguets. Des détonations claquaient par instants. Popoff, rassasié, délivré, s'étira. Il allait se tourner quand il se rappela Roubine, Piôtre Hippolytch Roubine, l'idiot voisin.

— Hé! Camarade, la fête est finie! Pas d'ampoule...

Il pivotait, allongeant l'une après l'autre ses jambes sur sa couchette, et tâtait le matelas, ce faisant.

— La fête est finie, camarade...

Popoff laissa enfin retomber son buste. Il soupira, croisant les mains sur son ventre, et aussitôt un bâillement d'aise lui creusa la bouche.

— Tu pousses une porte, camarade, et tu entres en paradis... Avec le colonel, bouh, bouh, bouh!

Il ricanait.

Vers la mi-nuit, Popoff sursauta, arraché de son lit par une terrifiante et proche explosion. Debout, hagard, il repêcha son esprit parmi le tumulte décroissant et les coups brefs, précipités du canon. Il était comme si, soudain décapité, il avait cherché et ramassé en hâte sa tête dans la cellule; elle était en place maintenant, et Popoff, la langue sèche et une sueur froide lui mouillant la face, perçut enfin le ronflement éloigné de l'avion coupable. Il ne se rendormit point. Immobile, l'oreille tendue, tantôt assis sur l'escabeau, tantôt debout contre la muraille, allant et venant de l'un à l'autre à pas de félin, fébrile et se rongeant les ongles, il guetta pendant des heures la naissance et la mort des bruits. La jail autour de lui était tranquille, et le calme, par moments, était si grand, que Popoff, craintivement, se retenait de respirer. Il eut envie de frapper, d'appeler son voisin, Piôtre Hippolytch Roubine, mais il n'osa, craignant que le son de sa voix, même assourdi, ou le choc timide de son doigt contre la cloison ne réveillassent soudain le délire assoupi de mille angoisses vigilantes.

Parfois, un coup sourd retentissait, très loin. Popoff se prenait à compter : un, deux... ensuite survenait l'éclatement de l'obus, pareil à un énorme déchirement. Puis le tir recommençait, pour cesser enfin, et le silence, l'anxieux silence nocturne se réinstallait pour un temps.

L'aube parut, et la bataille, comme un feu géant ranimé par un cyclope, se remit à crépiter. Popoff, alors, délivré de sa peur ténébreuse, appela Piôtre Hippolytch Roubine. Il était presque joyeux.

— As-tu dormi, camarade?... Ah, frère! Il faut oublier! Voici le jour. Tout à l'heure, l'ange porteur de soupe va te donner à manger... Du starlet fumé, des œufs à la crème, une poire confite!... Ah, ah, ah! As-tu soif?... Une poire confite, Piôtre Hippolytch, deux poires confites... et un morceau de *babka* (7), que tu porteras à ta bouche avec une cuiller d'argent, le petit doigt écarté, tout comme fait un ministre de l'Empereur... Annouchka, camarade, aimait-elle les poires confites?... Et le nattaire, le moine Volodia aimait-il aussi les poires confites?... Tout le monde, Piôtre Hippolytch, aime les poires confites!... Mais tu n'en mangeras plus, camarade...

Popoff se passa la main sur la tête.

— Où es-tu camarade?... Dans ton coin?... Ecoute!... On dirait... on dirait quoi? Que toutes les lunes...

(7) Sorte de pudding.

Popoff se tut, soudain remordu au ventre par la terreur ardente de la veille.

— Camarade!... Ils... ils tirent sur la jail! Entends-tu?... Et les autres vont encore crier! Seigneur! Au secours!... Aaah!

Avec les obus, une trombe d'épouvante s'abattit sur la prison, noya, submergea les cellules. La peur, la peur aveugle aux bouches et aux bras innombrables, jaillit, vociférante, furibonde; elle assaillit, secoua, battit les portes, les verrous invincibles, mêlant sa clameur coléreuse au grondement homicide et monotone de l'artillerie. Popoff, à plat ventre sur sa couchette, rompu et dément, ses poings meurtris sur les oreilles, fouissait le matelas du visage, en hurlant.

La torture dura douze jours.

Au matin du treizième, Popoff, hébété, reçut ses vêtements, ses hardes étuvées par le guichet.

— *Put on your clothes* (8)!

Popoff s'habilla, et un quart d'heure plus tard, il roulait dans un camion, en compagnie de vingt détenus hâves et silencieux et d'un policier anglais. D'autres camions suivaient. Le convoi s'arrêta. Popoff descendit. Il ne savait où il était, mais il savait qu'il était hors de la jail qui avait gémi pendant presque deux semaines, au milieu de son désert, comme une bête blessée; il était libre. Popoff, les pieds sur la chaussée, aspira de l'air, longuement. Le jour était beau, limpide et chaud. Le bruit du canon semblait à Popoff s'être éloigné de cent verstes, vers le nord; cent verstes en quelques minutes... Des Chinois issus des camions passaient à côté de Popoff et se glissaient, rapides et furtifs, dans les ruelles. Popoff allait les imiter, quand il aperçut Piôtre Hippolytch Roubine. Qui pouvait encore reconnaître Piôtre Hippolytch Roubine? Popoff contempla le fantôme chancelant et convulsé que le policier soutenait aux aisselles et poussait vers le trottoir, et des paroles de Roubine revinrent à la mémoire de Popoff. Facile de mourir, camarade? La mort : une province de miel et de sucre où l'on entre comme on entre dans le sommeil? Un sourire ironique éclaira lentement le visage blême de Popoff, et il aurait ri si le policier, subitement, ne l'avait toisé. Un ordre crié lui frappa les oreilles.

— *Go to hell* (9)!

« Go to hell? », se répéta Popoff interloqué, et il partit.

Roubine, adossé à la muraille, tremblant et extatique, regardait le ciel. Il lui semblait qu'il naissait pour la seconde fois.

(8) Habillez-vous!
(9) Allez en enfer! expression anglaise commune.

MERCVRIALE

LES LETTRES

L'HOMME A TROIS DIMENSIONS. — Chaque moment, chaque aspect d'une civilisation peut se définir par les questions qu'il pose beaucoup plus que par les réponses qui leur sont proposées. Les réponses, Dieu merci, sont diverses — sinon il n'y aurait plus de civilisation, mais quelque opprimante certitude, moins faite pour combler l'esprit que pour en suspendre l'exercice. Et, si leur diversité même atteste la richesse d'un âge, l'ouverture de sa curiosité, l'étendue de sa recherche, ce foisonnement ne sera protégé de la confusion que si les questions posées sont les mêmes pour tous, avec le même sérieux et une égale intensité. L'unité d'une époque est celle de son angoisse. Sur quoi, la liberté peut s'en donner à cœur joie.

J'écris : angoisse. Je devrais dire : l'objet de son angoisse, car celle-ci n'est pas par tous ressentie comme telle. La position devant l'objet vers lequel convergent tous les regards peut être aussi bien l'inquiétude, l'élan de la quête, l'impatience heureuse, la componction doctrinaire. Mais à tous l'interrogation devant l'objet s'impose comme celle qui revêt une majeure importance et qui requiert une solution urgente, fût-elle toute privée. Il ne s'agit pas tant, sans doute, de réaliser que de choisir, pour son propre et premier soulagement.

Il ne me semble pas douteux que l'interrogation qui fait l'unité de l'époque où nous sommes porte sur les rapports qu'il reste à établir entre l'homme et la société. Dans quelle mesure la société qui commence à peine à se préfigurer conservera-t-elle leur place aux valeurs morales et aux valeurs personnelles, les accroîtra-t-elle au besoin? Durant des siècles, philosophes, théologiens et moralistes se sont appliqués à définir une certaine notion de l'homme, à la fois générale et particulière, mais détachée en quelque façon de son contexte, le fait social. Puis, le dynamisme social ayant remplacé, au XVIII[e] siècle, l'état statique où se complaisait l'époque Louis-quatorzième, on s'est occupé à refaire le monde, sans trop se soucier de qui l'habiterait. Le monde n'étant pas refait — il s'en faut de tout — nous en sommes encore là. Mais déjà, devant les ébauches de constructions imparfaites que l'on voit mettre en chantier, le sentiment, marqué à la fois d'inquiétude

et d'espoir, commence à se former que la structure sociale est faite pour assurer à l'homme, à la communauté des hommes et à chacun d'entre eux, la condition la plus heureuse : c'est-à-dire la plus grande liberté personnelle avec le maximum de justice sociale.

Je ne veux pas dire que l'on n'y songeait pas. Mais l'effort créateur portait sur la construction plus que sur l'animation. On voulait bâtir une maison commode à habiter; étant bien entendu pourtant que les locataires devraient eux-mêmes s'aménager pour y trouver leurs commodités; au besoin, on les y aiderait. Dans quelle mesure cet aménagement, plein de bonnes intentions, respecterait-il leur intégrité? Voilà bien la question qu'on se pose aujourd'hui. Par delà les conflits d'impérialismes, de doctrines, d'intérêts dont on voit le monde agité, et les commandant tous, le problème, non pas récent, mais aigu, est celui des rapports entre la liberté et la justice : y a-t-il, entre ces deux notions essentielles au bonheur de l'homme, conflit majeur ou harmonie possible? Bref, l'éternelle question, la seule qui importe, celle de l'homme dans son être et dans ses rapports, revêt un nouvel aspect : l'homme est considéré désormais, comme autrefois, dans son unité, et, comme naguère, non plus dans sa solitude. Est-il seulement un « animal social »? A la réponse qu'on apporte à cette interrogation plus simple à formuler qu'à résoudre, tout ce qu'on pense est suspendu.

Or, il vient de paraître un petit livre qui apporte, sur ce thème capital, des clartés, à mon gré, absolument nouvelles. C'est un recueil de trois essais, auquel le dernier a donné son titre : *L'Homme triple* (1). L'auteur, M. Charles Mauron, qui vit quelque peu en ermite dans un mas provençal, s'était fait connaître déjà par un livre d'une sagesse et d'une poésie remarquables : *Sagesse de l'eau* (2). Comme il convient, chez un essayiste dont la pensée et la recherche sont continues, « L'Homme triple » est une élucidation, une orchestration des thèmes indiqués dans « Sagesse », où l'on pourrait voir plutôt les sources de son inspiration, de son choix, et les raisons profondes de sa démarche. Cette fois, il s'applique plus directement aux objets, il s'interroge davantage et davantage cerne ses réponses. Quoique l'on puisse, il va de soi, discuter ses conclusions (et j'avoue, pour ma part, y être fort peu porté) je crois malaisé de résister, sans mauvaise conscience, à tant d'honnêteté d'esprit, de clarté dans la pensée et l'expression, de pénétration tout ensemble intuitive et dialectique, de rigueur dans la démonstration, sans qu'elle se veuille jamais péremptoire. Nous n'avons affaire ici ni à un doctrinaire, ni à un philosophe (les philosophes tiendront pour amateur un écrivain qui se sert des mots de tout le monde, avec cette circonstance aggravante qu'il

(1) Charles Mauron : *L'Homme triple*, Robert Laffont.
(2) Chez le même éditeur.

prend goût à les bien ajuster). M. Mauron est un sage, mais qui a pris, dans le commerce des hommes, des livres et des faits, l'information la plus vaste et la plus réfléchie. On peut être un ermite sans être un solitaire et détaché de tout : la retraite ne suspend ni l'intérêt ni l'attention; elle élargit et approfondit le regard.

Je dirai que ce qui m'a paru pour le moins nouveau dans son ouvrage, c'est son idée fondamentale. Idée fondamentale, en effet, et juste, à mon gré, mais qui ne peut paraître nouvelle qu'à ceux qui l'avaient perdue de vue. « *On parle traditionnellement*, dit M. Mauron, *de l'homme double*, homo duplex, *partagé, par exemple, entre la chair et l'esprit... La conception de l'homme double aide puissamment à rendre compte de certaines expériences humaines, car nous sentons en nous des antagonismes. Mais j'ai trouvé, pour ma part, que bien davantage se trouvait expliqué par la conception d'un homme triple formé, pour employer une image spatiale claire, quoique trop simple, de trois étages superposés et toujours coexistants.* »

Ces trois étages, on les a reconnus : c'est *l'animal individuel mû par des instincts qu'il partage avec les autres bêtes, et cependant solitaire*; c'est *l'être social*, car *l'individu humain vit forcément dans un groupe, et par lui*; c'est, enfin, ce qu'il y a en chaque homme, fût-il le plus démuni, de singulier, de distinct, de sensible aux valeurs spirituelles.

L'originalité de M. Mauron, c'est le parti qu'il tire de cette trinité, tout de même classique, et dont le troisième terme se voit aujourd'hui volontiers négligé ou suspect. Car l'homme qu'il construit sur cette hypothèse est — pour employer à mon tour une image trop claire — un être à trois dimensions. Or, M. Mauron fait très justement remarquer qu'on ne peut espérer une solution à l'antagonisme que pose le matérialisme entre les deux variables, l'individu animal et le milieu social, qui, à ses yeux, expliquent tout l'homme, que si, ces deux variables étant d'ailleurs reconnues telles, une nouvelle opposition doit naître d'un troisième élément constitutif. M. Mauron considère que *nous allons vers quelque forme d'organisation socialiste ou communiste. Car tel est*, ajoute-t-il, *l'aboutissement logique d'un conflit où le social doit vaincre, tandis que s'effaceront les vestiges d'un capitalisme libéral, c'est-à-dire individualiste.* L'antagonisme entre « l'animal » et le « social » se résoudrait donc par la défaite de l'animal. M. Mauron, qui a tracé une analyse extrêmement fine et forte des contradictions et des insuffisances du marxisme quand il se fait péremptoire (comme aussi, sur l'autre plan, du freudisme), se réjouit de cette perspective : *Le matérialisme est ici sur son plan, et, sur son plan, l'expérience lui donne raison depuis un siècle. Ne pas accorder ce fait conduit immanquablement à camoufler une attitude réactionnaire sous les oripeaux d'un faux*

spiritualisme et aux dépens du vrai. J'ai trop insisté ailleurs sur cet aspect de ce que j'appelais : l'imposture capitaliste, pour n'être pas d'accord avec M. Mauron.

Mais cette victoire ne met pas fin au conflit; elle en engendre un autre, où apparaît, tout armé, le troisième terme et le plus élevé : l'esprit :

L'opposition entre la société et l'individu animal se terminera donc par une synthèse socialiste. Aussitôt, la dialectique nous apprend qu'une nouvelle opposition doit naître... Car l'organisation sociale nourrit le loisir, le loisir nourrit la culture, et ce que l'on cultive, en fin de compte, par la science, l'art et l'affinement des mœurs, c'est la sensibilité aux valeurs, c'est notre troisième élément... Bien des militants matérialistes sentent aujourd'hui qu'ils doivent se battre de deux côtés à la fois : d'une part, ils poursuivent contre le capitalisme égoïste une offensive triomphante, mais, d'autre part, ils sont déjà sur la défensive et se voient attaqués au nom des valeurs de la personne humaine.

Après avoir accordé à peu près que le matérialisme est parvenu presque au terme de sa mission, M. Mauron conclut sur ce souhait plein d'optimisme, auquel on ne peut que souscrire, en le tenant pour un souhait :

De l'antagonisme entre individu et société doit naître quelque chose qui soit personnel et universel à la fois, c'est-à-dire plus individuel que l'individu, plus social que le social, et pourtant non contradictoire. Seule une œuvre de l'esprit réalise cette synthèse.

Je n'ai pu qu'indiquer grossement la ligne générale d'un ouvrage qui vaut aussi bien par tous ses détails que par la qualité du discours continu. Mais le propre d'une chronique de ce genre n'est pas d'épuiser un sujet : il est d'allumer la curiosité et d'inviter à la lecture. Or, le livre de M. Mauron n'est pas seulement riche de substance, il est de ceux qui font penser et éveillent l'esprit autant qu'ils le nourrissent. C'est un éloge dont l'occasion est rarement offerte.

Louis Martin-Chauffier.

Situations I, par *Jean-Paul Sartre* (Gallimard). — L'auteur réunit sous ce titre des articles de critique parus depuis 1938 jusqu'à la fondation des *Temps Modernes*, dans diverses revues (*N. R. F.*, *Poésie 42*, *Cahiers du Sud*, etc.). A propos d'œuvres extrêmement diverses qui fournissent à sa pensée d'excellents tremplins, il fonde la critique phénoménologique, en confrontant un texte particulier avec l'essence du genre, ou d'un comportement humain qui lui est corrélative. De la sorte il analyse d'une manière objective et complète un roman de Faulkner, de Mauriac, de Camus, l'œuvre de Giraudoux, l'essai de Brice Parain, de Georges Bataille, les poèmes de Francis Ponge et d'autres ouvrages; il en fait même la psychanalyse, puisqu'il s'efforce de reconstituer le cheminement ontologique implicite dont ils sont le fruit. Mais en même temps, de cette somme d'articles se dégage l'essence générale du roman ou de l'essai, dont chaque article présente un profil, par exemple celui du temps dans le roman à propos de Faulkner, ou de la liberté à propos de Mauriac. C'est ce qui en fait le prix. Mais si la thèse en est toujours persuasive,

elle n'est pas toujours au même degré convaincante. Alors que l'article sur Mauriac est une exécution, que celui où Sartre montre que l'univers de Giraudoux est un univers aristotélicien ne laisse plus rien à dire (n'en déplaise à C.-E. Magny), au contraire, à propos de Ponge, par exemple, certaines intentions de l'auteur du *parti pris des choses* lui masquent les résultats, lui font prendre ses désirs pour des réalités et laissent beaucoup à dire. C'est le danger d'une critique trop systématique; à force d'impliquer l'œuvre dans une philosophie, elle passe quelquefois à côté du problème que pose cette œuvre et de sa singularité. En vérité le souci de Sartre apparait comme celui de soumettre le plus grand nombre d'exemples à la vision du monde qu'exposent ses ouvrages philosophiques. Quelques pages dans ce recueil en font d'ailleurs état; il s'agit de celles, tout à fait magistrales, au sujet de l'Intentionnalité chez Husserl, qui, lorsqu'elles parurent, donnèrent à la philosophie de leur auteur droit de cité dans le monde littéraire, et dont la répercussion fut considérable. — YÉFIME.

Le Poète assassiné, par *Guillaume Apollinaire* (Gallimard). — La réédition de ce recueil de contes d'Apollinaire nous permet de faire le point, après le mouvement surréaliste, sur le rôle de précurseur qu'a joué le poète. Dans les meilleurs de ces contes, au moyen d'un art du récit à rebours, développant l'insignifiance, montant en épingle l'absurde, condensant l'essentiel, l'auteur parvient à une négation non-dogmatique et concrète des valeurs littéraires, et en passant, de valeurs morales, par un humour qu'André Breton définira comme l'humour noir. On voit l'influence que le *Poète assassiné* a pu avoir sur les premiers surréalistes. Ce qui est propre à Apollinaire, et presque inimitable, c'est la fraîcheur de ton, c'est une sensibilité qui va de la mélancolie d'un épisode comme celui de Tristouse Ballerinette à l'érotisme quelque peu gaulois dans *le Roi-Lune*. Le dernier conte, celui de la guerre, marque bien les limites d'Apollinaire : on y voit que sa négation des valeurs n'est pas absolue, et redevient fantaisie gratuite en face de certaines réalités. Jusqu'à la veille de cette guerre, tout au moins, ces contes n'ont pas vieilli. — Y.

Méditations religieuses, par *Max Jacob* (Gallimard). — Avec une préface de l'abbé Morel, qui cherche à prouver l'unité du chrétien et du poète, on publie aujourd'hui quelques-uns de ces exercices spirituels que Max Jacob s'imposait quotidiennement et où le chrétien parle, si le poète se manifeste pourtant par le style et l'image. Méditations, confessions, analyses du dogme; visions mystiques, Max Jacob y met un ton d'humilité contrite, dont le plus souvent il s'échappait par la pirouette du rire, et qui ne se relève ici que d'une langue qu'on sent exercée à tous les tours, même les plus familiers. Un tel document n'intéresse en vérité la poésie qu'au second chef. — Y.

Un roi sans divertissement, par *Jean Giono* (Gallimard). — Voici un auteur qui fait sa rentrée sans avoir rien appris ni rien oublié, à l'instar des émigrés de Coblence. Quel que soit le sujet de ces romans, quand on en a lu un, il reste peu de chose à découvrir. Ici nature et poésie bucolique tiennent moins de place que d'habitude et cèdent le pas à un certain populisme, toujours dans ce style parlé un peu artificiel. Privé du lyrisme qui faisait la beauté de « Colline », l'édifice ne vaut ni plus ni moins qu'un autre. — Y.

Bombes sur Shanghaï, par *Vicki Baum* (Stock). 600 p., 250 fr. — Avant de savoir quelle fut leur vie, leurs ambitions, nous apprenons leur mort collective dans un palace, au son des bombes sourdes, prémices d'une guerre interminable. A partir d'un faire part de deuil, Vicki Baum suit la trace des autres faire part qu'au cours d'une existence on envoie : faire part de mariage, de naissance, de divorce, d'adultère, de révolte et de ruine. Encore qu'atténué par un emploi fréquent, ce procédé de prévenir le lecteur garde un charme certain. Nous nous croyons complices des destinées, nous dominons les batailles que livrent incessamment les nombreux personnages de cette réunion en six cents pages, pauvres batailles humaines aboutissant à la porte de cet hôtel chinois. Lorsque nous sommes habitués à leurs visages cosmopolites — chinois, hawaïen, américain, russe allemand, japonais — Vicki Baum les lance dans le tourbillon de la ville étrangère, meurtrière, hostile aux chômeurs, aux réfugiés traqués ou ruinés. Nous les regardons avec indulgence ou mépris selon leurs enfances ou leurs désirs passés.

Vicki Baum vient de dépasser l'habituelle Vicki Baum divertissante et frivole. C'est un bien grand mérite que de savoir, après tant de succès, faire encore des progrès! — CLAUDIE PLANET.

Oppède, par *Consuelo de Saint-Exupéry* (Gallimard). — Ce témoignage sur les « saisons amères » est d'un ton tout différent de ceux qu'il a été donné de lire jusqu'ici. Bien loin de refléter l'accablement qui saisit alors la France, il exprime tout au long l'enthousiasme le plus effervescent. C'est une histoire, vraiment, qui valait d'être contée : un groupe de jeunes gens, architectes et artistes, réunis à Marseille au soir de la défaite, décide de ne pas s'enliser dans le désœuvrement. Il y a dans le Vaucluse, sur les pentes du Lubéron, un bourg croulant autour de son château moyenâgeux, Oppède. Ils iront à Oppède « faire revivre la pierre ».

On imagine sans peine ce qu'un tel projet, pour être mené, devait vaincre d'obstacles et de découragements. Qu'il ait réussi, malgré tout, c'était un signe non trompeur de résurrection, valable pour le pays tout entier. L'histoire nous en est contée avec beaucoup d'exubérance et un brin de folie, comme il se devait pour une entreprise de cet ordre. Elle est merveilleuse et tonique et l'on aime que celle qui l'ait écrite soit justement la femme de Saint-Exupéry, ce chevalier d'héroïsme. — ROGER PAYET-BURIN.

Commerce, par *Pierre Baillargeon* (Ed. Variétés, Montréal, Canada). — On trouve ici, rapportés pieusement, les propos et pensées d'un certain Claude Perrin, libraire à Montréal, qui dut fermer boutique parce qu'il ne consentait à vendre que les classiques et mettait à la porte tout client qui voulait autre chose. Cette intransigeance allait de pair, comme on peut s'y attendre, avec le goût du paradoxe, le souci du non-conformisme et le mépris, plus affiché que réel, de l'espèce humaine. Traits qui apparentent assez ce Claude Perrin à nos « moralistes » du type Chamfort ou Léautaud, avec, en plus, une certaine rudesse rustique qui est l'air canadien.

Il faut prendre ces propos pour ce qu'ils sont souvent, des jeux d'esprit, d'ailleurs beaucoup moins révolutionnaires qu'ils ne semblent. Mais ce qui les rend sympathiques, c'est l'attachement qu'ils prouvent à une langue ferme, concise, nerveuse, au meilleur français, jalousement sauvegardé au Canada. — R. P. B.

Les Reposantes, par *Jean Faurel* (Gallimard). — Il existe au cœur de Paris un monde clos où les bruits de la ville n'arrivent qu'assourdis, un monde qui a ses lois, ses rues, ses habitants et dont la vie ralentie se déroule sous le signe du silence et de la décrépitude. C'est la Salpêtrière, Pépète, disent ses habitués, havre de grâce où des milliers de vieilles et de vieux viennent échouer comme des épaves.

Ce n'est pas à dire, pourtant, que ces naufragés trouvent le calme dès l'instant qu'ils ont franchi la grille de leur dernier séjour. Eux que les passions humaines ont usés et consumés, ils ne sauraient y renoncer même au seuil du grand repos. De sorte que Pépète peut bien être isolé par de hauts murs, la société qu'il abrite est animée de désirs, d'ambitions, de jalousies, tout autant que le monde qui l'entoure. Mais ce sont des passions séniles et le spectacle en est plus grotesque que touchant.

L'auteur s'est seulement proposé de décrire, et il a parfaitement réussi, grâce à une connaissance accomplie de l'hospice, de son fonctionnement, de ses pensionnaires. Il en résulte un livre d'un ton très particulier, un document psychologique un peu « monstrueux » de prime abord, mais dont le réalisme minutieux laisse sentir un amour secret pour tous ces êtres que la vie a broyés et qui refusent encore, par tous les moyens, de se laisser rayer du nombre des vivants. — R. P. B.

Gouverneurs de la Rosée, par *Jacques Roumain*; in-16, XIV-242 p., 120 fr. (La Bibliothèque française.) — Jacques Roumain, Haïtien, né en 1907, est mort à moins de quarante ans; courte vie partagée entre les lettres, l'ethnographie et la politique. *Gouverneurs de la Rosée*, roman daté de Mexico 1947, est posthume. Le thème : un jeune homme éclairé revient dans son village, et son action patiente parvient à y surmonter particularismes et antagonismes pour créer une œuvre collective — irrigation — au bénéfice de la collectivité; il s'y dévoue totalement, il en meurt, mais son œuvre s'accomplit. On pouvait noyer un tel sujet dans la propagande et la prédication politiques; Jacques Roumain en a fait un livre de foi, certes, et d'espoir, mais avec une pudeur et une simplicité extrêmes. Il se tient tout près des choses et de la vie quotidienne des nègres

de Haïti, qu'il décrit avec une tendresse réservée, une limpidité, une grâce vraiment rares. — S. P.

Mémoires, t. I, « Années d'apprentissage et années de travail », par *André Maurois;* in-18, 348 p., 280 fr. (Flammarion). — Ce premier tome conduit l'auteur jusqu'au début de la dernière guerre, à qui le second sera consacré (l'un et l'autre ont déjà paru en 1942 à New-York).

On attendait beaucoup d'un ouvrage que depuis longtemps Maurois paraissait prédestiné à écrire. Sa double vie d'industriel et d'écrivain, son expérience militaire et littéraire menée à la fois sur deux plans — l'anglais et le français —, la fréquentation de tant d'hommes de pensée et de pouvoir, sa position privilégiée de témoin, sa propre ouverture d'esprit, ses qualités exceptionnelles d'observation, de pénétration et de sympathie, la tranquille lucidité de son style devaient en faire un grand mémorialiste.

Ce livre-ci est une déception. Le milieu familial et les tissages d'Elbeuf y sont décrits avec quelque force; mais tout le reste n'est guère qu'effleuré, et dans une langue qui se relâche souvent. Avec quelle joie on verrait paraître la même œuvre, mais trois ou quatre fois plus étendue, et où Maurois aurait mis le meilleur de lui-même! Gardons notre espoir : il est encore temps. — S. P.

Les Mondes impossibles, par *André Maurois;* in-8 soleil (14 × 21), 312 p., 445 fr. (Gallimard). — Contes fantastiques ou livres d'enfants (cette fois à l'usage des parents), c'est tout un : telle est l'unité de ce recueil qui regroupe une partie caractéristique de l'œuvre de Maurois, *Voyage au Pays des Articoles* (1927), *Le Peseur d'Ames* (1931) et *La Machine à lire les Pensées* (1937) d'une part, *Le Pays des trente-six mille Volontés* (1928) et *Patapoufs et Filifers* (1930) d'autre part. Signalons que les quelques dessins illustrant ce dernier conte, extraits de l'édition donnée pour les enfants en 1930, sont de Jean Bruller, qui, semble-t-il, n'est pas nommé ici.

Certaines des meilleures qualités de Maurois : pureté limpide de l'expression, extrême netteté de la conception et de l'ajustage. Une chose manque : ce grain de folie ou tout au moins d'emportement qui donne au lecteur le sentiment de l'irremplaçable. — S. P.

Le Chemin d'Israël, par *Jérôme et Jean Tharaud;* in-16, 256 p., 150 fr. (Plon). — Trois parties, qui datent d'avant la guerre : *Jérusalem* (des temps bibliques à Titus : une « histoire sainte » remise en termes d'histoire), *Les Drames du Ghetto* (ex-*Petite Histoire des Juifs :* de la Dispersion à Théodore Herzl), *La Jument errante* (qui « exprime, sous le voile d'une légende empruntée au folklore des communautés de Pologne et d'Ukraine, ce que les Juifs pensent d'eux-mêmes et de leur destinée »).

Se défendant d'être des exégètes, des historiens ou des philosophes, les Tharaud se posent en « esprits rêveurs qui aiment à se pencher sur un peuple passionnant entre tous ». Soit. D'un autre point de vue, ne garderont-ils pas ce titre, d'avoir accompli l'intégration du reportage dans nos lettres? Devrons-nous attendre encore dix ou vingt ans pour reconnaître, sous la discrétion dont se revêt chez eux un art fort, une solution vraiment moderne aux problèmes techniques dont les écrivains soucieux d'exprimer leur temps ont aujourd'hui tant de peine à se sortir? — S. P.

Nouvelles Etudes, par *Jacques Rivière;* in-16, 328 p., 315 fr. (Gallimard). — Deux parties. La seconde comprend quatre essais, *Le roman d'aventure* (1913), *La « Nouvelle Revue française »* (1919), *Reconnaissance à Dada* (1920) et *La crise du concept de littérature* (1924). La première partie réunit une cinquantaine d'articles et notes critiques datés de 1911 à 1924, longs d'une à vingt-cinq pages, et traitant de peinture, de théâtre, de musique ou de danse (ballets russes) aussi bien que de lettres et de morale; la plupart, sinon tous, ont paru dans la *Nouvelle Revue Française.*

Jacques Rivière n'écrivait rien qui ne fût à quelque titre significatif; à un simple compte rendu il savait donner de la portée. Ce livre-ci, apparemment fait de pièces et de morceaux, est tout imprégné de lui-même, de sa pensée, de sa sensibilité, de son goût, de sa retenue; il compte tout autant que ses autres œuvres. C'est aussi un document de première importance sur la première et sur la deuxième *N. R. F.* (1909-1914 et 1919-1924), c'est-à-dire sur la formation et l'éclosion d'une des grandes époques de notre littérature. — S. P.

Les Trois livres pour enfants que nous communiquent les éditions Denoël (collection « Grandes Pis-

tes ») relatent des aventures aventureuses à souhait. *La Route d'Honolulu*, de Gilbert Dupé : le cirque, l'Amérique du Sud, le Pacifique, et pas de lésinerie sur l'action... *Le Voilier des Iles*, de Paul Vialar, plus littéraire peut-être, comme l'annonçait la signature, tient les promesses du titre; aventures de mer. *Cervantès le chercheur de gloire*, de Pierre Sennet — à qui la jeunesse doit déjà un *Hoche* et un *Lincoln* — retrace sous une forme hautement romanesque et mouvementée la vie de l'auteur de *Don Quichotte*. La présentation est solide, ce qui compte pour des garçons de 12 à 14 ans, agréable et recommandable. — M. S.

La Rustique Comédie, par *Georges Belluot*, in-16 double couronne de 270 p., 150 fr. (Mercure de France). — Ces petites scènes, qui tiennent à la fois des « Jeux rustiques » et des « Rêveries du promeneur solitaire » se déroulent dans un coin de Touraine, le Monthésaurois au joli nom, « aussi renfermé dans sa ceinture de futaies qu'un canton de l'ancienne Grèce ». Pages d'un parfum tout classique, où l'on sent l'ecclésiastique nourri d'Humanités, et l'homme d'un terroir, sensible aux plus délicates nuances d'un paysage, aux détails d'une scène de ferme.

La poésie et l'harmonie qui s'en dégagent sont un régal perpétuel. — M. M.

LA POÉSIE

POETES OUBLIES OU DEDAIGNES. — Par une journée d'automne attristé, brumeuse et pluvieuse, je parcours, du parfait technicien et ouvrier du vers, André Berry, le *livre I, Conte et chant de la Seconde Vie*, qui fait la suite de son précieux *Trésor des Lais*, et, laissant pour l'instant les parties où l'auteur traite de ses plaisirs et de ses déceptions sentimentales, je m'arrête particulièrement à celle qui est intitulée *le Lai du Cimetière des Poètes*, et, parmi « les pièces complémentaires » aux Poèmes adressés aux poètes ou se référant à des poètes. Je n'ai pas à insister sur l'excellence du métier d'André Berry; non seulement il y est impeccable, mais il manie avec une sûreté magistrale, comme en se jouant, les rythmes les plus variés où, avant lui, ont excellé maints poètes du moyen âge et de la renaissance. Ballades, rondeaux, romances n'offrent à ses yeux nulle difficulté qu'il ne surmonte avec une aisance jamais prise en défaut; François Villon ne construit pas avec plus de souplesse et de sûreté les octosyllabes des huitains de ses deux *Testaments* que Berry ceux dont il forme ses *lais*.

Je sais que mon ami Jean Pourtal de Ladevèze lui a rendu ici un hommage à cet égard égal au mien.

Ce qui m'attache à lui me touche, en particulier, dans ce Lai consacré aux poètes disparus qu'il a connus et fréquentés durant leur existence, c'est le souvenir pieux qu'il conserve, qu'il voue aussi bien aux plus oubliés qu'aux plus illustres d'entre eux. Fernand Fleuret fut un de ses grands amis, et le rondeau qu'il dédie à sa mémoire est profondément émouvant. Il n'oublie ni Tristan Derême, Pellerin, du Plessys, Fourest, ni Fagus, ni Féret le Normand, descendant des Vikings, ni Ponchon, notre très regretté et sensible Mandin, Derennes, Aegerter, Lafourcade, Dérieux, le si pur mélancolique, fraternel Marcel Ormoy, non plus que celui qu'il salue « puissant Saint-Pol-Roux »... et ce n'est pas au *Mercure*, certes! que celui-là sera oublié, Vielé-Griffin, Mazade,

Le Cardonnel, mon très féal et admirable Henri de Régnier, Paul Valéry... A tous et à chacun il pense, le cœur douloureux, mais il songe également à lui-même, à ses intimes vivants, André Mary, Edgar Valès, Pradelle... Par contre, et avec tristesse, je ne suivrai guère André Berry, lorsque l'étrange fantaisie lui passe de décocher à certains poètes vivants des flèches qu'il eût été du meilleur goût d'oublier au fond de son carquois. « La simple discrétion », écrit quelqu'un qu'André Berry connaît, je pense, oblige quelquefois « à laisser sous le voile... certains noms » ou, tout au moins, certaines précisions tendancieuses, malsonnantes et déplacées. Je n'aime guère qu'un poète parle d'un autre en termes brutaux ou en allusions à des circonstances que le public a le droit d'ignorer : « Ami, cache ta vie, et répands ton esprit », surtout garde-toi de répandre aucun bruit qui tende à nuire, fondé ou non, à ton prochain, à un confrère, ou à le contrister. Discute sa valeur littéraire, mais tu n'as que le très strict devoir d'ignorer, vraies ou fausses, les particularités de son existence privée, sauf, bien entendu, s'il en fait lui-même et en tire vanité.

Quoi qu'il en soit, j'étais heureux de voir sortir de la poussière de l'oubli bien des noms qui me sont chers, et dont, au reste, le plus grand nombre, j'en ai la certitude, refleuriront un jour la pensée des vivants.

Oui, mon très cher Marcel Ormoy, je ne désespère point de vous voir accorder le rang que vous méritez parmi les plus récents disparus. Votre décès remonte à quatorze années bientôt! et la dure guerre est cause de trop nombreuses négligences. Vous fûtes un très pur, un très douloureux élégiaque; vous avez souffert dans votre corps de longues années; que de souffrances et que de misères vous avez eu à supporter! Mais vous vous êtes chanté, vous les avez chantées en de nombreux recueils de vers magnifiques, dont le ton, je ne sais pour quelle cause, ne gagnait pas l'assentiment de vos trop rares lecteurs. Quelques-uns du moins, de vos pairs, de vos contemporains ne se sont point détournés de vous, et, dans un récent numéro, la revue *Point et Contrepoint* publiait à votre gloire un juste, quoique trop discret, éloge de votre talent, sous la signature de votre sensible et noble camarade Claude Fourcade : puisse-t-elle, sans tarder trop, être entendue!

Que d'autres méconnus encore et qu'en des périodes moins fécondes sans doute que la nôtre, en des périodes surtout où la gloire des poètes ne dépendait pas uniquement de la réclame plus ou moins tapageuse qui se faisait autour d'eux, eussent atteint à un degré de célébrité, dont vivants, ils se soucièrent trop peu sans doute, satisfaits de l'œuvre qu'ils produisaient, insoucieux de leur renommée! A peine y a-t-il un an que le généreux et héroïque Raoul Boggio a succombé aux suites des souffrances endurées pendant ses années de captivité en Allemagne : belle âme sincère, droite, expert d'une pureté d'esprit et d'un talent exem-

plaires! Comment ferai-je plus que réveiller vos noms, les derniers disparus, entre Fernand Mazade, Henri de Régnier, Ferdinand Herold, vous encore ceux que j'ai fraternellement fréquentés et connus parmi les poètes belges, Albert Mockel, et vous, si près de Mallarmé et de Valéry que vous rêvériez, douloureux et si réservé, Georges Marlow? Tous, certes, qui exaltez mes souvenirs et m'enchantez toujours du parfum et du rythme de vos chants lyriques, les humbles tel que le désintéressé et fervent Louis de Chauvigny ou Gabriel Sarrazin de qui, je l'avoue, les vers n'équivalent pas toujours au curieux récit des aventures contées dans son roman *le Centaure,* les puissants comme le magnanime, inégalable Emile Verhaeren. Tant de poètes côtoyés qui m'accueillaient en égal, tant de poètes que je voudrais jusqu'à mon dernier souffle revoir auprès de moi. De notre groupe puéril formé sur les bancs du lycée Condorcet, aucun ne m'aura accompagné jusqu'au déclin de la vieillesse : le meilleur, le plus grand à mon opinion et dont la renommée se fût accrue s'il ne nous avait été ravi à l'âge de vingt-quatre ans, Ephraïm Mikhaël, et tes pairs et tes émules, Pierre Quillard, Stuart Merrill, tous deux si tendus aux grandeurs pressenties de l'avenir, si loyaux et harmonieux! Pourquoi ma mémoire n'évoque-t-elle pas toujours, à l'heure précise où je le voudrais, votre image ou, mieux, votre apparence réelle ressuscitée? C'est presque au hasard que vos visages appelés se montrent à moi par intervalles; mais vos œuvres, dont trop souvent on néglige la lecture ou dont s'abstient notre siècle ingrat de louer les mérites assurés, subsistent impérissables et témoigneront à jamais de la grandeur du temps écoulé depuis près d'un siècle. Un rimeur anonyme, dernièrement m'adressait un impromptu de belle venue pour me reprocher d'oublier, parmi les poètes que j'ai dû connaître aux réunions de l'ancien *Mercure,* le doux et fervent élégiaque Charles Guérin! Je l'ai connu, cependant, je l'estime parmi les vrais grands d'entre les poètes mes contemporains. Nous échangions nos livres, nous correspondions fréquemment, il venait chez moi souvent, et j'avais plaisir à le retrouver parfois au bureau de Vallette. Ajouterai-je, pour ma décharge, que dans la récente chronique qui provoqua de la part d'un inconnu cette admonestation rimée, je ne faisais allusion qu'aux poètes rencontrés au jour de réception de Mme Rachilde? Je ne prétends pas que Guérin ne s'y soit jamais montré, mais je suis à peu près certain de ne m'y être pas rencontré avec lui.

Sans doute la mémoire de chacun de nous compte des lacunes fort regrettables, et, quoique le vieil âge se plaise à retrouver les vestiges et à ressusciter les personnages du passé, tous ne répondent pas, en toutes circonstances, aux appels qu'on leur adresse, du fond du cœur, et beaucoup demeurent absents, qui reviennent parfois, au moment où l'on a le sentiment de n'y avoir point pensé.

André Fontainas.

Poèmes choisis, *par Philippe Chabaneix* (Editions Point et Contrepoint). — Ce livre, depuis longtemps annoncé et impatiemment attendu, est enfin paru dans une luxueuse et sobre présentation par les soins de l'éditeur-poète René Hener. Une très belle, sensible et lumineuse préface de Francis Carco introduit le lecteur non prévenu à la connaissance d'un des plus purs poètes de ce temps. Si l'auteur de Mortfontaine évoque Gérard de Nerval à propos de Chabaneix, c'est moins pour en dénoncer l'influence directe que pour constater une parenté d'âme et d'esprit, une rencontre à travers le temps et l'espace, de deux sensibilités qui ont trouvé leur climat poétique à la limite ténue de la réalité et du songe, l'une à l'autre imbriquées, mariées dans une équivoque perpétuelle où se jouent avec une liberté souveraine le sentiment et l'esprit. Le choix judicieux est largement distribué entre toutes les plaquettes, aujourd'hui rarissimes, que le poète a publiées, depuis *Les tendres amies* jusqu'à son dernier recueil *Musiques des jours et des nuits*. Enfin quatorze pièces inédites donnent à ce recueil anthologique un prix tout particulier. Que ceux qui ont pu reprocher à Philippe Chabaneix une certaine impuissance à se renouveler, tressant une guirlande monotone de prénoms votifs, lisent sans parti pris cet ensemble : ils reconnaîtront, s'ils sont de bonne foi, qu'il n'y a aucune redite et que des premiers vers aux dernières pièces, l'art de Philippe Chabaneix a évolué par degrés insensibles et transitions très ténues. Une passion contenue et d'autant plus émouvante qu'elle s'exprime avec plus de pudeur et de discrétion, et surtout le sentiment de la mort qui, dans les derniers recueils du poète, apparaît avec une persistance obsédante et donne à l'œuvre de Philippe Chabaneix sa signification poétique réelle, mystérieuse et profonde. La pureté de la langue, la forme rigoureuse du vers qui suit la tradition la plus strictement classique et ce goût souverain dans le choix font de l'œuvre de Philippe Chabaneix un des plus beaux, des plus parfaits ensemble de poèmes qui aient été écrits de nos jours.

Cigales, par *Jean Lebrau* (les Bibliophiles Alésiens). — L'œuvre de Jean Lebrau est une des plus personnelles de la poésie contemporaine. Aux poèmes qui nous arrivent aujourd'hui sous ce titre solaire et chantant on pourrait justement appliquer la formule de Keats : une chose de beauté est une joie pour toujours. Ces 23 courtes pièces, élégamment présentées par es Bibliophiles Alésiens, sont parmi les plus parfaites en leur concision et suggestion, en leur densité que nous ait donné à ce jour le poète de Moux. Poésie épigrammatique, la plus difficile à réussir, car elle implique un choix irréprochable de chaque élément poétique afin de ne conserver que l'essentiel, elle nous satisfait complètement : sentiments fortement pensés, sensations fugaces qui s'expriment dans le chant le plus pur, il y a là une gageure que le poète a gagnée, et avec quelle aisance! L'expérience désabusée, la sagesse durement acquise, s'expriment ici en un langage linéaire qui s'exalte aux plus lumineux sommets de la pensée. L'amour mystique et la seule espérance qui ne déçoive point sont la trame profonde de ces chants à la résonance si humainement émouvante.

Provence, ô mon pays, par *Jean Rimbaud* (Éditions Albert-Messein). — Voici le premier livre publié de ce poète. Il révèle, outre des dons rares et certains, un art déjà maître de ses ressources. La forme un peu parnassienne de certains de ces poèmes est une indication du souci qu'a Jean Rimbaud d'observer les normes éprouvées de la technique la plus rigoureuse. Il ne sacrifie ni à la mode, ni à la facilité. Et lorsque, parlant de la légende des Saintes-Marie, il nous en fait le récit émouvant et nu comme ceux de l'Evangile, c'est à une prose toute simple qu'il recourt, mais qui chante encore et fort juste. L'harmonie et le ton n'en sont point rompus pour autant. Amour de la terre de Provence, amour de son pays qui est d'abord la France, le poète sait trouver des accents nouveaux pour chanter avec discrétion des sentiments éternels. Il nous restitue l'aspect même des paysages et leur armature spirituelle. La langue est pure, le style sans emphase, l'arabesque mélodique a la grâce et la noblesse des lignes de cette terre classique qui a si bien inspiré ce poète.

Chants et psaumes d'automne, par *Marie Noël* (Stock, éditeur). — Le nouveau livre de Marie Noël réunit aux « Chants sauvages », dont certains avaient déjà paru, « les Psaumes d'automne » et le « Jugement ». Et c'est l'émouvante histoire d'une âme vouée à l'amour divin qui nous est ici contée. Les chants, qui tiennent du cantique et

quelquefois même de la comptine, nous charment par la fraicheur de l'accent et la grâce innocente, encore que déjà la fin de cette première partie nous fasse pressentir la crise douloureuse de l'âme éprouvée par Dieu et qui connaît tout à coup la sécheresse de l'absence et la terreur de la colère du justicier. Mais l'espérance demeure vivace et le Jugement, dans une admirable suite de poèmes aux vers larges, bien frappés et d'une technique beaucoup plus rigoureuse qui leur donne une fermeté d'accent qui emporte notre complète adhésion, nous donne le sentiment direct de l'âme tourmentée et douloureuse triomphant d'elle-même et qui chante les glorieuses paroles d'un magnificat éternel.

La route éblouie, par la Princesse *Marguerite de Broglie* (Raoul Solas, éditeur, Monte-Carlo). — Le précédent recueil de poèmes de la princesse de Broglie, « Dialogue du Vent et de la Mer », que l'Académie Française a couronné, avait mis d'emblée ce poète à un rang de premier plan. Un sentiment profond de la nature, un lyrisme toujours contenu par les heureuses disciplines de la prosodie la plus rigoureusement classique, une sensibilité raffinée qui n'exclut point la puissance de la pensée, sont les caractères essentiels de cette poésie d'autant plus riche que son expression est toujours soumise au choix le plus éclairé d'une raison souveraine. « La Route éblouie » accuse encore ces caractères généraux à la fois de force et de grâce. Ce livre comprend huit parties de dimensions inégales : La Route éblouie, Matins oubliés, Les Maisons de la route, Chansons pour les jours clairs, Chansons pour les jours gris, Les cantilènes de l'Amant, Les solitudes, enfin « Promesse » poème qui sert de conclusion à l'ensemble et où s'affirme cette sagesse souveraine retrouvée de l'Attique, cette lumière de l'âme que Gœthe invoquait à ses derniers moments. Il n'y a aucune amertume dans cette philosophie que l'expérience d'une vie riche et profonde a décanté. Il se dégage de ce livre un sentiment de pure sérénité et de beauté sans ombre. L'art de la princesse de Broglie est d'une sûreté et d'une habileté qui tient du prodige. Ses vers chantent toujours la mélodie la plus juste. Elle sait, avec les mots de tous les jours, exprimer les sensations les plus fines et ses dons admirables de peintre se révèlent ici dans un profond sentiment de la couleur et de la composition des paysages. L'auteur y transpose ses songes où nous découvrons des motifs nouveaux à nos propres rêveries.

Les cantates aux sirènes, par *Louis-Maurice Jouffroy* (Jean Naert). — Evocations de parc, fêtes galantes, mythologies décoratives, nous sommes, par goût, resté très attaché à ce style porté à son apogée par Verlaine et Régnier. Il y a plus que du charme et de la grâce dans les poèmes réguliers de M. Louis-Maurice Jouffroy : un accent profondément humain qui nous émeut, un chant qui s'exprime en nobles cadences au delà de toute mode et loin de tout poncif. Un nom qu'il faudra retenir.

Conte crépusculaire : *Edmond Rimière* (*Editions de la Revue Moderne*). — Edmond Rimière est un élégiaque. Sa peine, sa nostalgie s'expriment avec discrétion et élégance à travers les symboles et les paysages du soir. Ses vers sont pleins de qualités. Ce petit livre nous a constamment intéressé.

Le matin vient : *Lysie Stephan* (*Courrier des arts et des lettres*). — Ce petit livre, le premier de Mlle Lysie Stephan, contient beaucoup mieux qu'une promesse. D'un art déjà très sûr, d'une prosodie régulière et savante, son vers exprime avec justesse toutes les nuances du sentiment. Certains poèmes témoignent d'une certaine amplitude de souffle et d'une libre et belle envolée. Une sensibilité fine toujours contenue sous le voile de la décence. Le sentiment de la nature s'exprime toujours justement et s'exalte jusqu'à la plus haute spiritualité.

Dies Iræ : *Gonzague* (*Montpellier, 2, rue St-Vincent-de-Paul*) ; *Carmen*. — **Mariale** : *Gonzague* (*Les voix Franciscaines, Toulouse*). — M. Gonzague est aveugle. Mais si son infirmité le prive de certains contacts avec le monde extérieur, du moins un sens mystique profond lui ouvre les arcanes mystérieux d'un univers invisible et qu'il sait nous rendre sensible. Ses poèmes ont un accent extraordinairement émouvant et son art est très sûr. Dans l'expression de la sainte colère, ou celle de la tendresse sacrée offerte au culte marial, Il atteint les sommets de la plus lumineuse pureté.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

HISTOIRE LITTERAIRE

Il y a bientôt dix ans, un critique américain, le professeur Artine Artinian, posait à une centaine d'écrivains de tous les pays cette double question : « Dans quelle mesure avez-vous lu Maupassant? Quelle place lui accordez-vous dans les lettres? » Puis il publiait la courbe de cette température dans son important ouvrage, *Maupassant criticism in France* (1). On ne s'étonnera pas des sommets imprévus et des plongeons soudains qu'elle accuse, si l'on constate que la liste des témoins s'étend d'Henry Bordeaux à William Saroyan, de Bromfield à Paul Valéry, de Salvador de Madariaga à Stefan Zweig. Mais on est frappé du contraste entre cet état de l'opinion chez la plupart des écrivains français de l'avant-dernière génération et chez la grande majorité des écrivains étrangers, surtout anglo-saxons. Imperturbable, M. de Montherlant condense son jugement en cinq lignes méprisantes, qu'il juge définitives : « J'avoue n'avoir lu aucun critique ni français ni étranger sur Maupassant et même connaître assez mal l'œuvre de cet écrivain. Ce que j'en ai lu paraît être du bon « roman réaliste » dans le style du XIXe siècle. Quant à la réputation de Maupassant à l'étranger, elle semble surfaite aux lettrés français qui ont plutôt tendance à en sourire. »

L'heure paraît-elle venue de reviser ce jugement? M. René Dumesnil nous y convie dans un récent article sur *L'actualité de G. de Maupassant*, où il rappelle que les quatre auteurs étrangers dont les œuvres ont atteint en Russie le tirage le plus élevé, d'après des chiffres officiels, sont Diderot, Balzac, Maupassant... et Gœthe. Lui-même nous donne l'exemple en rééditant, à quatorze ans de distance, un livre qui n'est pas, comme tant d'autres, une biographie anecdotique ou l'examen d'un cas pathologique, mais la critique sincère et minutieuse d'une âme et d'une œuvre d'écrivain (2). Malgré les ruades que lui décochent quelques lettrés de chez nous, qui n'ont pas toujours l'excuse d'une extrême jeunesse, Maupassant semble avoir conservé les solides valeurs, et même l'influence littéraire, que met en lumière l'étude de M. Dumesnil. Peintre des mœurs d'une époque, chroniqueur de la vie mondaine à Paris, de la vie rustique au pays normand, observateur clairvoyant de la réalité, il conserve sa place au premier rang de cette époque réaliste et naturaliste dont M. Dumesnil s'est fait aussi l'historien (3). A quoi bon se demander si l'auteur de *Boule de suif* n'est pas conteur né plus que romancier qualifié? C'est une distinction dont ne s'embarrassent guère les étrangers, qui désignent souvent du même nom les deux formes de la fiction. N'y faut-il pas les mêmes dons? Surtout quand l'écrivain

(1) King's Crown Press, New-York, 1941.
(2) René Dumesnil : *Guy de Maupassant* (A. Colin, 1933, et Tallandier, 1947).
(3) René Dumesnil : *L'Epoque réaliste et naturaliste* (Tallandier).

— et c'est le cas de Maupassant — met au-dessus de tout la perfection scrupuleuse de sa technique. C'est par là qu'on peut sans exagération prononcer à son sujet le mot de *classique;* c'est par là, n'en doutons pas, par les qualités de cette prose éminemment française, naturelle et simple, et pourtant raffinée, parce que rien n'y est laissé au hasard et à l'improvisation, c'est par là qu'il a rencontré et qu'il rencontre encore cette large audience chez des peuples qui ne se sont pas détournés de notre culture. Doué d'un infaillible instinct pour découvrir le détail qui crée la vie, Maupassant est facile à assimiler et à traduire, parce qu'il ne dit que l'essentiel. Il possède aussi, en dépit des critiques qui ne lui ont pas été ménagées à ce propos, une sensibilité étonnante, parfois morbide, mais qui n'en est pas moins toujours contrôlée. Et en dépit de ces mêmes critiques, il est aussi de tous les écrivains de sa génération celui qui s'est laissé le moins atteindre par les recherches et les attitudes de la mode.

Tels sont quelques-uns des enseignements que l'on peut retirer du livre de M. Dumesnil. Comment expliquer alors cette sorte de défaveur ou de mépris où les jeunes générations, en France, affectent de tenir un des maîtres incontestés de notre langue?

L'une des causes de cette injustice ou de ce malentendu ressort précisément de l'autre ouvrage de M. Dumesnil auquel nous avons fait allusion. Elle est soulignée habilement par Irène Nemirowsky dans l'enquête menée par M. Artine Artinian. Maupassant a été l'écrivain d'une *époque :* il s'est attaché à décrire les mœurs de son temps, plutôt que ce que l'on appelle les « sentiments éternels »; cinquante ou cent ans après la mort de l'écrivain, quand les mœurs sont devenues surannées, et pas encore historiques, cette vision rétrécie ne peut que lui nuire dans l'opinion des générations qui le suivent.

Au fait, y eut-il vraiment une *époque* réaliste et naturaliste, comme il y eut une époque classique, une époque romantique? Cette notion d'*époque,* surtout quand on l'applique à la littérature et à l'art et qu'on cherche à faire coïncider exactement l'une et l'autre avec les mœurs, n'est-elle pas un peu trouble? C'est ce qui apparaît quand on rapproche de l'étude de M. Dumesnil celle que M. Jules Bertaut a consacrée à *l'Epoque romantique* (4). Celle-ci marque précisément le moment où la vie artistique et littéraire s'est véritablement organisée, avec des cénacles, des salons, des éditeurs, des revues, des journaux, des cafés particuliers; elle a eu ses types originaux, ses excentriques, ses hallucinés. Tous ces traits ressortent dans l'ouvrage de M. J. Bertaut. Le tableau apparaît un peu plus artificiel dans le livre de M. R. Dumesnil, non par la faute de l'auteur, mais par la faute du sujet. En effet, on retrouvera dans les deux études à peu près les mêmes titres de chapitres, et il est vrai qu'il y a des cafés et des

(4) Tallandier.

salons littéraires, par exemple, après comme avant 1848. Mais il y a 1848, et le premier chapitre de M. Dumesnil, *Réfractaires et Insurgés*, met exactement l'accent sur cet individualisme, cette indépendance toujours croissante de l'écrivain par rapport à son milieu. On imagine aisément un Musset dans un décor romantique, un Gautier menant une existence romantique. Maupassant, canotier, sportif, voyageur épris de solitude, s'encadre moins bien dans une société bourgeoise dont il a pourtant rendu l'atmosphère avec un tel accent de vérité.

Une deuxième cause du silence qui s'est fait peu à peu autour de Maupassant, c'est que, dans ces cinquante dernières années, l'œuvre de cet écrivain a trouvé beaucoup moins d'historiens et de critiques, que sa personne. Dans le nombre des livres qui lui ont été consacrés, on rencontre beaucoup plus d'études biographiques ou anecdotiques, et surtout d'observations médicales, que d'études littéraires. Depuis l'ouvrage d'Albert Lumbroso, paru en 1905, jusqu'à la récente thèse de M. Jean Maurienne, *La lucidité de G. de Maupassant dans ses dernières œuvres*, reprise sous un titre plus sensationnel dans un ouvrage récent (5), on compte une bonne douzaine — qui n'est pas toujours bonne — de ces enquêtes sur la maladie, disons mieux, sur les maladies, de l'auteur du *Horla*, et sur sa mort. Elles sont l'œuvre, en général, de médecins, et si elles diffèrent assez souvent dans leurs conclusions, elles ne diffèrent guère de méthode. M. Jean Maurienne étudie consciencieusement, comme ses prédécesseurs, les étapes de ce qu'il nomme « la gloire douloureuse » de Maupassant, les années de formation, les inquiétudes, les goûts macabres et le pessimisme de la jeunesse, le surmenage et l'abus des stupéfiants, les premiers troubles et les pressentiments de la mort. Il en arrive ainsi à l'historique de la paralysie générale, seule cause, selon lui, d'une fin qu'aucune déchéance sensible dans l'œuvre de l'écrivain n'a précédée. Maupassant n'est pas mort fou et jusqu'au bout son œuvre exprime « la santé, la clarté, la vérité ». M. Jean Maurienne n'est pas le premier à soutenir cette thèse. Mais il a le mérite de l'établir clairement avec une énergie convaincante.

Edouard Maynial.

La Loge de Feuillage, suivi de **L'Ecoufle**, contes et romans du moyen âge, traduits et renouvelés par *André Mary*; in-16, 280 p., 215 fr. (Gallimard).

Ce livre fait suite à la *Chambre des Dames* : c'est en dire le charme, et le succès qu'on lui souhaite. Quatre récits, dont les trois premiers sont groupés : *L'Enfance d'Eracle* de Gautier d'Arras, *Cligès et Fénice* et *Guillaume d'Angleterre* de Chrétien de Troyes (ceux-ci datent de la fin du XIIe siècle); *L'Ecoufle*, de Jean Renart, légèrement postérieur, sur un thème d'inspiration orientale, donne une peinture légère et vive des milieux que fréquentait l'auteur. — S.

François Rabelais : Le Quart Livre, édition critique commentée par *Robert Marichal*; in-16, XXXVIII-418 p. (Coll. « Textes littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève).

(5) Jean Maurienne : *Maupassant est-il mort fou?* (Librairie Gründ.)

Cette édition critique, comme toutes celles de la collection, se recommande par un commentaire et une annotation qui éclairent le texte et ne l'étouffent pas. A signaler un *Index Verborum* qui est un véritable glossaire de la langue de Rabelais. — S.

La Fontaine, l'homme et l'œuvre, par *Pierre Clarac*, inspecteur général de l'Education nationale; in-16 (11 × 17), 204 p., 150 fr. (Coll. « Le Livre de l'Etudiant », Boivin et Cie).

Ce petit livre paraît être parfaitement ce qu'il doit être : un exposé précis, et en même temps élégant sans bavardage, de ce qu'on sait actuellement de La Fontaine. La bibliographie et les références sont étoffées sans qu'on s'y noie (il ne semble pas pourtant que Giraudoux y figure, qui est l'un de ceux — beaucoup plus que Taine — qui enseignent à lire La Fontaine). Les commentaires traditionnels, sur la moralité des *Fables* par exemple, sont tout juste indiqués : c'est tout profit pour La Fontaine comme pour ses lecteurs. — S.

Victor Hugo à Hauteville House, par *Jean Delalande;* 182 p. (Albin Michel).

Longtemps consul de France dans les Iles anglo-normandes, l'auteur y a volontairement prolongé son séjour pour mener à bonne fin son excellent petit livre.

On sait que, respectant son architecture, le poète s'attacha, au hasard de sa fantaisie ou de l'occasion, à doter Hauteville-House d'un décor original, la marquant de sa puissante personnalité. Elle est ainsi devenue moins une demeure à la mesure de l'homme ordinaire qu'un musée quelque peu composite.

M. Delalande en décrit les moindres recoins, énumère les livres de la bibliothèque, les analyse quand il le faut, apprécie, j'allais dire en commissaire-priseur, bibelots et porcelaines. Son livre aurait pu n'être qu'un inventaire, voire un guide; il est aussi cela et sera désormais indispensable au visiteur de Hauteville House, mais il est beaucoup plus encore l'œuvre d'un lettré n'ignorant rien du maître qu'il admire. Remarquablement orné d'une illustration qui complète utilement le texte, il est de ceux qui s'imposeront désormais à qui voudra bien connaître le Victor Hugo de l'exil. — RENÉ DOLLOT.

Victor Hugo et ses Correspondants, par *Cécile Daubray;* avant-propos de Paul Valéry; in-8 (13,5 × 20,5), 360 p., 240 fr. (Albin Michel).

Mme Daubray, qui donne ses soins aux manuscrits de Hugo déposés à la Nationale, a regroupé les lettres échangées entre lui et tels ou tels de ses contemporains (ici, Chateaubriand — pour mémoire —, Lamartine, Vigny, Dumas, Béranger, Gautier et Planche). Cette correspondance se trouvait éparse dans des livres, revues, journaux, catalogues, etc.; Mme Daubray y joint un bon nombre d'inédits. Ces rapprochements commentés constituent des chapitres d'une histoire des relations littéraires de Hugo; on y trouvera quelques détails piquants, une vue peu flatteuse de la gent de lettres au siècle dernier, et rien, ou à peu près, qui laisse deviner la grandeur que plusieurs de ces hommes purent avoir par ailleurs. — S.

Stendhal et le Beylisme, par *Léon Blum;* in-16, XIV-250 p., 200 fr. (Albin Michel).

Ce livre parut pour la première fois en juillet 1914. Depuis lors, l'érudition a entièrement renouvelé la connaissance de Stendhal, et, en un sens, son œuvre elle-même. « Or, dit Léon Blum dans sa préface à cette nouvelle édition, le portrait que j'ai tracé de l'homme me paraît encore ressemblant (...). Il me semble même, en fin de compte, que les documents ou les faits les plus récemment mis au jour, vérifient mes vues essentielles plutôt qu'ils ne les infirment. » Peut-être, en effet, le petit nombre de ceux qui lisaient Stendhal avant 1914 étaient-ils plus près de son esprit que ne l'est en moyenne la foule qui croit aujourd'hui l'admirer. — S.

Histoire du Règne de Pierre le Grand, suivie de l'Histoire de la fausse Elisabeth II, par *Prosper Mérimée*, introduction et notes par Henri Mongault et Maurice Parturier; in-8 (13,5 × 20,5), XXVIII-352 p. (Louis Conard, Jacques Lambert, succ.).

Un inédit de Mérimée. Mérimée avait étudié de près une série de recueils de documents publiés par Oustrialof, « environ un mètre cube d'impression », disait-il, sur l'époque de Pierre le Grand; de cette « pièce de résistance », disait-il encore, il a tiré « des émincés et des escalopes avec plus de sauce et de meilleurs condiments », et les publia en 1867 en feuilleton dans le *Journal des Savants*. Cette longue et importante étude y resta enfouie pendant quatre-vingts ans; la voici pour la première fois en librairie,

accompagnée de quelques textes analogues d'une moindre étendue. Elle prend place désormais dans l'œuvre de Mérimée à côté des *Faux Démétrius* et des *Cosaques d'autrefois*. — s.

La Poétique de Charles Péguy, par *Albert Chabanon;* in-16, 264 p., 250 fr. (Robert Laffont).

Albert Chabanon, reçu à Normale en 1938, entré dans la Résistance, a été fusillé en juillet 44; il devait donc avoir moins de vingt-cinq ans lorsqu'il a écrit ce livre. Il tenait un sujet solide : l'étude de la technique poétique de Péguy a une importance du même ordre que celle de la grammaire de Mallarmé; quelques-unes de ses remarques sont pertinentes; une destinée moins héroïque lui eût permis de refaire son livre, dont lui-même aurait sans doute mesuré l'insuffisance mais qui ouvre la route. — s.

Anatole France à la Béchellerie, propos et souvenirs, 1914-1924, par *Marcel Le Goff;* 376 p., 300 fr. (Albin Michel).

La première édition de ce livre date de 1924. Les boutades, les retours de l'esprit, les oscillations et contradictions par lesquelles France — c'était la méthode de ce « sceptique » — prenait la réalité en fourchette, et qui s'y développent librement, ont été, paraît-il, mal interprétés (« racontars suspects », dit à ce propos M. Jacques Suffel). Pour que la pensée de France « soit jugée non sur des fragments ou des mots d'esprit, mais sur les aspects variés et nombreux de son expression », M. M. Le Goff a gonflé son livre de toutes les notes qu'il n'avait pas encore utilisées; il augmente ainsi la souplesse et le sinueux d'un ouvrage qui restera un document de base. — s.

Livres reçus. — *Rimbaud, l'Artiste et l'Etre moral*, par Ernest Delahaye (Messein); réimpression. — *Le Compagnon du Tour de France*, par George Sand (La Bibliothèque française); on relira ce roman curieux où sont mises en scène les sociétés secrètes du compagnonnage au siècle dernier. — *La Vie intérieure*, par Pierre Trahard (Boivin); à la page 258 et dernière, on en est encore à se demander ce qu'il faut entendre par « vie intérieure ». — *Victor Hugo*, par Georges Froment-Guieysse (2 vol., Editions de l'Empire français); compilation qui rendra des services aux apprentis-étudiants, malgré le fatras d'une bibliographie qui met sur le même plan des travaux sérieux, périmés ou insipides. — *Le périlleux amour de Maurice de Guérin*, par Abel Lefranc (tirage à part de la *Revue du Languedoc* d'octobre 1947, Editions du Languedoc, Albi) : l'aventure sentimentale de Guérin avec la baronne Almaury de Maistre. — *Etudes sur des Livres anciens*, par Pierre Louÿs, préface de Paul Chaponnière (E. de Boccard); ce petit livre réunit les articles de bibliographie et de curiosité — la docte érudition n'excluant pas l'imagination — donnés par le père de Bilitis à la *Revue des Livres anciens* (1913-1916); les sectateurs de Chateaubriand y retrouveront la note fameuse sur « La phrase inoubliable ». — *Aucassin et Nicolette*, chante-fable du XIIe siècle mise en français moderne par Gustave Michaut (Coll. « Poèmes et Récits de la Vieille France », E. de Boccard) : heureuse réédition d'un texte charmant, préfacé par J. Bédier, dans une fort agréable présentation.

LE THEATRE

THEATRE DES NOCTAMBULES : LES *EPIPHANIES*, CINQ ACTES D'HENRI PICHETTE. — THEATRE HEBERTOT. *LE MAITRE DE SANTIAGO*, TROIS ACTES D'HENRY DE MONTHERLANT. — BIBLIOGRAPHIE : *CENT ANS DE THEATRE*, PREFACE DE GERARD BAUER (Société d'Editions l'Image). — Une saison de Paris ne serait pas complète sans quelques querelles de lettres ou de théâtre. C'est ainsi que nous avons eu « l'affaire » des *Epiphanies*. Un jeune auteur, Henri Pichette, avait écrit, non exactement une pièce, mais une manière de poèmes à plusieurs voix, qui avait excité l'enthousiasme de deux de nos meilleurs acteurs : Gérard Philipe et Maria Casarès. Ceux-ci décidèrent de s'accorder quelques semaines de vacances entre deux saisons ciné-

matographiques, pour se donner la joie de révéler au public un texte qui leur avait plu. Un directeur de théâtre de boulevard, ébloui par les noms des deux vedettes, accueillit la pièce sans la lire. Quand, aux dernières répétitions, il s'avisa de l'entendre enfin, il fut épouvanté, et rompit tous ses engagements, en jurant bien fort que « son public » ne supporterait pas de telles audaces. Ce fut, on le pense bien, un beau tapage, avec interviews retentissantes de tous les intéressés. Si bien que les délicats firent la moue, flairant le scandale publicitaire. Gérard Philipe tint bon, chercha une autre salle, et finit par trouver cet ancien tréteau de chansonniers du Quartier Latin, les Noctambules, devenu théâtre il y a quelques années, dans des circonstances presque analogues, lorsque Alain Cuny s'était avisé de monter le *Bout de la Route* de Jean Giono.

On accueillit donc généralement les *Epiphanies* avec une solide méfiance. Surprise heureuse : la méfiance dut désarmer devant d'éclatants mérites.

Encore une fois, les *Epiphanies* ne sont pas une pièce. Mais nos habitudes en fait de théâtre ont été assouplies à l'extrême par cent expériences diverses, et nous pouvons passer une admirable soirée à écouter se dérouler des rythmes et des images, si les rythmes nous entraînent et si les images nous émeuvent. C'est ce qui est arrivé ici, peut-être en partie, disons-le, par la personnalité exceptionnelle de l'interprète. Gérard Philipe est capable, en effet, de mettre le talent le plus conscient et le plus robuste au service des plus vertigineuses hardiesses de l'imagination, des plus mystérieux paroxysmes de la sensibilité. Un autre, sans doute, n'eût pas réussi à nous faire entendre le texte des *Epiphanies;* mais, l'ayant entendu par lui, nous en avons reçu, à plusieurs reprises, les chocs mêmes de la fulguration poétique. Dans cette série de tableaux où le poète clame ses douleurs et ses joies, aux contacts successifs de l'univers que découvre son adolescence, de l'amour où tout son être s'épanouit, de la guerre qui le broie, enfin de la mort, nous avons reconnu bien souvent les cris vrais — fussent-ils de sarcasme ou de délire — vrais de cette vérité suraiguë où l'art seul peut atteindre.

Certes, il passe un peu de tout dans le texte d'Henri Pichette, et sans doute faut-il attendre l'épreuve de la lecture pour se former une opinion définitive, et faire le choix entre les outrances cherchées, les ellipses systématiques et les authentiques trouvailles qui récompensent de tout.

Mais il me semble que si, même à l'heure actuelle où les textes de Rimbaud nous sont devenus familiers, Gérard Philipe, assisté de Maria Casarès, avait entrepris d'asséner au public les *Illuminations* ou *Une saison en enfer*, les réactions provoquées eussent bien risqué d'être les mêmes, depuis l'affolement du directeur

« bien parisien » jusqu'à la curiosité fervente des auditoires sensibles.

N'est-ce pas assez pour que les *Epiphanies* — malgré leur petit scandale — marquent une date dans notre calendrier de cet hiver?

●

Avec le *Maître de Santiago*, d'Henry de Montherlant, nous revenons au théâtre le plus solide, le plus étroitement apparenté à la rigueur classique, à l'écriture, aussi, la plus dense et la plus nette, la plus fidèle au vrai génie de notre langue. Si les *Epiphanies* nous tentent comme une foisonnante forêt vierge, le *Maître de Santiago* s'impose à nous comme une architecture sévère et inéluctable, dont les lignes s'ouvrent sur les plus hauts escarpements, et nous lancent, bon gré mal gré, en plein vertige de solitude et de méditation.

On sait le bovarysme espagnol d'Henry de Montherlant. Ne le querellons point là-dessus. Sans les bovarysmes, bien des chefs-d'œuvre nous manqueraient. Et, théâtralement du moins, le *Maître de Santiago* est bien une manière de chef-d'œuvre.

Pourrons-nous jamais oublier cet Alvaro Dabo, grand maître de l'Ordre déclinant de Saint-Jacques, au temps de l'expansion coloniale espagnole, et la sombre splendeur de son orgueil, et l'éloquence de sa misanthropie? Richesse, puissance, douceur des liens humains les plus purs, il dédaigne tout, avec la plus décorative arrogance. C'est véritablement, essentiellement, le chevalier du dédain. Seul l'intéresse son dramatique et personnel colloque avec Dieu, un dieu que personnifie admirablement, dans le décor, cet immense Christ au corps tordu, ruisselant d'un sang noir et païennement vêtu d'une tunique à manches, en velours violet brodé d'or.

Une jeune fille — sa fille — a grandi près d'Alvaro Dabo dans une admiration orgueilleuse et transie. Elle aime le fils d'un ami de son père. Quelque enrichissement, acquis sans peine ni apparente compromission, serait indispensable pour assurer le mariage des jeunes gens. Les amitiés humaines se liguent pour y incliner l'âme intraitable de Dabo, fût-ce au prix d'une petite supercherie. Il est près de tomber dans le piège habilement tendu à son goût de la sublimité, quand sa fille elle-même intervient pour le détromper. La vénération filiale sera plus forte que l'appel du bonheur. L'orgueilleux maître de Santiago tombe aux pieds de celle qu'il a si longtemps méconnue, et qui, d'un seul élan, le dépasse. Elle bondit, en effet, de son sacrifice jusqu'à l'extase mystique, suprême récompense et raison d'être, que son père, depuis tant d'années, cherche sans avoir encore pu l'atteindre. Sans doute n'aura-t-il été là qu'un instrument imparfait pour mener à Dieu une âme qui valait mieux que la sienne même.

Car il manque à ce gentilhomme espagnol sorti d'une toile de

Greco quelque chose d'essentiel pour faire un saint authentique : l'amour. Tous les diables de l'orgueil faussent en ricanant les plis de son manteau blanc : ce sont aussi bien les diables familiers de Montherlant, et qui lui ont joué plus d'un mauvais tour. Du moins ont-il été, en cette occasion, maîtres en art dramatique et en beau langage. Nous laisserons donc à d'autres rubriques les querelles morales, si bien fondées qu'elles puissent nous apparaître, et nous applaudirons le maître écrivain — sinon le maître de pensée — et son admirable interprète, Henri Rollan, ensemble rude et douloureux, fiévreux, torride et glacial comme la Castille elle-même.

●

Cent ans de théâtre sont évoqués en un très bel album de portraits, choisis par Coursaget, et mis en cadre second empire ou romantique par l'édition l'*Image*. Gérard Bauër les présente avec la plus délicate sensibilité; des textes de critiques judicieusement choisis les accompagnent, et des biographies scrupuleuses. On rêvera longtemps devant telle Sarah Bernhardt adolescente au charme félin, devant la double effigie fraternelle des Mounet et devant cette série de photos de Frédérick Lemaître en plein jeu, qui ressuscitent à elles seules les fastes du Boulevard du Crime.

Un document capital qui aura sa place dans toutes les bibliothèques de curieux du théâtre.

Dussane.

Le Passage du Malin, de François Mauriac (Théâtre de la Madeleine). — Après les *Mal-Aimés*, après surtout l'étonnant *Asmodée*, ce fut une déception. Le Malin a passé, oui, en jetant Mauriac dans une tentation de satire comique incompatible avec sa nature profonde, et en lui faisant confier un rôle de puritaine endurcie à l'amoureuse véhémence de Marie Bell. Attendons la prochaine pièce, dont, peut-être, le Malin ne se mêlera point.

Théâtre de la Michodière : **K. M. X. Labrador** (adaptation de l'américain par Jacques Deval) et, Théâtre des Nouveautés : **La Petite Hutte** d'André Roussin. — Ici et là, variations aimables sur le vieux thème de l'île déserte. Il y a du progrès depuis Robinson : l'île n'est pas sans femme, et, du coup, Vendredi complique singulièrement la situation. Tout cela, qui pourrait être tragique, est traité avec bonne humeur et dextérité dans les deux cas, et devant les deux pièces on rit et on se réjouit à salles pleines. Gros succès d'acteur, dans *K. W. X. Labrador*, pour Gérard Philipe, éblouissant de fantasque entrain.

Théâtre du Vieux Colombier : **La Terrasse de Midi**, de Maurice Clavel. — Un jeune philosophe de la tragique génération de 40 reprend ici brillamment le thème d'Hamlet. Pièce éloquente et difficile que l'interprétation n'a peut-être pas pleinement servie, mais qui mérite certainement la lecture.

LE CINEMA

CHAPLIN, FORD, COWARD. — Le Nouveau Testament de Charlot écrit, parlant de *M. Verdoux*, mon ami-ennemi, le cher André Bazin. Il n'y aurait rien à reprendre à l'expression, si elle n'était d'une si foudroyante ambition. C'est, en effet, le renversement rhétorique d'un même thème. L'ancien Charlot, celui du

muet, le clown poétique et le mime génial, était la victime de la société. Le nouveau Charlot, Landru et Barbe-bleue, prend ses revanches en trucidant les dames, non pour leurs beaux yeux, mais pour leur bel argent (on reconnaît là, en outre, un effet de la misogynie de l'auteur, fondée sur l'avidité de la femelle américaine, dont il fut la victime répétée). Puis il est arrêté, il ira à la guillotine, non sans avoir dénoncé les marchands de canons et les généraux, dont l'industrie est sanctifiée par des médailles et des académies, tandis que l'artisanat de M. Verdoux conduit à l'échafaud. Faut-il engager le débat pour ce thème? La société est fort mal faite, ce n'est plus douteux, si ce le fut jamais, et sans doute est-il opportun que se fasse entendre la voix du pacifisme. Mais l'argumentation de Charlot vient dans le film comme des cheveux sur des cabrioles, et qui ne font pas rire. Elle manque en outre d'ampleur, d'articulations et de simple bonheur aphoristique. Je parle du discours au peuple. Hélas! le film ne vaut pas beaucoup plus.

Il a d'énormes insuffisances, et qui désarment la grande sympathie avec laquelle le film était attendu. Ce discours dont je parle n'intervient qu'en conclusion. Ce n'est pas un fil directeur, c'est un thème plaqué, et plaqué sur une œuvre qui hésite entre plusieurs registres — tantôt comédie et tantôt vaudeville. La construction de l'intrigue est elle-même assez faible. La narration par l'image est parfois traînante, parfois encombrée de pitreries sans objet, toujours caduque. Cé n'est, en somme, que du théâtre perfectionné, où la caméra permet aux personnages de parler visuellement en situation. Enfin, l'action se déroule dans un Paris de convention, impersonnel en quelque sorte, ce qui ne choquerait pas si cette reconstitution n'était semée d'anachronismes. Restent deux ou trois sketches cinématographiques plus ou moins bien venus. Celui de la barque est le meilleur; c'est aussi celui où l'on retrouve épisodiquement le cher Charlot muet, qui ne parlait qu'à notre imagination.

Reste encore Charlot lui-même, sa présence et le rappel furtif de son génie de mime et de comédien. Je suis gêné pour me prononcer sur ce point, car je n'ai pas été invité à la présentation de la version originale. Le *Mercure* et quelques autres publications ont été mises au coin en ma chétive personne. Je ne puis donc parler de Charlot acteur que d'après la version doublée, c'est-à-dire avec la voix d'un autre. Cet autre est André Bervil et il tient honorablement la gageure. Mais double-t-on Charlot? Quant au jeu, est-ce le fait qu'il incarne un thème plus qu'un personnage engagé dramatiquement, est-ce parce que le mime se superpose au comédien? Je ne sais, mais j'avoue que, pour la première fois, je n'ai pas trouvé Charlot sympathique. Comme on dit, c'est un comble.

Cela dit, et s'il faut qu'il y ait doublage, celui-ci est excellent.

Je suppose que, pour parvenir à cette plus grande approximation dans la synchronisation, Marcel Achard a pris quelques libertés avec le texte original. Traduction, transposition ou adaptation, le sien est très honnête.

Il n'est guère de transition qui permette de passer de Charlie Chaplin à John Ford, si ce n'est que l'un et l'autre sont parmi les rares personnalités non-conformistes du cinéma d'Hollywood. Et je ne sais pas, depuis que je vois des films de cette manufacture, d'œuvre plus non-conformiste, et plus vigoureusement, que les *Raisins de la colère* de John Ford, d'après le roman de Steinbeck. Cette histoire de cultivateurs dépossédés de leur terre par quelque grande compagnie anonyme, et qui errent, la famille entière entassée dans un camion, à travers le continent, à la recherche d'un improbable gagne-pain, et qui partout ne rencontrent que l'exploitateur capitaliste et le gendarme qui le sert, comme savent servir les gendarmes, gagne, à être traitée par un metteur en scène et par un opérateur (Gregg Toland) de cette grande classe, une résonance dramatique et une implacabilité documentaire qui sont l'une des plus belles justifications du cinéma. Les comédiens sont tous admirables, Henry Fonda en tête. Tous les détails portent. Tout au plus la scène du voisin halluciné est-elle un peu appuyée. Et quelle maîtrise plastique, toujours soumise au sujet, et qui ne s'affirme en elle-même que pour donner leur plus grande force à l'obsession et au mythe de la route!

Le film a été salué avec enthousiasme pour des raisons qui ne sont pas toutes esthétiques. Je ne suis pas moi-même le partisan de l'esthétisme pur. Mais il semble qu'on ait, ici et là, offensé l'équité. Certes, le témoignage est accablant pour un aspect capital de la vie américaine, et je redoute bien qu'il ne porte pas que sur un épisode social isolé : il n'est même que d'avoir lu l'admirable ensemble de reportages et de monographies rassemblé naguère par M. André Philip, sous le titre le *Problème ouvrier aux Etats-Unis*, pour être convaincu que le prolétaire de la ville n'est pas (ou n'était pas, car le livre est, sauf erreur, de 1928) mieux traité que le prolétaire des campagnes. Cela a plus ou moins été dit, mais ce qu'il eût été équitable d'ajouter, c'est la franchise qu'il fallut, et pour entendre ce film et pour l'exporter. Est-il interdit d'espérer que Steinbeck et Ford aient au XXe et pour l'Amérique l'influence réformatrice qu'eut Dickens au XIXe en Grande-Bretagne?

C'est, justement, l'Angleterre — l'Angleterre en pantoufles — que montre David Lean, d'après un scénario de Noël Coward, dans *Heureux mortels*. C'est un film de 1943, et c'est une sorte de film de propagande. Mais cette suite à *Cavalcade*, qui conte la vie quotidienne d'une famille anglaise, traversée par les quelques événements historiques qui secouent l'apathie de l'entre-deux guerres, est en somme le modèle du film de propagande, tant celle-ci dis-

paraît sous la bonhomie, et finalement sous la caricature. Car vingt scènes rendent, à cet égard, des points aux dessinateurs français du temps de la guerre des Boërs. Il faut que les Anglais portent un incomparable amour à l'Angleterre pour oser montrer, avec cette tendresse, ces rombières offensantes, et cette propagandiste de la « science chrétienne » et ces beuveries anniversaires. Il est vrai que je partage leurs sentiments.

La moralité de ce film est fort conventionnelle et conservatrice, mais l'humour est excellent et l'observation inimitable. *Heureux mortels* se recommande encore par une demi-douzaine de plans fort beaux, par le technicolor qui ajoute à l'intimisme du reportage et par l'incomparable Celia Johnson, si émouvante grâce à des moyens d'une royale simplicité.

Jean Quéval.

Route sans issue. — Une œuvre honnête, qu'on aime à louer comme un assez bon exemple de ce que pourraient être les constantes d'un cinéma français rentable et sans bassesse. L'écriture cinématographique, du metteur en scène Jean Stelli, est d'une netteté et d'une propreté rares, bien que sans brio. Le scénario, en revanche, est moins convaincant, dont les meilleures intentions demeurent chétivement exprimées. Un fait divers fournit le point de départ d'un grand amour, d'un conflit entre le mariage et l'art, d'une jalousie rétrospective et un peu morbide, et d'une fin tragique.

Les scénaristes J.-P. Feydeau et Robert de Thomasson ont généralement trouvé les bonnes articulations d'un sujet qui demeure jusqu'au bout cohérent et d'une certaine crédibilité. Il faut pourtant leur faire quelques reproches. Le nœud psychologique de l'aventure est beaucoup trop sommairement traité et le milieu des concerts, qui pouvait fournir un arrière-plan valable, est à peu près escamoté. Bons dialogues de Charles Spaak et de Jean Ferry. Mais c'est surtout à un autre titre que ce film vaut d'être signalé : Hélène Perdrière s'affirme là comme l'une des comédiennes de première ligne de l'écran français. Elle incarne la pianiste qui apporte une haute exigence en l'art comme en l'amour avec une présence intérieure qui sauve le rôle du cliché comme du ridicule. L'estimable Claude Dauphin me paraît, lui, avoir été la victime d'une erreur de distribution.

L'étrange aventurière. — Producteurs, scénaristes, metteurs en scène, Frank Launder et Sidney Gilliat signent leurs films de leurs deux noms. Ce sont les jumeaux du cinéma anglais. Je ne leur sais qu'un défaut, qui est de ne pas viser bien haut, du moins si l'on excepte *The rake's progress* (*L'Honorable M. Sans-Gêne*) et *Millions like us*. Leurs deux derniers films : *Green for danger* (*La couleur qui tue*) et *I see a dark stranger* (*L'Etrange aventurière*), qui me fournit le prétexte de cette note, sont des distractions policières. *Green for danger* se recommande par l'unité du récit et la vérité du milieu (celui des hôpitaux). *I see a dark stranger* marie les conventions du romanesque et de l'espionnage en y mêlant le goût de l'observation sociale et cet humour salvateur qui leur concilie, par le clin d'œil complice, la clientèle exigeante. Le premier de ces films donne un rôle excellent (un rôle qui équivaut à une silhouette poussée de roman) à Alastair Sim en policier, et le second m'a révélé le grand talent de la jeune Deborah Kerr. Frank Launder, Sidney Gilliat, voilà deux auteurs de films dont il me paraît raisonnable d'attendre beaucoup.

L'Amiral Nakhimov. — Quelques morceaux de montage assez brillants; quelques visages de marins et de soldats, beaux et significatifs; une centaine de plans où s'affirme une nouvelle fois la qualité des opérateurs russes : voilà ce qu'on doit, je crois, porter au crédit de ce film, le plus récent de Poudovkine. Hélas! les acteurs sont grimés comme l'étaient naguère les comédiens de l'Ambigu, ils ont l'héroïsme à la bouche, et ils aiment leurs adjudants d'un amour sans partage, à la façon des personnages de Déroulède et de Lavedan. Hélas!

ce film sur Sébastopol et la guerre de Crimée est encore un film de propagande, et si les Anglais s'y battent assez bien, en revanche, les Français ne sont présents que par l'allusion, en deux flashes qui montrent le pavillon tricolore et trois marins. Le récit est fort mal construit et tous les effets sont surchargés. C'est dans les *Raisins de la colère* et dans la *Chasse tragique*, dans des films italiens, français, voire américains, qu'il faut chercher aujourd'hui des documents révolutionnaires et qui émeuvent. Hélas!

La Dame en bleu. — Il y a une clientèle pour l'Opéra-Comique comme il y en a une pour les courses de taureaux ou celles de lévriers. Nous n'allons pas en disputer. Le cinéma peut apprivoiser l'Opéra-Comique comme il a apprivoisé l'opérette, le music-hall, la chanson et le théâtre. C'est un autre fait et nous n'allons pas en disputer non plus. Tout le mal que je pense de ce film anglais ne m'est donc aucunement inspiré par ma robuste exécration de l'Opéra-Comique. Je crois simplement que la justification de l'entreprise doit être d'ajouter au genre et de le renouveler. C'est cela même qui signale les réussites : le *Congrès s'amuse*, par exemple, pour l'opérette, ou les films d'Eddie Cantor pour le music-hall. Ici, rien de la sorte. Tout ce qu'on peut dire en la faveur de ce film, c'est que l'on y ténorise et barytone convenablement et que la couleur pourrait, en somme, être plus mauvaise. Pour le reste, cet Opéra-Comique met en jeu les sans-culottes, la guillotine, un collier perdu et retrouvé, des bateliers genre Volga, des estafettes diligentes, des hommes au grand cœur, une courtisane qui est un lys, et des personnages historiques tels que Mr. Pitt et Mr. Robspear, connu des manuels sous le nom de Robespierre. C'est donc un nouveau chapitre de la confusion des langues, qui, de vingt façons, est peut-être bien la pire plaie du cinéma. S'il faut à tout prix consacrer de la pellicule anglaise au folklore et aux barytons, pourquoi ne pas choisir les pêcheurs de la Cornouaille ou les paysans du Yorkshire?

L'Idole. — Le montage de la première séquence est assez bien enlevé et assez alléchant. Il annonce une comédie. Puis, changement de registre — c'est là une autre déplorable constante du cinéma, — et l'on entre dans le réalisme saupoudré de sentiments convenus. Le scénario pèche d'une autre façon. Cette satire des mœurs de la boxe — un bûcheron réussit une carrière foudroyante, et qui le conduit vers le championnat d'Europe, grâce aux combinaisons de son manager : cet homme avisé paie, en effet, les adversaires de son poulain pour qu'ils « se couchent » — est de fort mauvais aloi. Ces choses sont arrivées, et l'on a prononcé à propos du film le nom de Carnera. Mais la règle, tous les spécialistes le savent, est celle de l'honnêteté. On rend un mauvais service au sport en aguichant ainsi l'imagination populaire. Si je signale ce film ici, c'est uniquement pour deux raisons. En premier lieu, le match, qui dure dix grandes minutes, et le reportage alentour dont il est l'occasion, sont fort réussis. En second lieu, Yves Montand, qui ne s'affirme pas encore comme comédien, est excellent en boxeur, et il a accepté de se faire effectivement rosser (et sans être ridicule) pour que les scènes capitales donnent l'impression de la vérité. Il a gagné cette redoutable partie. Ce film est le dernier qu'ait signé le metteur en scène Alexandre Esway avant de mourir.

La bataille de l'eau lourde. — Comment quelques patriotes norvégiens, agissant sur les ordres du cabinet britannique, ont interdit aux Allemands la possibilité de fabriquer les premiers la bombe atomique, d'abord en sabotant l'usine où ils produisaient l'eau lourde, puis en détruisant la cargaison d'eau lourde néanmoins accumulée par eux : c'est tout le sujet. Il relate un fait divers authentique et qui n'a pas peu contribué à l'issue victorieuse de la guerre. Il le relate en faisant appel, dans toute la mesure du possible, aux acteurs mêmes de ces actes d'héroïsme, et selon un scénario fidèle et bien bâti qu'a signé Jean Marin. Les dialogues, sobres et efficaces, sont encore de Jean Marin, avec la collaboration de Pierre Laroche. La photographie et la musique sont superbes, le montage est habile. La mise en scène est du Norvégien Titus Vibe Müller, supervisé par Jean Dréville. Un beau film et un film indiscutable. — J. Q.

P. S. — Les sous-titres du film de Sir Laurence Olivier, *Henry V*, ne sont pas, comme je l'ai écrit par une fâcheuse erreur, de René Lalou, mais de Jeanine Delpech. J'ai plaisir à répéter qu'ils sont excellents.

LA MUSIQUE

OLIVIER MESSIAEN : *TROIS TALA.* — PIERRE LALO. — La Société des Concerts du Conservatoire que dirige le plus souvent (le temps n'est plus où les associations avaient un chef attitré) M. André Cluytens, excellent musicien qui sait obtenir des exécutions parfaites, vient de donner la première audition d'une œuvre nouvelle de M. Olivier Messiaen. *Trois Tâla* en est le titre, et l'auteur nous dit que *tâla* est un mot hindou signifiant rythme. L'ouvrage est curieux, d'abord par son caractère exotique, puis parce qu'il révèle mieux qu'aucun autre sans doute les tendances d'un compositeur dont on s'est beaucoup occupé depuis quelque temps.

Olivier Messiaen, aujourd'hui professeur d'esthétique au Conservatoire et titulaire des grandes orgues de la Trinité, est un des musiciens les plus en vue de la jeune école. Avec Daniel Lesur, André Jolivet et Yves Baudrier, il a fondé le groupe Jeune France et sans diminuer ses camarades, on peut dire qu'il en est le chef. Dès ses débuts qui remontent à 1931 — il était encore dans la classe de composition de Paul Dukas — il s'imposait par un ouvrage affirmant ses tendances mystiques, son goût de la méditation et son sens profond de la vie intérieure. Les *Offrandes oubliées* obtinrent aux Concerts Straram un succès légitime, confirmé la même année par *La Mort du Nombre.* Messiaen avait pris pour thème la lutte de l'homme contre le péché. Depuis, son esprit reste occupé des mêmes problèmes. Homme de foi, sa musique veut traduire les élans du chrétien vers Dieu, elle tente d'exprimer l'effusion d'une âme qui s'abîme dans le regret de ses fautes, puis qui s'exalte à la pensée du pardon et entrevoit la suprême félicité des élus. *Ascension, la Nativité du Seigneur, le Banquet céleste*, poèmes symphoniques ou pièces pour l'orgue, sont inspirés par la même ferveur, cependant que la tendresse du musicien se traduisait dans les *Poèmes pour Mi* où il chantait les joies de la famille, le bonheur tranquille du foyer.

De sa captivité dans un camp de Silésie, Olivier Messiaen ramena le *Quatuor pour la fin des temps*, puis donna *Vision de l'Amen*, *Vingt regards sur l'Enfant-Jésus* et *Trois petites liturgies de la présence divine* qui firent grand tapage; c'est à ce propos que l'on parla du « cas Messiaen ». Il semblait surprenant qu'un musicien usât de moyens d'expression d'un modernisme jugé par certains fort « agressif » et se montrât révolutionnaire jusque dans l'église. Mais la querelle venait moins de la musique de Messiaen que des exégèses publiées par lui sur cette musique même. Pour l'expliquer, il se servait de métaphores singulières, et cette « littérature » étrange, loin d'éclairer ses œuvres musicales, loin de servir sa cause, ne faisait qu'embrouiller son « cas ». De mala-

droits amis attirèrent des ripostes assez aigres. Le calme est revenu. Les *Tâla* ne soulèveront certainement pas les discussions passionnées qui prirent naissance autour des *Vingt regards* et des *Petites liturgies*.

L'œuvre nouvelle comprend trois mouvements, comme une symphonie. Le premier, assez longuement développé, est construit sur trois thèmes, l'un nostalgique, un autre plus lourd, le dernier aérien et exposé par le hautbois. Le second mouvement débute par un scherzo suivi de deux trios et s'achève par une superposition de ces trois éléments, qui, après une cadence du piano, aboutissent à un chant d'amour. Le finale a le caractère d'une danse de joie. C'est le plus développé, et c'est aussi le plus expressif. L'Inde, ici, ressemble étrangement à l'une de nos provinces et les thèmes semblent, en dépit de leur orientalisme, sortis de notre folklore.

Ces trois *Tâla* utilisent l'orchestre ordinaire auquel Messiaen a joint comme il en a coutume (on les trouve dans les *Petites liturgies*) les ondes Martenot et une batterie renforcée d'instruments tels que vibraphone, wood-block et maracas, qui sont des courges où des graines sèches et des graviers frappent contre les parois quand on les agite. De cet arsenal, il sait tirer des effets singuliers. Et tout cela, qui paraît fort complexe, est en définitive plus simple qu'on ne croirait. Le défaut de l'ouvrage, autant qu'on en juge sur une seule audition, vient de l'abus des répétitions d'un même motif. Il est vrai que c'est là un des caractères de ces musiques exotiques qui tiennent souvent de l'incantation; mais nos oreilles d'occidentaux sont sans doute plus vite lassées que celles des hommes d'Orient et nous ne supportons pas sans impatience les trop longues redites.

●

Pierre Lalo est mort en 1943, en un moment où il était difficile sinon même impossible de rendre hommage comme il convenait — dans une presse libre — au critique indépendant qu'il sut demeurer toujours. Fils de l'illustre compositeur, il était né en 1866 et il avait grandi dans un milieu d'artistes. Son goût s'était formé près d'hommes qui furent, dans tous les domaines de la pensée, des maîtres éminents. Je me souviens d'une anecdote qu'il me conta, un jour où nous parlions de Flaubert : « Je suis allé sur ses épaules à la fête des Loges et j'en suis revenu sur le dos de Tourgueniev! » C'était chez les Viardot que, tout enfant, il avait en effet connu les deux géants, le Français et le Moscove (comme l'appelait familièrement Flaubert). Exempt de toute morgue, causeur exquis, riche de souvenirs autant que de savoir, Pierre Lalo aimait passionnément son métier de critique et remplissait sa tâche avec autant de compétence que de foi, car la musique était pour lui une religion. Il mit tout son zèle à la bien servir,

ne s'embarrassant jamais d'idées reçues, disant avec tact, mais fort nettement, les raisons qui lui faisaient aimer ou n'aimer point les ouvrages dont il avait à rendre compte au rez-de-chaussée du *Temps* ou dans les revues. Adrien Hébrard l'avait appelé en 1897, après une étude sur le *Fervaal* de Vincent d'Indy, publiée par la *Revue de Paris*. Hébrard savait choisir ses collaborateurs : les feuilletons de Lalo étaient attendus impatiemment de tous les amateurs de musique.

C'est leur réunion en volume, mise en ordre par son ami M. Gustave Samazeuilh, chargé de ce soin pieux, qui me fournit aujourd'hui l'occasion de rendre hommage à Pierre Lalo. On trouvera dans ce recueil (*De Rameau à Ravel*, chez Albin Michel) une preuve du courage que celui-ci sut montrer. L'article qu'il publia, en pleine occupation, dans le *Temps*, alors replié à Lyon, le 26 septembre 1941, rappelle en effet les circonstances tragiques de la mort de Magnard — brûlé vif dans sa maison de Baron par une patrouille allemande sur laquelle il avait tiré, cédant à l'exaltation de son patriotisme. Lalo terminait en disant : « Tout ce que savent de lui ceux qui l'ont connu se retrouve dans cette mort, tout l'explique et l'éclaire. Il est d'autres lois plus profondes et plus sacrées que les conventions de La Haye : c'est pour obéir à ces lois éternelles qu'un Magnard agit et meurt. Pour les mêmes lois, mourut jadis Antigone, et Sophocle a célébré la gloire de son sacrifice... Lorsque Créon, furieux, lui dit : « Tu as donc osé violer mes lois? » elle lui répond : « C'est que Zeus ne les a point faites, ni la justice qui siège auprès des dieux souterrains. Et je n'ai pas cru que tes édits pouvaient l'emporter sur les lois non écrites des Dieux, puisque tu n'es qu'un homme. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier qu'elles existent; nul ne sait depuis combien de temps elles sont nées, et elles seront éternellement puissantes... » Ainsi s'élève, du fond des siècles, pour justifier la mort d'un musicien de France, la voix pure et sublime d'Antigone mourante. »

On doutait au *Temps* que la censure laissât passer cet article. On tenta la chance et l'on obtint le visa : il faut croire que les censeurs l'accordèrent sans lire, ne se doutant pas qu'un article de critique musicale pût contenir un pareil réquisitoire. Il n'en avait pas fallu moins de courage à Pierre Lalo pour l'écrire, moins d'audace au *Temps* pour le publier...

La guerre et ses privations avaient achevé de ruiner la santé de Pierre Lalo, déjà compromise. Il continuait d'aller régulièrement au concert et dans les théâtres lyriques. Il n'avait jamais de toute sa vie porté de manteau; les hivers rigoureux, les salles non chauffées n'y firent rien. On le croyait exempt des misères communes, mais la maladie fit sournoisement son œuvre et il mourut le 9 juin 1943, plein d'espoir et de confiance dans une libération qu'il ne devait pas voir.

René Dumesnil.

Le chant choral, par *Félix Raugel* (Les Presses universitaires, Collection « Que sais-je? »). — Nul n'était plus qualifié que Félix Raugel pour écrire un livre sur le chant choral : ancien maître de chapelle de Saint-Eustache, puis de Saint-Honoré d'Eylau, fondateur de la chorale qui porta son nom et fut un des meilleurs éléments des émissions de la Radiodiffusion française, Félix Raugel a sur beaucoup d'autres théoriciens cette supériorité que donne une longue pratique de l'art. Homme d'une grande culture, à qui rien de ce qui touche à la musique n'est étranger, il a su condenser dans un petit volume de 128 pages tout ce que l'on peut souhaiter de connaître sur le sujet traité : historique, technique, répertoire des ouvrages religieux et profanes. Les chanteurs y trouveront d'excellents conseils, non seulement pour l'exercice de leur métier, mais aussi pour la formation de leur goût.

Le piano, par *Paul Locard* (Les Presses Universitaires, collection « Que sais-je? »). — Dans la même collection où M. Norbert Dufourcq, professeur d'Histoire de la Musique au Conservatoire, réunit des ouvrages de technique musicale, M. Paul Locard nous donne un volume sur le piano. On en peut dire ce que l'on vient de lire à propos du volume consacré au chant choral. Comme M. Raugel, M. Locard a su faire tenir en peu de pages une véritable somme, retracer l'histoire de l'instrument et des écoles pianistiques, donner sur le progrès de la facture en France et à l'étranger tous les renseignements souhaitables et enfin esquisser à grands traits, mais singulièrement suggestifs, l'évolution de la musique pianistique de Haydn et Mozart jusqu'à nos jours.

Musiciens de mon temps, chroniques et souvenirs, par *Gustave Samazeuilh* (La Renaissance du livre, Marcel Daubin, édit.). — Le volume copieux de M. Gustave Samazeuilh groupe quatre-vingts portraits de musiciens et d'interprètes, et c'est pourtant tout autre chose qu'une galerie, puisqu'on y trouve à peu près toute l'histoire de la musique contemporaine, de César Franck, de Gounod, de Saint-Saëns et de Lalo jusqu'à Darius Milhaud, Arthur Honegger, Claude Delvincourt et Jacques Ibert, et que, dans un appendice, l'auteur a complété les renseignements donnés dans l'ouvrage par une « dernière heure » mettant le lecteur au fait des récents événements du monde musical. Un livre de cette sorte constitue un instrument de travail des plus précieux. Les portraits sont vivants, faits de souvenirs personnels pour le plus grand nombre; l'auteur étant lui-même un musicien de valeur dont les œuvres sont au répertoire des grandes associations symphoniques, a été le témoin direct des faits qu'il rapporte. Ses jugements critiques sont d'une parfaite équité et s'il les formule en toute indépendance, sans esprit de chapelle, il sait dire nettement les raisons qui déterminent ses sentences.

Honegger, par *José Bruyr* (Corrêa, édit.). — Nous n'avions jusqu'ici, en France du moins, aucune étude d'ensemble sur Arthur Honegger. On accueillera donc avec satisfaction le volume que M. José Bruyr consacre à l'auteur du *Roi David* et d'*Antigone*. Il l'a écrit de cette manière cursive et souvent humoristique qui est bien à lui — ce qui n'empêche qu'on trouve dans ce volume tout ce qu'il importe de connaître sur Honegger.

ALLEMAGNE

L'EVEIL DU SENTIMENT NATIONAL. — Bien des Français qui ont vécu le déchaînement du nationalisme allemand auront quelque peine à croire que le sentiment national était chose inconnue outre-Rhin il y a cent cinquante ans. Dans un livre suggestif, paru en 1890 : *L'Allemagne depuis Leibniz*, Lévy-Bruhl montrait comment l'occupation française l'avait créé après Iéna. Mais, au pays de la philosophie, la réalité concrète n'aurait pas suffi à créer un mouvement de grande envergure. De même que, disait avec quelque raison Mme de Staël, l'Allemagne est le pays où la littérature commença par la critique, de même le patriotisme

y débuta par la théorie, dans l'abstrait. Il fallut d'abord créer l'idée d'Allemagne avant que celle-ci prît conscience de sa réalité en tant que pays ou nation. M. Boucher, professeur à la Sorbonne, nous a rendu un grand service en dépouillant les écrits de ceux qu'on pourrait appeler : les théoriciens du nationalisme allemand; dans un ouvrage très documenté, agréablement écrit et d'une lecture aisée : *Le sentiment national en Allemagne* (Editions du Vieux-Colombier, 1947, 259 pages), il nous montre comment, de 1750 à 1815, l'idée d'une nation allemande naquit, évolua, se développa, pour se réaliser cent ans plus tard, et comment ce pays est passé du cosmopolitisme au patriotisme cosmopolite, puis au patriotisme tout court, pour devenir ensuite nationaliste et adopter enfin les théories raciales.

L'auteur suit cette évolution de Lessing à Fichte, qu'escortent Arndt et Jahn, annonciateurs du XIX[e] siècle, et il a pleinement raison de voir en eux les deux pôles du mouvement, bien qu'on puisse regretter qu'il n'ait pas souligné davantage le cosmopolitisme universaliste et a-national du XVIII[e] siècle. Qu'il a raison de citer cette phrase de Lessing à Gleim, le 17 février 1759 : « Je le confesse à ma honte, je n'ai aucune idée de ce que l'on appelle l'amour de la patrie et celui-ci m'apparaît tout au plus comme une héroïque faiblesse dont je me passe fort bien! » Or, le même Lessing, nourri de nos auteurs, allait mener avec une passion de lutteur la guerre sainte contre l'influence de la littérature française et, dans le désir d'orienter ses compatriotes vers un théâtre allemand inspiré de Shakespeare, écrire ses chroniques de *La dramaturgie de Hambourg*, qui ont empêché jusqu'à nos jours les Allemands de comprendre nos drames classiques.

M. Boucher montre d'abord, avec beaucoup d'ingéniosité, que le glissement vers le nationalisme s'est fait par quatre cheminements : 1° par les voies de la pensée rationnelle qui, avec Herder et Humboldt, élabore un particularisme ethnique, encore intégré dans l'universalisme du siècle des lumières; 2° dans un climat psychologique et sentimental, créé notamment par Mœser, désireux de cultiver la fierté germanique, tout en restant fidèle à l'esprit de son temps, qui n'oppose jamais les patries à « l'humanité » (p. 19); 3° dans l'éthique et la conception de la vie pratique, l'idée du bonheur, chère aux philosophes « éclairés », s'effaçant devant l'idée du devoir, qui nous paraît d'origine prussienne et va orienter les Allemands vers l'action; 4° dans le domaine religieux : « après l'exposant moral qui, dans la formule de vie, replace l'austérité du devoir... l'exposant mystique qui va y introduire la ferveur » (p. 29).

C'est dans ce climat de vie sentimentale plus que de spéculation idéologique que va naître l'idée de nation allemande, dont les pères sont Zimmermann, Klopstock et Schlegel. Le premier, notons-le, est Suisse, médecin et poète, comme son maître de

Gœttingen : A. von Haller. Ce cosmopolite, qui avait déclaré dans sa thèse latine : « L'amour de la patrie n'est plus assurément dans beaucoup de cas que l'amour d'un âne pour son écurie », publie, en 1758, un petit ouvrage intitulé : *De la fierté nationale*, où il exalte l'amour de la patrie, prêche aux Allemands l'orgueil, et fait figure de précurseur d'un patriotisme encore allié au cosmopolitisme.

Klopstock, on le sait, fut le barde germanique et chanta le héros national Arminius; il publia, en 1774, *Die deutsche Gelehrtenrepublik*, projet mi-utopique, mi-humoristique d'une reconstitution pour une république allemande des lettres, des sciences et des arts, où, sans donner dans la xénophobie, l'auteur prêchait à ses compatriotes le culte de ce qui est allemand; ne doivent-ils pas considérer comme crime de haute trahison le fait de préférer les républiques étrangères ou d'écrire dans un langage étranger, ou d'inciter un prince allemand à mépriser le génie de son peuple? Chez lui, la conscience nationale se double déjà d'un sentiment national.

A. W. Schlegel, enfin, conférencier littéraire, se donnera comme tâche une véritable défense et illustration de la langue et de la littérature allemandes dont il vante les mérites, auxquelles il assigne une mission nationale en Europe.

Ces patriotes n'aspiraient qu'à un royaume cosmopolite de l'esprit, dans lequel la dignité allemande resterait intacte, même si l'imperium succombait, devait écrire Schiller, car « elle a une grandeur morale, elle réside dans le caractère de la nation et sa culture, nation qui reste indépendante de ses destinées politiques...; tandis que l'empire, organisme politique, chancelle, l'empire, communauté spirituelle, n'a cessé de prendre une forme plus ferme et plus parfaite ». En même temps que les idéologues imaginaient cette Allemagne supra-terrestre, d'autres travaillaient pour la réaliser sur terre et créaient ce que M. Boucher appelle « un patriotisme civique et territorial ». Dans son écrit sur *la mort de la patrie* (1761), Th. Abbt essaye d'organiser un état allemand, d'ailleurs vague, puis Karl von Moser consacrera à cette communauté, géographiquement et politiquement déterminée, un ouvrage plus important : *De l'esprit national en Allemagne* (1765). Le même Herder, qui avait rêvé d'humanité, en vint, vers la fin du siècle cosmopolite, à appeler de ses vœux une « grande Allemagne » unissant la Prusse et l'Autriche :

> Abandonne cette manière-là d'être allemande qui te paralyse
> Et deviens une Germanie.
> Est-ce un rêve? mais il me semble voir un ange,
> Descendre doucement des cieux! Il unit pour l'éternité
> Deux mains germaniques et amies,
> La Prusse et l'Autriche!
>
> (*Germanie*, 1798).

Cette union est loin de sa réalisation le jour où la Révolution française éclate, et les Allemands acclament avec enthousiasme la naissance de la liberté. Vers 1795, un citoyen prussien (Andreas Riem) préconise l'union avec la république et le futur Generalfeldmarschall Knesebeck conseille à la France de prendre Mannheim et Mayence. Vingt ans plus tard le *Mercure rhénan* ira jusqu'à proscrire et honnir tout ce qui vient de chez nous. Le nationalisme allemand ou, pour le moins, un patriotisme anti-français est né. Nous sommes mal renseignés sur les détails de l'évolution des esprits, car il nous manque encore un grand ouvrage sur l'occupation de l'Allemagne par la France et M. Boucher ne peut pas nous les fournir. Mais il nous renseigne magistralement sur l'homme qui, dans le domaine de la pensée, allait incarner le patriotisme allemand : Johann Gottlieb Fichte. Francophile en 1793, 1794 et même 1799, le philosophe prononça, du 13 décembre 1807 au 20 mars 1808, sous le contrôle de la censure française, ses quatorze *Discours à la nation allemande :* examen de conscience qui prolonge l'exposé fait par lui des *Traits caractéristiques du temps présent*, acte de foi dans la grandeur du peuple allemand, appel à la résurrection par l'esprit, par l'éducation du peuple. Il serait trop long de résumer ici ces fameux discours, auxquels M. Boucher consacre une centaine de pages riches et lucides. Soulignons qu'il défend — avec raison — Fichte contre l'accusation de pangermanisme (p. 137), mais lui reproche d'avoir baptisé « allemand » ce qu'il aurait dû nommer simplement juste et humain, permettant ainsi, à l'avance, au racisme national-socialiste de se réclamer de lui, et citons ce jugement synthétique : « Fichte fut un homme du XVIIIe siècle qui a trouvé un joint, je serais tenté d'écrire irrespectueusement un « truc », pour intégrer son cosmopolitisme humaniste dans un particularisme commandé par la situation historique, mais, du même coup, le patriotisme a trouvé, grâce à lui, toute la force d'expansion que l'universalisme recélait » (p. 184).

Faisons un nouveau bon en avant et nous tomberons de la pensée complexe d'un grand philosophe dans le germanisme agressif et conquérant d'E. M. Arndt, pamphlétaire qui a la flamme, la rudesse, parfois la grossièreté « d'un tribun », ancêtre authentique des nationalistes outranciers, et dans le germanisme militant du « Père Jahn », créateur des sociétés de gymnastique pré-militaire et de l'intraduisible mot « Volkstum », dont les nazis devaient faire un tel abus (son ouvrage, *Deutsches Volkstum*, parut en 1810), nationaliste intégral, qui rêve d'une Allemagne unie, d'une grande communauté allemande développant « une puissance énorme et encore jamais utilisée », « fondatrice de la Paix éternelle en Europe, archange protecteur de l'humanité » (1808). Nous sommes en route vers la *pax germanica.*

M. Boucher, qui dans cette vaste fresque, a retracé l'évolution

de l'idée nationale en Allemagne, indique lui-même dans sa conclusion quelles retouches ou quels compléments on pourrait y apporter. Mais il a craint — et évité — un danger : il n'a pas voulu être celui que les arbres empêchent de voir la forêt, il a remarquablement mis en relief les grandes lignes de cette évolution. Il n'a pas hésité non plus à souligner les différences qui existent entre un patriotisme né au sein d'un cosmopolitisme authentique et, d'autre part, le nationalisme bismarckien ou le national-socialisme. Ce non-conformisme d'homme de science lui vaudra plus de critiques que l'adoption d'une pseudo-vérité partisane. Mais n'oublions pas qu'au moment où les théoriciens scrutaient l'idée de nation allemande Gœthe élaborait sa conception de la littérature universelle. Les deux Allemagnes alors? Peut-être davantage, en même temps ou successivement; c'est bien ce qui fait la complexité du problème allemand.

J.-F. Angelloz.

Les écrivains français et le mirage allemand, par *J.-M. Carré* (Boivin, 1947, 223 pages). — Très différent de l'ouvrage de M. Boucher, le livre de M. Carré en apparaît comme le prolongement. Non qu'il veuille retracer le développement du nationalisme allemand à partir de 1815, mais parce qu'il montre les images successives et fausses que nous donnèrent de l'Allemagne nos écrivains du XIXe siècle. En 1813, Mme de Staël révèle aux Français le classicisme allemand et, bien que conseillée par Schlegel, elle néglige le romantisme qui est singulièrement plus germanique; Cousin, Michelet, Quinet, Taine découvrent le pays des philosophes, des historiens, des chercheurs et la guerre de 1870-71 détruit le rêve. Alors s'ouvre une période plus complexe, où, à partir de 1900, la politique joue un rôle grandissant. M. Carré en marque les divers aspects pour conclure : « Méfions-nous du mirage ». Ce petit livre, bien documenté et agréablement écrit, vaut par lui-même et aussi comme préface à un grand travail exhaustif.

Nouveaux aspects du problème allemand (*Hartmann*, 1947, 213 pages). — L'historien futur qui voudra étudier la politique des Alliés vis-à-vis de l'Allemagne devra se référer à des publications comme celles du « Centre d'études de politique étrangère ». Dans l'ouvrage qui nous occupe, il trouvera une importante étude de M. L.-F. Aubert sur le contrôle de l'Allemagne par la Ruhr, deux articles documentés par MM. Mayoux et Louis R. Frank sur l'Angleterre et sur l'Amérique en face de l'Allemagne, une allocution de M. Rueff sur les nouvelles réparations allemandes. D'autre part, M. Baumont parle de la dénazification, M. J.-A. Jaeger de la jeunesse et M. René Lauret des partis politiques en Allemagne; leurs trois articles sont une contribution à la connaissance de l'Allemagne en 1946.

Allemagne 1947. — Voici, tout frais sorti des presses de la maison Sudel et, malgré un prix très modique (150 francs), fort bien présenté, le témoignage le plus récent sur l'Allemagne. Sept universitaires français, Mlle M.-L. Cavalier, MM. Janets, Delanoue, Hombourger, Isler, Perrin, Portal ont été chargés par la Fédération de l'Education Nationale d'une mission d'enquête qui, en juillet 1947, les a conduits dans les quatre zones d'occupation et leur a ouvert bien des portes. De cette enquête est né un volume de 300 pages très denses, où des précisions sur le pays et sur l'enseignement précèdent la relation détaillée du voyage et une partie documentaire, riche de renseignements et de statistiques. Il y a, certes, des inégalités, mais l'ensemble est très intéressant et, pour l'enseignement, indispensable.

Héritage de feu, par *Friedling Wagner* et *Page Cooper* (traduit de l'anglais, par Gilberte Audoin-Dubreuil). Plon, 1947, 259 pages. — Des souvenirs de Bayreuth, allant de 1923 à 1940, par la petite-fille de Wagner, les coulisses du théâtre et du national-socialisme, Hitler pré-

parant à son insu l'immense « crépuscule des Dieux » qui devait emporter l'Allemagne; on devine la valeur anecdotique et l'intérêt documentaire du livre.

L'Allemagne souterraine, par *Allen W. Dulles* (traduit de l'anglais par Hélène Breuleux), édition des Trois Collines, Genève, Paris (L.U.F.), 1947, 269 pages). — C'est un autre témoignage que celui de A. W. Dulles, mais sur le mouvement clandestin de résistance au nazisme. L'auteur fut, de 1942 à 1944, chef du service secret américain à Berne, d'où il avait pu établir des relations avec les opposants allemands; il avait même, nous dit-il, été tenu au courant des préparatifs du 20 juillet 1944. Envoyé plus tard en Allemagne, il fit une enquête approfondie sur le complot manqué; c'est celui-ci qui ouvre et clôt son livre, où M. Dulles fait défiler divers milieux résistants; mais tout n'y est pas nouveau et nous avons parfois le sentiment que tout n'y est pas dit.

Die letzten Tage, par *Gerhard Boldt*. Rowohlt. Hambourg, 1947, 91 pages et 2 cartes. — Il s'agit des derniers jours de Berlin, que le capitaine de cavalerie G. Boldt a vécus auprès d'Hitler dans l'abri de la chancellerie du Reich. C'est un témoignage passionnant, qui va jusqu'au 29 avril 1945, 13 h. 30, heure à laquelle l'officier fut autorisé par le Führer à quitter Berlin pour joindre l'armée Wenk, alors que celle-ci tentait en vain de dégager la capitale. Il est sévère pour le pseudo-généralissime, auquel il reproche les ordres insensés qu'il donna et plus encore ceux qu'il refusa de donner, et dur pour les S.S., plein de pitié pour la population berlinoise et les victimes du régime. Boldt a donc évité de périr avec Hitler, qui se tua moins de 24 heures après son départ; il se contente de rapporter le fait sans prendre position mais, nous a-t-on dit, il est convaincu de la mort du Führer, qu'il juge incapable physiquement (et même moralement) de s'être évadé.

Abkehr vom Militarismus (Hamburger Kulturverlag, 1947, 94 pages) et **Vision von Ghedi** (Heintz Rohr Kaiserslautern, 1947, 63 pages), par *Erich Lüth*. — M. Erich Lüth est un des plus remarquables parmi les membres du Sénat de Hambourg et celui qui a le plus ardemment travaillé à la résurrection de la « Société culturelle franco-allemande » qui, en novembre 1947, a repris sous un nom nouveau son activité ancienne. Il ne lui fut certes pas difficile de prendre congé du militarisme, car il n'avait pas dépassé le grade de soldat de première classe, ni d'entreprendre son action démocratique, en fondant au camp de prisonniers de Ghedi (près de Brescia) un journal destiné non seulement à renseigner ses camarades mais aussi à les éclairer, à les dénazifier. En deux petits volumes il livre au public, d'une part, les « éditoriaux » du « Journal derrière les barbelés », de l'autre, les poèmes qu'il composa au cours de la guerre et en captivité. Journaliste ou poète, le sénateur Lüth est un homme d'action et un humaniste.

L'économie de l'Europe centrale germanique, par *René Clozier* (Presses Universitaires de France. Collection Que sais-je? 1947, 128 pages). — A l'époque où le monde essaie de s'organiser, l'Europe centrale germanique acquiert une importance particulière : sa position même, ses ressources industrielles, ses possibilités démographiques lui donnent un potentiel qui fut pour tous un malheur, qui peut devenir une bénédiction. Cela justifie pleinement le petit volume, dans lequel M. Clozier étudie d'abord les bases régionales, puis les bases démographiques et enfin le bilan de l'économie germanique. C'est donc — et le titre peut induire en erreur — un petit manuel de géographie physique, humaine et économique, un abrégé du grand travail publié jadis par de Martonne, mis à jour à la date de 1938, car les statistiques ultérieures ne présentent plus d'intérêt; clair et d'une lecture aisée, il rendra de grands services.

1. Renaissance de la Sarre. — 2. La Sarre. Urbanisme 1946. — Au moment où l'économie sarroise s'intègre dans l'économie française, il conviendrait de diffuser les deux magnifiques volumes que le gouvernement de M. Grandval a publiés. L'un d'eux, intitulé *Renaissance de la Sarre*, est très général et touche à la politique; l'autre, *L'urbanisme en Sarre*, fournit les plus amples renseignements sur le pays sarrois, spécialement sur l'habitat et l'œuvre réalisée dans le domaine de l'urbanisme; illustré de très nombreuses cartes et photographies, de plans et de statistiques, ce guide géographique et touristique est une réalisation de grand style.

Revues. — Parmi les revues allemandes, une des meilleures et des plus vivantes est certainement celle que publie à Francfort Kogon,

l'auteur de *L'enfer organisé*, en collaboration avec Walter Dirks et Clemens Münster : *Frankfurter Hefte.* Dans le numéro de janvier on trouve un article vigoureux de Kogon lui-même sur « l'année décisive » (1948), un bilan 1947, par Arnold J. Toynbee, d'importantes pages de Guardini sur « le jour du Seigneur », des considérations de Heinrich Behnke sur l'Université et de Peter Tischleder sur le droit de légitime défense contre la tyrannie. Mais les articles ne forment que le fond des *Frankfurter Hefte,* qui publient régulièrement un « portrait » (Dmitrij Dmitrijéwitsch Schostakowitsch, par Gertrud Becker), des comptes rendus (Les Etats-Unis d'Europe. Idée et réalité qui commence, par Schäfer, Kogon, Proske;. Chrétiens et marxistes parlent du christianisme et du marxisme, par W. Dirks), des gloses et des articles de critique très sérieux (livres américains sur l'Allemagne, par Karl Jery), etc... C'est le travail intelligent et ardent d'une équipe qui paraît être chrétienne, démocratique et internationaliste.

Le numéro d'automne 1947 de la *Neue Rundschau* (Bermann-Fischer, Stockholm. Dépositaire : Flinker, 68, quai des Orfèvres) nous apporte un texte d'une importance exceptionnelle : 30 pages de Thomas Mann sur « La philosophie de Nietzsche à la lumière de notre expérience », des poèmes de Zuckmayer, Elisabeth Langgässer, W. Lehmann, O. Loerke, Hans Poether, des nouvelles de Stefen Andres et d'Edgar Maass, un hommage de J. Halperin au poète A. Lernet-Holénia. — Dans le numéro de l'hiver 1948 figurent une importante étude de Politzer sur Heine, des nouvelles de Werfel et Torberg, des poèmes de R. A. Schröder, des lettres de H. Wölfflin, des considérations d'un Américain, Fisch Armstrong, sur l'Allemagne telle qu'il l'a vue.

Dans l'ensemble, une revue littéraire de bonne tenue, auquel certains reprocheront peut-être une sérénité olympienne; mais n'oublions pas qu'elle paraît en Suède.

Parmi les périodiques suisses, nous voudrions mettre à part *Du,* l'excellente revue mensuelle illustrée, rédigée par A. Kübler, W.-R. Corti et A. Bettex, qui est beaucoup plus qu'un « magazine ». Chaque numéro est consacré en grande partie à un thème central, avec lequel il doit familiariser le lecteur, au point que ce dernier puisse le tutoyer. Celui de Noël est remarquable : l'abondance du texte, la splendeur des photographies et reproductions en couleurs, font de lui, jusque dans ses réclames, le recueil de beauté et de rêves le plus riche qu'on puisse imaginer; avec lui, la maison Conzett et Huber, de Zurich, atteint au sommet de l'édition; nous souhaitons qu'elle s'y maintienne, malgré le prix relativement peu élevé de sa revue (ce numéro exceptionnel ne coûte que 4 fr. 50). — J.-F. A.

DE BYZANCE A LA GRECE MODERNE

L'HELLENISME ET LA QUESTION SLAVE. — Le temps où les historiens grecs ne s'intéressaient qu'à l'antiquité est passé; les études byzantines ont attiré l'attention des chercheurs en Grèce comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, dans la mesure où les Grecs d'aujourd'hui considèrent l'histoire de Byzance comme une partie de celle de l'hellénisme, c'est-à-dire de leur histoire nationale. Sous l'émotion des événements de ces années dernières, ce qui a paru à ces historiens le plus remarquable dans l'œuvre de Byzance, c'est le rôle qu'a joué l'empire dans la résistance à la poussée des peuples « barbares » : ce vaste organisme, doué malgré les apparences d'une vitalité peu commune, a fait face pendant dix siècles aux attaques de peuples très divers, tous également étrangers aux traditions de l'antiquité et au christianisme que représentait Byzance. C'est ce qui apparaît dans un ouvrage tout récent, le second tome de l'*Histoire de l'empire byzantin* de K. I. Amandos, dont le premier avait paru en 1939; nous sommes heureux de signaler ce volume autant pour son

intérêt propre que parce qu'il a paru dans la collection de l'Institut français d'Athènes qui, une fois de plus, manifeste son heureuse et féconde activité. Citant l'historien russe G. Vernadsky qui écrivait en 1928 : « La civilisation hellénique médiévale... a exercé sur l'évolution de la civilisation humaine tout entière une influence qui n'est pas moindre que celle de la civilisation grecque antique », l'auteur justifie ce jugement essentiellement par le rôle de gardien d'un patrimoine précieux : il s'agissait de défendre, dans le cadre d'un Etat à l'origine composite mais dont le caractère hellénique s'affirma rapidement, un héritage où se mêlaient traditions classiques et orientales, en même temps que le christianisme.

Dans l'antiquité, l'hellénisme n'avait pas connu de danger semblable; la seule menace sérieuse lui est venue un moment de l'empire perse. Mais à partir du III[e] siècle, l'Orient « romain » (ce nom lui restera toujours, malgré son caractère grec ou hellénisé, au point de devenir à l'époque moderne le nom le plus populaire pour désigner les Grecs) ne cesse de voir converger vers lui les peuples nouveaux attirés par ses richesses et ses vastes territoires : Perses, Arabes, Turcs viennent de l'est et du sud-est; du nord, ce sont les Goths, les Avars, les Slaves, les Bulgares; de l'ouest et du sud-ouest, les Vandales et les Normands, en attendant les Croisés. Souvent leurs attaquent coïncident, effet du hasard et des alliances; souvent aussi Byzance ne sait pas discerner entre plusieurs menaces quelle est la plus grave. Mais le fait est là, qu'elle survécut jusqu'au milieu du XV[e] siècle.

De toutes ces attaques ou invasions, celles qui constituèrent le plus grave danger pour l'hellénisme et la Grèce propre furent celles des Slaves, puis des Bulgares. Les Slaves apparaissaient au V[e] siècle, d'abord conduits par les Avars, dont ils s'affranchissent au VII[e] siècle. A la fin du VI[e] siècle, le flot de ces peuples traverse le Danube, sans que les armées byzantines, alors occupées contres les Perses, puissent l'arrêter; et les tribus commencent à s'établir au sud du grand fleuve, créant ce que les chroniqueurs byzantins appellent des « sclavinies ». On a beaucoup discuté, depuis que Fallmerayer, il y a plus de cent ans, affirma qu'il ne coulait plus une goutte de sang hellénique dans les veines des Grecs d'aujourd'hui, sur l'importance et la durée de ces établissements slaves dans les pays grecs : les textes des chroniqueurs sont rarement précis et donnent lieu à des interprétations divergentes; on a tiré également des arguments opposés de la rareté des éléments slaves conservés dans la langue grecque et de leur nombre dans la toponymie. Peut-être n'a-t-on pas assez tenu compte jusqu'ici des indications, rares il est vrai, mais solides que peut fournir l'archéologie. Si l'on examine sans passion les sources, on peut admettre que les Slaves ont formé des groupes très denses dans la Grèce du nord; soumis plus tôt à l'autorité de

Byzance, ils étaient assez compacts pour garder longtemps leur individualité. Dans la Grèce centrale, au contraire, et dans le Péloponèse, l'infiltration fut plus tardive et moins nombreuse; mais Byzance n'y rétablit son autorité que plus tard, à la fin du VII[e] siècle en Grèce centrale, au début du IX[e] siècle dans le Péloponèse. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est la rapidité avec laquelle, dès que le pouvoir impérial fut rétabli, les envahisseurs furent absorbés et assimilés par ce qui avait survécu de la population grecque; la langue slave disparaît, tout le pays est chrétien. Un nouveau danger apparaît, il est vrai, au nord : ce sont les Bulgares, ils sont moins nombreux, mais ils ont une organisation militaire et politique comme n'en ont jamais eue les Slaves; aussi, le caractère hellénique de l'empire s'étant définitivement fixé au cours des derniers siècles, le conflit prend le caractère d'une lutte entre deux races, comme le remarquait déjà A. Rambaud en 1900. Cette fois encore Byzance fut victorieuse, mais les frontières nord restèrent toujours un sujet d'inquiétude pour elle.

Cet antagonisme entre les peuples cantonnés au nord de la péninsule balkanique et l'hellénisme s'est effacé totalement lorsque tous ces pays furent également soumis à la domination turque : Slaves, Bulgares, Grecs ont alors des intérêts communs. Mais dès que la puissance turque s'effondre en Europe, l'hellénisme établi dans la péninsule et sur les rivages de l'Egée retrouve sur ses frontières septentrionales des peuples qu'un intinct semble pousser vers le sud.

Entre le passé et le présent les liens sont étroits et subtils. Il est très probable qu'il faut aller chercher dans ces luttes lointaines contre des éléments tout à fait différents de lui-même, dans les efforts faits pour les assimiler, les origines du sentiment national du peuple grec moderne; mais inversement il semble que les historiens d'aujourd'hui ne puissent examiner ce passé sans tenir compte du présent: ils s'efforcent — parmi de nombreuses études citons les ouvrages les plus récents, celui de D.-A. Zakythinos, *Les Slaves en Grèce*, Athènes, 1945, et d'A. Diomidis, *Les invasions slaves et la politique de Byzance*, Athènes, 1946 — de réduire la gravité de ces invasions : on dirait qu'ils se refusent à accepter ce qui a été, comme pour écarter le retour d'un danger semblable. En quoi ils ont tort, semble-t-il, non seulement du point de vue historique, mais même du point de vue psychologique, le triomphe de l'hellénisme a une valeur d'autant plus grande que la crise a été plus grave.

Quoi qu'il en soit, il n'y a guère de doute que, dans les circonstances actuelles où se débat la Grèce, certaines réactions ou attitudes s'expliquent par l'inquiétude que suscite sur le plan national tout ce qui peut réveiller ou évoquer l'antagonisme entre la Grèce et ses voisins du nord. Et quels que soient le caractère

et l'enjeu réel du conflit, il faut tenir compte de cet élément de l'opinion; on le sent en parcourant, par exemple, un livre, naïf à bien des égards, qui, sous le titre *Les heures douloureuses de la Grèce libérée*, raconte les événements de la fin de 1944. La tâche de l'historien est sans doute de saisir les faits en eux-mêmes; mais s'il veut les comprendre il doit se rendre compte que ce ne sont pas des données abstraites, essayer de les voir avec les yeux de leurs acteurs, avec leur mentalité et tout ce qu'elle contient de souvenirs, voire de préjugés : le sentiment national grec est le résultat d'un passé long de plusieurs millénaires.

Antoine Bon.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

L'HOMME AUX SEMELLES DE VENT. — Au *Mercure*, mieux qu'ailleurs, on doit savoir que le livre le plus autorisé sur Rimbaud, parce que le plus récent et le plus complet (*Arthur Rimbaud*, London, Hamish Hamilton, 1947, 464 p., 15 s.) est dû à Miss Enid Starkie. La première édition, qui date de 1938, a reparu l'an dernier, corrigée et augmentée de telle sorte qu'il vaut la peine d'en reparler. Cette étude embrasse la vie et l'œuvre du poète; le document y remplit sa fonction convenable en ce qu'il n'est pas à soi-même sa propre fin et permet de mieux comprendre de nombreux poèmes et le caractère de l'écrivain. L'un des appendices de l'ouvrage est une version fortement réduite de l'article paru ici en mai 1947 (« Sur les traces de Rimbaud »). Il y a quelques différences entre les deux versions. Par exemple, certaines erreurs sont, en français, faciles à « constater » alors qu'en anglais on les « réfute » aisément. Et le lecteur pointilleux sur les faits se demande si « M. Camille Le Clair », à Reading, habitait le n° 6 ou le n° 8 de Russell Terrace. L'imprimeur peut être responsable de ces broutilles, ainsi que de la déformation, dans le livre, de tel ou tel nom propre : *Bedaud* pour Bedeau, *Frederick* et *George* pour leurs correspondants français, « Chants *du* Maldoror », « Théâtre *du* Bobino » (honni soit qui mal y pense).

Il importe davantage de rappeler à quels documents Miss Starkie a eu principalement recours : 78 volumes de correspondance diplomatique inédite du Record Office pour la période abyssine; la collection Doucet de la bibliothèque Ste-Geneviève; les documents rédigés par Delahaye, dont plusieurs lettres à Verlaine, à Germain Nouveau et à Berrichon, celles-ci tirées des papiers de la famille Rimbaud qu'avait réunis Berrichon, passés en 1938 aux mains de M. Matarasso, et qui sont loin d'avoir tous servi à Berrichon dans sa biographie du poète. Ce beau-frère, souvent retenu par la piété familiale (Miss Starkie a pu établir par exemple, au delà de tout doute possible, que Rimbaud s'était occupé du trafic d'esclaves), n'a pas non plus toujours discerné

l'intérêt des richesses qu'il avait en sa possession. Miss Starkie s'est également servi d'un grand nombre de documents conservés en divers lieux publics, de collections de périodiques variés, et de l'édition Mouquet des œuvres de Rimbaud, alors en épreuves, laquelle doit beaucoup, on le sait, aux travaux de M. de Bouillane de Lacoste. Le travail de l'érudite britannique sera prochainement complété par les précisions nouvelles que doit nous donner ce dernier rimbaldiste sur les *Illuminations*. Tant de sources ont permis à Miss Starkie d'éclairer, notamment, les figures de Mme Rimbaud et de sa fille Vitalie. Depuis 1938, elle a aussi précisé plusieurs points relatifs à la période 1874-76. Et surtout elle a découvert toute l'étendue des lectures de Rimbaud dans le domaine de la magie et de l'alchimie : chose importante, car chez lui non seulement la philosophie et la doctrine esthétique, mais le style et l'image s'en sont ressentis.

C'est ici qu'on voit l'informatrice doublée d'un critique dont les talents sont éminents pour l'explication et l'appréciation. Ce qu'elle dit de la place de Rimbaud dans l'histoire littéraire, de son influence sur ses successeurs et principalement sur les surréalistes, d'autres l'ont dit. Personnels et neufs sont en revanche ses éclaircissements de poèmes, ses jugements (par exemple, ses parallèles entre Rimbaud et Baudelaire), et la thèse centrale de son livre, qui constitue une interprétation du personnage terriblement énigmatique et compliqué que Verlaine appelait « l'homme aux semelles de vent ».

Quel élément commun peut-on trouver, s'il existe, à toutes ses contradictions? Est-il possible d'expliquer qu'il ait abandonné la littérature au moment où il était en pleine maîtrise de ses moyens? Miss Starkie est trop sage pour prétendre toujours à la certitude. Son travail est plein de « peut-être », de précautions et de modération. Si, par exemple, elle recourt à la psychanalyse, elle en fait spirituellement ressortir les excès dans l'explication parodique d'une chanson d'enfants. Toujours elle repousse l'interprétation exclusive. Rimbaud n'est pour elle ni un dépravé ni un saint, ni un voyou ni un voyant tout d'une pièce. Elle le peint comme un aventurier, un révolté incapable de s'adapter et trop dépourvu d'humilité pour tirer profit des expériences où successivement il s'est jeté sans réserve, un « incroyant mystique » dont l'œuvre, paradoxalement, a ramené d'autres hommes à la foi. Si Rimbaud a fini par voir dans l'action l'expression la plus parfaite à laquelle on puisse atteindre, ce serait à la suite d'un drame de l'orgueil déchu, repentant dans *Une saison en enfer*, et d'une abdication de l'art pour lequel il était fait : son malheur viendrait d'avoir donné dans ce piège, et se solde par un échec tragique. Dans ce voyage de désillusion que fut sa vie, dans cette douleur de l'illuminé déçu qui ne se croit plus qu'halluciné, la plus grande duperie serait l'illusion sur lui-même (incapacité de

se fixer aussi bien que manque de foi en soi-même) qu'il portait comme une fatalité.

L'une des hypothèses les plus suggestives de Miss Starkie est celle de Rimbaud martyr volontaire du vice et ascète de la débauche. Cet état d'esprit ne sera pas entendu aisément d'âmes moins incendiaires que la sienne. La lumière jetée sur lui par la biographie de Rimbaud aura eu, pour un lecteur au moins, un résultat imprévu. Peu de temps après avoir lu son livre, j'ai assisté à la représentation de *Don Juan* par Jouvet. Combien j'ai mieux compris l'un par l'autre! L'une des obligations que j'ai par accident à ce *Rimbaud* sera d'avoir mieux saisi qu'une âme de classique dissimule souvent dans ses replis une sensibilité qui n'a rien à apprendre de nos « découvertes » de modernes.

Jacques Vallette.

LIVRES.

Seven types of ambiguity, by *W. Empson* (London, Chatto-Windus, 1947, xv-258 p., 10 s. 6 d.). — Paru pour la première fois il y a dix-huit ans, ce livre se présente à nouveau corrigé et enrichi. L'auteur y analyse le phénomène de condensation (de sens, d'idées, d'images, d'expériences, etc.) d'où la poésie tire ses plus grandes beautés sans doute, et qu'il appelle ambiguïté. Du moment qu'il reconnaît que les « types » d'ambiguïté qu'il isole et classe n'ont pas une valeur absolue, coïncident souvent entre eux et constituent seulement un système commode, on n'hésite pas à le suivre dans son travail très complexe, très subtil et très suggestif, et qui mène des rencontres ou compressions verbales jusque dans le subconscient des écrivains. Son objet principal n'est cependant pas psychologique : il s'agit plutôt, sans jugement de valeur obligé, d'apprécier méthodiquement des effets, non des procédés ou des intentions. La défense par Mr. Empson de son propos analytique, par opposition à la critique esthétique, paraît superflue : on gagne toujours à mieux prendre conscience des raisons de son plaisir, surtout en suivant un guide à la sensibilité aussi délicate et aussi riche, et qui fait contribuer à son enquête des exemples pris à foison dans toute la littérature anglaise (on songe en particulier aux lumières jetées par lui sur de nombreux passages de Shakespeare, non seulement pris en eux-mêmes, mais rapprochés de façon à faire jaillir des sens profonds). On ne saurait trop dire l'exceptionnel intérêt de ce livre pour quiconque aime la poésie.

English literary criticism : the Renascence, by *J. W. H. Atkins* (London, Methuen, 1947, xi-371 p., 16 s.). — Des auteurs considérables, parmi lesquels Saintsbury, Spingarn et Legouis ont déjà parlé de ce sujet central et complexe : la critique littéraire en Angleterre d'Erasme à Milton, ses formes, ses objets, ses rapports avec la littérature générale. A une époque où, dans le cadre de la Renaissance et de la Réforme, l'esprit s'émancipe du moule médiéval, l'œuvre des théoriciens revêt un intérêt majeur. Le livre de Mr. Atkins est d'abord un tableau historique fouillé. C'est sans doute par ses thèses qu'il se distingue : à savoir que, même en faisant leur part indispensable aux influences extérieures, la critique anglaise de l'époque est indigène et originale; que des courants anciens et nouveaux y coexistent, et que, jusqu'au siècle des Jacques et des Charles, on peut suivre encore ceux qui procèdent du Moyen Age et de la Renaissance; et qu'enfin la critique ne constitue pas un compartiment séparé du reste de la littérature, mais qu'elle en accompagne le développement à la manière à la fois d'un effet et d'une cause. Ne serait-ce qu'en raison de l'accent mis par l'auteur sur l'aspect national plutôt qu'européen de son sujet, il mérite une lecture attentive.

The classical moment, by *M. Turnell* (London, Hamish Hamilton, 1947, xv-253 p., 12 s. 6 d.). — On est toujours reconnaissant au critique anglais soucieux de rendre

nos classiques accessibles à ses compatriotes, en les aidant à sortir de leur « incompréhension respectueuse ». Mr. Turnell connaît bien Corneille, Molière et Racine; les analyses qu'il donne de leurs œuvres sont fines et suggestives même pour un lecteur français. Il y a aussi dans son livre une part importante d'idées générales, notamment dans les parallèles qu'il trace de la littérature anglaise et de la nôtre à la même époque. L'un des plus grands services que doive rendre son livre sera de replacer la poésie d'un Racine dans la ligne de la poésie européenne en la reliant à celle de nos modernes, surtout de Baudelaire : à cet égard, sa dette envers T. S. Eliot critique n'est pas niable.

Le Prodigue de Londres, par *Shakespeare*, adapté par H. Ghéon (Lyon, I.A.C., 1947, 203 p., 330 fr.). — Ce dut être en 1937 ou 1938 que le charmant Ghéon lut dans un cercle amical, avec toute sa verve et toute son émotion, cette adaptation d'une version allemande d'une pièce qu'il voulait absolument attribuer à Shakespeare, d'accord en cela avec de bonnes autorités, mais qui restera beaucoup plus convenablement en français sous le nom de notre compatriote : ainsi l'on coupera court aux controverses sur la paternité de cette œuvre, laquelle est affaire d'opinion, comme la paternité selon la chair. Poignant, certes, et comique tour à tour, ce drame reste cependant assez sommaire dans l'exécution. Peu importe : il divertit et édifie fortement, une fois admise une donnée à laquelle il ne s'agit pas de chercher querelle; sous son dernier vêtement, on en trouvera la lecture entraînante et on souhaitera de le voir à la scène.

Rue de la Sardine, par *J. Steinbeck*, trad. Paz (Paris, Gallimard, 1948, 208 p., 200 fr.). — Encore des histoires de Monterey, comme dans *Tortilla Flat* dont elles sont la suite, et auquel beaucoup de lecteurs les préféreront sans doute : la bouffonnerie picaresque n'y est pas moindre; il s'y mêle une note de tendresse très agréable, forte et virile. C'est du bon John-qui-rit.

Vous pigez? par *P. Cheyney*, trad. Weil (*Ibid.*, *Id.*, 1948, 215 p., 150 fr.). — On dévore ces nouvelles aventures de Lemmy Caution comme les précédentes. Le livre n'est peut-être pas aussi réussi que *La Môme Vert-de-Gris*, paru dans la même série. Il est très amusant quand même. Cheyney est, avec J. Thurber, le créateur d'un style fort marqué, non sans maniérismes, à la saveur pittoresque et populaire, et qui a bien passé dans cette version, avec peut-être un peu plus de vulgarité que dans l'original.

El Hakim, par *J. Knittel*, trad. Gay (Paris, Michel, 1947, 453 p., 390 fr.). — Traduction d'un livre paru en 1935, aux intentions élevées et dont il est impossible à qui ne connaît pas l'Egypte d'apprécier la valeur documentaire. L'histoire est celle d'un jeune Egyptien du peuple, devenu médecin célèbre. Il lutte pour le mieux-être de ses compatriotes et meurt après avoir sauvé de la prostitution la femme qu'il aime.

Livres reçus. — *Cloud*, by R. Malouf, Eng. transl. by J. T. W. Sadler (1947). — *Sang mêlé*, par J. Peterkin, trad. Tournier (Paris, Table ronde, 1947, 276 p., 250 fr.).

REVUES.

The new Statesman and Nation, 24 et 31.1., 7 et 14.2.48. — On a dit combien cette revue reflète bien la vie courante en Angleterre, avec quel talent elle est rédigée. Parmi les questions traitées dans les quatre numéros cités ici, signalons : les controverses instituées autour de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine dans le cadre de la sécurité sociale (24.1., 31.1., 7.2.) ainsi que sur une réforme de la Chambre des Lords dont il est beaucoup question en ce moment, et où la position de la revue est franchement avancée; des articles sur les conséquences de l'assassinat de Gandhi (7.2.), sur la politique surtout financière du gouvernement français (31.1., 14.2.), sur la Grèce (24.1.), sur la Chine (24.1., 31.1.), où règne non la récrimination mais le désir de comprendre, avec une critique sans passion qui s'adresse à la politique britannique aussi bien qu'aux autres. Parmi les essais de littérature, les plus intéressants sur un Ruskin inconnu dévoilé par un livre récent (24.1.); sur les préludes diplomatiques à la guerre (31.1.); sur le cardinal Newman (7.2.). Correspondance de lecteurs active et nourrie. Les réponses aux concours littéraires, qui proposent un sujet de pastiche hebdomadaire, sont un délice.

Our Time, Jan.-Feb. 1948. — Articles intéressants sur le Conseil des Arts de Grande-Bretagne, sur Edith Sitwell, sur Van Gogh, sur la littérature italienne actuelle, etc. Po-

lémique d'un auteur soviétique avec le critique littéraire du *New Statesman*. Revues instructives comme toujours.

The Sewanee Review, Winter 1948. — La France est à l'honneur dans ce numéro, avec des articles de Maritain sur l'action de Camus, sur Chamfort, de W. Fowlie sur Mauriac, de J. Frank sur Balzac et Stendhal; sans compter des traductions de poèmes de H. Michaux. Dans le domaine anglo-saxon, à remarquer des essais sur l'unité du *Roi Lear*, sur les *Four Quartets* d'Eliot, sur la dernière pièce d'Eugene O'Neill, et sur sept poètes nouveaux (dont Reed et Lee dont il fut question ici l'an dernier)

The Kenyon Review, Winter 1948. — Une nouvelle et de nombreux poèmes. Des études sur Flaubert, sur Kafka, sur la danse, sur l'œuvre de Caroline Spurgeon, célèbre commentatrice de Shakespeare, et son influence. Une lettre de Paris, sympathique et clairvoyante, mais où nous apprendrons qu'en septembre dernier nous étions presque tous au bord de la crise de nerfs, nous attendant à recevoir des bombes atomiques américaines ou des chars russes.

French Studies, Jan. 1948. — « Doutes à l'égard de Polyeucte » (à cause des « personnalités rompues » de Polyeucte et de Pauline). « The Vitality of the Past Definite in Racine » (suite d'une discussion instituée entre autres par A. Dauzat). Deux bons articles sur Whitman et les symbolistes, et sur Péguy moraliste (le moraliste socialiste, avant sa conversion).

Meanjin, Winter 1947. — Revue littéraire qui manifeste de façon très encourageante la vitalité des écrivains australiens contemporains.

HISTOIRE

LE GENERAL BOULANGER, OU L'IMPORTANCE DES MEDIOCRES. — L'histoire du général Boulanger n'est pas d'un intérêt passionnant — à moins qu'on ne goûte particulièrement les anecdotes scabreuses et policières. Mais celle du boulangisme est fort révélatrice; elle constitue un épisode important dans l'histoire de la IIIe République et il faut savoir gré à M. Adrien Dansette de l'avoir contée avec autant d'humour que de pénétration (1). Le boulangisme a dépassé la médiocre personne de l'aspirant-dictateur. Derrière celui-ci, ou plutôt autour de lui, se sont groupées ce qu'on pourrait appeler des « forces historiques », dont l'influence fut beaucoup plus profonde et prolongée que la sienne; la défaite de l'aventurier (qui préférait les aventures à l'aventure) fut aussi une défaite pour un mouvement politique et sentimental; elle imprima ainsi un rythme nouveau à l'évolution de la IIIe République; la situation des différents partis s'en trouva modifiée; le rapport des forces fut renversé; les programmes même s'échangèrent. L'arriviste a magistralement raté son affaire; mais les médiocres, en histoire, ont leur importance.

Que le général Boulanger ait pu susciter les dévouements passionnés que l'on sait, cela demeurera un éternel sujet d'émerveillement pour les historiens. On comprend, certes, que les midinettes aient aimé sa barbe blonde — puisqu'une barbe blonde était alors l'attribut classique des séducteurs, dans les romans à quatre sous —; on comprend que les petits bourgeois aient été impressionnés par le fameux cheval Tunis, et les qualités équestres

(1) A. Dansette, *Le Boulangisme*, Fayard.

du ministre de la Guerre; les petits bourgeois ne vont pas très souvent au manège; on comprend que ce fou de Déroulède se soit trompé sur le compte du général : il s'est si souvent trompé, et chaque fois avec la même fougue et la même sincérité. Mais on s'étonne que la duchesse d'Uzès, le comte de Paris et Anatole France aient commis les mêmes erreurs. Ils n'avaient pas les mêmes excuses. Pour réussir une grande carrière politique, Boulanger n'avait, en effet, que son arrivisme (l'arrivisme est certes distinct de l'ambition, mais il peut ne pas la contrarier!) et sa barbe — son charme, si l'on préfère. Il n'avait aucune éducation, au sens le plus large de ce mot : aucune culture, aucun raffinement d'esprit ni de manières, aucune grandeur morale, aucune idée. Comme on parlait devant lui des corporations de l'ancienne France, celui qui avait promis de rendre son trône au comte de Paris interrogea : « Vous dites? les corporations? ». Une femme du monde lui faisant compliment de ses mains, il crut spirituel de répondre, en plein dîner : « Ah! si vous voyiez mes pieds! » Il mentit à tout le monde — ce qui ne sert pas nécessairement un politicien — : le même soir, il négocia à la fois avec le radical Clemenceau et le royaliste Martimprey; il promit ce qu'on voulut, à tout le monde (et fut cru). Il eut toutes les lâchetés civiques et morales, et abandonna successivement tous ses amis, par arrivisme ou par peur. Son programme politique est toujours resté un mystère : il affirmait constamment que « son devoir, il l'accomplirait jusqu'au bout »; mais personne n'a jamais très bien su ce qu'étaient ce « devoir » et ce « bout ». Une personnalité remarquablement vide, pour tout dire. Le prestige dont il jouit auprès de nombreuses femmes aurait au moins pu l'arracher à cette désespérante médiocrité; hélas! ses lettres d'amour sont aussi plates que ses discours politiques et, pour d'autres raisons, aussi illisibles. Il est difficile d'employer la forme positive pour parler du général Boulanger; on peut tout juste dire, sans mettre de négation : « Il fut brave à la guerre; il fut un beau quinquagénaire ».

Pourtant, ce personnage falot inquiéta Bismarck, attira l'attention du tzar, et provoqua l'intérêt du pape. Comme on dit, il s'est fait un nom. Comment ce paradoxe s'explique-t-il? C'est que l'histoire n'est pas une distribution de prix; les médiocres peuvent fort bien se hisser au premier rang, et d'abord par leur médiocrité même. Celle du général Boulanger le servit sans aucun doute, car elle fut un appât pour ceux qui pensèrent l'utiliser. Un Clemenceau eut souvent, comme on sait, la tentation de « voter pour le plus bête », par mépris de l'homme; car le plus bête a des chances d'être le plus docile; c'est pourquoi Clemenceau poussa Boulanger au ministère de la guerre, lorsque Freycinet constitua son cabinet, en janvier 1886. Le chef radical comptait alors sur le général pour démocratiser l'armée, et il n'eut d'ailleurs pas tort. Les deux

hommes se séparèrent lorsqu'il apparut à Clemenceau que son domestique était prêt à servir d'autres maîtres, et, qui plus est, un autre régime; Clemenceau était cynique, mais républicain. Boulanger était ce qu'on voulait; il n'avait pas, au fond, de prétentions très élevées; chassé de la rue St-Dominique, après la chute de Goblet, il demanda seulement à y revenir, par un moyen ou un autre (dans une lettre de décembre 1887, il parle de lui-même comme de « celui qui s'effacera avec joie dans un ministère »; on n'est pas plus modeste); mais puisque pour revenir aux honneurs, il lui fallait s'adresser aux adversaires de la République, il accepta la carrière de candidat-dictateur. Chez ce petit parvenu, ce choix fut peut-être fait à contre-cœur.

La popularité de Boulanger devint ainsi un atout pour un groupe hétéroclite, comprenant des radicaux comme Laguerre et Naquet, des royalistes comme la duchesse d'Uzès, des patriotes comme Déroulède, des bonapartiste comme Thiébaud... et des hommes d'affaires comme Dillon, sans compter les blanquistes et les snobs. Il est permis à tout le monde de miser; le général ne décourage aucun joueur. C'est par là que le boulangisme devint représentatif. Il exprima d'abord le désespoir engendré par une défaite que les Français n'avaient pas acceptée; ensuite la méfiance inspirée par une république qui balbutiait; enfin les craintes provoquées par la situation économique. Boulanger se laissa porter par un flot qui le ballotta en tous sens, et fut probablement le dernier à bien comprendre ce qui lui arrivait; Clemenceau a dit de lui — et c'est un mot profondément juste — : « Il n'avait pas la foi boulangiste », soit; mais d'autres l'eurent pour lui et donnèrent de brillantes couleurs à l'aventure : Maurice Barrès s'y aiguisa la sensibilité.

D'autre part, la médiocrité de Boulanger correspondait, il faut bien le dire, à une certaine médiocrité générale, et par là également, elle s'inscrit en quelque sorte dans le cadre historique; Boulanger ne fut qu'un petit agitateur craintif; mais Déroulède fut un bien mauvais poète, Floquet un parlementaire de dixième ordre, Constans un policier sans honneur. Ce n'était pas seulement la vedette qui manquait de talent; c'est la pièce qui était mauvaise. Le patriotisme de pacotille était à la mode; on se vendait assez volontiers au plus offrant; le scandale florissait dans l'Elysée du père — ou plutôt du beau-père — Grévy, et dans les alcôves des cocottes; les Français faisaient joujou avec les guérites tricolores, les chansons de Paulus ou les rallyes-papers. C'est peut-être dans cette vanité générale qu'est le vrai secret du boulangisme.

La lâcheté de Boulanger, encouragée par la grosse roublardise de Constans, mit fin, comme on sait, à cette pauvre histoire, et la France devint plus sérieuse : on s'enthousiasma pour Eiffel, ce qui était plus justifié et moins dangereux. Mais tout ce qu'avait touché Boulanger fut atteint par sa fuite. Clemenceau l'avait lâché

assez tôt, mais d'autres furent moins perspicaces. C'est pourquoi le royalisme et le bonapartisme, en particulier, durent renoncer à jouer un rôle important dans la vie politique française; un conservatisme modéré prit leur place; l'Eglise, qui avait misé sur le général, se rallia à la République triomphante; le radicalisme renonça à combattre un Sénat qui avait servi de bouclier à la République, s'accrocha au scrutin d'arrondissement, par réaction contre les succès que le scrutin de liste avait valu au boulangisme, et laissa à la droite le soin de recueillir un héritage revanchard qui était désormais suspect aux yeux des « vrais républicains ».

Comme le dit M. Dansette, la III[e] République « manqua à un devoir élémentaire de reconnaissance en n'élevant pas de statues au brav' général ». On ne garantit cependant pas à tous les généraux médiocres un rôle historique aussi important et positif. Comme le prouve l'histoire du général Boulanger, la médiocrité ne gêne pas. Mais elle ne suffit pas non plus.

Jean Lequiller.

Mes Mémoires. III, par Joseph Caillaux (Plon). — J. Caillaux fut certainement une des figures les plus curieuses de la III[e] République; pour être un très grand homme d'Etat, il lui manqua le don de sympathie. Dans ce troisième volume de ses Mémoires, on reconnaît sa faculté de vision, sa vive intelligence, sa « capacité », si l'on peut ainsi parler. Mais tout cela est noyé dans une polémique impitoyable et souvent mesquine dirigée contre ses ennemis, Poincaré, Briand et Barthou. Au cours de la période qui précéda immédiatement la première guerre mondiale, les conflits de personnes furent en France aussi aigus, aussi violents que les conflits politiques proprement dits : contre l'adversaire qui menait une politique jugée erronée, ou simplement qui menaçait de prendre une place enviée, tous les moyens étaient bons; Caillaux en souffrit certainement — son orgueil l'empêche un peu d'en convenir, — mais il usa des mêmes armes et continue de s'en servir dans ses Mémoires; c'est ainsi qu'il accuse Poincaré d'avoir poussé à la guerre, en 1914, afin de trouver dans l'appui russe une garantie pour sa situation personnelle. Il est permis de penser que c'est attribuer non seulement des mobiles bien médiocres à un adversaire, mais des causes futiles à un conflit singulièrement complexe et étendu. Mais, par ce trait même, ces Mémoires sont historiquement fidèles, malgré leurs exagérations et leur caractère si nettement personnel; lorsque Caillaux joua un grand rôle politique, c'est-à-dire dans les années 1909-1914, la vie politique française fut autre chose, certes, qu'une bataille entre quelques grands ténors; mais elle fut *aussi* cela. Caillaux fut l'un d'eux. C'est pourquoi ces Mémoires constituent un document historique important, au même titre que ceux de Poincaré.

Les communes françaises, par *Ch. Petit-Dutaillis*. Collection « L'évolution de l'humanité » (Albin Michel). — Dans ce volume, le savant spécialiste de notre histoire médiévale met au point l'histoire des communes françaises, depuis leurs origines jusqu'à la veille de la Révolution. En se fixant ce programme, M. Petit-Dutaillis a tenté une entreprise nouvelle; personne avant lui n'avait essayé de suivre l'évolution de nos communes sur une aussi longue période, au moins de façon scientifique; c'est là un premier mérite. D'autre part, en exécutant son dessein, M. Petit-Dutaillis n'a jamais abandonné un remarquable souci de rigueur, à la fois dans la recherche, dans la documentation et dans l'expression. Enfin, il s'est avant tout soucié de *définir* la commune; c'est un point important; entre les *communes* et les *villes*, et même entre les *communes* et les *villes franches*, il convient de faire de nettes distinctions; l'auteur de ce livre n'y manque pas; il accomplit par là un devoir essentiel de l'historien. Car l'histoire ne peut être éducative, ou même simplement

satisfaisante pour l'esprit, que si elle précise des notions qui, sans elle, resteraient ou vagues ou abstraites. Le concept de « peuple », de « nation », de « frontière », de « démocratie », de « conquête », ne peuvent réellement se définir qu'historiquement, concrètement; encore faut-il que l'historien se reconnaisse l'obligation de préciser le sens des termes qu'il emploie. M. Petit-Dutaillis, quant à lui, ne perd jamais de vue ce devoir intellectuel; il a cherché à définir une institution, en n'oubliant pas qu'une véritable définition n'est pas nécessairement statique : le même mot peut, d'une époque à une autre, avoir des sens différents. Non seulement il fait ainsi œuvre d'historien perspicace, mais il permet à l'histoire d'être ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être : une contribution à la connaissance du langage, et, par là, à la formation de l'esprit.

Le Procès de Nuremberg, par *Didier Lazard*. Editions de la Nouvelle France; **Le Procès de Nuremberg**, par *R. W. Cooper* (Hachette). — Le Procès de Nuremberg n'est plus d'actualité; et, même, lorsqu'il se déroula, l'opinion publique, ou plutôt la curiosité, s'en détourna au bout de quelques jours; on se lassa de cette procédure lente et minutieuse et l'intérêt ne se réveilla que lorsque vint le moment du verdict. Il se trouva de nombreuses personnes pour juger inutiles tant de précautions pour pendre des criminels coupables de crimes aussi patents et aussi gigantesques. Pourtant, lorsque, le premier jour, Gœring et ses complices parurent au box des accusés, on se frotta les yeux : ce spectacle n'avait-il pas quelque chose d'extraordinaire, d'incroyable, d'inédit? Cette première impression était juste. Le procès de Nuremberg a été effectivement un procès extraordinaire. Non pas seulement par la qualité (si l'on peut dire) des accusés, mais par la nature des accusations. C'est la première fois qu'un procès de ce caractère était intenté. Nuremberg fera ainsi date dans l'histoire du droit international; encore aujourd'hui, les juristes disputent la question de savoir si le procès a été correctement engagé et mené. En outre, les débats de Nuremberg ont éclairé bien des aspects de l'histoire du nazisme; la mort de Mussolini, tombé sous les coups de la fureur populaire, a paru à certains plus « juste » que celle des condamnés de Nuremberg; de cela nous ne discuterons pas; mais nous ferons remarquer que, sur l'histoire — donc sur les responsabilités — du fascisme, aucun document comparable aux comptes rendus de Nuremberg n'est à notre disposition. Ces comptes rendus ont été officiellement publiés *in extenso*. Mais il faut une extrême patience pour lire les nombreux volumes parus à cette occasion; en outre, l'atmosphère des débats n'y est aucunement rendue. C'est pourquoi des livres comme ceux de M. Lazard ou de M. Cooper sont fort utiles à celui qui veut mieux connaître les éléments d'une histoire qui faillit nous être fatale.

Jules Ferry, par *Maurice Reclus* (Flammarion). — Jules Ferry fut un des « pères » de la IIIe République, non seulement parce qu'il fut un de ceux qui menèrent l'opposition contre Napoléon III, mais parce que, comme chef des opportunistes, il dirigea ses premiers pas, à un moment où elle paraissait bien fragile et bien tremblante. Comme tel, Jules Ferry fut mêlé aux plus grandes batailles politiques de la fin du XIXe siècle en France. Toutefois, les ouvrages le concernant ne sont pas légion; celui que lui a consacré M. Maurice Reclus comble une lacune, en ce sens qu'il s'efforce de donner un portrait complet et solide de ce grand homme d'Etat. C'est un livre qu'il faut avoir lu, si l'on veut savoir ce qu'est un grand républicain modéré. Jules Ferry a pu se tromper quelquefois; mais on ne peut lui refuser ni la compétence, ni la sincérité, ni le courage.

Une étape de la démocratie anglaise, 1906-1914, par *Ernest Lémonon* (Marcel Rivière). — Etude consciencieuse de la période au cours de laquelle l'Angleterre, jusque-là maîtresse du monde et des marchés, rencontra pour la première fois les difficultés auxquelles elle se heurta ensuite de plus en plus nettement : le séparatisme des Dominions, le problème social, la concurrence étrangère, le danger allemand.

Notes sur la guerre de 1870-1871, par *Fr. Engels* (Alfred Costes). — Engels était *aussi* un journaliste militaire de talent; il fut un précurseur de nos correspondants de guerre. Mais c'est également en socialiste qu'il juge la guerre de 1870-1871 : c'est pourquoi, tout en reconnaissant la supériorité allemande, il exalte la lutte menée, après Sedan, par les armées de la République.

Histoire de la Russie des origines à 1917, par *Pierre Pascal* (Presses Universitaires, « Que sais-je? »), 134 pages. Qu'en dire, sinon que c'est un résumé utile? Après tout, les Français sont tellement ignorants des questions russes...

Le Directoire, par *G. Lefebvre* (Armand Colin). — G. Lefebvre est un de nos plus grands historiens. A la science la plus sûre et la plus étendue, il allie une sorte de passion froide pour la vérité. Personne actuellement en France ne connaît probablement aussi bien que lui la période révolutionnaire et napoléonienne, et tout ce qu'il en dit importe. Il explique ici comment les gens du Directoire ont fait le lit de Bonaparte, en quelque 200 pages denses et lumineuses.

Sous la Terreur, par *Jules Mazé* (Hachette). — Les amateurs de « petite histoire » se plairont à lire ces pages où l'on constate que, « sous la Terreur », la vie continuait. C'est une leçon que bien des Français ont récemment apprise, sans avoir à lire aucun livre. Mais l'histoire n'a pas toujours à enseigner de leçons; elle peut être « une histoire », ou « des histoires »; il est permis d'y trouver matière à distraction. Mais ce n'est pas obligatoire.

Les débuts de la Seconde Restauration, par *Jean Thiry* (Berger-Levrault). — Etude sérieuse et bien documentée d'une période au cours de laquelle la France eut à faire face aux problèmes les plus douloureux : l'occupation et la défaite. On ne comprend pas toujours bien les mérites de ceux qui eurent à réparer le mal fait par la mégalomanie de Napoléon. Ce volume permet de les mesurer.

Cent ans d'histoire, par *Paul Pilant* (Vuibert). — Manuel d'histoire, dans lequel les grands faits de la période 1848-1948 sont classés et présentés avec clarté. Son mérite principal est de tenter une expérience qui jusqu'ici n'avait pas été faite. Mais nous manquons d'une bonne histoire de la « guerre de trente ans » (la deuxième...) en français. Certes, les documents diplomatiques sont encore à publier. Mais, pour un chercheur consciencieux, cette lacune dans la documentation ne devrait pas être trop décourageante. On pourrait au contraire se plaindre de l'abondance des sources.

J. L.

L'aventure égyptienne, par *Frédéric Saisset* et *Georges Verdal*; un vol. de 262 pp. petit in-8° (Editions Ariane), Paris, 1947. — Bonaparte, durant la campagne d'Egypte, s'éprit de la jeune épouse du capitaine Fourès, l'un des officiers de son état-major, au point de songer très sérieusement à répudier Joséphine (après le divorce de Mme Fourès).

Le coup d'État du 18 Brumaire obligea l'Empereur, par crainte du scandale, à ne point donner suite à ce remaniement matrimonial, si j'ose dire. Mais il conserva toujours pour celle que l'on appelait *Bellilote* (Marguerite-Pauline Belliste, de son nom de jeune fille), et qui devint comtesse de Ranchoup, de tendres sentiments, d'ailleurs partagés... *Invitus, invitam dimisit*...

Cette aventure authentique a tenté deux écrivains de talent. Ils en ont composé un *récit* frais, vivant, coloré, sans cesse appuyé sur la plus exacte documentation. Ce livre se lit comme un roman... et n'est pourtant pas un roman. — A. O.

Histoire d'Espagne, par *Albert Mousset*, un vol. in-8 couronne de 640 p., avec 5 cartes, 8 illustrations hors texte et un index, 400 fr. (SEFI, « Le Monde et l'Histoire »). — Ce livre de premier ordre comble une lacune importante de nos manuels historiques : nous n'avions, en français, que la traduction de l'*Histoire d'Espagne* de Rafael Altamira parue dans la Collection Armand Colin, très bien faite, certes, mais du genre « comprimé », et l'*Histoire d'Espagne*, de Maurice Legendre, vivante, mais de parti pris. La collection « Le Monde et l'Histoire » s'adresse, il est vrai, plus au public cultivé qu'aux étudiants, d'où l'absence, que l'on peut regretter, d'une bibliographie. Le livre est consacré à « l'histoire de la puissance politique de l'Espagne », non à celle de sa civilisation, comme nous en avertit l'auteur. Le chapitre premier sur les « Permanences de l'Histoire d'Espagne » est une synthèse remarquable, pleine de vues suggestives, toujours appuyée sur ce que les Espagnols eux-mêmes ont senti de leur mission. Les quelque quatorze chapitres de narration qui suivent ont l'art de clarifier et de dessiner les grands traits dans cet enchevêtrement de faits, de province à province, qui rendent si complexe l'histoire de la péninsule.

Un Index des principaux noms,

Histoire générale des Postes françaises, par *Eugène Vaillé*, conservateur du Musée postal. Tome I : **Des Origines à la fin du moyen âge.** Un vol. in-8 (14 × 22,5) de 376 p., 320 fr. (Presses Universitaires de France). — Voici le premier ouvrage d'ensemble sur la question, les quelques travaux qui lui furent consacrés au siècle dernier n'utilisant qu'une documentation toute moderne. Ce premier tome (deux autres sont en préparation) apporte sans doute le plus de vues neuves, car il correspond à une période où n'existait pas encore de législation centrale : « Les organismes de transport de correspondance sont tous d'origine privée et destinés à satisfaire aux besoins particuliers d'un groupement, qu'il s'agisse du Roi, des abbayes, des villes, de l'Université ou des corporations. » L'auteur étudie successivement les mesures prises par ces différents organismes pour la transmission des nouvelles ; il fait appel à une multitude de textes et témoigne d'une connaissance parfaite de l'histoire médiévale. Signalons, pour montrer l'intérêt de cette synthèse, au chapitre sur « la poste aux moines », ce qui concerne les « rouleaux des morts » : circulaires annonçant un décès, transportées d'abbaye en abbaye où elles s'allongeaient sans cesse de prières et d' « accusés de réception » ; au chapitre sur « la poste internationale », ce qui est dit de ses origines : corporations de marchands italiens réglant leurs communications avec les foires de Champagne.

La querelle des Investitures, par *Augustin Fliche*, in-16 de 221 p. (Aubier, Editions Montaigne, « Les grandes crises de l'Histoire », 1946). — Le grand spécialiste de l'histoire de l'Eglise au XIe siècle reprend ses travaux sur *La Réforme grégorienne* et s'attache, dans ce petit livre de riche substance, au récit de la crise que pendant cinquante années (1076-1124) traversa l'Eglise dans ses rapports avec les pouvoirs temporels. Un état de fait est né, peu à peu : impliqués dans le système féodal, évêques et curés reçoivent investiture de leur charge des mains du roi ou du seigneur. Deux grands papes réagissent contre cet état de choses, Grégoire VII, Nicolas II. La solution, qui consiste à distinguer chez un même pasteur les liens temporels de la charge spirituelle, à établir deux investitures, est due à un Français, Yves de Chartres. Elle réussit dans le royaume de France mais, en terres d'Empire, subsistent des germes de discorde qui seront à l'origine de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire.

L'intérêt du livre est moins d'ailleurs dans le récit des faits (d'où se dégagent cependant avec beaucoup de vie les figures de Grégoire VII et de Nicolas II) que dans la lutte des idées qui met aux prises les canonistes dans la bataille polémique d'où la Papauté finit par trouver la solution d'équilibre.

Jean l'Aveugle comte de Luxembourg, roi de Bohême, par *Raymond Cazelles*, in-16 jésus de 308 p., 9 illustrations hors texte, 2 cartes, tableaux généalogiques et synchronologiques, 250 fr. (Tardy, Bourges, 1947). — Un travail sérieux sur le contemporain et l'ami de Philippe de Valois, mort à la bataille de Crécy, d'après les meilleures éditions de chroniques. Bonne bibliographie. C'est un récit analytique qui nous promène de la France à la Bohême, à la Pologne, à l'Italie. On peut regretter l'absence d'un index des noms cités, pour ceux qui voudraient utiliser ce livre où interviennent tant des personnages marquants du XIVe siècle.

L'Amérique des Conquistadores, par *Jean Babelon*, un vol. in-8 de 288 p., 2 cartes, 200 fr. (Hachette). — Peut-être serait-il plus exact de dire : « La conquête de l'Amérique par les Espagnols » : seul le chapitre final, « Pax Hispanica » est consacré à l'œuvre de la colonisation. Ceci dit, voici la seule histoire d'ensemble de cette épopée de cinquante années, à laquelle Christophe Colomb a donné le branle et qui s'inscrit principalement sous le règne de Charles-Quint. Des figures peu connues en France et dont s'enorgueillit l'Espagne, comme celles de Nuñez de Balboa qui découvrit le Pacifique, d'Almagro, un des conquérants du Pérou, s'inscrivent avec relief à côté de Fernand Cortès et de Pizarre, mais c'est Cortès qui les dépasse tous. On ne peut dire que ce récit haut en couleurs contribue à dissiper la « légende noire » que les Espagnols reprochent aux historiens étrangers. La sincérité religieuse de ces étranges évangélisateurs que furent les Conquistadores n'en est pas moins évidente et doit se replacer dans le cadre de l'époque.

Le livre est écrit par un parfait connaisseur de la question et comporte une bonne bibliographie. Le chapitre II est la mise au point la plus récente concernant Christophe Colomb.

Quel roman que ma vie! Itinéraire de Napoléon Bonaparte, 1769-1821, par *Louis Garros*, in-8 (25 × 16,5 cm) de 518 pages, 550 fr. (Les Editions de l'Encyclopédie française). — L'auteur, un militaire, prétend avec raison que toute histoire sérieuse de Napoléon pèche par la base si elle ne s'appuie sur une chronologie irréfutable. Or il n'existe pas d'*Itinéraire* depuis celui de Schuermans, paru un peu avant la dernière guerre, et maintenant périmé.

Année par année, jour par jour, L. Garros reconstitue les faits et gestes de Napoléon, entremêlant sa nomenclature d'anecdotes et de jugements des contemporains, citant des fragments de lettres du héros. Les linéaments de cette vie se dessinent ainsi d'eux-mêmes; il y a un vrai soulagement pour le lecteur à être débarrassé de toute la partie phraséologique des biographies ordinaires; l'intérêt ne se dément pas un instant. Pour les points controversés, renvois, dans le texte même, aux références bibliographiques. Bien des légendes concernant les « années obscures » sont ainsi dissipées. Pourtant, puisqu'il s'agit d'un instrument de travail, on peut regretter qu'il ne comporte pas de table bibliographique permettant de s'orienter dans les références citées en cours de texte par le simple nom de l'auteur (par exemple : CHUQUET, p. 161. CHAPTAL, p. 183, etc.). On aimerait aussi une note critique sur les différents travaux d'histoire napoléonienne.

MARIANNE MAHN.

Saint-Just, par *C.-J. Gignoux*; in-16, 308 p., 225 fr. (La Table Ronde). — Spécialisé jusqu'ici dans l'histoire et la politique économiques, M. C.-J. Gignoux aborde ici l'histoire pure. Non sans arrière-pensée : « Ce livre n'est pas neutre », écrit-il, tout en précisant qu'il s'est « efforcé de serrer au plus près la vérité historique ». Saint-Just à ses yeux est un « monstre ». Le froid théoricien de la Terreur, un des types essentiels en effet, et plus actuels que jamais, de l'esprit révolutionnaire, a été admiré démesurément : à ce point de vue M. Gignoux oppose un jugement « de droite ». Effort d'antithèse utile sans doute, qui concourt à la connaissance d'un homme proprement extraordinaire, mais qui ne saurait évidemment y suffire.

Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, prince royal, par *Flavien Bonnet-Roy*; in-8 carré, 328 p., 9 hors-texte, 230 fr. (Coll. « Epoques et Visages », SEFI). — Né en 1810 en Sicile, Ferdinand-Philippe, duc de Chartres, était le fils aîné de Louis-Philippe; devenu duc d'Orléans à la mort de son père, il mourut en 1842 dans un stupide accident de voiture, près de la porte Maillot, alors qu'il se rendait à Neuilly. Il prenait très au sérieux ses devoirs d'héritier présomptif, s'attachant particulièrement aux questions militaires.

Les lecteurs du *Mercure* auront plaisir à retrouver ici les qualités d'exposition du docteur Bonnet-Roy, qui sait présenter l'information la plus solide et parfois la plus délicate en termes d'honnête homme. Le portrait et l'histoire de Ferdinand sont retracés d'un trait sûr et agréable; placés dans le cadre de l'histoire de Louis-Philippe lui-même, ils prennent ainsi toute leur valeur et toute leur signification. — S. P.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

UN MONUMENT ENIGMATIQUE EN PLEIN PARIS. — C'est, dans le jardin du musée de Cluny, le « Palais des Thermes » — ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi — dont une tradition ruinée par Camille Jullian faisait la résidence de Julien l'Apostat, quand celui-ci séjournait dans sa chère ville de Lutèce.

S'agit-il d'un établissement balnéaire, d'un palais, ou de thermes accolés à un édifice public? On a pu se poser cette question pendant des siècles, sans que personne ait songé à la résoudre par des fouilles conduites avec méthode.

Ce monument gallo-romain, détruit partiellement avant la fin de l'Empire, fut donné par Philippe Auguste à l'un de ses familiers

sous le nom de « Palais des Thermes », puis acquis par les abbés de Cluny à la fin du XVe siècle. Ceux-ci y élevèrent leur précieux hôtel sur la partie orientale des sous-sols antiques et laissèrent subsister les salles encore debout, qui servirent de magasins, de celliers ou d'écuries. La grande salle, louée à un tonnelier, fut dessinée par de nombreux artistes épris de ruines : Gabriel de Saint-Aubinet, Hubert Robert, notamment. Après la Révolution, les ruines et l'hôtel voisin furent acquis par la ville de Paris, puis par l'Etat qui, vers 1840, chargea Albert Lenoir, le fils d'Alexandre Lenoir, d'y constituer un musée des Antiquités nationales. Le percement des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain permit de recueillir des observations et des vestiges antiques; mais c'est en 1941 que des fouilles méthodiques furent envisagées par M. Toutain. Celles-ci commencèrent en 1947, sous la direction de M. Paul-Marie Duval, directeur des études gallo-romaines à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, après divers sondages effectués par M. Trouvelot, architecte, dès 1940.

Le directeur de ces fouilles, qui ont un caractère insolite en plein Paris, s'est proposé de délimiter l'édifice et de dégager son plan complet, de façon à tenter d'en déterminer la nature par comparaison avec d'autres édifices connus; d'atteindre les fondations afin de savoir s'il s'agissait d'un édifice neuf ou, au contraire, superposé à une construction plus ancienne; enfin d'étudier les procédés de construction des monuments gallo-romains dont les vestiges consistants sont rares à Paris, et d'essayer de dater celui-ci à l'aide d'objets exhumés de son sol.

La première campagne a permis de dégager un beau mur (épais de 2 m. 20 à sa base enterrée à 4 m. 50 sous le niveau actuel du sol) qui constitue la façade nord du monument, parallèle au boulevard Saint-Germain; de mettre au jour des salles nouvelles, des égouts importants, d'abondantes canalisations; de déterminer le plan général du monument, d'une symétrie absolue dans la partie nord, et d'une certaine irrégularité de proportions dans les autres parties; de se convaincre par l'étude des fondations, que le monument n'a succédé à aucune construction antérieure, et doit être daté du IIIe siècle au plus tard, et peut-être du IIe.

La destination de ce monument, a dit M. Paul-Marie Duval, dans la communication qu'il a faite à l'Académie des Inscriptions, nous échappe encore. La grande salle centrale, dotée d'une piscine, est à coup sûr un *frigidarium;* une autre possédant une chaufferie et un sol d'hypocauste présente l'aspect d'un *tepidarium;* une autre paraît être un *caldarium;* deux grandes salles, découvertes en 1947, peuvent passer pour des palestres, et l'orientation du monument ainsi que ses dimensions correspondent à celles des thermes des grandes villes de l'Afrique du Nord. On est en droit de penser à des thermes. Mais on ne saurait se prononcer encore. Rappelons que Camille Jullian, en raison de certaines décorations

à proues de navires, dans la grande salle, émettait l'hypothèse d'un édifice corporatif des Nautes parisiens, accolé à des thermes.

LE MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE. — La partie la plus ancienne du ministère de l'Education nationale, souvent désignée sous le nom d'hôtel de Rochechouart, est en réalité l'hôtel de Courteilles, du nom de sa première propriétaire, dame Mélanie Fyot de la Marche, veuve de Dominique-Jacques de Barberie de Courteilles, qui le fit bâtir en 1778 sur un terrain provenant de l'abbaye voisine de Pentemont.

On a attribué naguère cet hôtel à Boffrand, on ne sait trop pourquoi, car dans son excellent *Dictionnaire des Architectes français* qui date de 1872, Adolphe Lance lui donne très exactement pour auteur Mathurin Cherpitel, architecte, dans la même rue de l'hôtel du Chatelet (ministère du Travail), et dans le même quartier de l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou.

M. L.-M. Michon, qui en a retracé l'histoire devant les membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie des VIIe et XVe arrondissements de Paris, en se servant des travaux de Vacquier et surtout des études topographiques si sûres et si précises de Maurice Dumolin, s'est spécialement attaché à évoquer les principaux personnages qui l'ont habité : la vieille marquise de Courteilles; sa fille, la comtesse de Rochechouart, et sa petite-fille la comtesse de Chinon, aimante et sensible, mariée à douze ans au futur duc de Richelieu qui en avait quinze, et voyagea pendant trois ans, avant que le mariage pût être consommé. Celui-ci ne devait jamais l'être, car entre temps, la jeune épouse, par les effets singuliers d'une puberté difficile était devenue bossue comme polichinelle, et sa vue dans le grand escalier de l'hôtel mit en fuite son époux, avec qui elle avait tendrement correspondu.

Il s'enfuit jusqu'en Russie où il fonda, comme on sait, la ville d'Odessa, avant de devenir ministre de Louis XVIII. Augereau posséda aussi l'hôtel, mais l'habita peu, semble-t-il.

Robert Laulan.

Autour d'un cœur mis à nu. — Le professeur Leriche, qui appartient à l'Académie de médecine, a révélé à l'Institut les expériences de son collaborateur au Collège de France, M. Jean Kunlin, sur la chirurgie du cœur. Cette chirurgie n'est possible que si l'on peut ouvrir le cœur droit ou le cœur gauche à sec, c'est-à-dire qu'elle exige le blocage de la circulation dans les cavités du cœur. Ce blocage peut être réalisé par occlusion temporaire des deux veines caves et de la veine azygos ou de l'artère pulmonaire. Mais il faut trouver un dispositif qui assure la circulation encéphalique et la circulation coronarienne pendant le blocage de la circulation intracardiaque. Ce dispositif, c'est l'*autoperfusion*, qui consiste à prendre le sang dans l'aorte et à le ramener au bout de quelques instants là où il a été pris, pendant que les cavités sont à sec. Le cœur étant mis à nu, un clamp est placé sur l'aorte, en aval du tronc brachio-céphalique gauche. L'aorte est ponctionnée en amont de ce clamp, et le sang recueilli dans un flacon (1/5e de la masse sanguine). Puis l'artère pulmonaire est clampée tandis que, par abaissement du flacon, le sang est réinjecté

dans l'aorte, et par elle retourne au cerveau et au myocarde, la fermeture de valvules sigmoïdes l'empêchant de rentrer dans le cœur. Après ponction d'un des ventricules pour recueillir le sang restant, le ventricule peut être incisé, sa cavité explorée, puis le cœur est recousu et la circulation rétablie lentement. Au cours de l'expérience, le cœur ne cesse de battre régulièrement pendant tout l'arrêt de la circulation intercardiaque.

On devine que les patients qui ont servi à cette étonnante et ingénieuse expérience étaient des chiens. Le dernier a survécu à l'opération et, s'il ne gambade pas aussi joyeusement qu'autrefois, peut-être, poursuit sa vie paisiblement. Il ne l'a pas volé.

La spéléologie et l'hydrologie souterraine. — Dans cet ordre de recherches, l'année 1947, en France, aura été riche en résultats. Au début de l'été, le Spéléo-Club de Lyon terminait l'exploration du réseau souterrain de la Dent de Crolles en Chartreuse, révélant le plus profond souterrain du monde, avec 658 mètres de dénivellation entre les orifices extrêmes (contre 637 au gouffre italien de la Preta), et dix-sept kilomètres de galeries se déroulant entre le plateau d'absorption des eaux et la résurgence du Guiers mort. Ceci classe ce réseau parmi les plus longues grottes d'Europe.

Les spécialistes s'accordent à reconnaître que cette exploration, commencée en 1899 par E.-A. Martel, et qui a donc duré presque un demi-siècle, doit être considérée comme la plus difficile des réalisations spéléologiques connues, du fait de la multiplicité des obstacles rencontrés.

Le souvenir de l'exploration à grand spectacle de la Henne Morte, au mois d'août, est dans toutes les mémoires.

Vers la même époque, le gouffre de Padirac était l'objet, de la part de M. Guy de Lavaur, de recherches couronnées de succès, avec un décalage aussi singulier que révélateur. Les visiteurs, dont le parcours s'arrête à la cascade des Grands Gours, savent que la rivière s'écoule encore sur 1.400 mètres, par une série de lacs, de tunnels, de couloirs et de cascades, avant de disparaître dans le sol du causse. On ignorait où elle reparaissait.

M. Guy de Lavaur ayant obtenu, en 1947, de la commission de Spéléologie du Centre national de la Recherche scientifique soixante-quinze kilos de fluorescéine, procéda le 22 juillet à un essai de coloration massif des eaux de la rivière souterraine de Padirac avec ce coûteux produit. C'est le 4 novembre seulement que la couleur verte caractéristique apparut à la source du Lombard, dans le cirque de Montvalent, et le 11 novembre dans la vasque de la fontaine de Saint-Georges, à 10.900 mètres de l'orifice du gouffre de Padirac.

L'explication qui vient tout naturellement à l'esprit, c'est qu'il existe, en amont de la résurgence, des réservoirs dont les dimensions doivent être sensiblement plus importantes que dans les galeries connues, puisque le volume de l'eau colorée était de l'ordre de 830.000 mètres cubes. La sécheresse de l'été, d'une part, la faible pente, de l'autre, ont empêché la réapparition de l'eau colorée. Ce sont les premières pluies d'automne qui ont fait déborder les réservoirs, et livré le secret du cheminement souterrain de la rivière de Padirac.

M. Louis Fage a donné la primeur de cette découverte à l'Académie des Sciences, en lisant devant cette compagnie la note de M. Guy de Lavaur.

LA NATURE

UN PROBLEME BIOLOGIQUE : LA MIGRATION. — Printemps! Dans ce coin du Quercy où j'habite, les grands bois qui pressent de tous côtés ma demeure avec la rumeur de la mer autour d'une île voient comme chaque année revenir leurs visiteurs de la belle saison. Ils fêtent dans la deuxième quinzaine de mars l'arrivée du Coucou et de la Huppe, et, quelques jours plus tard, celle de l'Hirondelle et du Rossignol.

On dit qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. Sans doute, mais elle l'annonce, et avec une exactitude quasi mathématique

qui, pour avoir cessé de nous émerveiller, n'en est pas moins merveilleuse.

Ces retours à dates fixes des mêmes hôtes au visage familier ont, pour celui qui les attend et les enregistre, la même réconfortante saveur que ceux d'un habitué de marque dans quelque hôtel de montagne ou de la Côte d'Azur. Ils mettent le sceau à une date du calendrier, ou plutôt à un tournant de l'année. Ils sont pour le campagnard — aussi bien d'ailleurs les départs que les retours — le signe que la terre elle-même est revenue en un point de l'espace qui la guettait lui aussi, qui peut-être s'ennuyait d'elle; car la révolution terrestre n'est-elle pas en son genre une migration comparable à celles du rossignol ou de l'hirondelle?

Les revoici, ces petits voyageurs. Et à notre esprit se pose une fois de plus ce problème si passionnant de la migration, sur lequel se penchent tant d'observateurs, tant de théoriciens du psychisme animal, et qui a fourni matière à une véritable bibliothèque.

J'ai sous les yeux plusieurs ouvrages, de dates récentes, entre autres les *Migrations animales* (1), signées de quatre spécialistes de la zoologie : L. Chopard, J. Berlioz, L. Bertin et le Dr P. Laurent, et l'*Activité migratoire* (2), dont le texte et les illustrations sont de J. Oberthur.

Migrations d'insectes, de poissons, d'oiseaux et de mammifères; nulle classe animale n'échappe, à part les reptiles et les amphibiens, à ce phénomène d'aller et de retour, et l'on en trouve dans chacune des exemples constants.

Chez les invertébrés, les cas les plus nombreux de déplacements en masses sont fournis par les libellules et les papillons, dont les rassemblements souvent énormes arrivent à traverser les mers. Le populaire papillon blanc du Chou *(Pieris brassicae)* s'agrège parfois en quantités immenses qui obscurcissent le soleil et ont été comparées, écrit Chopard, à de gros flocons de neige pendant une violente tempête. Un de ces vols passa durant plusieurs heures sur un front de 4 kilomètres et pouvait se chiffrer par 3 ou 4 millions d'individus. Plaignons les choux!

Les sauterelles migratrices sont, de tous les insectes, ceux dont les mœurs ont été le plus anciennement et le mieux étudiées. Un cas-type nous est offert par le criquet *Schistocerca gregaria*, qui part de la boucle du Niger, remonte à travers le continent africain jusqu'en Algérie; et la deuxième génération née pendant ce voyage redescend ensuite à son foyer d'origine.

Toutes ces espèces voyageuses présentent, du reste, avec les sédentaires des variations de comportement biologique qui ne sont pas un des côtés les moins mystérieux du problème des migrations.

(1) *Les Migrations animales* (Gallimard, Paris, 1942).
(2) *L'Activité migratoire* (Oberthur, édit., Rennes-Paris, 1947).

Les poissons obéissent d'une façon plus générale encore que les insectes au phénomène migratoire. Le Hareng, la Morue, poissons d'eaux froides, accompagnent au cours de l'année les transgressions et les régressions de ces eaux dans les océans. La Sardine et le Maquereau agissent de même pour les eaux chaudes qu'ils habitent. Le cas du maquereau, « qui a passé l'hiver la tête dans la vase » (Oberthur), est un exemple typique des incidences qui conditionnent les migrations des poissons. Il se nourrit de sprats, lesquels se nourrissent du plancton de surface. Quand ce plancton manque, les sprats le suivent, imités par les bancs de maquereaux. Oberthur ajoute que ces maquereaux sont eux-mêmes la proie des marsouins, dauphins et squales de surface et de demi-fond, et conclut : « La lutte pour l'existence ne n'arrête jamais. »

Le cas de l'Anguille est connu même des profanes. Son aire de ponte est, comme l'on sait, la mer des Sargasses. Les larves âgées d'environ deux ans, les *civelles*, quittent ce lieu d'origine pour gagner les eaux douces continentales, par les estuaires, les étangs et lagunes du littoral. Devenue anguilles adultes, ce qui exige plusieurs années, elles retournent en eau salée, dans leurs abîmes des Sargasses, pour y frayer.

C'est exactement le contraire qui se produit avec le Saumon, qui pond en eau douce et descend jeune encore vers les eaux marines afin d'y achever sa croissance. Après quoi, il remonte déposer ses œufs dans les fleuves et les rivières.

Pour trouver chez les mammifères des exemples de migration vraie, saisonnière — et non de simple propagation à sens unique — il faut s'adresser au peuple charmant, pacifique et discret des chauves-souris, aux cétacés comme les baleines, ou aux ruminants comme les bisons, qui ont au surplus renoncé à toute migration, pour la raison que leurs ultimes représentants sont aujourd'hui parqués derrière des palissades, comme de vulgaires vaches domestiques.

Après ces faits très schématiquement esquissés, voyons ce qu'on nous dit de leurs causes. Oh! les explications foisonnent. La notion d'instinct, de sens migratoire, si commode, trop commode certes! a été décortiquée en deux éléments principaux : 1° l'influence du milieu, les réactions particulières des individus de chaque espèce, au froid, à la chaleur, à la faim, à la soif, au degré hygrométrique de l'atmosphère, à la tension électrique, au magnétisme terrestre, à la salinité des eaux, à l'état des glandes sexuelles, à l'effet de groupe, j'en passe! 2° le psychisme instinctif proprement dit, tout ce qui n'a pas le caractère d'un stimulus physico-chimique extérieur et qui est inné chez l'animal. Et là encore, une fois ce départ fait entre le physique et le moral, les hypothèses s'échafaudent en un édifice impressionnant. Mais qu'en reste-t-il? Que l'instinct et l'intelligence, lorsqu'on les confronte, n'apparaissent que des mots, des mots désignant les mêmes phénomènes, mais à

une échelle différente. Le sens migratoire n'existe pas en soi; il y a chez les migrateurs à la fois sensibilité aux divers facteurs mis en cause, et sensibilisation à un patrimoine de stimulants internes. J. Oberthur, dans l'*Activité migratoire*, dit fort justement : « Les perceptions très spéciales, en particulier dans le domaine de la direction et de l'orientation, qui paraissent parfois divinatoires et mystérieuses, se sont assurément formées par un entraînement poursuivi pendant de multiples générations, chez des êtres de plus en plus sensibilisés héréditairement pour percevoir des impondérables. »

C'est ce que Maurice Thomas, l'auteur de l'*Instinct* (3), définit « la connaissance héréditaire d'un plan de vie spécifique ».

Il est aussi vain de vouloir faire de l'Animal, avec les néo-cartésiens ou mécanistes modernes, un simple automate soumis à des réflexes d'origine exclusivement périphérique, que de le prétendre mû uniquement par des engrammes de sa mémoire ancestrale, enrichis de génération en génération. Il n'est pas de robot, si compliqué soit-il, qui ne dépende, pour fonctionner, d'une commande initiale; et c'est bien là que gît l'inconnue du problème des migrations : l'animal-robot agit selon des commandes secondaires indéniables, mais dans le cadre d'une commande primaire, extérieure à lui, quoique gravée en lui, et qu'on désigne du mot vague d'*instinct*.

Le malheur de l'Homme, en même temps que son meilleur motif de superbe, est de se refuser à jouer les robots, de résister aux engrenages secrets, aux détections innombrables que la Nature a mis en lui, et de vouloir n'en user qu'à sa tête. Jadis il vécut lui aussi en nomade, comme ces oiseaux, ces insectes, que je vois partir, revenir, se remplacer périodiquement dans les mouvantes demeures de mes bois et de mon jardin — balancées au gré de la brise, baignées de pluie ou de soleil. Les peuples pasteurs répondaient à l'appel des cieux plus doux et y transportaient leurs tentes. Depuis, le dieu Progrès nous a rivés à des prisons de pierre et de métal, où nous ne luttons plus contre les forces naturelles, mais contre des fantômes, et c'est toujours l'hiver pour nous — l'hiver des corps, la nuit des cœurs. Si vraiment un abîme sépare l'Homme de la Bête — ceci reste encore à démontrer — je ne sais quelle rive de cet abîme est le plus enviable, de celle où brûle un maigre foyer allumé par ce cerveau génial, ou de celle qui ne connaît que la clarté et la chaleur du Soleil, mais où l'on est assez libre pour aller au-devant de lui.

Marcel Roland.

(3) *L'Instinct* (Payot, Paris, 1929).

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

> « Non point de cette ressemblance superficielle, calculée, illusoire, — mais de cette ressemblance profonde, humaine, presque involontaire, faite de sincérité, d'intelligence sensible, de compréhension »...
> ROGER WILD (*sur l'art du portrait*).

Le but de l'Histoire, disait Gabriel Monod, est de nous révéler — au delà des événements — les manières de vivre, de penser, de sentir des peuples, à diverses époques. « L'Histoire est une Psychologie collective. »

Si l'on admet, depuis Socrate, que l'essentiel est de se connaître soi-même, il n'est pas moins important de connaître les hommes, leurs états de société, leurs conceptions, leurs mœurs, leurs désirs, et, comme on dit, leur « mentalité ».

Certains auteurs ont mis en doute la possibilité même d'une psychologie collective. Ils ont objecté combien, précisément, nous éprouvons de difficultés à nous connaître nous-mêmes. Comment, alors, connaître les peuples étrangers?... Si la psychologie des individus est incertaine, celle d'une nation, celle d'une époque risquent d'être tout à fait arbitraires.

« Ce n'est jamais chose facile que de se représenter nettement ce qu'on nomme une nation. Les traits les plus simples et les plus forts échappent aux gens du pays (...). L'étranger les perçoit, les perçoit trop puissamment, et ne ressent pas cette quantité de correspondances intimes et de réciprocités invisibles par quoi s'accomplit le mystère de l'union profonde de millions d'hommes » (P. Valéry, *Regards...*, p. 37).

Gabriel Monod, que je viens de citer tout à l'heure, soutient au contraire que le collectif est, à certains égards, plus aisé à saisir que l'individuel. Car les différences se neutralisent, les ressemblances s'accusent : comme il advient dans les « portraits composites » de Galton.

Notre existence personnelle dépend, sans doute, de circonstances imprévisibles; mais elle dépend aussi beaucoup de notre caractère. Il en va de même pour les peuples. Leur caractère exerce forcément une influence sur leur histoire.

M. Abel Miroglio, philosophe réputé, a fondé, depuis le début de 1946, avec l'aide de l'Institut havrais de Sociologie économique et de Psychologie des Peuples, une revue trimestrielle consacrée à cette science relativement nouvelle (1). Il ne s'est point dissimulé, certes, les difficultés de l'entreprise. Pourtant, depuis plus de deux ans que la *Revue de Psychologie des Peuple* poursuit sa carrière,

(1) Boîte postale 258, Le Havre.

elle a donné des études qui justifient amplement ses espérances.

Dès le premier numéro, M. André Siegfried, de l'Académie française, écrivit de fortes pages sur *la Psychologie des Latins*. Dans la suite, nous avons pu apprécier, au passage, notamment les vues de M. Firmin Roz sur *l'âme américaine*; de M. Gabriel Audisio sur *les peuples de l'Afrique du Nord*; tandis que M. R. Troude rendait hommage aux travaux trop peu connus d'Alfred Fouillée sur la psychologie des peuples. Le Dr Laignel-Lavastine a donné une *Psychologie des Normands*; N. Lahovary, un *résumé de l'histoire ethnique de la Russie d'Europe et d'Asie*; M. Paul Haury, *l'évolution de la famille française*; M. Stéphane Strowski, *le caractère breton*; M. A. Prioult, *la psychologie des peuples chez Montesquieu*; Harold W. Lawton, *les variations du goût littéraire et la psychologie collective*; Louis Tissot, *l'Angleterre et l'Espagne, vues au siècle dernier par J.-J. Ampère...*

Quant au numéro de novembre 1947, il était entièrement consacré à *la Belgique*. Pour ce « cahier » spécial, il fut fait appel aux Belges eux-mêmes, aussi bien à des personnalités wallones qu'à des personnalités flamandes. Réussite émouvante, tant elle témoigne chez ses auteurs d'un effort lucide vers l'objectivité. M. Joë Larochette, dans ses pages sur *Wallons et Flamands*, résume en quelque sorte symboliquement cet ensemble. Après avoir examiné les conflits linguistiques, sociaux, politiques, économiques qui, depuis 1830, ont opposé les deux groupes; après avoir envisagé les accommodements possibles ou souhaitables, il conclut :

« Quelle que soit la solution à laquelle on ait recours, ceux qui considèrent à bon droit qu'une Belgique calme, unie et prospère est un facteur de stabilité et de sécurité dans notre monde occidental, n'ont pas lieu de s'inquiéter. Le ménage wallon-flamand traverse parfois une mauvaise passe — comme tous les ménages. Mais, en Belgique, une fois que l'on s'est dit ce que l'on avait sur le cœur, on se remet tranquillement au travail, — *ensemble* »...

Comme on le voit, c'est par un trait de psychologie collective que s'achève, ici, l'analyse.

●

Mais je voudrais revenir, à présent, sur deux études d'ordre général, touchant les principes mêmes de cette sorte de psychologie : L'une est de M. le Professeur René Le Senne (Nov. 46) : *la Caractérologie et la Psychologie des Peuples*. Il indique en quelques pages comment la psychologie des peuples peut être servie par la constitution d'une discipline contemporaine, dont il est le plus qualifié représentant, sinon l'initiateur. Discipline nouvelle, au moins par l'objectivité qu'elle est en train d'acquérir. Nous ne résumerons pas les éléments de cette science. Tous nos lecteurs connaissent le gros *Traité* aujourd'hui classique (2). Or, à côté

(2) R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, Press. Universit. de France, Paris, 1945.

d'une caractérologie individuelle, il en est une des groupes. « Tout peuple est un pourcentage donné de caractères, un recrutement, un alliage caractérologique. » A un instant de son existence, il possède telle identité définie d'une « proportion caractérologique ». Sans doute, cette proportion est susceptible de changements, par suite d'immigrations, de guerres, etc... Mais en général, la composition caractérologique est constante, pendant une période plus ou moins longue. Et cela s'exprime par ses institutions, ses mœurs, son activité...

Que ne puis-je rapporter, faute de place, les exemples d'analyses du peuple allemand et du peuple français, présentés par l'éminent auteur! On y verrait un modèle de précision et de sérénité scientifique...

L'exposé de M. Le Senne répond, en somme, aux préoccupations énoncées par M. Abel Miroglio dans un article antérieur (Mai 46). L'importance des qualités morales dans l'esprit scientifique y est mise au premier rang. Dans la psychologie des peuples, en effet, l'objet est trop « passionnant » pour que le savant ne sente pas s'éveiller en lui des préférences ou des aversions particulières. Ce sont ces passions qu'il faut résolument écarter si l'on veut dégager des lois, même approximatives, de formation, d'équilibre, d'évolution des peuples. Le but proposé, c'est la connaissance, aussi pénétrante que possible, des tempéraments collectifs dont l'existence nous frappe comme autant de réalités individuelles. Pour y parvenir, on ne peut se borner à noter des *comportements*. Il faut comprendre leur sens. Il est donc nécessaire de pratiquer de nombreux *sondages d'âmes* bien choisies. Il y faut alors cette clairvoyance, cet esprit de finesse qu'aucune technicité, aucune érudition ne peuvent, à elles seules, procurer. Pas d'antipathie, surtout. L'antipathie cherche à connaître plutôt qu'à comprendre, omettant ce qui est bon, exagérant ce qui est mauvais. La sympathie ajoute au contraire à l'analyse, à l'observation, certaines « vues prises du dedans »...

A vrai dire, on ne peut décrire sans *juger*, en pareille matière : notre estime va aux peuples comme aux individus, en fonction de nos conceptions morales. C'est inévitable. L'essentiel est de se garder de l'exaltation ou du dénigrement. Question de tolérance, cette « charité de l'esprit », comme disait Jules Lemaître.

...Ce qui peut arriver, c'est que le *modèle* ne se reconnaisse pas dans le portrait. Même mésaventure advient aux peintres. Le psychologue, pas plus que l'artiste ne doit s'en émouvoir, s'il a conscience d'avoir bien fait son métier et d'être resté dans les limites de la courtoisie. Pas de caricature, mais pas de « retouches » qui affadissent.

D'autre part, il est bon de ne pas tomber dans un symbolisme trop facile. Quand Michelet explique par la dureté d'un sol granitique la solidité du caractère breton, je ne puis penser sans inquié-

tude qu'à raisonner ainsi, les habitants d'un pays de marécages devraient être normalement « vaseux »...

Mais les choses les plus intéressantes sont parfois les plus difficiles. Or, il se trouve que les études publiées par M. Abel Miroglio dans sa revue évitent à merveille tant d'écueils. Ce n'est pas un médiocre éloge que de le constater. J'ajouterai qu'une *revue*, en ce domaine, est presque préférable au *livre*. Car elle peut suivre l'évolution des « personnalités » collectives, qui ne sont pas immuables (heureusement!) malgré la permanence du « caractère ».

Achille Ouy.

Emile Bréhier (de l'Institut) : **Science et Humanisme.** Un vol. de la collection Descartes, « Pour la Vérité ». Avec une préface de M. Henri Berr. Un vol. de 62 pp. in-16, Albin Michel, Paris, 1948.

« Philosophe, historien de la philosophie, Emile Brehier, au cours de sa carrière, a étudié, enseigné l'évolution de la pensée humaine sans jamais se désintéresser des problèmes de la vie », dit M. Henri Berr, qui ajoute : « De la crise présente, il fait une pénétrante analyse. Il montre les oppositions que trouve l'humanisme — dans le naturalisme, la démocratie, le christianisme (...). Il constate cependant que les adversaires de l'humanisme en ressentent eux-mêmes le besoin. La conclusion, c'est que la vie morale, la discipline intellectuelle qui règle les forces déchaînées en nous doit être renforcée. Et bien qu'il reconnaisse à la science une « valeur spirituelle », il croit — ce sont ses dernières lignes — « que l'activité scientifique n'a pas sa loi en elle-même », qu'elle doit « se subordonner à la volonté de l'humanité qui, elle-même, ne se fera jour que par l'humanisme »...

... On ne saurait mieux résumer ce vigoureux et lucide opuscule d'un des maîtres de notre génération. Peu de pages et beaucoup de pensées. L'inverse de nombreux livres... Quiconque le lira comme il mérite d'être lu, lentement, attentivement, aura sous les yeux une *mise au point* parfaitement claire des positions prises, de part et d'autre, aujourd'hui, sur les questions les plus discutées. Il aura, en même temps, les éléments d'une conclusion.

Je voudrais bientôt y revenir ici-même. Pour le moment, signalons-en la publication avec un peu mieux que de la déférence : avec gratitude...

Simone de Beauvoir : **Pour une morale de l'ambiguïté.** Un vol. de la collection « Les Essais ». 230 p. in-16, double couronne, libr. Gallimard, Paris, 1947.

Je m'excuse auprès de mes lecteurs de rendre compte si tardivement de cet ouvrage. Mais il m'a été adressé au moment où ma chronique de février était déjà sous presse. Beaucoup de confrères en auront parlé déjà (sinon tous) quand paraîtront ces lignes... Qu'importe! Il ne s'agit pas d'un travail dont l'intérêt serait éphémère. Mme Simone de Beauvoir est l'auteur qui expose avec le plus de clarté et le plus de séduction les thèses de l'existentialisme sartrien (au point de paraître infidèle...).

On a reproché à cette philosophie de ne pouvoir logiquement déboucher sur une morale. L'objection n'a de valeur que pour quiconque affirme la nécessité d'une morale *déduite* de principes, *more geometrico*. Toujours la vieille querelle du « fondement » de la morale : si l'on ne part pas d'un fondement dans l'Absolu, à la fois évident par lui-même, ou dogmatiquement affirmé, pas de morale possible... Il y a là, comme le dénonçait le regretté Gustave Belot, une prétention à passer de jugements de réalité à des jugements de valeur.

Mme Simone de Beauvoir n'a pas de peine à montrer, mais elle le fait avec élégance, que la liberté (au sens sartrien) ne nous interdit pas de *vouloir*. Une morale stoïcienne, dirais-je même, n'est pas incompatible avec l'ambiguïté.

Qu'il me soit permis de citer ici un court extrait du très catholique Jules Lemaître. Dans son charmant discours sur la tolérance, il écrivait : « Les croyants disent : il faut avoir été bon pour être heureux

dans l'autre monde; donc, soyons bons... Et les incroyants : puisque nous ne savons rien, puisque nous n'avons rien à attendre ni à espérer, puisque nous n'apparaissons un instant sur la surface d'une des plus petites planètes du système solaire que pour rentrer aussitôt dans l'éternelle nuit, arrangeons-nous pour que ce passage ne soit pas trop douloureux (...). Supportons-nous et aidons-nous mutuellement. Soyons bons (...). Les braves gens ont tous le cœur fait de même et arrivent, sur l'essentiel, aux mêmes conclusions. »

Avec un peu de subtilité de bon aloi, c'est, au fond, ce qu'exprime Mme Simone de Beauvoir. Il m'est arrivé, il m'arrivera encore de rompre des lances contre l'existentialisme de Sartre. Je n'en suis que plus à l'aise pour rendre hommage à un livre tel que celui-ci, qui se lit de bout en bout avec plaisir, qui incite à la méditation, et qui affirme sagement (p. 180) : « Il ne faut pas confondre la notion d'ambiguïté et celle d'absurdité (...). L'absurdité récuse toute morale... » La *liberté* dont il est question dans ces pages n'est guère éloignée du sens très humain que lui donnait Spinoza.

Jean Piaget, professeur à la Faculté des Sciences de Genève, *Bärbel Inhelder*, chargée de Cours à l'Institut J.-J. Rousseau, avec le concours de dix-huit collaborateurs : **La Représentation de l'Espace chez l'Enfant.** Un vol. (illustré) de 582 pp. grand in-8°, Presses universitaires de France, Paris, 1948.

L'étude du développement de la notion d'espace — ou des innombrables notions qui interfèrent dans la représentation de l'espace — est d'une réelle importance dans la psychologie de l'enfant.

Une telle étude est de nature à nous renseigner sur le mécanisme de l'intelligence, et sur la formation de la raison humaine en général. Depuis le temps que l'on discute, en philosophie, sur « l'idée d'espace », le recours à l'expérience psychologique, à la méthode génétique s'imposait. On verra dans ce gros ouvrage, à la fois si savant et si clair, comment l'espace enfantin, dont la nature essentielle est active et opératoire, débute par des intuitions *topologiques* élémentaires, bien avant de devenir simultanément projectif et euclidien.

L'enseignement de la géométrie gagnerait sans doute à s'adapter à l'évolution spontanée des notions. Un mathématicien soutenait, un jour, que la théorie des ensembles (de Cantor) devrait s'enseigner à l'école primaire. On en pourrait dire autant des éléments de la topologie.

D'ailleurs, les auteurs nous annoncent un second volume, consacré à « la géométrie spontanée de l'enfant » (Étude des questions de mesure et de métrique euclidiennes)...

Dès à présent, le travail si important à tous égards que nous signalons ici s'ajoute à des livres antérieurs de Jean Piaget sur *la construction du réel chez l'enfant* (Delachaux et Niestlé), sur *le développement de la notion de temps chez l'enfant* (Press. Universit.) et à une douzaine d'autres volumes du même savant, dans ce domaine qu'il fut l'un des premiers, sinon le premier, à explorer de façon vraiment méthodique et précise.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

LES TEMOINS DANS LES CAMPS. — Après les ouvrages capitaux de David Rousset, qui intégraient un grand nombre de témoignages et de documents (y compris le rapport qui fut à l'origine du livre d'Eugen Kogon, l'*Enfer Organisé*, récemment traduit et qui vient de paraître), en vue de communiquer une vision objective et dynamique du monde des camps de concentration, voici de nouveaux témoignages. On les lit avec le même étonnement angoissé, comme si les renseignements et les explications s'accompagnaient d'une exigence de renseignements complémentaires et d'explications plus fondamentales encore.

L'auteur de l'*Enfer Organisé* (1), Eugen Kogon, un journaliste

(1) Ed. de la Jeune Parque.

autrichien interné à Buchenwald depuis 1938, trouve utile de se recommander personnellement à la confiance des lecteurs : « ...En ma qualité de croyant, d'esprit politique, de sociologue et d'écrivain, je suis l'un des rares qui aient eu, dès l'abord, les capacités nécessaires; je suis l'un des rares qui aient été placés par des circonstances particulières dans une situation leur permettant — tout en conservant leur intégrité spirituelle, bien qu'on les rabaissât au rang d'un objet souillé — de vivre avec lucidité ce qui leur arrivait, d'apprécier les conditions et le sens de l'événement, de découvrir les rouages de l'organisation, de deviner les mobiles et les réactions des âmes violentées, malades, perverties, rendues aveugles, et de reconnaître le général dans le particulier. »

Ainsi est-il en mesure de démontrer que les camps, machines d'extermination collective, correspondaient bien au dessein de ceux qui les avaient fait bâtir : en les inscrivant dans la perspective d'un régime totalitaire et raciste, les SS responsables n'ont fait qu'appliquer dans le réel l'inhumanité des principes qui les inspiraient; les monstrueuses contradictions du système qu'ils ont élaboré reflétaient parfaitement celles qu'abritait leur conscience. L'assassinat et le vol, l'organisation du travail forcé et les expériences de vivisection étaient par eux dédiés à la grandeur du Reich, à l'équivalent d'une présence sur le front russe, et comportaient bien des avantages personnels. Ils n'avaient à se préoccuper de rien d'autre que d'efficacité.

Il s'agissait aussi d'expliquer les réactions des victimes. Ceux qui n'étaient pas jetés les premiers sur un monceau de cadavres, dans les fours crématoires, connaissaient bientôt les conditions d'une existence en perpétuel sursis. *Obéir ou non*, tels n'étaient pas les termes d'un dilemme incessant : la loi des camps n'était inscrite nulle part, le langage qui l'exprimait n'était pas un langage humain; il n'était pas permis à quiconque de répondre, quand c'était la famine, la torture, la mort; encore moins quand l'angoisse, la panique ou des menaces renouvelées, imprévisibles, laissaient à l'esprit des ouvertures de plus en plus raréfiées et que le corps endurait sans relâche. *Survivre ou non* : tous les témoins qui font aujourd'hui leur rapport justifient plus ou moins explicitement d'une exception au sort communément assigné; les millions d'hommes sur qui opéra la machine des camps ne firent que les traverser, plus ou moins vite hors d'usage, aussitôt sélectionnés, tel du bétail aux abattoirs.

Aussi faut-il admettre que, parmi les survivants, les réponses qu'ils font concernant l'auto-défense des internés, leur résistance morale et matérielle aux privations, aux violences, au désespoir, et quant à l'éthique qu'elles supposent, diffèrent et même s'opposent; mais c'est en fonction des épreuves rencontrées, sans qu'elles donnent le droit de s'élever à l'absolu. Les circonstances qui ont permis à Eugen Kogon de survivre pendant sept ans, et qui lui ont dévoilé le plus secret des mécanismes des camps, les

circonstances qui ont retenu sur le pas de la mort, pendant dix mois, Louis Martin-Chauffier et l'ont épargné *in extremis*, ne les autorisent pas à accorder leur témoignage. En vérité, ils ne s'infligent aucunement des démentis; l'importance documentaire mise à part — celle de l'*Enfer Organisé* étant tout à fait exceptionnelle — si on les réduit à cet objet qui est un problème d'éthique, et qu'on les confronte, des livres comme l'*Espèce Humaine* (2) de Robert Antelme, l'*Homme et la Bête* (3), de Louis Martin-Chauffier, ceux de Kogon et de David Rousset font apparaître une diversité irréductible de situations; les vérités qui s'en dégagent sont appelées à se compléter, non pas pour se résoudre enfin dans l'abstrait, par un jugement sommaire, mais bien pour livrer des camps la figure dramatique qui fut la leur.

●

« ...Quand la SS demandait aux Politiques qu'ils fissent une sélection de détenus « inaptes à vivre » pour les tuer, et qu'un refus eût pu signifier la fin du pouvoir des *rouges* (des politiques) et le retour des *verts* (droits communs), alors il fallait être prêt à se charger de cette faute. On n'avait que le choix entre une participation active à cette sélection ou un retrait probable des responsabilités dans le camp, ce qui, après toutes les expériences déjà faites, pouvait avoir des conséquences encore pires. » Une telle déclaration émane de l'homme qui exerce une certaine influence sur le médecin SS qui exécute chaque jour des détenus à l'infirmerie de Buchenwald; s'il participe volontairement au choix des victimes, et qu'il protège certains qui sont menacés, ce n'est pas en considération de leur appartenance politique... Eugen Kogon, qui fut cet homme, et assuma cette responsabilité, s'accorde avec Rousset sur la nécessité inéluctable de se compromettre en acceptant de collaborer avec le bourreau; à condition cependant de ne pas avoir en vue sa propre préservation, et d'obéir à des critères de justice et d'efficacité, dans l'esprit d'une lutte poursuivie secrètement contre l'ordre des SS.

Pour Louis Martin-Chauffier, le drame se déroula sur un autre plan : relégué d'office, comme Français, comme inapte aux travaux physiques, dans la catégorie la pire, il repoussa d'emblée jusqu'à l'idée d'une participation à l'ordre du camp : « L'univers qu'on prétendait nous imposer exigeait, dit-il, qu'on lui opposât un refus total. Non, certes, refus de le voir, nous en eussions été bien empêchés. Mais refus de le tenir pour vrai, de s'y soumettre, d'en accepter les lois, d'en prendre les usages, de lui conférer un caractère permanent. » Aussi son expérience se présente-t-elle comme singulière : elle s'ouvre, après son arrestation, pendant son séjour en prison, sur une méditation de la mort; stoïcien au

(2) Ed. de la Cité Unverselle.
(3) Ed. Gallimard.

départ, la foi chrétienne qui sommeille au fond de lui se réveille. La pensée de Dieu se substitue peu à peu à celle de la solitude devant la mort; l'auteur, peut-être, ne nous éclaire pas assez sur le passage de sa conscience à la dimension nouvelle, quand Dieu la remplit; nous reconnaissons qu'il se veut chrétien quand il use de termes tels que amour, souillure, grâce ou providence dans leur acception confessionnelle. Au demeurant, le dessein de Martin-Chauffier n'est pas d'apologétique; en dépit de son titre pascalien, l'*Homme et la Bête* ne veut pas nous montrer la misère de l'homme privé de Dieu. Il veut peindre l'homme dans les camps : abaissé, humilié, ajoutant à son abaissement par la négation de soi, le refuge dans le passé et la soumission à la condition bestiale. La certitude l'habite cependant qu'il existe jusqu'aux limites mêmes de l'affaiblissement du corps des recours par où peut s'affirmer victorieusement la dignité de l'homme. Cette certitude, que rapportait déjà, au terme d'épreuves non moins effroyables, Robert Antelme, il fallait qu'elle fût soutenue par une inlassable lucidité.

Deux catégories d'hommes, reconnaît Martin-Chauffier, ont toujours maintenu cette dignité : les chrétiens et les communistes : « Tous ensemble se retrouvaient, soit dans la peine, soit dans le don, unis par cet autre sentiment qui prolongeait le premier, d'une solidarité totale, d'une communion intense entre les hommes, que les communistes appelaient collectivisme, les chrétiens communion des vivants. » Peut-être est-cé trop sommairement réconcilier deux éthiques dont les divergences, au cours de l'existence quotidienne des camps, se firent si souvent sentir. Catholique et social-démocrate, Kogon rend hommage lui aussi aux communistes, qui conquirent à Buchenwald la totalité des leviers de commande, améliorant ainsi les conditions d'existence pour tous les internés; mais il leur adresse le grave reproche d'avoir obéi, au cours des sélections, à des critères exclusivement politiques, d'avoir sacrifié des individus en raison de leurs opinions adverses, et choisi de mettre à l'abri ceux-là seuls qui appartenaient au parti. La générosité incite Martin-Chauffier à laisser dans l'ombre certaines contradictions, comme il fait ailleurs encore, quand il reconnaît devoir la vie au médecin qui a choisi de le sauver, lui plutôt qu'un autre. C'était pourtant reconnaître implicitement les normes concentrationnaires et accepter de s'y soumettre. Il apparaît en tout cas que *L'Homme et la Bête* constitue une œuvre exemplaire; dans l'effort d'accorder une conduite aux exigences d'une conscience maintenue ferme et lucide, nul ne peut se vanter d'avoir dépassé celui qui s'exprime ainsi : « Le temps n'était pas perdu, ces jours n'étaient pas dérobés. Je compris que je n'avais point, pour un délai indéterminé, cessé de vivre. Ce que je faisais là, *c'était vivre.* » Qu'on se réfère au passage intitulé « Epreuve de la haine ». Il donne la mesure d'une force

d'âme qui permit de supporter plus d'un jour l'humiliation, de surmonter l'épuisement.

●

Le petit livre de MM. Laks et Coudy (4) nous révèle à quelle chance singulière ils doivent d'avoir survécu dans le plus impitoyable des camps d'extermination : Auschwitz. Il y existait, comme partout, un Kommando qui recrutait des musiciens pour la fanfare du camp. Elle ouvrait et fermait les appels, couvrait de son tintamarre les cris de ceux qu'on torturait, qu'on exécutait. Se donnaient aussi, réservées aux privilégiés, kapos et chefs de blocks, des séances de musique de chambre. Qu'on essaye d'imaginer l'effet que devait produire sur ceux-ci, pour la plupart des tueurs professionnels, un quatuor de Mozart? La conscience apaisée, l'âme en repos, les nerfs détendus, ils se retrouvaient à la hauteur de leur tâche, suprêmement disposés pour manier le gourdin. On se souvient de l'étonnant récital donné par Hewitt, dans les caves de Buchenwald, à l'occasion du premier mai, que raconte David Rousset. Qu'il y ait eu des musiciens pour jouer de la musique, dans les camps de concentration, ce n'est qu'un demi-paradoxe; à la chirurgie, ce furent aussi bien des forgerons qu'on employa.

Yéfime.

Le septième sceau, par *Jacques Lamy;* Prix Liberté (Calmann-Lévy). — Des visions de Buchenwald, rangées sous des titres tirés de l'Apocalypse. Le style, qui vise à impressionner, malheureusement manque le plus souvent d'effet. N'est pas lyrique qui veut, et des blancs toutes les deux lignes cessent aussi de produire leur effet.

Le Laminoir, par *Serge Miller;* Prix Liberté (Calmann-Lévy). — Le témoignage classique du déporté : « Notre principale préoccupation était de manger et les plus âgés étaient les plus voraces. On eût dit, en les regardant mâcher, qu'ils menaient une lutte invisible contre la Camarde qui rôdait dans l'air. »

La sombre route, par *Roger Heim*, de l'Institut (José Corti). — Retour de Buchenwald et de Mauthausen, l'auteur a des excuses s'il est inspiré par le ressentiment; mais est-il permis de lire jusqu'au bout son réquisitoire quand il sort de ses manches ceci : « Dans germanisme, il y a *germe*. Germe éternel de complot, de guerre, de haine et de massacres... » Sur la question de la responsabilité du peuple allemand, on lira avec plus de profit le dernier chapitre de l'*Enfer Organisé*, d'Eugène Kogon. Ses conclusions sont mieux motivées, sinon inattaquables.

Laissez passer mon peuple, par *Jacques Mery*, préface d'Albert Camus (Ed. du Seuil). — C'est le reportage, à plus d'un titre émouvant, d'un transport de 620 juifs qui cherchent à immigrer clandestinement en Palestine. Rescapés des camps, des ghettos. Au terme de son voyage, le « Ben-Hecht » est arraisonné par la Royal Navy. La libérale Angleterre reconduit les passagers dans un lieu semblable à celui dont ils viennent : un camp de concentration.

Y.

Le Canada, puissance internationale, par *André Siegfried;* in-8, 272 p., 13 cartes et graphiques, 300 fr. (Armand Colin). — Le fond de l'ouvrage reste évidemment ce qu'il était en 1937 dans la première édition : les bases géographiques, démographiques, économiques et

(4) *Musiques d'un autre monde*, éditions du Mercure de France.

politiques (ce sont les subdivisions du volume) ne changent pas en dix ans. Des événements capitaux ont pourtant, depuis cette époque, consacré la position du Canada au rang des puissances de premier ordre : sa participation à la guerre, la nouvelle stratégie polaire qui en ferait une marche-frontière dans un conflit russo-américain, et, par voie de conséquence, le développement de son potentiel industriel, qui a doublé depuis 1939. Cette quatrième édition a été refondue en fonction de ces éléments. Circonstance qui — compte tenu de la grandeur du sujet et de l'éminente personnalité de l'auteur — font d'une telle réédition une des nouveautés les plus importantes de ces derniers temps. — S. C.

L'Amérique en liberté, par *George Adam*, in-16, 324 p., 280 fr. (Robert Laffont). — « Je n'ai pas voulu autre chose, dans ce reportage sur l'Amérique — un de plus — que retrouver l'inflexion à bâtons rompus de ces récits de voyageurs saisis au débotté », écrit de son livre M. George Adam (le *Hainaut* des Editions de Minuit clandestines). Il se garde des vues cavalières qui prétendent donner en cinq pages la clé des Etats-Unis. Son récit, voisin du journal de voyage, a la souplesse, la variété, la déférence à l'observation quotidienne, qui le font vivant, proche du réel et d'une lecture réellement profitable. — S. C.

Solitude espagnole, par *Serge Groussard*, un volume in-16 de 325 p., 180 fr. (Editions Plon). — Le titre est bien choisi pour indiquer le côté irréductible des Espagnols à la mentalité européenne. Une série de chapitres assez brefs relatent les expériences humaines et politiques de Serge Groussard, entré clandestinement en Espagne au cours de l'année 1947; il prend contact avec les partis d'opposition espagnols; un des épisodes les plus curieux est sa visite aux *guerrilleros* de Galice. Mais il y a pas mal de redites. De premier ordre pourtant le portrait du *Caudillo*, avec son mélange spécifiquement espagnol, de dévotion sincère et d'astuce politique. — M. M.

Le Monde slave, par *Albert Mousset*, in-8 couronne de 423 p., avec 4 cartes, 6 illustrations (SEFI, « Le Monde et l'Histoire »). — Nul mieux que M. Albert Mousset, qui a vécu si longtemps dans les pays de la « Petite Entente », ne pouvait écrire cette tranche dhistoire. En réalité, il s'agit de l'histoire d'un mythe né au cours du XIXe siècle : prise de conscience de leur communauté par des peuples aux liens ethniques bien imprécis. « Mais, dit l'auteur, l'histoire n'est bien souvent que la réfraction de la légende sur la vie des peuples. » Comment cette notion de race, répudiée par Lénine comme antimarxiste, a été reprise par Staline à partir de la fin de 1941 où, pour la première fois, apparaissent en U. R. S. S. les mots de « peuple russe », de « solidarité slave », ce n'est pas un des chapitres les moins curieux du livre. — M. M.

Palestine, carrefour brûlant, par *Marcel Picard*, in-16 de 226 p., 150 fr. (Paul Dupont). — Excellent reportage, fait au cours de l'année 1947. Conversations avec des dirigeants juifs, des dirigeants arabes. (« Les Juifs vous disent : « Regardez... voilà ce que nous avons « fait ! » Les Arabes vous disent : « Ecoutez... voilà pourquoi nous n'avons pas fait ceci ou cela »), visites de colonies sionistes avec description vivante et minutieuse de l'organisation communautaire. L'auteur a la bonne fortune de rencontrer un des chefs de l'*Irgoun* et d'être conduit par lui dans la cave où fut gardé le major Collins. Une vue intéressante sur l'opinion des fellahs arabes qui vivent en bons termes avec les Juifs et préfèrent travailler pour une colonie juive que pour un grand propriétaire de leur race.

La politique britannique est traitée sans indulgence. — M. M.

Fourier (1772-1837), par *Jacques Debû-Bridel;* cartonné toile, 11 × 17 cm., 168 p. (Coll. « Les Classiques de la Liberté », *Traits*, Editions des Trois Collines, Genève). — Ce sont, en fait, une centaine de pages choisies de Fourier, adversaire de Proudhon et salué par Marx et Engels — et actuellement par les penseurs de l'U. R. S. S. — comme un précurseur. Les soixante pages d'introduction sont alertes, un peu trop cursives, mais sensiblement moins superficielles qu'elles ne paraissent d'abord. Il faut bien reconnaître que Fourier est pratiquement méconnu en France; ce petit livre, tel quel, rendra donc des services fort appréciables. — S. C.

Pourquoi je n'ai pas défendu Pierre Laval, par *Albert Naud;* in-16, 288 p., 180 fr. (Arthème Fayard). — Me Albert Naud, com-

mis à la défense de Pierre Laval avec Me Jacques Baraduc, précise qu'il ne prend pas parti pour un homme dont l'éloignaient, dit-il, « mes opinions, mon comportement, la lutte et les souffrances auxquelles j'ai participé pendant quatre années d'occupation ». Ce qu'il a voulu, c'est, « sans intention politique, livrer à l'opinion publique des informations qui lui manquaient sur les dessous d'un scandale judiciaire dont la signification et la portée dépassent la personne de Laval ». Son livre, appuyé d'ailleurs sur de nombreux documents du procès, écrit dans un style direct et ardent, est en même temps un impressionnant reportage. — S. C.

Le Problème numéro un, par *Jules Romains*; in-16, 256 p. (Coll. « Présences », Plon). — Un essai — on ne saurait le résumer en quelques lignes — sur le destin du monde moderne. Il est sombre. D'un côté, une vue lucide et sans complaisance des dangers qui menacent notre civilisation; de l'autre, une indication sur les remèdes possibles... qui, en regard, paraissent bien faibles. « Ce que la volonté des hommes pourrait tenter encore, là où quelque liberté de choix et de mouvement lui reste, si elle se refusait aussi bien à la fascination qu'à l'aveuglement » : ces mots rendent un son bien désabusé. Si même on ne devait pas accepter les conclusions ni le raisonnement de Jules Romains, il faudrait lire ce livre pour regarder en face le « problème numéro un ». — S. C.

Livres reçus. — *Une seule force... et la voici*, par Julien Dalbin (C. D. P. N.) : le parti travailliste français. — *Libertés communales et politique expérimentale*, par Robert Lainville (Recueil Sirey) : pour les libertés communales. — *L'ère créatrice : la timocratie, Dieu, honneur, liberté-égalité-fraternité*, par J. de Khilon, paysan (dépôt aux Editions Raoul Tari). — *Nous ferons se lever le jour*, par Paul Vaillant-Couturier, introduction de Marcel Cachin (Editions Hier et Aujourd'hui) ; recueil de textes échelonnés de 1918 à la mort de Vaillant-Couturier en 1937. — *La défaite des vainqueurs*, par Louis Rougier (A l'Enseigne du Cheval ailé) : recueil d'études écrites de 1938 à 1946 par le champion du libéralisme économique et du capitalisme de type américain. — *Pour une politique d'amnistie*, par Louis Rougier (A l'Enseigne du Cheval ailé). — *Les Hommes sont-ils naturellement méchants?* par Jacques Duboin (Editions Ocia) ; conclusion négative. — *Passion du Travail*, par René Parès, préface de Raoul Dautry (Editions de la Revue des Jeunes) : sentiments nobles et fraternels d'un ingénieur sur les chantiers de reconstruction de la S. N. C. F. — *Le Procès Pucheu*, par le Bâtonnier Paul Buttin (Amiot-Dumont : « Archives d'Histoire contemporaine ») ; précédé du procès du général Béthouard qui fut cité comme témoin par Pucheu et eut le même défenseur. — *Zigzags à travers la vie soviétique*, par Raymond Henry (Albin Michel) ; quelques semaines passées à Moscou en 1947, difficultés de la vie matérielle russe.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

A PRÉSENT publie le 20 février son n° 1. Directeurs : Stanislas Fumet, Edmond Michelet, Louis Terrenoire. Collaborations annoncées : Claudel, Gide, Jouve, Paulhan, A. Rousseaux, Daniel-Rops...

LE FIGARO LITTÉRAIRE, 31 janvier. *Aspect d'André Breton*, par Julien Gracq; conclusion :

« Les procès-verbaux fiévreux que sont les livres de Breton figurent avant tout la consignation d'une grande aventure métaphysique, entreprise avant tout inventaire, sans jeter les yeux derrière soi, comme dans une urgence panique — en faisant flèche de tout bois et en mobilisant immédiatement les médiocres moyens de bord disponibles. A l'avant-garde de cette vaste expédition philosophique que voit se rassembler notre époque en quête des ultimes raisons de vivre encore à la disposition de l'homme « tombé » dans le monde, le groupe surréaliste, pareil à ces troupes ardentes et démunies qui se ruaient vers la Terre Sainte très en avant de l'armée des Croisés, en a constitué la vague la plus effervescente en même temps que le plus brûlant témoignage : il a été quelque chose comme une croisade du cœur. »

GAVROCHE, **11 février.** *Vers la dictature du pétrole*, par François-Luc Charmont :

« Alors qu'en 1938 et par rapport à 1913, l'extraction du charbon n'avait pas augmenté de 1 %, tandis que sa part dans la production de l'énergie mondiale était tombée de 92 % à 68 %, l'extraction du pétrole s'est quintuplée entre les deux dates et sa part représente aujourd'hui 30 % de l'énergie mondiale, contre 16 % en 1925.

« Ces chiffres parlent. Aussi deux exemples suffiront à illustrer une telle évolution. La flotte mondiale utilisait le pétrole pour 4 % de son tonnage global en 1914, et 75 % en 1945. Cette même année, les Etats-Unis disposaient d'une force motrice Diesel huit fois supérieure à celle installée dix ans plus tôt.

« Sans doute les nations cherchent (et d'abord en France) à développer leurs installations hydro-électriques. Mais la nature limite les possibilités D'autre part, l'utilisation de l'énergie atomique à des fins industrielles ne saurait, semble-t-il, entrer en ligne de compte avant une décade ou deux. C'est pourquoi le pétrole représente aujourd'hui la meilleure source d'énergie. Et les besoins croissent à un rythme tel qu'ils dépassent la production. »

LE MONDE ILLUSTRÉ donne, les **7 et 14 février**, les résultats de son enquête, précise et chiffrée, sur *Les perspectives du ravitaillement français en* 1948. Pour le pain, la soudure sera difficile, mais la ration pourrait être portée à 300 grammes après la récolte, qui s'annonce bien. Nous aurions de la viande si les prix s'établissaient à un niveau compatible avec le pouvoir d'achat de la population (mais tout ira bien l'an prochain...). Poisson abondant et même bon marché à partir de mars-avril. Lait, beurre, fromage : difficultés jusqu'à l'été. Les œufs pourraient revenir à 120 francs la douzaine. Corps gras : pénurie. Sucre : ration compromise jusqu'à l'an prochain. Légumes abondants mais trop chers. Bananes abondantes, à des prix en hausse. Partout le grand problème reste celui des prix.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **19 février.** *Les Muses de l'Odéon*, reportage de Jeanine Delpech : à signaler au premier rang de nombreux articles suscités en hommage à Rachilde par son 88e anniversaire.

REGARDS. **30 janvier.** *Génissiat où l'homme a dompté le fleuve*, reportage de Georges Royer :

« Entre les deux murs de roche calcaire où le soleil ne se glisse qu'à contre-cœur, le barrage — vu de l'étroite passerelle bercée par le vent, qui relie les deux rives — apparaît comme une fourmilière. Sa masse énorme réduit à piètre dimension la silhouette de l'un quelconque des 3.500 ouvriers qui s'activent à son achèvement. Les téléphériques tracent sous le ciel bas des toiles d'araignée mouchetées par les innombrables bennes qui déversent des milliers de tonnes de sable et de gravier. Un chantier gigantesque est né sur la rive droite pour servir le seul barrage et son usine. Les concasseurs, les silos, les ateliers de menuiserie sont à la proportion de l'œuvre. Plus large qu'un tunnel de métro, l'évacuateur de crue étend en surface un ruban bétonné dont la chute en doucine a la forme d'une vasque aux lignes harmonieuses.

« L'homme a conçu de tels ouvrages pour donner à l'homme les esclaves mécaniques indispensables dans la société moderne. Des Français les réalisent pour donner à la France le potentiel d'énergie sans lequel elle ne saurait échapper au joug d'une féodalité étrangère (...) Génissiat inaugure en France la légende de l'avenir, celle des modernes bâtisseurs de cathédrales. Avant lui, il n'y a que le Dnieprostroï au pays des Soviets. Deux victoires de David sur Goliath, de l'homme dans son perpétuel combat contre le dragon. »

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **7 février.** Pierre Emmanuel conclut une vaste enquête en Europe dont les derniers numéros de cet hebdomadaire ont donné les divers chapitres :

« Ce serait pure mauvaise foi que de situer l'Est européen sous le signe de la domination soviétique, alors qu'en vérité s'y poursuit une révolution que l'influence russe a pu déterminer, mais qui mène à reviser et peut-être approfondir des valeurs dont certaines typiquement occidentales. Une révolution entreprise bon gré mal gré, choquante parfois en ce qu'elle a de fruste à première vue, mais consommant une rupture avec des formes qui, dussent-elles revivre, ne seront jamais plus ce qu'elles ont été (...).

« N'est-il pas clair que les rela-

tions culturelles deviennent de plus en plus délicates avec des pays où notre culture est remise en question parce que notre politique y est je ne dis pas controversée, mais condamnée comme contraire à l'histoire? Je puis me révolter là contre, juger orgueilleuse et partiale cette foi révolutionnaire qui prétend seule représenter l'avenir : mon jugement personnel ne change rien à ma certitude que la culture universelle emporte tôt ou tard les barrières des idéologies. Un pays de haute culture — et tous ceux qui connaissent l'étranger savent que la France l'est éminemment aujourd'hui comme jamais peut-être — ne peut, sous peine d'asphyxie, se replier sur soi. Dans ces pays révolutionnaires même, qui récusent sa culture ou s'en défient, il peut trouver réflexion et s'enrichir de nouveaux problèmes : sa culture est suffisamment étendue pour lui fournir matière à dialogue sur ce terrain révolutionnaire qui semble d'abord se dérober sous les pas.

REÇU : *Arts, La Bataille, Carrefour, Cévennes* (Alès), *Dissidence 40, L'Etendard, La France, La Gazette des Lettres, Hebdo-latin, Images du Monde, Les Lettres françaises, Massilia* (Marseille), *Noir et Blanc, Notre Temps* (Montréal), *Opéra, Paris* (Casablanca), *Paroles françaises, Réforme, Sillage, Spectateur, Tel quel.*

Revues

LE COURRIER est une publication mensuelle qu'à partir de février donne l'Unesco pour tenir le public au courant de ses activités. *Le Moniteur de l'Unesco* devient l'*Officiel* de l'Organisation.

CRITIQUE. Février. Roland-P. Caillois : *L'échec de T. E. Lawrence.* — Louis Renou : *Le passé de l'Inde et sa libération.* — Jean Piel : *L'Amérique latine dans l'économie mondiale.* — Jean Balandier : *La collaboration de l'ethnographie et de la psychiatrie.*

LE DIVAN donne dans son numéro de janvier-mars sept lettres de Stendhal : quatre sont publiées par V. del Litto d'après l'hebdomadaire milanais *Settegiorni* du 30 mai 1942, trois ont été tirées par René Dollot des archives des Affaires étrangères. — Une *Petite note stendhalienne* de François Michel sur Bathilde Curial complète son article charmant paru en septembre dans la revue *Hommes et Mondes*, et que le *Mercure* a signalé à l'époque.

LES ESSAIS. Nous avons déjà signalé la dignité et la tenue de cette jeune revue qui, dans son cahier de juin-juillet a donné des *Notes* inédites de Paul Valéry.

ÉTUDES. Janvier et février. André Vendôme : *La conversion de Max Jacob.*

Février. Joseph Lecler : *Les catholiques libéraux et la question sociale en* 1848. — Gaston Fessard : *Le problème du communisme. Philosophie et philosophes soviétiques d'après Jdanov.*

EUROPE consacre en février un numéro spécial de 320 pages au *Centenaire de la révolution de* 48; impossible d'analyser les 26 articles dont se compose ce fascicule particulièrement important à tous égards.

LE JOURNAL DES POÈTES (Bruxelles). Janvier. Numéro spécial d'hommage à Joë Bousquet.

LAROUSSE MENSUEL. Février. *L'architecture préfabriquée en France et en Amérique*, par René Clozier. — *Vincent Auriol*, par Georges Saint-Bonnet. — *La question des Dardanelles*, par Albert Mousset. — *Le microscope électronique*, par Raymond Touren. — *Maurice Ravel*, par Paul Locard. — *Le Surréalisme littéraire*, par Claude Cuénot.

LA NEF. Février. *Du mythe à l'obscurantisme* (*réponse aux « Temps modernes » II*), par Jules Monnerot :

« Les mêmes intellectuels qui jusqu'à ces temps-ci n'ont guère fait mine de percevoir les camps de concentration en U. R. S. S., ont par contre perçu la situation des noirs *américains*. Il s'agit là d'une véritable spécialisation : les injustices ne sont perçues que si *certaines* catégories d'hommes en sont victimes. Il y a des « sens uniques » dans la conscience : des habitudes ont été prises, certaines protestations sont plus faciles; la voie en est déjà toute tracée comme par ces canaux, dont parle Descartes, que les « esprits animaux » empruntent plus volontiers parce

qu'ils y ont déjà passé : pour en tracer d'autres, il faudrait un effort nouveau. »

Jacques Kayser publie de Zola un inédit, *Impressions d'audience*, matériellement et moralement important; témoignage sur le procès intenté à l'écrivain à la suite de la publication (13 janvier 1898) de *J'accuse*.

OCCIDENT. **Janvier.** Une illustration (photos et reproductions) impeccable. Texte et photos sur Maillol. Sur Chagall : un poème d'Eluard, et reproductions en couleurs d'œuvres du peintre. Un texte (*Retour à la Mer*) d'Alberto Moravia.

LA REVUE : 1re année, nº 1, 1er janvier. C'est la vieille *Revue des Deux Mondes*, qu'on annonçait depuis si longtemps : cette fois, c'est bien elle, sous sa couverture saumon chamarrée d'ambassadeurs et de membres de l'Institut. La seule des grandes revues qui ait repris la périodicité d'avant-guerre — deux fois par mois —, mais à des prix défiant toute concurrence : 130 francs le numéro, 1.500 francs l'abonnement de six mois. Directeur : Firmin Roz; rédacteur en chef : L.-J. Arrigon.

Le **1er janvier** commencent un roman de Pierre Benoît, *Le casino de Barbazan*, et une étude historique de Louis Madelin, *Les alliés en France de* 1815 *à* 1818 (qui se poursuivent dans les numéros suivants). — Marcel Bouteron : *En marge du « Père Goriot »; Balzac, Vidocq et Sanson.* — Jean Paulhan : *Le secret des poètes.*

15 janvier. *Guillaume Apollinaire et les vieilles chansons*, par Mario Roques.

1er février. *La jeunesse de Marcel Proust*, par Elisabeth de Gramont.

15 février. Robert d'Harcourt : *L'action contre les Nazis en Allemagne.* — Sur la révolution de 48, des extraits des mémoires inédits de Viennet, présentés par le duc de la Force. — L.-J. Arrigon : *Talleyrand et Decazes* (1815-1821).

LA REVUE FRANÇAISE DE L'ÉLITE donne en **janvier** son quatrième numéro mensuel. Son équipe, ses sujets, son esprit l'apparentent à la *Revue des Deux Mondes*, sa présentation aux grands illustrés de luxe — niveau que ses images n'atteignent pas encore.

REVUE DE PARIS. **Février.** André Siegfried : *Le régime politique de la Suisse.* — Jules Roy : *Le métier des armes.* — Maurice Rostand : *Rencontre avec Marcel Proust.*

LES TEMPS MODERNES. **Décembre.** Trois *Poèmes* de Raymond Queneau. — De Simone de Beauvoir, un reportage : *L'Amérique au jour le jour.* — Maurice Merleau-Ponty : *Lecture de Montaigne* (préface pour le livre III des *Essais*).

REÇU : *L'Assomption et ses Œuvres, Bulletin critique du Livre français, Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *La Corse, L'Echo des Etudiants* (Toulouse), *Enseignements, Esprit, Fiches littéraires, Le Goéland* (Paramé), *J'ai lu, Le Livre français, Marsyas* (Aigues-Vives), *La Note juste, Notices bibliographiques* (Liége), *Orbis, L'Orphelinat, La Paix par le Droit, Le Parthénon, Paru, la Révolution prolétarienne, Revue de l'Alliance française, Revue de Défense nationale, La Revue Hommes et Mondes, Revue internationale de la Croix-Rouge* (Genève), *La Revue parlementaire, économique et financière, Socialisme et Liberté* (revue mensuelle, dont le premier numéro paraît en février), *Succès, Tramontane* (Perpignan), *L'Unique* (Orléans), *La Vie intellectuelle.*

VARIETES

LES FRANÇAIS AU CAP. — M. Guibert, globe-trotter insigne, soucieux d'éviter les chemins battus, visita naguère l'Afrique australe. Durant son voyage, il recueillit notamment à l'intention des lecteurs du *Mercure de France* (avril 1947) les lointains souvenirs des protestants qui émigrèrent dans la colonie hollandaise du Cap, après la révocation de l'Edit de Nantes. Un tel pèlerinage est aujourd'hui peu commun. De nos jours, l'Afrique du Sud ne retient guère l'attention des écrivains français. Mais au

XVIIIe siècle, les témoignages abondent, tous également dignes d'intérêt, qu'on les relise dans les œuvres d'auteurs célèbres comme Bernardin de Saint-Pierre ou qu'on doive les rechercher dans les *Mémoires* d'un obscur officier subalterne, comme le chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie. Malgré les dangers d'une rade peu sûre, les vaisseaux français s'arrêtent souvent au Cap de Bonne-Espérance; car « c'est un des meilleurs entrepôts pour aller d'Europe dans une des Indes orientales », notait encore à la fin du siècle le *Nouveau Voyage autour du monde* de F. Pagès, publié par H.-J. Jansen, en l'an V de la République.

Le Cap, qui accueille volontiers les navigateurs, attire aussi les savants. En 1751, avec l'agrément des Etats généraux de Hollande, l'abbé La Caille vient compter les étoiles du ciel africain. Séduit par les « lumières » et les vertus de l'astronome, le gouverneur du Cap lui fait bâtir un observatoire et le comble d'attentions, si bien que le doux abbé adopte sans réserves les préjugés hollandais à l'égard des races de couleur et dans son *Journal* justifie « l'usage d'aller à la chasse des Nègres fugitifs et brigands, comme à celle des animaux sauvages ». Plus tard arrivent au Cap d'autres Français, chercheurs opiniâtres aux ambitions limitées, qui détournent leurs regards de l'immensité des espaces planétaires pour se consacrer à l'étude d'un canton plus étroit de l'œuvre de Dieu. Ceux-là, qui sont doués d'une vue perçante à l'égal de l'abbé La Caille, possèdent en outre un odorat à toute épreuve et parce qu'ils ont lu Buffon, ils partent à la découverte du mystérieux tablier des Hottentotes. En effet, Buffon, dans son *Histoire naturelle de l'Homme*, avait présenté les Hottentots du Cap comme « des espèces de sauvages fort extraordinaires : les femmes surtout, qui sont beaucoup plus petites que les hommes, ont une espèce d'excroissance ou de peau dure et large qui leur croît au-dessus de l'os pubis, et qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier ». Lancés sur une telle piste, les Français, amateurs de curiosités exotiques, ne se firent point faute de contrôler les affirmations de Buffon.

Entre autres, le naturaliste F. Péron se flatte « d'asseoir son jugement » par des observations personnelles dans un domaine scientifique encore mal défriché. Il est accompagné du dessinateur Lesueur, qui établit les mensurations et lève les plans avec la conscience d'un expert-géomètre. Malheureusement, Louis de Freycinet, qui publia les notes posthumes de son compatriote, refuse de montrer aux lecteurs profanes les planches anatomiques de Lesueur à l'appui du texte de Péron. Mais plus ami du peuple en ses doctes peintures, Levaillant se garde d'omettre les figures. Grâce à la munificence de son éditeur, le libraire Leroy de la rue Saint-Jacques, il peut en 1790 illustrer son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* par un croquis d'après nature, présenté en hors-texte. Ame sensible, Levaillant dédie un touchant hommage

à la vertueuse matrone qui voulut bien, dit-il, « faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études ». Puis l'intrépide explorateur révèle que le tablier des Hottentotes ne constitue pas un défi à l'harmonie de la création; ce n'est qu'un innocent artifice de coquetterie, dont la recette se transmet d'âge en âge aux jeunes générations, qui gardent pieusement le culte des traditions nationales.

Disciple de Rousseau et ami des bons sauvages, Levaillant ne manque jamais de célébrer aussi l'hospitalité patriarcale des colons du Cap, qui chaque soir lavent les pieds des visiteurs dans le baquet familial, où la même eau sert pour tout le monde, parents et étrangers. Cette bonhomie l'enthousiasme; il y découvre « un caractère romantique et sacré qui saisit l'imagination au premier abord ». En mainte occasion, il constate pourtant que, chez ses hôtes hollandais, « de toutes les Nations, la Française est la moins considérée ». Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, alors même que la Hollande est aux côtés de la France pour lutter contre l'Angleterre, les habitants du Cap n'hésitent pas à dire « qu'ils aimaient mieux être pris par les Anglais que de devoir leur salut aux armes de la Nation Française ». Cependant chaque Français qui débarque au Cap est accueilli avec faveur. On pourrait croire alors qu'une sympathie inspirée par des qualités personnelles fait oublier pour un temps quelque haine ancestrale, héritée du siècle de Louis XIV. Mais ce qui serait assez naturel dans la métropole s'explique mal pour la colonie du Cap, où l'hostilité générale contre la France n'est point entretenue par les souvenirs persistants de l'invasion.

Surtout « un engouement universel » dissipe bientôt toutes les préventions, lorsque la France envoie au Cap plusieurs régiments pour écarter la menace d'un débarquement anglais. « Si les habitants du Cap, écrit le chevalier de Mautort, doivent à ces précautions de n'avoir pas été envahis par les Anglais, les officiers et les soldats de ces corps ont, à leur tour, à se louer des bons traitements qu'ils ont éprouvés pendant leur séjour dans cette colonie. » Lui-même, s'arrêtant au Cap après la guerre, trouve couche douillette et table plantureuse chez « des hôtesses fort jolies et très aimables », avec lesquelles il peut s'entretenir en français. Car, sous l'influence de la garnison alliée, la langue française est maintenant en honneur.

Admirable prestige d'une frivolité tant de fois dénoncée : en pleine guerre, alors qu'on attend chaque jour l'attaque de la flotte anglaise, l'austère population de la colonie s'initie aux plaisirs interdits du madrigal et du théâtre. Tandis qu'en dépit des maris jaloux, les officiers du roi très-chrétien font la conquête des belles puritaines, les soldats jouent la comédie, notamment le *Barbier de Séville*, dans les casernes transformées en salles de spectacles. Pour le travesti des rôles féminins, les bourgeoises du Cap

dépouillent leur garde-robe, offrent parures et dentelles aux acteurs improvisés. Sous les yeux étonnés de Levaillant, qui rentre au port après seize mois d'exploration dans les déserts, la colonie hollandaise affiche « un air de bambochade », dont la manifestation la plus innocente est le panache de plumes d'autruche, qui orne la tête des femmes, à la mode de Paris. Ce qui émeut surtout le voyageur, c'est qu'on adopte en même temps la langue et les manières françaises. Il voit là une nouvelle preuve de cette « sorte d'empire » que notre nation doit à « sa gaieté, son amabilité, ses grâces », autant de qualités dont se trouvaient assurément fort dépourvus les réfugiés huguenots, qui jusqu'alors avaient représenté la France auprès des colons du Cap.

En temps ordinaire, un calviniste n'est pas un compagnon très folâtre. S'il est en outre aigri par le malheur, il risque de soumettre la patience de ses voisins à une rude épreuve. Au XVIII[e] siècle, les Hollandais qui accueillent toujours dans la métropole les protestants persécutés souffrent souvent des incartades de leurs coreligionnaires étrangers. A elle seule, la célèbre Mme Dunoyer, qui se flatte d'être la femme forte selon l'Ecriture, peut convaincre ses hôtes des Pays-Bas que la communauté des dogmes n'exclut pas l'incompatibilité des humeurs. Dans la colonie du Cap, s'il faut en croire Bernardin de Saint-Pierre, les descendants des huguenots français font aussi figure de perpétuels mécontents. Le *Voyage à l'Ile-de-France* qui enregistre leurs doléances assure qu'« ils troublent ainsi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été ». Pareille effervescence devait exaspérer le flegme batave et donnait certainement à la race française le plus détestable renom. Une telle attitude se justifie d'autant moins qu'au témoignage de Levaillant, les générations nouvelles ne savent plus parler la langue des ancêtres et que seule l'abondance des chevelures brunes atteste encore l'origine étrangère des colons du *Fransche-Hœck.* Tant il est vrai qu'à trop s'imprégner des textes bibliques, un Français qui vit loin de sa patrie risque de perdre tout caractère national. Au contraire, sans rien sacrifier de leur naturel, les troupes catholiques de Louis XVI surent réconcilier les habitants du Cap avec la nation détestée. Pour gagner le cœur des colons hollandais, les huguenots venus de France auraient-ils dû fermer une bonne fois la Bible familiale, se mettre à jouer la comédie, voire collectionner les bijoux des Hottentotes? On n'ose le dire, mais on est tout de même tenté de le croire.

Hubert Fabureau.

LE ROMANCIER ET L'ABSOLU. — En 1832, tandis que Balzac travaillait au premier *Louis Lambert,* Mme de Berny s'alarmait de sa témérité; que va-t-on dire, lui écrivait-elle, d'un romancier qui prétend mettre son héros en possession du dernier secret du

monde, quand Gœthe et Byron eux-mêmes n'ont osé peindre que « les désirs d'un esprit supérieur » sans se risquer à les satisfaire? La *Dilecta* parle de présomption, de vanité : ne serait-ce pas aussi qu'une sorte d'antinomie s'élève entre l'univers romanesque et le héros chercheur d'absolu, dès que le chercheur déclare avoir trouvé, — surtout quand cet univers romanesque est l'univers de Balzac? Aucun romancier n'a enfoncé ses héros dans le réel aussi profondément, n'a noué, serré, redoublé aussi solidement les liens qui les asservissent ou au moins les enchaînent à la matière des milieux : quel ménage peuvent faire cette vue et cette représentation de la condition humaine avec une philosophie de l'affranchissement mystique qui soustrait l'homme précisément à sa condition terrestre? Le thème de *Louis Lambert* est analogue à celui de plusieurs autres romans de la *Comédie Humaine*; comme les circonstances varient, Balzac le traite, ici ou là, selon des *partis* différents; mais chaque fois il s'est trouvé techniquement en difficulté, et c'est bien, semble-t-il, parce que le thème et la méthode n'étaient pas compatibles.

Dans la *Recherche de l'Absolu*, le chimiste Balthazar Claes conçoit une démonstration expérimentale de principes où il voit « la raison suprême de tous les effets de la nature » et « le mot de l'absolu », — et où s'exprime en termes de chimie le vieux rêve unitaire qui a toujours tourmenté l'esprit de Balzac. Mais Claes, ruiné par ses travaux, doit les laisser en suspens; il abandonne l'expérience préparée, s'exile, refait sa fortune; quand il revient, sept ans plus tard, « le pouvoir de Dieu a éclaté », l'expérience a réussi. Ce n'est qu'un miracle; le comment échappe même au chimiste. Or le miracle n'est pas matière de roman; il n'y a pas de roman possible, et surtout de roman balzacien, si le miracle vient brouiller les enchaînements d'actions et de réactions qui font l'homme solidaire de l'ordre des choses. Claes reprend ses recherches, il s'y consume; enfin, à l'agonie, il se dresse sur son lit, lève une main, prononce seulement le mot d'Archimède, *Eurêka*, et expire.

Mort trop opportune pour le romancier, qu'elle vient au bon moment délier de ses obligations envers le lecteur, jusqu'alors exactement et même luxueusement tenues. Balthazar, incarnation particulière de la philosophie mystique de Balzac, *devait* être justifié; mais, au moment de livrer le dernier secret de son héros, il faut bien que Balzac se dérobe, puisque la formule, s'il la donnait, aussitôt vérifiable, dénoncerait l'imposture (son porte-parole Davin assure bien qu'il était familier avec « les mystères les plus intimes de la chimie » : mais...). C'est donc le lecteur qui fait tous les frais. Depuis le début du roman on lui prodiguait les promesses, on lui découvrait les ressorts les plus cachés, on le mettait en position de sonder les reins et les cœurs : et quand il touche au

bord même du mystère, on se ravise et l'on tire le rideau. On s'est moqué de lui.

Il trouve sa revanche dans deux récits, *Le Chef-d'Œuvre inconnu* et *Gambara,* dont les schémas sont superposables. Romans de l'esthétique; là un peintre et ici un musicien, — qui, comme Balthazar Claes et comme Louis Lambert, mais dans leur propre spécialité, veulent s'élever jusqu'à la « sphère des causes » et accéder à l'absolu. Chacun d'eux a conçu, mûri, lentement composé une œuvre qu'il juge digne, enfin, de l'idée qu'il s'est faite de l'essence de son art. Or les amis choisis admis un jour à en juger n'aperçoivent dans le tableau de Frenhofer « que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui forment une muraille de peinture », « un chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme »; et dans le grand opéra de Gambara, qu'un « amalgame indigeste de notes », une « étourdissante cacophonie », une « réunion de sons discordants jetés au hasard ».

Tout était prêt pour que le peintre et le musicien eussent le sort cruel mais glorieux de Balthazar Claes : il suffisait d'un simple *changement de signe* devant les qualifications de leurs œuvres (et, du même coup, Balzac annonçait peut-être la peinture et la musique modernes). Mais, après avoir fermé toutes les échappatoires (les juges sont irrécusables, les héros ne sont pas des impuissants déguisés), Balzac les désavoue. Pourquoi?

C'est Probus probablement — autre peintre, au nom significatif, du *Chef-d'Œuvre inconnu* — qui donne la clé : « Si le raisonnement et la poésie, dit-il, se querellent avec les brosses, on arrive au doute comme » Frenhofer, « qui est aussi fou que peintre. (...) Les peintres ne doivent méditer que les brosses à la main. » La moralité de *Gambara* n'a pas cette netteté; à peine en devine-t-on le contour dans la brume. Lorsque le musicien est ivre, son génie apparaît éclatant; c'est que l'ivresse brise son obstination raisonneuse et libère ses puissances naturelles; « sa prétendue mission en ce monde ne consistait pas à régénérer un art hors de ses facultés, mais bien à chercher dans une autre forme, qui n'était autre que la poésie, l'expression de sa pensée. » L'artiste qui s'entête à imposer les vues de son esprit à ses brosses s'il est peintre, ou, dans le cas de Gambara, aux impulsions de sa nature ne transcende pas son art; il en sort par la tangente.

Les héros swedenborgiens de Balzac distinguent en l'homme l' « être intérieur », ange en puissance, de l' « être extérieur », lequel est dans la dépendance des choses du corps, de l'instinct, du réseau des relations du monde, et ne saurait donc atteindre l'absolu. Or les arts, par la matière qu'ils mettent en œuvre et par la part d'emportement qu'ils supposent dans l'âme de l'artiste, par les brosses de Probus et par l'ivresse de Gambara, sont de l'ordre terrestre; ils relèvent de l'empire de l'être extérieur. L'art

ne peut conduire à l'absolu que si l'artiste sort du domaine de l'art, fût-ce en le dépassant.

Frenhofer et Gambara s'acharnent à se retourner vers l'art, quand l'art se trouve déjà derrière eux. Ils auraient pu reconnaître l'erreur, abandonner l'art dans leur dos, se mettre en route pour le pays où ils auraient rencontré Louis Lambert. Balzac ne leur a pas laissé cette chance; il les condamne, et dans l'un et l'autre cas le roman se dénoue de la manière la plus rassurante pour le lecteur. L'univers romanesque de la *Recherche de l'Absolu* finissait par se disloquer pour le salut de Balthazar Claes, et le lecteur se retrouvait tout sot avec les morceaux inutilisables dans les mains. Ici, pas de rupture technique : mais Balzac sacrifie ses héros; ils étaient en droit de compter sur son soutien.

Louis Lambert n'est pas pris dans le piège. Ses recherches n'ont plus pour objet quelque moyen — art ou chimie — de transformer les choses, donc de proposer aux autres hommes des résultats contrôlables. Les régions où il se meut sont celles de l'esprit pur. Il en rapporte un gibier étrange, mais qu'il n'est question ni de manger ni d'acclimater; ce sont des mots. Fou aux yeux des hommes, génie « angélique » pour quelques-uns qui préfèrent accuser l'imbécillité de l'intelligence, il échappe à toute vérification expérimentale : il met le romancier à l'aise.

Mais comment cette évasion vers l'absolu peut-elle s'accorder avec la pesanteur, la causalité, la nécessité de l'univers balzacien? Va-t-on revoir l'habitant d'un honnête monde à trois dimensions crever encore le plafond pour aller s'ébattre dans quelque n^{me} dimension qui ne figure pas dans les règles du jeu? Non, grâce à un artifice. Lambert n'est pas proprement le héros du roman, s'il est celui de l'aventure. L'aventure est vue du dehors et racontée par un témoin, lui-même tout « être extérieur », étranger et inapte aux expériences de Louis Lambert; c'est le témoin, et non Lambert, qui est impliqué dans le tissu de relations extérieures qui supporte l'univers romanesque; l'étrangeté du cas de Lambert s'intègre dans le système technique par le relais de ce personnage de tout repos qui la respecte comme telle. La philosophie mystique est suggérée par recoupements et coups de sonde plutôt qu'exposée en corps de doctrine; non imposée : à peine proposée. Pour le narrateur lui-même, le héros reste une sorte de monstre.

Contre-épreuve : *Séraphîta.* Ici, tous les secrets sont étalés, Séraphîta professe son cours. La structure de l'univers romanesque ne saurait tenir sous ce climat swedenborgien; Balzac purge le roman de tous les caractères du roman balzacien. Autant il est ailleurs attentif à localiser ses personnages, autant il s'applique à dépayser Séraphîta. Il ne peut pas éviter — puisqu'il y a personnages et mise en scène — de la définir dans le temps et dans l'espace, mais il choisit un jeu de coordonnées aussi lâche que d'ordinaire il est chez lui serré; leur valeur réelle est pratiquement

nulle; ce ne sont plus que des symboles. Il faut donner une date, un pedigree? Séraphîta est nièce de Swedenborg, et fille de son disciple le plus enflammé et le plus chéri. Un lieu? La Norvège, dont les « sublimes beautés » sont « restées vierges », c'est-à-dire indépendantes de la collection de références qu'offre la littérature, et dont la nature a fait la terre du rêve et de la mystique : pendant l'hiver les hommes y « lisent ou se livrent à ces prodigieuses méditations qui ont enfanté ici les profondes théories, les rêves mystiques du Nord (...); mœurs à demi monastiques qui forcent l'âme à réagir sur elle-même, à y trouver sa nourriture (...) ». Séraphîta n'est pas seulement la moins balzacienne des figures balzaciennes, elle est antibalzacienne; elle refuse tout du monde, elle en foudroie « les lois, les mœurs, les sentiments, les sciences, en les réduisant aux proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe », elle dépouille « toutes les choses humaines des propriétés que leur donnent le temps, l'espace, la forme, pour les considérer mathématiquement sous je ne sais quelle expression pure (...) ». Elle réussit là où Claes, Frenhofer, Gambara, Lambert ont échoué ou se sont dérobés; prenant le lecteur par la main, elle le promène en toute liberté et familiarité dans le domaine de l'absolu; mais elle a tué Balzac.

Il n'y a pourtant pas deux Balzac; et *Ursule Mirouet* ne fait-elle pas la liaison entre les *Etudes philosophiques* et les romans ésotériques? En créant ses chercheurs d'absolu, Balzac accomplissait un rêve qui le travaillait depuis son enfance; il accomplissait aussi sa nature en bâtissant cet univers romanesque qui les supporte si mal. Deux compagnons plus étroitement attachés l'un à l'autre qu'un homme à son ombre : il fallait bien, bon gré mal gré, qu'ils s'entendissent, et précisément les *Etudes philosophiques*, « où le moyen social de tous les effets se trouve démontré », avaient pour objet de les mettre d'accord. Il aurait pu, il est vrai, traiter ce sentiment poétique de l'absolu qui l'habitait par quelqu'une de ces analyses physiologiques dont il a donné les premiers modèles. Mais, tandis que les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire justifiaient scientifiquement aux yeux de Balzac sa propre technique romanesque, voilà justement que le naturaliste vieillissant couronnait son système par une métaphysique qui recoupait la mystique du romancier; comment Balzac n'eût-il pas vu dans cette rencontre une consécration? Elle l'éblouissait, elle lui masquait les insuffisances et même les puérilités de raisonnements échevelés que ne sauvent pas les anticipations éclatantes que l'on y rencontre parfois, ou que l'on croit y rencontrer (mais les présocratiques, déjà...); elle le rendait sourd aux avertissements des difficultés techniques qui, à chaque pas, tentaient de le tirer en arrière en lui répétant la leçon de son propre Probus : « Si la poésie et le raisonnement se querellent avec les brosses... »

S. de Sacy.

GAZETTE

Une victime de la Révolution de 1848. — *Ce fut Alfred de Musset. Le gouvernement du ci-devant Roi-citoyen avait pourvu le poète des* Nuits *d'une sinécure. Par décret du 19 octobre* 1838, *M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, avait nommé M. de Musset conservateur de la bibliothèque de son ministère, de la collection des médailles et du dépôt des ouvrages publiés à Paris et dans les départements. Par décret du 5 mai* 1848, *le citoyen Ledru-Rollin, le successeur de M. de Montalivet à l'Intérieur, mettait sans façon, brutalement, l'illustre poète à la porte et lui donnait pour remplaçant un illustre inconnu, le citoyen Marie Augier, vague rédacteur à la* Réforme. *Devant la réprobation soulevée par la scandaleuse destitution de M. de Musset, le citoyen Recurt, médecin de son état, qui avait succédé au citoyen Ledru-Rollin comme ministre de l'Intérieur, n'hésita pas à nier publiquement les faits. M. de Musset répondit à son démenti par cette lettre que publia le journal* La Patrie *(n° du 20 juin* 1848).

Monsieur,

Je lis dans votre journal qu'on avait avancé par erreur que j'étais destitué de la place de bibliothécaire et que le ministre a fait démentir ce bruit. Voici à ce sujet la lettre que j'ai reçue un mois après sa date :

« Paris, le 8 mai 1848.

« Citoyen, j'ai le regret de vous annoncer que par un arrêté du 5 mai « courant, le ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite. « Salut et fraternité.

« *Le secrétaire général,* CARTERET. »

Cette lettre, vous le voyez, est aussi claire que laconique. Quant aux droits à la retraite, pour en avoir, il faudrait que j'eusse été nommé bibliothécaire à l'âge où j'apprenais à lire.

Veuillez croire, du reste, Monsieur, que je n'aurais jamais songé à entretenir le public d'une chose de si peu d'importance, si je n'étais profondément touché des marques d'intérêt et de bienveillance que j'ai reçues de la presse à cette occasion.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

ALFRED DE MUSSET.

*La morale de cette histoire, l'*Artiste, *d'Arsène Houssaye, la tira dans cet entrefilet :*

COMITÉ EXÉCUTIF. — RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

Palais du Luxembourg, ce 12 juin à midi et demi : M. Alfred de Musset, conservateur à la bibliothèque du ministère de l'Intérieur, est admis à faire valoir ses droits à s'en aller.

En vertu de notre décret, en date du 24 février : *ôte-toi de là que je m'y mette*, un grand citoyen, rédacteur de la *Réforme*, est autorisé à prendre les trois mille francs que touchait M. Alfred de Musset.

Quant à sa place, elle n'a jamais existé.

ARAGO. — MARIE. — GARNIER. — PAGÈS. — LAMARTINE (ô Lamartine, où es-tu?). — LEDRU-ROLLIN.

L'Empire répara le tort que la IIe République avait fait à Alfred de Musset. Un arrêté en date du 15 mars 1853, pris par Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, nommait M. Alfred de Musset, membre de l'Académie française [*depuis le* 12 *février* 1852], *bibliothécaire du ministère de l'Instruction Publique* (1). — AURIANT.

Dans les Midlands industriels. — *A travers toutes les difficultés économiques de la Grande-Bretagne, il est particulièrement malaisé de deviner l'état d'esprit de la population laborieuse du pays. Les journaux regorgent d'histoires de grèves, de récriminations syndicalistes et de déclarations ministérielles sur l'éventualité de la culbute financière. Cela fait un effet plutôt lugubre à l'étranger, et même à Londres, parce que, dans l'agitation métropolitaine, on se contente volontiers d'informations rapides et sensationnelles.*

Un récent voyage dans les Midlands, la riche région centrale de l'Angleterre dont Birmingham est le cœur, m'a permis d'y voir un peu plus clair. Birmingham fut pendant de longues décades la première ville du monde pour la production métallurgique et elle tient encore bien tête à la concurrence américaine. La puissance industrielle ne s'accompagne généralement guère de prétentions élégantes. Sans doute, l'illustrateur anglais Joseph Pennell immortalisa-t-il durant l'autre guerre la beauté spéciale des hauts fourneaux et des forges. Puis un architecte-urbaniste de chez nous, A. Dervaux, s'amusa à peindre à l'aquarelle, pour ses amis, des paysages à cheminées d'usines couleur bonbon fondant. Mais dans la vie pratique un proverbe anglais fait loi qui dit : « Où il y a de la saleté, il y a de l'argent! » et, pour être prospères, les Midlands industrialisés doivent être sales, encrassés, enfumés, donc assez laids — ce qu'ils sont, avec pluie et boue dans le tableau.

Voilà dans quels lieux mornes se résoud le problème de production intensive qui, en Grande-Bretagne, fait depuis plus d'un an l'objet des directives gouvernementales. La socialisation de l'industrie, qui a enlevé beaucoup d'initiative aux patrons, a forcément ébranlé leur autorité hiérarchique et mis le rendement du travail à la merci de l'humeur du personnel. Or, malgré le décor peu exaltant, cette humeur est magnifique. Je revois, dans une usine d'appareils électriques, de longs bancs de femmes occupées à tordre des fils. Levant la tête au passage des visiteurs dont j'étais, elles firent

(1) Voyez pour plus de détails les souvenirs de Mme Martellet sur *Alfred de Musset intime*, pp. 66-87.

toutes un gracieux sourire de rentière à sa fenêtre. Ailleurs, au fond d'une mine de charbon, j'admirai la gentillesse des gars barbouillés qui, reconnaissant leur directeur dans un homme vêtu du même bourgeron que le leur, lui criaient bonjour et que tout marchait bien. Parfois, c'était le directeur qui hélait par son prénom un mineur en remarquant fièrement : « Il est avec nous depuis quinze (ou vingt) ans. » Puis il ajoutait plus bas : « Ils accomplissent tous une grande tâche pour le pays! » La phrase qui m'ait toutefois paru la plus mémorable fut prononcée par un contremaître. C'était dans une autre entreprise, dans une fameuse manufacture d'autos. Le contremaître, un gradé de la guerre, qui porte pour travailler, comme tant d'autres Anglais, son vieil uniforme kaki dont les insignes ont été enlevés, me déclara d'un ton tranquille de connaisseur : « Les chefs ne nous poussent pas, ils nous guident; tout va bien! »

Vers quoi les travailleurs sont-ils guidés, dira-t-on? Vers les « buts » de production hebdomadaire marqués à la craie sur des tableaux dans toutes les organisations industrielles. Il s'agit d'atteindre ces buts, de les dépasser, voire de battre des records de surplus d'une semaine à l'autre. L'effort est collectif; patrons, cadres et ouvriers y participent dans un esprit d'équipe rivé sur l'intérêt national. Rien de ce qu'on produit ne servira au marché domestique si appauvri de restrictions, tout est destiné à l'exportation. Employeurs et employés comprennent le bien-fondé d'une telle politique avec leur flair inné de commerçants. D'où leur bonne humeur, signe de confiance. Sur cette constatation directe, on se promet de ne plus jamais lire les nouvelles sensationnelles de la crise économique britannique. Amen... — MARIE-REINE GARNIER.

Balzac et l'Institut. — *L'intéressant article de M. Robert Laulan* (Balzac et l'Institut *dans le* Mercure *de février) concerne un épisode trop important de l'histoire littéraire pour qu'il ne soit pas essentiel d'en préciser quelques points. On pourrait croire que la « fièvre verte » a possédé Balzac, et que seule sa mort prématurée l'a empêché de conquérir de haute lutte un fauteuil qu'il aurait convoité au cours de son épuisante carrière d'écrivain.*

Il est visible, au contraire, que, non sans jactance et à mesure que s'élevait l'édifice de la Comédie humaine, *Balzac entendait traiter d'égal à égal avec un corps dont la moyenne ne lui paraissait pas justifier une déférence excessive de sa part. Sa correspondance avec sa famille, en particulier avec* Laura soror, *si franche dans sa goguenardise, si sincère dans l'aveu de ses rêves de gloire, d'amour, de fortune, ne laisse jamais percer de hantise semblable, à cet égard, à celle que lui inspirent d'autres obsessions. Ce ne sera que pour la tardive délégation qu'à distance il confère à sa mère, en* 1848, *qu'il manifeste une impatience expresse, et sans doute y*

a-t-il là, en même temps qu'une proclamation in extremis *de valeur personnelle, le contre-coup d'une estime où l'étranger tient l'institution que le romancier, durant une vie fiévreuse, n'avait pas eu le temps de courtiser. Ce comportement appelle quelques remarques.*

Il est entendu qu'Andrieux, consulté par une famille anxieuse sur l'avenir promis au jeune ambitieux qui a peiné en 1819-20 sur sa tragédie de Cromwell, *donne l'avis défavorable que l'on sait. Mais l'auteur du* Meunier de Sans-Souci, *anti-romantique à tous crins, a été consulté au titre de professeur de littérature à Polytechnique, où Surville, fiancé de Laure, l'avait connu : sa lettre du 17 août 1820 à Mme de Balzac renvoie le jeune apprenti, en tout cas, à des genres moins distingués : « Je pense qu'il pourrait mieux employer son temps qu'à composer des tragédies et des comédies. » Fin de non-recevoir dont la victime ne saurait lui en vouloir, puisque le pensum de* Cromwell *lui paraît à lui-même, le 2 avril 1822, non plus « le bréviaire des rois et des peuples », mais « pas même un embryon ». Plus embryonnaires, en effet, seront les romans hasardeux qu'il va prodiguer quelque temps en collaboration, « cochonnerie littéraire » dont les milieux académiques se souviendront plus que ne le souhaiterait l'auteur.*

Le voici imprimeur de fortune rue des Marais Saint-Germain; de ses presses va sortir la satire de son ami Latouche, l'Académie *: on est au plus bas d'un recrutement académique malaisé, entre libéralisme et restauration, mondanité et mérite. Nul doute que l'élection de Mathieu de Montmorency, décrié dans la presse d'opposition pour sa parfaite vacuité littéraire, n'inspire à Balzac la même ironie, en* 1825, *qu'au* Figaro *de ce temps. Ce qui n'empêche pas les « compagnons de cheval rouge » dont il est le grand maître, active préfiguration des* Treize, *de prévoir la conquête des fauteuils académiques parmi les objets de conquête, journaux, théâtres, décorations, et le reste.*

Voici qui est plus sérieux. S'il est vrai qu'en 1833 *le* Médecin de campagne *« manque de peu un prix Montyon » sans aucun acte de candidature de la part de son auteur, il pouvait sembler que le Dr Benassis et son œuvre civilisatrice réhabilitaient un écrivain « tenu longtemps pour un* paria *de la haute littérature » (expression du* Constitutionnel, *23 mars* 1835*). Balzac vers ce temps parle à Laure du* Dictionnaire de l'Académie *auquel il travaillera quelque jour : tranquille assurance que pourtant vont contredire les échecs que l'on sait ou des hésitations à demi connues. Est-il vrai, par exemple, que Flourens, attentif à tout ce que l'œuvre de Balzac devait aux conceptions biologiques de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, ait voulu que l'écrivain se présentât à l'Académie des Sciences? Arsène Houssaye l'affirme dans son* 41e Fauteuil, *mais on sent ce fantaisiste trop en défiance devant un « révolté superbe » pour lui faire crédit sans réserve.*

Puisqu'il écrit à Nodier, après une candidature retirée à la suc-

cession de Campenon : « Si je ne puis parvenir à l'Académie à cause de la plus honorable des pauvretés, je ne me présenterai jamais aux jours où la prospérité m'accordera ses faveurs », son point de vue reste le même : « s'ouvrir à coup de canon » ces portes récalcitrantes, et, en somme, faire son objectif bien plus du Dôme des Invalides que de la Coupole, opposer « l'Académie de la Gloire à celle du Pont des Arts ».

Les funérailles de Nodier, le 29 *janvier* 1844, *furent-elles pour lui une occasion à demi consciente de pronostic? Vigny l'affirme dans sa belle oraison funèbre épistolaire du grand prosateur* (*lettre à Mme Du Plessis du* 15 *septembre* 1850) *et rien n'est plus saisissant que la rencontre de ces deux survivants, aujourd'hui manifestes, d'une époque incertaine de leur mérite : « Il me suivait en tournant autour de la bière drapée de noir. Je lui passai le goupillon. Je pensais en moi-même : Ainsi, un jour, je vous passerai la palme académique. Il ne me parla pas non plus, mais j'affirme qu'il me comprit et que son regard me répondit : Qui sait? car il me sourit avec un peu de mélancolie en secouant la tête. Quoi de plus inutile... que les paroles pour ceux qui savent voir, n'est-ce pas? »*

Auguste Vacquerie dans l'Evénement *devait patronner avec ardeur la dernière tentative de Balzac, de même qu'il devait être l'un des premiers appréciateurs déclarés des* Poèmes philosophiques *de Vigny : l'échec du candidat, absent en* 1848 *et* 1849, *lui inspira des commentaires véhéments, et aussi cette sagace moralité : « Les institutions qui veulent vivre doivent entrer franchement dans la voie de leur époque... » A quoi Sainte-Beuve a pu répondre, une fois de plus sans doute, et en donnant à l'épithète employée un sens multiple : « Balzac est trop gros pour nos fauteuils. »* — FERNAND BALDENSPERGER.

Le mal de Maupassant. — *Les biographes de Maupassant, et, plus scientifiquement encore, des médecins ont décrit le lent calvaire de l'écrivain.* Remedia morbos ostendunt; *si les remèdes n'y devaient point suffire, ni les cures, les symptômes successifs, physiques et psychiques, d'un mal qui s'achève dans la paralysie générale, en dénonceraient à eux seuls l'origine et la nature. Il manquait pourtant à ce triste dossier une pièce, une preuve, sinon nécessaire, du moins décisive, pour que fût satisfaite l'exigence des chercheurs, qui ne laissaient point de regretter l'absence de l'ultime témoignage. Cette preuve existe, de la main même de Maupassant : une lettre au « cher La Tôque »* (*R. Pinchon*), *datée de Paris, le* 2 *mars* 1877. *Elle s'étend sur quatre pages in-8°, à en-tête du Ministère de la Marine et des Colonies. Le document fait l'objet d'une mention dans les « Editions originales romantiques et modernes : Vente du* 25 *juin* 1937. *Auguste Blaizot et fils ». A cette lettre, quiconque s'est penché avec pitié sur la détresse de l'homme, trou-*

vera une saveur navrante. Maupassant annonce à son ami qu'il est atteint d'une maladie spécifique dont le traitement requiert le mercure et l'iodure de potassium. Le récit fanfaron d'une double consultation médicale prélude à une sorte de poème, lyrique et épique à la fois, véritable péan à la gloire de la maladie et de ceux qui l'accueillent dans son plus grand arroi :

« J'ai la v...! enfin! la vraie!! pas la misérable chaud..., pas l'ecclésiastique christal..., pas les bourgeoises crêtes de coq, ou les légumineux choux-fleurs, non, non, la grande v..., celle dont est mort François Ier (...). Et j'en suis fier, malheur, et je méprise par-dessus tout les bourgeois. Alleluia! J'ai la v.., par conséquent, je n'ai plus peur de l'attraper... » Et ce qui suit prouve d'abondance qu'il s'affranchit de toute contrainte, désormais superflue...

Emporté par l'allégresse, Maupassant copie une poésie, dont le titre est certain nombre de deux chiffres, et que devait recueillir le Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle (*Bruxelles,* 1881). *Sur la quatrième page, deux dessins à la plume, commentés de légendes; l'un représente « La Tôque », l'autre s'intitule* L'Empire du milieu... *La lettre se termine sur une invitation pressante à Paris, où la fameuse pièce (encore et peut-être à jamais inédite),* A la feuille de rose, *doit être reprise en petit comité.*

Flaubert honorait cette farce de son grand rire enfantin. C'est lui aussi qui condamnait « les embêtements bleuâtres d'un lyrisme poitrinaire » : langueurs hautaines et surannées des phtisiques, qui, trente ans plus tôt, attestaient le destin et la société de leurs pâleurs et de leurs chloroses, — crânerie, gaîté toute rabelaisienne de la génération naturaliste, qu'exaltent les ravages du tréponème, ne sont point tellement étrangères l'une à l'autre : l'une et l'autre communient dans le mépris de « l'épicier ». Et, dix ans plus tard, c'est bien un symbole vivant de la fatalité que Maupassant saura découvrir dans le progrès irrévocable de sa souffrance et la fin assignée à son mal : Bron, où il devait un jour ensevelir son frère, jalonnait pour lui un itinéraire qui, déjà, l'acheminait au terme de Passy. La note de Fort comme la Mort, *de* Notre cœur, *de* l'Angélus, *de* l'Ame Etrangère, *celle, tout eschylienne, du* Champ d'Oliviers, *les phrases désespérées de* Sur l'Eau *recueilleront et transcriront en beauté cette expérience de l'inéluctable.*

Maupassant, qui offrait au virus un terrain déjà fertilisé par l'hérédité, est mort de syphilis à marche neurotrope, la forme la plus redoutable de la terrible maladie. — ANDRÉ VIAL.

Rimbaud et Mgr Jarosseau. — *La lecture des* deux nouvelles ébauches de Rimbaud *publiées dans le* Mercure *du* 1er *janvier sous les signatures de MM. Matarasso et de Bouillane de Lacoste, m'a rappelé, en particulier pour ce qui a trait au poème qui débute par* A Samarie, *une confidence que me fit en mai* 1938, *sur le paquebot* Président

Doumer *qui nous ramenait en France, Mgr Jarosseau, dernier évêque français d'Harrar.*

Rimbaud, s'ennuyant, était allé trouver l'évêque pour lui demander quelque chose à lire. Mgr Jarosseau n'était riche ni de livres, ni d'argent.

— Je n'avais rien, que mon Evangile. Je le lui remis.

Et Mgr Jarosseau ajouta :

— Il en fut heureux, le pauvre enfant!

J'ai noté ces paroles aussitôt après nous être levés de table. Elles sont donc exactes.

Mgr Jarosseau, octogénaire, quittait l'Ethiopie, après y avoir vécu 57 *ans, pour n'y plus revenir, malgré le souhait ardent que formula, à la coupée du paquebot, un des Abyssins venu le saluer : « A bientôt vous revoir, Monseigneur, avec les Français! » Il s'embarquait, en compagnie de son domestique Abevar qui suivait le prélat comme son ombre. D'autres souvenirs me demeurent, de ce vieil homme disert, alerte, au bon visage broussailleux, qui avait connu, aimé, plaint et réconforté Rimbaud. J'ai appris sa mort, quelques années plus tard, pendant l'occupation, chez les Capucins du faubourg Pavé à Toulouse où il s'était retiré. Avec lui a disparu, peut-être, le dernier contemporain qui ait pu parler de Rimbaud vivant.*

Rimbaud, qui lisait à Harrar l'Evangile de l'évêque, comme d'autres visionnaires, goûtait, aimait les histoires prodigieuses contenues dans le Nouveau Testament. Il s'en inspirait, en même temps qu'elles devaient lui être — durent lui être — dans l'exil, par leur ineffable douceur et la pitié qui s'en dégage, d'un grand apaisement. C'est ce que, à mon humble avis, laissait surtout entendre, dans ses derniers mots, Mgr Jarosseau. — MAX GUIHENEUF.

Rimbaud et les brouillons de Roche. — *Nous entendons par « brouillons de Roche », d'une part les ébauches de plusieurs pages d'*Une saison en enfer : *un fragment de* Mauvais sang, *un autre de* Nuit de l'enfer *(intitulé provisoirement* Fausse conversion); *un autre encore, plus long, d'*Alchimie du verbe; *— d'autre part les esquisses de trois proses inspirées par la lecture de l'évangile de saint Jean. Dans une précédente étude* (1), *nous avons analysé celles de ces pièces qui ont été récemment découvertes par M. Matarasso, et proposé d'intituler ces proses évangéliques, d'après leur contenu,* A Samarie, En Galilée, Beth-Saïda.

Ces proses évangéliques dont le lien avec Une saison en enfer *est certain, et qui d'ailleurs se lisent au dos des brouillons de cet ouvrage, sont-elles antérieures ou postérieures à ces brouillons? Question capitale, à notre avis, mais fort difficile à résoudre. Notre étude faisait voir combien la prudence s'imposait dans le cas présent, et se bornait à signaler le fait que la ressemblance des écritures*

(1) Intitulée *Découverte de deux nouvelles « ébauches » de Rimbaud;* cette étude a paru dans le *Mercure* du 1er janvier 1948, p. 1 à 21.

*n'exclut pourtant pas des différences sensibles dans l'allure générale de ces graphismes, l'écriture des proses évangéliques étant plus allègre que celle des ébauches d'*Une saison*; ce qui serait déjà un motif de croire que ces deux séries ne sont pas tout à fait contemporaines. — Nous terminions en appelant de nos vœux des découvertes nouvelles et des recoupements supplémentaires.*

Après un nouvel examen de la question, certains recoupements nous paraissent dès maintenant possibles. C'est ce que nous allons montrer dans la présente étude, et ce sera notre réponse aux critiques que nous a adressées M. Pierre Petitfils dans le Mercure *du 1er mars* (2).



Le problème se pose ainsi : étant donné que les mêmes feuilles de papier présentent, sur une de leurs faces, des brouillons de Mauvais sang *et de* Nuit de l'enfer, *et sur l'autre face les ébauches de* A Samarie. *En Galilée, Beth-Saïda; étant donné aussi de légères différences d'écriture entre ces deux groupes de textes, — tâcher de reconnaître si l'un des groupes est nettement postérieur à l'autre, et lequel.*

Si l'on veut essayer de résoudre ce problème, il importe avant tout de le poser correctement. Voyons les choses de plus près encore, examinons bien ces feuilles de papier. Voici ce qu'elles contiennent :

1er FEUILLET.

Sur une face	Sur l'autre face
Sur une face : une page de *Mauvais sang.*	Sur l'autre face : la fin de *A Samarie*, et presque tout *En Galilée.*

2e FEUILLET.

Sur une face	Sur l'autre face
Sur une face : *Fausse conversion* (première ébauche de *Nuit de l'enfer*), depuis : « Jour de malheur ! j'ai avalé... » jusqu'à : « faux sentiment, fausse prière ».	Sur l'autre face : la dernière ligne de *En Galilée*, et *Beth-Saïda* en entier.

3e FEUILLET.

(Au recto comme au verso, *Alchimie du verbe*).

Il s'agit de savoir, en somme, lesquels de ces textes ont été inscrits les premiers sur des feuilles de papier encore vierges dont le recto seul a été utilisé pour eux, et lesquels ont été, par la suite, inscrits au verso de ces feuilles dont le recto était déjà noirci.

Considérons séparément nos deux groupes, et commençons par les proses évangéliques. Supposons-les inscrites, les premières, sur des feuillets vierges. Il faut alors admettre que Rimbaud, systématiquement, n'a écrit qu'au recto de ces feuillets; mais pourquoi? On s'y prend ainsi pour une copie bien lisible que l'on réserve à l'imprimeur (3), *on n'a guère cette habitude quand il s'agit de*

(2) Pierre Petitfils, *A propos de la découverte de nouvelles ébauches de Rimbaud;* voir le *Mercure* du 1er mars 1948, p. 572-574.

(3) Cf. Georges Izambard, *Arthur Rimbaud à Douai et à Charleville*, p. 57 : « Rimbaud... exige de larges feuilles de papier écolier... « Ecrivez au dos », lui suggère une des tantes; mais lui, d'un air scandalisé : « Pour l'imprimerie on n'écrit jamais au dos. » — Il s'agit là des vers recopiés par Rimbaud pour son ami Paul Demeny, en octobre 1870, à Douai, chez les demoiselles Gindre.

*simples brouillons; et l'examen du troisième feuillet, où l'*Alchimie du verbe *figure au verso et au recto de la même feuille, n'est pas favorable à cette hypothèse.*

*Examinons maintenant l'hypothèse inverse, et supposons que les brouillons d'*Une saison en enfer *(ou plutôt du* Livre nègre*) aient été les premiers inscrits sur nos feuilles blanches. Au recto de notre premier feuillet Rimbaud trace la fin de* Mauvais sang; *le verso reste blanc. Pour un autre chapitre il prend une autre feuille de papier, et commence* Fausse conversion. *La page se termine sur cette phrase : « ...faux sentiment, fausse prière »* (4). *Là Rimbaud s'interrompt, soit qu'il remette à plus tard la suite de sa rédaction, soit qu'il juge cette prose terminée. Et le verso reste blanc. Pour un troisième chapitre* (Alchimie du verbe), *il prend d'autres feuilles, et cette fois il écrit au recto et au verso. — Dans cette hypothèse toujours, lorsque plus tard il cherchera du papier pour y jeter les ébauches de ses proses évangéliques, il trouvera ces deux versos restés blancs et les utilisera, sans doute faute de mieux... On s'explique alors pourquoi* En Galilée, *commencé au verso de* Mauvais sang, *va finir au verso de* Fausse conversion, *et pourquoi, alors que la fin de* A Samarie *se lit au verso de notre premier feuillet, le début de cette prose (perdu pour nous) ne figure pas au recto de ce même feuillet.*

Ce premier examen ne suffit peut-être pas à résoudre le problème. Il apporte pourtant à la solution cherchée un élément non négligeable.



Ajoutons-y l'aspect de l'écriture, plus orageuse dans les brouillons du Livre nègre, *plus joyeuse dans les proses évangéliques. Ces deux séries, disions-nous plus haut, ne peuvent être tout à fait contemporaines. Or le brouillon de* Mauvais sang *est presque certainement de mai* (5). *D'autre part, la lettre de mai, adressée par Rimbaud à Delahaye, parle d'« histoires atroces » et constate que trois de ces « atrocités » sont déjà écrites. Cela s'applique beaucoup mieux à des morceaux comme* Mauvais sang, Fausse conversion, Alchimie du verbe, *qu'à nos proses évangéliques : sur ce point nous sommes d'accord avec M. Petitfils. Mais comment s'appuyer là-dessus pour soutenir que les proses évangéliques sont* antérieures *aux esquisses du* Livre nègre?

Ce n'est pas tout. Il n'y a pas que le papier et l'écriture, il y a aussi le texte de Rimbaud. L'examen de ce texte n'a-t-il rien à nous apprendre?

Considérons notre ébauche de Mauvais sang. *Elle commence par un fragment qui va de* Oui, c'est un vice que j'ai... *à* De profundis, domine! je suis bête? *et elle se termine par* Assez. Voici la punition! *etc..., c'est-à-dire qu'elle rapproche deux morceaux qui plus tard, dans* Une saison en enfer, *seront séparés par plusieurs autres. « Il faut donc, écrivions-nous dans notre étude du 1er janvier,*

(4) Naturellement, rien ne s'opposerait à ce qu'il eût écrit *Fausse conversion* avant *Mauvais sang*. L'ordre définitif de ces proses dans *Une saison en enfer* n'est pas nécessairement celui de leur composition.
(5) Cf. notre édition critique d'*Une saison en enfer*, p. 16.

ou bien que le chapitre intitulé Mauvais sang *ait été primitivement beaucoup plus court qu'il ne l'est devenu par la suite, ou que l'ordre des paragraphes ait été modifié.» Ici encore, examinons les deux hypothèses.*

La première a pour elle la lettre de mai à Delahaye, où il est question de « petites *histoires* » *: ce mot convient certainement mieux à une ébauche de* Mauvais sang *ne comprenant encore que quatre morceaux tout au plus, qu'au texte définitif de ce même chapitre, lequel aura sept paragraphes et sera l'un des plus longs d'*Une saison en enfer.

La seconde hypothèse n'a pas le plus petit indice pour l'appuyer. Nous devions la faire a priori, *mais jusqu'à présent elle reste gratuite.*

Cherchons donc où peut conduire la première. Admettons, provisoirement au moins, que Mauvais sang *se soit composé en mai* 1873 *de trois ou quatre paragraphes seulement, dont l'avant-dernier finissait par* De profundis, domine! je suis bête, *le dernier commençant par* Assez. Voici la punition! *etc... Qu'est-ce que Rimbaud, par la suite, a inséré entre les deux? Que contiennent les paragraphes* 4, 5 *et* 6 *de* Mauvais sang *dans* Une saison en enfer *telle que Poot l'imprimera quelques mois plus tard?*

Ils contiennent des pages incroyables, toutes frémissantes de colère, d'angoisse, de honte, — et pourquoi? Parce que le problème religieux obsède Rimbaud. Il a senti un appel, dirait-on; et naturellement, de toutes ses forces, il se rebiffe : lui, croire à quelque chose, entendre, tout au fond de lui-même, une voix... « *comme Jeanne d'Arc!* » *Lui, repenser à ces vieilles balançoires, le baptême, l'évangile, la prière, la charité! Aura-t-il assez de ricanements pour tenir à distance ces souvenirs puérils, ces idées stupides?*

Mais l'Assiégeant ne se laissa pas facilement écarter, si nous en jugeons par cette phrase véritablement inouïe sous la plume d'un Arthur Rimbaud :

J'ai reçu au cœur le coup de la grâce. Ah! je ne l'avais pas prévu!

Que trouvons-nous encore en relisant ces pages si nouvelles d'accent dans son œuvre? Certaines phrases qui ont bien l'air de faire écho à des versets de l'évangile selon saint Jean, et qu'il y a lieu, par conséquent, de rapprocher des proses évangéliques, ces dernières étant, de toute certitude, inspirées par ce même saint Jean. Voici ces textes :

Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas...
Je n'ai point fait le mal.
Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père.

Nous avions déjà signalé dans notre étude du 1er *janvier les deux premières de ces phrases. La troisième est presque certainement une allusion au récit des noces de Cana* (*S. Jean, chap. II, début*) (6).

(6) Un autre passage non moins frappant (« Le sang païen revient! L'esprit est proche, pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté. Hélas! l'Evangile a passé! l'Evangile! l'Evangile. ») faisait-il partie des premiers brouillons, ou a-t-il été lui aussi rajouté après coup? Nous l'ignorons absolument, et jusqu'à ce qu'on ait fait de nouvelles découvertes que nous appelons de tous nos vœux, ce passage ne peut être utilisé ni pour notre thèse, ni contre elle.

Mauvais sang *nous apporte donc la preuve d'une crise religieuse qui fut brève peut-être, mais qui semble avoir été forte. Précéda-t-elle ou suivit-elle la lecture du quatrième évangile? Fut-elle la cause de cette lecture, mais devint-elle plus aiguë après? Il est encore trop tôt pour répondre à ces questions. Il serait pourtant bien intéressant de savoir à quelle date cette crise a eu lieu.*

Le brouillon de Mauvais sang, *celui de* Fausse conversion, *celui d'*Alchimie du verbe *trahissent déjà des préoccupations insolites chez Rimbaud. Le premier contient ceci :*

Ah! Je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection. Autre marché grotesque.

Voilà bien le ricanement après un soupir d'angoisse.

L'ébauche de Fausse conversion (*ce titre n'est-il pas déjà significatif?) décrit la lutte intérieure qui arrache des cris de souffrance au « damné » :*

J'avais entrevu le salut, la conversion, le bien, le bonheur, le salut...

...Je recommence l'existence enragée (...) C'est l'exécution des lois religieuses, pourquoi a-t-on semé une foi pareille dans mon esprit? (...) Oh! l'idée du baptême...

...O Dieu! mon Dieu! mon Dieu. J'ai peur, pitié. Ah! J'ai soif.

...Que je deviens bête. O Marie, Sainte Vierge; faux sentiment, fausse prière.

*Toujours la même alternance : cris d'angoisse et haussements d'épaules. Quant au brouillon d'*Alchimie du verbe, *il contient ceci :*

...Je voyais la croix consolante.

...Dans les plus grandes villes, à l'aube, ad [diluculum] matutinum, au Christus venit, quand pour lels hommes forts le Christ vient...

Ainsi, autant qu'on peut en juger, les premières ébauches du Livre nègre (*ou* païen) *contenaient déjà tous les symptômes d'un conflit religieux commençant dans l'âme de Rimbaud.*

Les morceaux qui, par la suite, furent rajoutés à Mauvais sang, *semblent montrer deux choses : que cette crise a tout à coup redoublé de violence, et que la lecture du quatrième évangile a pu y contribuer.*

Il est donc très possible que la rédaction définitive de Mauvais sang *et celle des proses évangéliques aient été postérieures au mois de mai* 1873.

Faut-il dater ces compositions du séjour à Londres, en juin? car Verlaine a été témoin de cette crise intérieure de Rimbaud, tout au moins du début de cette crise : il l'a analysée à sa façon dans les admirables vers de Crimen amoris, *composés en août à Bruxelles, dans la prison des Petits-Carmes. Et n'oublions pas ce curieux passage d'*Une saison en enfer *où Rimbaud fait dire à la Vierge folle, parlant de l'Epoux infernal :*

J'ignore son idéal. Il m'a dit avoir des regrets, des espoirs : cela ne doit pas me regarder. Parle-t-il à Dieu? Peut-être devrais-je m'adresser à Dieu. Je suis au plus profond de l'abîme, et je ne sais plus prier.

S'il m'expliquait ses tristesses, les comprendrais-je plus que ses railleries?

Mais peut-être faut-il leur attribuer une date un peu plus tardive, et entrevoir que le drame de Bruxelles et le séjour de

Rimbaud à l'hôpital Saint-Jean ont été pour quelque chose dans le développement de cette crise. Ce qui nous porte à le croire, c'est le fait matériel que Verlaine avait conservé ces papiers de Roche; or, comment aurait-il pu les garder après son arrestation et ses interrogatoires de juillet 1873? M. Petitfils écrit avec une belle assurance : « Nous savons que la police belge a seulement saisi le portefeuille de Rimbaud, mais qu'elle n'a pas touché à ses autres papiers ni à ceux de Verlaine, qui étaient restés en sûreté à l'hôtel de Courtrai. » Où a-t-il pris cela? c'est grand dommage qu'il n'ait pas cité ses sources. Mais ceci est contraire à l'évidence. Les lettres écrites de Londres par Rimbaud à Verlaine font toujours partie du dossier de Bruxelles : preuve que les papiers de Verlaine ont bel et bien été saisis comme ceux de Rimbaud. M. Petitfils prête aux policiers belges un singulier manque de logique, en admettant qu'ils aient fouillé la victime et non le coupable. Et d'ailleurs le témoignage de M. André Fontainas, qui a personnellement étudié le dossier, est formel : le troisième chapitre de son livre, Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait, *est intitulé : Les lettres et documents saisis sur* Verlaine *et sur Rimbaud.*

*Le seul moyen d'expliquer que Verlaine soit resté en possession des brouillons de Roche est donc d'admettre que Rimbaud les lui ait envoyés, de Roche, soit à la fin d'août, soit même plus tard encore, en les joignant à son exemplaire d'*Une saison en enfer. *C'est l'hypothèse que notre précédente étude donnait comme la plus vraisemblable, et les objections de M. Petitfils n'ont rien modifié à notre manière de voir.*



Les brouillons de Roche n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Nous avons essayé de serrer le problème d'un peu plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici; nous avons confronté les hypothèses qui se présentent lorsqu'on étudie ces autographes, et choisi celles qui paraissent s'accorder le mieux avec les faits. Mais nous reconnaissons volontiers que les solutions proposées sont fragiles et provisoires. Pour nous fixer sur leur valeur exacte, il faut attendre des faits ou des documents nouveaux.

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE.

Le Souvenir de Rimbaud. — *Erigé pour la première fois en* 1901, *enlevé par les Allemands pendant la Grande Guerre, restauré en* 1927 *par les Ecrivains Ardennais (sous la présidence de Gustave Kahn et Ernest Raynaud), le buste de Rimbaud, à Charleville, a de nouveau subi le sort de la plupart des monuments en bronze au cours de la dernière invasion.*

Un comité vient de se constituer à Charleville en vue de la restaurer, sous la présidence d'honneur de Georges Duhamel et sous le

patronage des autorités civiles, d'André Billy, Jean Cocteau, Jean Paulhan, Charles Braibant, Francis Ambrière, Charles Bruneau, Jean-Marie Carré, etc., etc.

Le président du comité d'action est André Payer et le secrétaire général Jean-Paul Vaillant, comme en 1927. Les souscriptions sont reçues par le trésorier, Jean Rogissart, à Joigny-sur-Meuse (Ardennes), compte de chèques postaux Paris n° 764.56.

Sottisier. — *Nous constatons que le rubicond n'a pas été franchi!* (Bulletin de la Chambre syndicale des Propriétés immobilières de la Ville de Lyon, avril-mai 1947.)

Un des candidats, le jeune Hubert Varron — il n'est âgé que de trois ans, — a montré des dons remarquables et un « cran » magnifiques dans le déchiffrage. C'est déjà un musicien complet qui ne s'en tiendra pas, on en est sûr, au second prix obtenu haut la main (Le Monde, 8 juillet).

Dijon, 9 août. — Une camionnette (...) s'est jetée contre un camion roulant en sens inverse, à l'entrée du village de Plombières, projetant ce dernier dans un jardin en contrebas de la route (Paris-Presse).

La flore comporte de nombreuses espèces de mammifères terrestres et maritimes, d'oiseaux et de poissons (Paul-Emile Victor, Pôle Nord, Carrefour des Routes Mondiales, La Revue Hommes et Mondes, 1er août 1947, p. 690).

(...) *nous, habitants de l'hémisphère austral* (...) (Marcel Roland, *Mercure de France*, 1er novembre 1947, p. 552; communiqué par l'auteur).

Administration centrale. Par arrêté en date du 2 septembre 1947 *ont été titularisés et nommés hommes d'équipe permanents de 7e classe : Mademoiselle Battestini, Mademoiselle Depractère* (Journal Officiel, 5 octobre, p. 9955).

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCII

GAZETTE. — *Jean Lescoffier* (1875-1947). — « *La Pléiade* ». — *La* « *Gazette de Lausanne* » *a cent cinquante ans.* — *Citoyen placide.* — *Un Montaigne suédois.* — *Une* « *Gazette* » *de* 1848.

N° 1015. — 1er MARS 1948

N° 1016. — 1er AVRIL 1948

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 6072 — 1948.
Dépôt légal : 2e trimestre 1948.


LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE
PARIS VII°
30, RUE DE L'UNIVERSITÉ


CORRÊA

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948